

Université de Montréal

**LE RÔLE DU LECTEUR DE TEXTES NARRATIFS**  
\*\*\*  
**INCIDENCES ÉVENTUELLES EN TRADUCTION**

par  
Annie Patenaude

11611940

Département de linguistique et de traduction  
Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures en vue de l'obtention du grade de  
M.A en traduction, option « Recherche »

01-2005

© 2005, Annie Patenaude, 2005



P  
25  
U54  
2005  
V.009

## AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

## NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé

Le rôle du lecteur de textes narratifs –  
incidences éventuelles en traduction

présenté par

Annie Patenaude

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Georges L. Bastin  
président-rapporteur

Brenda Hosington  
directrice de recherche

Judith Lavoie  
membre du jury

Mémoire accepté le 17 janvier 2005

## REMERCIEMENTS

Nous désirons exprimer notre vive reconnaissance envers les personnes qui nous ont aidée pour la préparation du présent mémoire, dont Monsieur Miguel Bétancourt, qui nous a orientée vers des lectures qui se sont révélées aussi pertinentes qu'utiles, ainsi que plusieurs autres qui ont mis à notre disposition leurs collections d'ouvrages ainsi que de vastes ressources documentaires. Nous éprouvons une gratitude particulière envers Madame Brenda Hosington, notre directrice de mémoire, qui nous a soutenue de son aide et de sa patience pour résoudre les problèmes de tous ordres qui ont pu se poser et nous a prodigué bien des conseils éclairés, notamment les parcours méthodiques à emprunter, et aussi pour nous permettre d'établir plus commodément des liens entre les multiples aspects d'un sujet particulièrement complexe.

# LE RÔLE DU LECTEUR DE TEXTES NARRATIFS

\*\*\*

## INCIDENCES ÉVENTUELLES EN TRADUCTION

### RÉSUMÉ

L'objectif général du présent mémoire est l'étude de l'acte de lecture d'un texte narratif, étude qui correspond à deux préoccupations distinctes.

En premier lieu, cette étude est centrée sur une distinction à établir entre extraction et production de sens, en vue de montrer qu'en matière de lecture d'une œuvre, il existe bel et bien un apport du lecteur ordinaire sous la forme de la production de sens précitée, laquelle dépasse nettement l'opération d'extraction du sens, qui revient à une simple compréhension de l'œuvre. Nous mettrons donc en valeur le principe selon lequel l'appréhension d'ensemble d'un texte narratif devrait reposer conjointement sur l'un et l'autre des deux éléments en question.

En second lieu, nous nous interrogerons sur les possibilités d'appliquer à la lecture faite par un traducteur les théories et analyses émises au sujet d'une lecture faite par un lecteur non traducteur. Cette préoccupation interviendra à plusieurs moments des analyses évoquées ci-dessus, mais surtout sous la forme d'observations de synthèse et de réflexions prospectives dans le cadre de nos conclusions.

Nous présenterons d'abord des observations sur plusieurs ouvrages de traductologie marquants qui ont été nos sources originelles d'inspiration, ainsi que sur la traduction littéraire en tant qu'objet de la lecture dont nous nous proposons l'étude. Nous poursuivrons notre examen de l'acte de lecture en exposant l'importance de la compréhension dans le processus de la traduction. Puis nous rendrons compte, d'une part, des principales théories des traductologues centrées sur les façons d'extraire le sens d'un texte narratif, et d'autre part, de celles qui visent, en plus ou surtout, la production de sens. Ce dernier objectif nous conduira à aborder en premier lieu les apports à une théorie de la lecture dus aux tenants du mouvement *Reader-Response Criticism* (RRC), et en second lieu, le modèle qu'Umberto Eco a élaboré et dénommé « Niveaux de coopération textuelle ». Nos conclusions générales comporteront deux synthèses, l'une sur les formes essentielles du rôle du lecteur ordinaire, et l'autre sur le rôle du lecteur-traducteur.

# THE ROLE OF THE READER OF NARRATIVE TEXTS

\*\*\*

## POSSIBLE INFLUENCES IN TRANSLATION

### SUMMARY

The primary aim of this dissertation is to study the way we read narrative texts, and it has two distinct concerns.

First, this study considers the distinction to be drawn between the extraction and the production of meaning, in order to demonstrate that, when a work is being read, the ordinary reader [i.e. the non-translator] certainly brings something of his or her own in the form of the aforementioned production of meaning, something which clearly goes beyond the operation of extracting meaning, that is beyond the simple comprehension of the work. We thus develop the principle that the overall grasp of a narrative text is necessarily based on both of the elements in question.

Second, we investigate the potential applications of theories and analyses concerning the way a non-translator reads a text to the way the same text is read by a translator. This concern will frequently arise in discussing the analyses mentioned above, but especially in the form of synthetic observations and forward-looking reflections within the framework of our conclusions.

We will first present our observations on several notable studies on translatology which have been our original sources of inspiration, as well as on literary translation, which is the object of the way of reading that we intend to study. We will further examine the act of reading by treating the importance of comprehension in the translation process. We will then give an account both of the principal theories of the translation studies specialists concerning the ways of extracting meaning from a narrative text, and of the theories which aim, either additionally or principally, at the production of meaning. This will lead us to tackle first the contributions made by the Reader-Response critics (RRC), and second the model constructed by Umberto Eco which he calls "Textual Levels". Our overall conclusions will involve two syntheses, one concerning the essential forms taken by the ordinary reader's role, and the other the role of the reader-translator.

## FIGURES

Figure 1 – Modèle communicationnel de Nida et Taber : p. 29.

Figure 2 – Le processus heuristique de la traduction : p. 32.

### **En annexes :**

Figure 3 – Le modèle de coopération textuelle d'U. Eco – 1<sup>re</sup> version (italienne)  
(1977-1979) : p. 177.

Figure 4 – Le modèle de coopération textuelle d'U. Eco – 2<sup>e</sup> version (anglaise)  
(1979) : p. 178.

Figure 5 – Le modèle de coopération textuelle d'U. Eco – 3<sup>e</sup> version (française) (1985)  
(Texte original) : p. 179.

Figure 6 – Le modèle de coopération textuelle d'U. Eco – 3<sup>e</sup> version (française) (1985)  
(Ordre de traitement des cases dans les commentaires d'Eco) : p. 181.

Figure 7 – Le modèle de coopération textuelle d'U. Eco – 3<sup>e</sup> version (française) (1985)  
(Texte avec nos propositions de modification) : p. 182.

# LE RÔLE DU LECTEUR DE TEXTES NARRATIFS

\*\*\*

## INCIDENCES ÉVENTUELLES EN TRADUCTION

### TABLE DES MATIÈRES

<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>1</b>
I – Complexité et spécificité de l’acte de lecture.....	2
II – Les différences d’optique sur le rôle et le statut du lecteur.....	3
III – Nos sources originelles.....	5
IV – Structuration du présent mémoire.....	6
V – Méthodologie.....	8
<b>CHAPITRE I – PROBLÉMATIQUE, OBJECTIFS SPÉCIFIQUES, ÉTAT DE LA QUESTION ET TERMINOLOGIE</b> .....	<b>10</b>
SECTION I – PROBLÉMATIQUE.....	10
SECTION II – OBJECTIFS SPÉCIFIQUES.....	11
Sous-section 1 – L’acte de lecture et les types de lecteurs comme éléments d’une réflexion traductologique axée sur la production de sens.....	11
Sous-section 2 – Le texte littéraire en tant qu’objet de la lecture à l’étude dans le présent mémoire et sa distinction avec le texte dit pragmatique.....	12
SECTION III – ÉTAT DE LA QUESTION ET SOURCES CONSULTÉES.....	19
Sous-section 1 – État de la question.....	19
Sous-section 2 – Sources consultées.....	19
<b>CHAPITRE II – LA NOTION DE COMPRÉHENSION EN TRADUCTOLOGIE</b> .....	<b>26</b>
SECTION I – IMPORTANCE DE LA COMPRÉHENSION DANS LE PROCESSUS DE TRADUCTION.....	26
SECTION II – TROIS MODÈLES CONCERNANT LA COMPRÉHENSION DU SENS.....	27
Sous-section 1 – Les deux modèles fondés sur l’analyse textuelle.....	27
§ 1 – Le modèle communicationnel de Nida et Taber (1969).....	28
§ 2 – Le modèle fondé sur la théorie interprétative : Jean Delisle.....	30
A. L’analyse du discours comme méthode de traduction.....	31
B. La traduction raisonnée.....	32
Sous-section 2 – L’optique fondée sur la réception de l’énoncé : Barbara Folkart.....	34
§ 1 – Les trois « saisies » afférentes à la réception d’un énoncé.....	35
A. La saisie des référents.....	35
B. La saisie des contenus pragmatiques.....	37
C. La saisie du syntagme.....	39
§ 2 – Le caractère négativiste de la conception de B. Folkart quant au succès de la compréhension.....	39
A. Le filtrage.....	39
B. Les incongruences, les grilles et les placages de grilles.....	41
CONCLUSIONS SUR LE CHAPITRE II.....	46
SECTION I – FRAGMENTATION POUSSÉE DU PROCESSUS DE COMPRÉHENSION.....	46
SECTION II – PÉRENNITÉ DE L’INVISIBILITÉ DU TRADUCTEUR DANS LE PROCESSUS DE COMPRÉHENSION.....	50
<b>CHAPITRE III – LE READER-RESPONSE CRITICISM</b> .....	<b>51</b>
INTRODUCTION.....	51
SECTION I – ORIGINES DU RRC : LA RÉACTION AU NEW CRITICISM.....	52
SECTION II – ÉMERGENCE ET DÉFINITIONS DU READER-RESPONSE CRITICISM.....	53
Sous-section 1 – Émergence du RRC.....	53
Sous-section 2 – Définitions du RRC.....	54
SECTION III – COURANTS ENTRE LESQUELS LE READER-RESPONSE CRITICISM SE SUBDIVISE.....	55
SECTION IV – CONCEPTIONS QUE LES PRINCIPAUX THÉORICIENS DU RRC SE FONT DU LECTEUR.....	57

Sous-section 1 – La notion de superreader et celle de la théorie sémiotique de la poésie, selon Michael Riffaterre .....	58
§ 1 – Le structuralisme de Michael Riffaterre et la notion de « superreader » .....	58
§ 2 – La théorie sémiotique de la poésie selon M. Riffaterre.....	60
Sous-section 2 – Le déconstructionisme post-structuraliste de Jonathan Culler.....	61
Sous-section 3 – La vision dualiste de Wolfgang Iser .....	64
§ 1 – La théorie dualiste de W. Iser et la notion d'« implied reader » .....	64
§ 2 – La critique adressée par Stanley Fish à Wolfgang Iser .....	65
Sous-section 4 – Les notions d'informed reader et d'interpretative communities de S. Fish.....	66
§ 1 – Le concept d'informed reader (le lecteur compétent).....	66
§ 2 – Le concept d'interpretive community (communautés interprétatives).....	68
CONCLUSIONS SUR LE RRC.....	70

## **CHAPITRE IV – L'APPORT DE LA SÉMIOTIQUE D'UMBERTO ECO AUX NOTIONS DE COMPRÉHENSION ET DE PRODUCTION DE SENS..... 72**

SECTION I – LES ANTÉCÉDENTS SÉMIOTIQUES ET LES NOTIONS-CLÉS DES THÉORIES D'U. ECO .....	74
Sous-section 1 - La théorie de Charles Peirce .....	74
Sous-section 2 – Les phases de la pensée d'Umberto Eco.....	75
§ 1 - L'influence de Charles Peirce et les débuts du parcours d'Umberto Eco.....	75
§ 2 - Les fondements de la pensée d'Umberto Eco .....	76
§ 3 - Intentio auctoris, intentio operis et intentio lectoris .....	77
A. La terminologie employée en matière d'approche interprétative des textes .....	77
B. Les approches générative et interprétative et la théorie d'Umberto Eco eu égard à la trichotomie intentio auctoris/intentio operis/ intentio lectoris.....	79
1/ Les fondements de la démarche interprétative d'Eco .....	79
2/ La correspondance entre le schéma d'Eco et ses trois concepts latinistes, et la fonction de l'intentio operis.....	80
Sous-section 3 - Le concept de Lecteur Modèle selon Eco .....	82
SECTION II – PRÉALABLES À L'ANALYSE DU MODÈLE DE « COOPÉRATION TEXTUELLE » D'U. ECO ...	83
Sous-section 1 – Les questions afférentes aux langues dans lesquelles ses œuvres ont été publiées et sont disponibles.....	84
Sous-section 2 – L'ordre de présentation des idées d'Eco .....	86
Sous-section 3 – La terminologie générale et le style d'Eco .....	88
Sous-section 4 – Les caractéristiques générales du diagramme d'Eco .....	90
§ 1 – Les numéros d'ordre .....	90
§ 2 – Les flèches.....	91
SECTION III – ANALYSE DU MODÈLE DE « COOPÉRATION TEXTUELLE » D'UMBERTO ECO.....	93
Sous-section 1 - Le titre du diagramme d'Eco fourni dans Lector in fabula : Niveaux de coopération textuelle.....	94
§ 1 - Coopération textuelle.....	94
§ 2 – Niveaux .....	95
Sous-section 2 – La première phase (générative) du modèle d'Eco, et ses trois éléments.....	95
§ 1 – Expression - Manifestation linéaire du texte/Expression - Linear text manifestation (case n° 1).....	96
§ 2 - Codici e sottocodici/Codes and subcodes / Encyclopédie (case n° 2).....	100
A. Le choix terminologique entre « codes et sous-codes » et « encyclopédie » .....	100
B. Le concept d'encyclopédie .....	101
1/ Dizionario di base/Basic dictionary/Dictionnaire de base.....	103
2/ Regole di coreferenze/Rules of co-reference/Règles de co-référence .....	104
3/ Selezioni contestuali e circostanziali/Contextual and circumstantial selections/ Sélections contextuelles et circonstanciées.....	104
4/ Sceneggiature (communi e intertestuali)/ Common frames et Intertextual frames/ Scénarios (communs et intertextuels).....	105
5/ Ipercodifica ideologica/ Ideological overcoding/ Hypercodage idéologique.....	107
§ 3 – Circostanze di enunciazione/ circumstances of utterance/ circonstances d'énonciation (case n° 3).....	109
Sous-section 3 – La seconde phase (interprétative) du modèle d'eco intitulée « Contenu actualisé » : sa terminologie et ses sept éléments .....	112
§ 1 – La dénomination « contenu actualisé ».....	112
§ 2 – Les dénominations des deux groupements d'opérations figurant dans la phase « Contenu actualisé » : Intensions et Extensions.....	116
A. La présentation des notions en cause par Eco et ses propres commentaires à leur sujet.....	116
B. Préalables à des essais de synthèse.....	119

C. Les intensions – nature et essai de synthèse .....	120
D. Les extensions – nature et essai de synthèse .....	120
1/ Références relevées chez Eco .....	121
2/ Références issues d'autres sources .....	121
3/ Essai de synthèse .....	122
E. Discordances entre le cheminement d'examen prévu dans le diagramme et l'ordre des commentaires consacré aux deux notions visées .....	124
§ 3 – Les cases du groupement « Intensions » .....	126
A. Structures discursives (case n° 4) .....	127
1/ Identification du topic (Individuazione di topic/ Individuation of topics) .....	127
a) Distinction entre topic, d'une part, et thème et fabula, d'autre part .....	127
b) Essais de définitions .....	128
c) Possibilité, pour un même texte, de plusieurs topics appartenant chacun à des types différents de « structures » .....	129
d) Possibilité, pour un même texte, de plusieurs topics dans le cadre des seules structures discursives .....	130
2/ Réduction des scénarios (Riduzione di sceneggiature/ Reduction of frames) .....	131
3/ Aimantation et narcotisation de propriétés (Magnificazione e narcotizzazione di proprietà/ Blowing up and narcotizing properties) .....	132
a) Explicitation sémantique .....	132
b) Aimantation .....	133
c) Narcotisation .....	133
4/ Choix d'isotopie (Scelta di isotopie/isotopies) .....	134
B. Structures narratives (case n° 5). Thème unique : Macropropositions de la fabula (Macropropositions of the fabula (themes, motives, narrative functions)) .....	136
1/ La macroproposition .....	137
2/ La fabula .....	138
a) La fabula et le topic/thème .....	138
b) La fabula et la macroproposition .....	139
C. Structures actanciennes (Strutture attanziali ) (case n° 6) .....	140
D. Structures idéologiques (Elementary ideological structures) (case n° 7) .....	142
§ 2 – Les cases du groupement Extensions .....	146
A. Extensions parenthésées (case n° 8) .....	147
B. Prévisions et promenades inférentielles (Forecasts and inferential walks) (case n° 9) .....	149
1/ Les disjonctions de probabilités .....	149
2/ Les prévisions comme préfiguration de mondes possibles .....	150
3/ Les promenades inférentielles .....	152
C. Structures de mondes (World structures) (case n° 10) .....	154
1/ Sens du concept .....	155
a) La notion de « mondes possibles » chez les théoriciens .....	155
b) Le « monde possible » est un « monde plein », selon Eco .....	155
c) Le « monde possible » est une « construction culturelle » et une « combinaison de propriétés » .....	156
d) Le « monde possible » envisagé comme superposé au « monde réel de référence » .....	157
2/ Éléments énoncés dans le diagramme .....	158
a) Matrices de mondes .....	158
2/ Assignation de valeurs de vérité /Assignment of truth values .....	159
3/ Jugements d'accessibilité entre mondes .....	160
4/ Reconnaissance d'attitudes propositionnelles .....	161
CONCLUSIONS SUR LE CHAPITRE IV .....	162
SECTION I – RÉSERVES QUANT À LA THÉORIE D'ECO .....	162
SECTION II – LA CONTRIBUTION POSITIVE D'UMBERTO ECO .....	164

## CONCLUSION GÉNÉRALE .....

SECTION I – LES FORMES ESSENTIELLES DU RÔLE DU LECTEUR ORDINAIRE .....	166
SECTION II – LE RÔLE DU LECTEUR-TRADUCTEUR .....	166

## BIBLIOGRAPHIE .....

# RÔLE DU LECTEUR DE TEXTES NARRATIFS

\*\*\*

## INCIDENCES ÉVENTUELLES EN TRADUCTION

### INTRODUCTION

Paul Valéry a déclaré : « Mes vers ont le sens qu'on leur prête. Celui que je leur donne ne s'ajuste qu'à moi et n'est opposable à personne. C'est une erreur contraire à la nature de la poésie, et qui lui serait mortelle, que de prétendre qu'à tout poème correspond un sens véritable, unique, et conforme ou identique à quelque pensée de l'auteur<sup>1</sup> ». Deux éléments ressortent de ce passage : d'une part, le lecteur ne doit pas nécessairement chercher à découvrir le sens particulier qu'un auteur a voulu donner à un *texte littéraire*; et d'autre part, ce même lecteur doit garder à l'esprit que tout texte littéraire présente une nature polysémique, et que les différents sens qu'il peut receler varient selon l'angle qu'il peut adopter pour le comprendre (angles thématique, ethnologique, psychocritique, etc.), ce qui revient à poser en principe qu'il n'existe pas *un vrai sens* du texte littéraire, c'est-à-dire un sens unique et qu'il peut y avoir une certaine production de sens par le lecteur d'un tel texte littéraire. Or on constate qu'au contraire, c'est-à-dire par opposition au principe d'une production de sens, les traducteurs, lecteurs et critiques d'un texte littéraire s'évertuent en général à vouloir en expliquer *le sens* (c.-à-d. le sens unique). Ce sont en effet des textes littéraires que les observateurs précités envisagent en général, lorsqu'ils insistent sur la recherche d'un sens unique, et non pas les textes dits pragmatiques<sup>2</sup>. Pour ces derniers, il est ordinairement admis qu'un seul sens est à y rechercher. Cette concentration de la réflexion sur les textes littéraires correspond d'ailleurs à la citation de Valéry.

Les objectifs généraux<sup>3</sup> du présent mémoire, c'est-à-dire son sujet, peuvent être définis, compte tenu de l'antinomie de points de vue exposée ci-dessus en distinguant des préoccupations qui sont respectivement l'acte de lecture d'un texte narratif, et les incidences des théories relatives à cette lecture sur la traduction.

Le premier de ces deux objectifs correspond à la partie la plus étoffée du présent travail, ce qui dérive de l'optique d'interdisciplinarité dans lequel il s'inscrit, prenant surtout en compte la

---

<sup>1</sup> Paul Valéry, « Commentaires de Charmes », dans *Variété, Oeuvres*, tome I, p. 1059.

<sup>2</sup> Les concepts de texte littéraire et de texte pragmatique sont comparativement définis dans notre chapitre I.

<sup>3</sup> Les objectifs spécifiques du présent mémoire sont exposés dans la section II de notre premier chapitre « Problématique, objectifs spécifiques, état de la question et terminologie ».

traductologie et la sémiotique<sup>4</sup>. Nous pouvons définir globalement cet objectif comme l'intention de mettre en valeur le principe suivant : la lecture d'une œuvre narrative, au sens d'appréhension d'ensemble de celle-ci, devrait reposer à la fois sur sa compréhension (et l'extraction de sens à laquelle elle revient), et sur une production de sens par le lecteur pendant le processus de la lecture. À cet effet, nous présenterons d'abord des observations d'ordre général sur le rôle du lecteur et sur l'acte de lecture. Puis nous envisagerons, d'une part, les principales théories centrées sur les façons d'extraire le sens d'un texte narratif (chap. II; partie du chap. IV); et d'autre part, celles qui visent, en plus ou surtout, la production de sens, ce qui nous conduira à aborder en premier lieu les apports à une théorie de la lecture dus aux tenants du mouvement *Reader-Response Criticism* (RRC), et en second lieu, le modèle qu'Umberto Eco a élaboré et dénommé « Niveaux de coopération textuelle » (chap. III et partie du chap. IV)

Le second de nos objectifs sera de nous interroger sur les possibilités d'application à la traduction des analyses relatives à la compréhension-extraction ainsi qu'à la production de sens. Cette préoccupation interviendra à plusieurs moments des analyses mentionnées ci-dessus (chap. I, II et IV), mais surtout sous la forme d'observations et de réflexions de synthèse dans le cadre de nos conclusions.

## I – COMPLEXITÉ ET SPÉCIFICITÉ DE L'ACTE DE LECTURE

Essayons en premier lieu de préciser d'ores et déjà quelque peu la nature de l'acte de lecture. Apparemment anodin, celui-ci est en fait complexe, notamment en raison de ce qui découle du double sens de l'étymon latin du verbe « lire », à savoir *legere*. C'est ce qu'énonce Pierre Ouellet, professeur à l'UQAM : « Lire, c'est "choisir", "cueillir", dit l'un des sens de *legere* qui met en valeur la liberté du lecteur, mais c'est aussi, dans un autre sens de l'étymon latin, "suivre de près", "parcourir", comme on dit du marcheur qui suit une piste ou parcourt une sente, dont le tracé limite sa liberté d'aller où bon lui semble »<sup>5</sup>. L'antinomie qu'implique cette

<sup>4</sup> Pour ce qui est de l'optique interdisciplinaire du présent mémoire, laquelle explique la place importante qui y est réservée à des champs de recherche parallèles à celui de la traduction, nous nous référons notamment aux études suivantes :

-Mary Snell-Hornby, Franz Pöchhacker et Klaus Kaindl, eds, *Translation Studies : An Interdiscipline* (Congrès de Vienne, 9-12 septembre 1992; v. Benjamins Translation Library, réf. dans TRANSST, avril 1994);

- Dinda L. Gorlée, *Semiotics and the Problem of Translation, with Special Reference to the Semiotics of Charles S. Peirce* (Amsterdam et Atlanta, Rodopi, 1994). Cet ouvrage est annoncé par son auteur comme « a radically interdisciplinary account of how Charles S. Peirce's theory of signs can be made to interact meaningfully with translation theory ». D. L. Gorlée consacre certains chapitres à ce qu'elle appelle « semiotranslation », et elle rappelle les trois types de traduction que distingue Jakobson : « intralingual, interlingual, and *intersemiotic* translation ». (TRANSST, avril 1994)

<sup>5</sup> Pierre Ouellet, *Lecture à vue - Perception et réception*, p. 305.

citation entre liberté et objectif de conformité est également énoncée dans certaines études traductologiques très récentes<sup>6</sup>; d'après celles-ci, en effet, le traducteur est généralement tiraillé entre la nécessité de suivre de près le texte d'un auteur, et son désir, dans divers cas, d'accorder une attention particulière à certains mots de ce texte, par exemple parce qu'ils sollicitent ses propres sentiments, ou d'en négliger d'autres<sup>7</sup>, pour des raisons du même ordre.

Une fois reconnue cette dichotomie de l'acte de lecture, c'est-à-dire l'antinomie précitée, force est cependant de constater que très peu d'études traductologiques dépassent sa reconnaissance pour traiter de la lecture comme étant une activité spécifique dans le processus<sup>8</sup> de la traduction<sup>9</sup>. Certes, tous les traductologues admettent le principe que la lecture du texte en langue d'origine constitue la première et incontournable étape de sa *compréhension*, mais ils se contentent généralement d'associer cette lecture à une « extraction », à faire au moyen d'une analyse textuelle d'inspiration structuraliste, laquelle peut se diversifier en analyse lexicale, ou grammaticale, ou encore syntaxique (sous la forme d'un découpage des phrases). Cette extraction consiste donc à faire appel, pour comprendre un texte, à divers paramètres dérivant de préoccupations essentiellement linguistiques<sup>10</sup>.

## II – LES DIFFÉRENCES D'OPTIQUE SUR LE RÔLE ET LE STATUT DU LECTEUR

Dans l'optique traductologique traditionnelle que nous venons de mentionner, la recherche du sens par son extraction<sup>11</sup> se révèle être liée au rapport de type hiérarchique qui a été établi

<sup>6</sup> En particulier celles de Douglas Robinson (v. *Becoming a Translator*, chap. 11, « When habit fails », section « The importance of analysis », p. 246-249) et de Lawrence Venuti (v. *The Translator's Invisibility*, et notamment le chap. 1, « Invisibility », p. 1-42).

<sup>7</sup> Ce genre de situation peut se présenter dans la traduction biblique, dans les traductions « féministes », et dans celles de divers textes historiques ou polémiques, ou encore, comme Irène de Buisseret l'a souligné, dans des traductions marquées par l'« émasculature » de textes de départ en fonction d'interdits moralisateurs (v. son ouvrage *Deux langues six idiomes*, p. 419-423).

<sup>8</sup> Par « processus », nous entendons l'ensemble des modalités, mécanismes et procédés de transfert d'une langue à l'autre.

<sup>9</sup> La seule étude ayant trait à ce sujet, que nos propres recherches nous ont permis de relever, est la thèse de Freddie Plassard intitulée *La place de la lecture dans le processus de traduction* (ÉSIT-2000), dans laquelle le processus global de la traduction est envisagé, c'est-à-dire ses différents aspects, tels que la relecture, la révision, etc. – tous objectifs qui ne correspondent pas à ceux que nous poursuivons dans le présent travail.

<sup>10</sup> Cette constatation est exposée dans la thèse de Jeanne Dancette, soutenue à l'Université de Montréal, intitulée *Étude réflexive et expérimentale du processus de compréhension dans l'activité de traduction*. Signalons que nous ne nous préoccupons pas ici de la distinction très fluide entre *compréhension* et *interprétation*, bien que la première puisse être envisagée comme une appréhension de premier niveau (vocabulaire, syntaxe, etc.) alors que l'interprétation peut être comprise comme une opération faisant appel à des disciplines autres que celles relevant de la linguistique appliquée (sociologie, psychanalyse, ethnologie, etc.).

<sup>11</sup> V. infra, notre chapitre I, section III, sous-section II, § 4, Terminologie.

entre l'auteur, le texte et le lecteur (ou le traducteur), rapport qui est probablement issu de la perception selon laquelle la place de l'auteur est prééminente par rapport à celle du lecteur. Cette conception qui infériorise la place du lecteur a été étendue, de celle du lecteur non traducteur à celle du lecteur qui est aussi un traducteur, lequel doit tenter, tout en restant « invisible », pour employer la terminologie de Venuti, de rendre une œuvre littéraire accessible à un public différent de celui auquel l'œuvre d'origine est destinée.

Cette vision traditionnelle du rôle du lecteur a été mise en question par plusieurs théoriciens selon lesquels les rapports entre l'auteur, le texte et le lecteur (ou le traducteur) sont d'ordre linéaire, et ne sauraient donc être hiérarchisés. En effet, selon ces théoriciens, tels que Barthes, Goldmann, Mauron, et plus récemment, Eco, le lecteur ne peut se contenter d'hériter passivement des mots de l'auteur, parce qu'il participe d'une certaine façon à une « production » de sens au fur et à mesure de la lecture d'une œuvre. Ce concept de production nous paraît se situer dans le même courant de pensée que la « nouvelle critique<sup>12</sup> » en faveur en Europe dans les années 1960, dont le principe nous semble conserver ses mérites, nonobstant la façon plutôt dogmatique dont elle a été énoncée, notamment par Barthes. Un crédit moins réservé nous semble à accorder à la version américaine de cette conception, dénommée *Reader-Response Criticism* (RRC), qui date de la même époque et qui concerne aussi la production du sens d'une œuvre littéraire par le lecteur. Dans le RRC, cette vision de la question se présente en effet sous la forme d'un éventail potentiellement plus fécond de points de discussion, et elle est formulée en termes moins doctrinaires.

---

<sup>12</sup> Certains analystes ont reproché aux tenants de la « nouvelle critique », et en particulier à Roland Barthes, de défigurer l'œuvre étudiée en la faisant entrer de force dans le cadre d'une théorie qu'ils défendaient, telles la psychanalyse, le marxisme, la thématique, etc. En 1963, en effet, Roland Barthes publie un court essai intitulé *Sur Racine* où il prend le contre-pied de la monumentale thèse que Raymond Picard avait soutenue en 1956 sous le titre *La Carrière de Jean Racine d'après les documents contemporains*. Barthes entend, dit-il, faire « flotter au-dessus du premier langage de l'œuvre un second langage, c'est-à-dire une cohérence de signes (*Critique et vérité*, p. 64) ». Raymond Picard lui oppose deux ripostes, soit, en 1964, un article paru dans *Le Monde*, et en 1965, un pamphlet *Nouvelle critique ou nouvelle imposture*. Cet auteur, au-delà de la querelle interne qui divise les raciniens, « reproche à la nouvelle critique de se mouvoir dans l'invérifiable, d'effleurer diverses disciplines sans entrer dans aucune, d'insister sur la sexualité, d'user d'un jargon pathologique, mais de négliger la précision du lexique de l'écrivain considéré ». Bref, la démarche de la nouvelle critique constitue, selon Picard, « un impressionnisme idéologique [...] d'essence dogmatique », et il qualifie Barthes de « pythie philosophe ». Barthes lui réplique incontinent en fustigeant la critique traditionnelle qu'il estime fondée « sur des formules tautologiques, du genre "la littérature c'est la littérature" » et il y définit le critique comme celui qui « dédouble les sens ». La polémique s'essouffle ensuite en Europe, mais perdure aux États-Unis.

### III – NOS SOURCES ORIGINELLES

Notre intérêt pour le sujet du présent mémoire dérive de deux sources. La première d'entre elles est *The Translator's Invisibility*, de Lawrence Venuti, ouvrage essentiel à de nombreux points de vue sur lesquels nous reviendrons, et qui est celui dans lequel nous avons largement puisé notre inspiration. Dans le premier chapitre de celui-ci, Venuti expose, pour les déplorer, la piètre condition sociale du traducteur, la valorisation insuffisante de son travail, par rapport à celles de l'auteur, et l'arbitraire des critères de jugement concernant la qualité d'une traduction. Venuti pense ainsi que l'auteur d'une traduction littéraire très créative devrait recevoir des droits d'auteur, au même titre l'auteur du texte d'origine. Ces différentes raisons amènent Venuti à conclure à une regrettable invisibilité du traducteur. Tout en reconnaissant les mérites de ses doléances quant à l'état de la profession de traducteur, nous pensons devoir émettre d'ores et déjà deux tempéraments à cette appréciation, lesquels ne constituent d'ailleurs pas des critiques :

- Venuti vise la traduction dans un contexte essentiellement américain dans lequel les éditeurs privilégient des traductions ciblistes, à savoir des traductions adaptées aux goûts supposés des lecteurs, par opposition aux traductions sourcières, qui sont nettement plus respectueuses du sens des textes et de l'intention des auteurs. C'est contre cette orientation américaine de la traduction que Venuti, inspiré par la démarche sourcière d'Antoine Berman, entend inviter le lecteur américain à entrer dans le monde de l'auteur. La position de Venuti peut donc paraître tranchée puisqu'il vise un créneau assez restreint de lecteurs, que l'on a pu qualifier d'ethnocentristes en raison de leur difficulté à accueillir des traductions ne reflétant pas leurs valeurs et leur civilisation, mais on ne saurait lui en faire grief. Il devrait en effet suffire de prendre acte de son objectif, en considérant qu'il ne disqualifie nullement son optique novatrice.
- Si Venuti nous paraît entièrement fondé à regretter l'invisibilité du traducteur, encore faut-il préciser qu'il envisage essentiellement, en énonçant ce concept, la situation particulièrement modeste du traducteur sur les plans social, économique et juridique, et sa non-reconnaissance en tant que « collaborateur » à plein titre de l'auteur – donc à des niveaux fort liés à la pratique professionnelle. Il serait opportun, croyons-nous, d'élargir le concept d'invisibilité du traducteur en se préoccupant aussi de sa réflexion interne, à savoir de sa perception du TD, laquelle influe sur la compréhension qu'il en a. Le traducteur est invisible, non seulement en raison de la discrétion qui lui est imposée, mais aussi parce qu'on ne reconnaît pas son apport personnel possible à la compréhension que ses lecteurs auront du TD.
- Notre étude se distingue des travaux de Venuti à deux égards :
  - En premier lieu, Venuti ne traite que de la visibilité du traducteur et de sa participation au processus de la traduction ainsi qu'au produit auquel il aboutit, alors que l'objectif du présent

mémoire est essentiellement d'examiner l'*acte de lecture* et le phénomène de la compréhension du texte original par le traducteur, lesquels précèdent le processus et le produit en question.

- En second lieu, les situations présentées par Venuti sont fort sélectives (traduction dite féministe, traduction dans l'expérience post-coloniale, etc.), alors que la présence du traducteur littéraire dans son propre produit devrait, selon nous, constituer un paramètre susceptible d'application générale, et donc donner lieu à des analyses de types de traduction moins marginaux.

Nous avons également recueilli de précieuses données de base dans l'ouvrage *The Translator's Turn* de Douglas Robinson, qui s'est avéré essentiel pour notre formation, en ce qu'il expose et justifie la notion de subjectivité en traductologie<sup>13</sup>. En effet, selon cet auteur, le débat objectivité/subjectivité dans les sciences trouve son essence dans le dualisme bon/mauvais emprunté à saint Augustin, il s'est inscrit en faux contre les conceptions classiques en matière de traductologie. Cette lecture nous a encouragée quant au bien-fondé d'une réflexion sur la subjectivité qui se dissimule dans les modèles théoriquement objectifs qui font partie de la pratique courante dans l'enseignement de la traduction – subjectivité qui nous semble présente *de facto* à l'étape de la prise de connaissance du texte à traduire, autrement dit, de sa lecture.

#### IV – STRUCTURATION DU PRÉSENT MÉMOIRE

Notre étude est organisée en quatre chapitres. Le premier d'entre eux porte successivement sur les quatre thèmes suivants : a/ la problématique, et principalement, la dichotomie entre l'analyse textuelle et la production de sens dont le lecteur est susceptible; b/ les objectifs spécifiques, dont l'exposé donnera lieu à deux sous-sections : (1) l'acte de lecture et les types de lecteurs comme éléments d'une réflexion traductologique axée sur la production de sens, et (2) la traduction littéraire en tant qu'objet de notre étude et sa distinction avec la traduction dite pragmatique; c/ l'état de la question; et enfin, d/ la terminologie qui y est employée, avec références à plusieurs auteurs : J. Delisle, E. Nida et Ch. Taber, M. Talbi, J. Dubois, Cuvillier, ainsi que M. Lederer pour les termes proposés par l'École de Paris.

Le second chapitre, « La notion de compréhension en traductologie », est consacré au concept de compréhension, telle qu'elle est conçue dans l'optique limitative de la seule

---

<sup>13</sup> « The disruptive effect of a translation is not on the original, but on the receptor's response to the original: having read an appropriative translation, the receptor may come to feel differently about the original. It may begin to feel like a different sort of text. » Douglas Robinson, *The Translator's Turn*, p. 20.

*extraction* du sens (par opposition à l'optique où la *production* de sens est prise en compte). Cette notion de compréhension est envisagée telle qu'elle est formulée dans le cadre de deux des principaux courants théoriques ou pratiques qui prévalent en traductologie, à savoir la théorie de la communication et la théorie du sens, dont les principaux tenants sont respectivement E. Nida et Ch. Taber, et J. Delisle. Les travaux d'autres auteurs se rattachent aussi à l'optique de l'extraction du sens, à savoir ceux de B. Hatim et I. Mason<sup>14</sup> ainsi que de B. Folkart, mais les idées qu'ils exposent chevauchent les deux courants ci-dessus, et même d'autres, de sorte qu'ils sont quasiment inclassables eu égard à ces deux courants. C'est pourquoi nous avons consacré un développement distinct aux travaux de B. Folkart, qui présente l'intérêt de comporter des références à la production du sens. Notre exposé au sujet de cette notion est à la fois descriptif, et quand il y a lieu, critique.

Le troisième chapitre est consacré au « *Reader-Response Criticism* », qui concerne principalement le concept de production du sens<sup>15</sup>. Plus précisément, ce chapitre a pour objet le rôle du lecteur dans l'appréhension du texte. Pour procéder à une telle étude, nous nous référons aux notions mises en lumière depuis les années 1960 par les divers théoriciens qui se sont attachés aux deux composantes du RRC (J. Culler, W. Iser, S. Fish, etc.), lesquelles sont l'acte de lecture et les types de lecteurs. Nous exposons les grandes lignes de celles-ci selon les divisions proposées par Susan R. Suleiman<sup>16</sup> et par Peter J. Rabinowitz<sup>17</sup>. Notre exposé comprend à la fois les principales critiques formulées à l'encontre du RRC et les réponses qui leur ont été opposées.

Le quatrième et dernier chapitre du présent mémoire a pour objet une description détaillée du modèle de « coopération textuelle » proposé par U. Eco dans *Lector in fabula* et dans *The Role of the Reader*, lequel porte à la fois sur l'extraction du sens (cf. « Intensions ») et sur sa production (cf. « Extensions »), et est susceptible de comporter des applications à la traduction. Nos exposés à ce sujet comprennent des propositions de clarifications quant au modèle de lecture d'une œuvre originale proposé par Eco, qui nous est apparu le plus valide, dans l'ensemble de ceux qui sont évoqués. Ces clarifications comporteront un certain « ménage terminologique », étant donné l'emploi de termes auxquels Eco a conféré des sens purement ad hoc et non assortis

<sup>14</sup> Voir la section « The three dimensions of context » de leur ouvrage *Discourse and the Translator*, dans laquelle ils traitent des dimensions communicationnelle, pragmatique et sémiotique, qui sont des paramètres se voulant objectifs et auxquels un traducteur peut recourir pour « décortiquer » un texte. La matière de cet ouvrage nous a paru, dans l'ensemble, non originale, de sorte que nous n'avons pas pensé nécessaire d'y consacrer un développement.

<sup>15</sup> Il importe cependant de souligner que les promoteurs du RRC n'ont pas négligé l'importance de l'extraction du sens et qu'ils y ont simplement ajouté la dimension de la production de celui-ci.

<sup>16</sup> Dans son article paru dans l'ouvrage collectif *The Reader in the Text*, intitulé « Introduction: Varieties of Audience-Oriented Criticism », Susan R. Suleiman divise la discipline en six catégories, lesquelles sont indiquées dans notre chapitre III.

de définitions, de formulations indûment abstraites, ainsi que d'antinomies ou de contradictions apparentes ou réelles.

## V – MÉTHODOLOGIE

Notre méthodologie est simple, étant donné le caractère assez linéaire de notre sujet. Une fois notre intérêt éveillé à la suite des lectures que nous avons mentionnées, nous avons défini notre sujet, et ce, en remaniant de nombreuses fois son étendue et ses éléments. Conjointement ou subséquemment, nous avons procédé à de multiples lectures et examens d'ouvrages dans les bibliothèques universitaires et dans les moteurs de recherche informatiques, à partir de la bonne vingtaine de termes-clés qui nous sont apparus pertinents par rapport à notre sujet.

Ces recherches nous ont amenée à prévoir le traitement successif des thèmes suivants :

- En premier lieu, la notion de l'extraction du sens, qui a constitué pendant très longtemps l'orientation presque unique de la traductologie, qui est encore largement entretenu par les théoriciens, et qui constitue en somme un préalable aux réflexions novatrices qui ont suivi au cours des quelque vingt dernières années.
- En second lieu, le mouvement appelé *Reader-Response Criticism*, que nous nous sommes assignée d'examiner et de décrire selon un ordre graduel, c'est-à-dire en partant de ses représentants les moins éloignés de l'optique centrée sur l'extraction du sens, pour aborder ensuite les principes avancés par ceux qui s'en dissociaient nettement.
- À la suite des deux démarches ci-dessus, le modèle original et très structuré du sémioticien italien Umberto Eco, qui allie le recours à l'extraction du sens et divers éléments du RRC, tout en ajoutant à ces derniers d'autres paramètres d'analyse.

Au cours des diverses étapes ci-dessus, nous avons estimé justifié d'avancer des points de vue qui nous étaient propres, de nature critique ou non, quant aux diverses théories, dans un but de présentation homogène des différentes orientations en cause, de sorte que nous n'avons pas eu à ménager dans le présent mémoire un chapitre d'appréciations critiques, lequel aurait d'ailleurs risqué d'être trop composite et d'occasionner des répétitions. Nous avons ainsi visé à ce que la matière des conclusions du présent mémoire soit à la fois aussi nette et concise que possible. Ainsi, la nature de notre sujet étant non pas scientifique, mais théorique, nous n'avons pas eu à définir un cadre méthodologique plus complexe que celui décrit ci-dessus. Il s'agissait surtout de déterminer à l'avance, en suivant une logique, les étapes de notre cheminement.

---

<sup>17</sup> Peter J. Rabinowitz, *Reader-Response and Criticism*, 1997.

Ajoutons que le texte original du roman *Zazie dans le métro*, de Raymond Queneau, nous fournira divers exemples que nous utiliserons pour illustrer la théorie de la coopération textuelle d'U. Eco et pour en vérifier la validité, et que nous ferons aussi appel, au stade de nos conclusions, à ses traductions connues (vers l'anglais, celle de Barbara Wright, et vers l'allemand, celle d'Eugen Helmlé). Malgré la qualité généralement fort bonne des deux traductions mentionnées, elles comportent certaines lacunes contextuelles, ainsi que quelques contresens qu'Umberto Eco qualifierait probablement d' « interprétations aberrantes », les unes et les autres illustrant certaines des difficultés de compréhension que peut rencontrer un lecteur-traducteur. Occasionnellement, nous fournirons d'autres exemples de traduction donnant matière à réflexion quant à la participation réelle ou supposée du traducteur au sens du texte d'origine.

Toujours en ce qui concerne *Zazie dans le métro*, rappelons à toutes fins utiles la trame générale de l'histoire : une gamine d'âge incertain (environ 12 ans) vient passer trois jours à Paris sous la « supervision » de son oncle Gabriel, travesti exerçant le métier de danseuse de charme. Tout ce qui intéresse la jeune provinciale est de *se voiturier* dans le métro. Mais, manque de chance, les employés du métro sont en grève, et les thèmes sont en fait les aventures de Zazie dans la Ville lumière et la vie des personnages colorés qui l'entourent ou qu'elle y côtoie.

## CHAPITRE I

### PROBLÉMATIQUE, OBJECTIFS SPÉCIFIQUES, ÉTAT DE LA QUESTION ET TERMINOLOGIE

#### SECTION I – PROBLÉMATIQUE

La compréhension du sens du texte littéraire<sup>18</sup>, en tant que thème de réflexion revêt, depuis une vingtaine d'années, un intérêt majeur dans les recherches sur le processus de la lecture et, par voie de conséquence, sur celui de la traduction. Deux « écoles » peuvent être distinguées à ce sujet.

D'après nos observations, la compréhension des textes, pragmatiques aussi bien que littéraires, a reposé presque exclusivement dans l'esprit des théoriciens, jusqu'à une époque assez récente, sur l'analyse textuelle<sup>19</sup>, et surtout en ce qui concerne les textes littéraires, sur la prise en considération d'éléments contextuels, qui étaient le plus souvent limités à ce qu'on a appelé les microcontexte et macrocontexte. Telle est, soit dit en passant, la démarche préconisée dans la plupart des ouvrages de pédagogie de la traduction, et cette orientation a été aussi celle de la majorité des théoriciens de la traduction, qui se sont limités à envisager la compréhension d'un texte par le seul biais de la démarche traditionnelle de l'*extraction* de sens au moyen de l'analyse textuelle. Cette extraction, à laquelle certains auteurs se limitent encore en tant que démarche suffisante, n'implique qu'une très maigre participation du lecteur, et aussi du lecteur-traducteur, lequel brille en conséquence par sa quasi-invisibilité dans le texte traduit.

Toutefois, certains théoriciens, tout en continuant à conférer une importance particulière à l'extraction de sens, envisagent aussi, à titre secondaire, voire de façon seulement implicite, la *production* de sens par le lecteur. Mais il reste qu'à notre connaissance, même parmi les auteurs mentionnés dans notre développement « Sources portant à la fois sur l'extraction du sens et sur sa

---

<sup>18</sup> Comme nous l'avons marqué dans notre introduction, la plupart des études actuelles relatives à la lecture et à la compréhension des textes à traduire concernent ceux du tout-courant de la traduction professionnelle (pragmatiques). Quant aux textes littéraires, il est certain que leur compréhension *de base*, sur le plan purement linguistique, suit le même processus que pour les textes pragmatiques. Mais ils se différencient profondément de ces derniers en raison de la difficulté particulière présentée, dans ce type de texte, par les éléments parfois nombreux qui sollicitent la subjectivité du lecteur-traducteur.

<sup>19</sup> *Analyse textuelle* est à comprendre dans le présent travail comme étant une analyse de base, principalement lexicale, syntaxique (celle de l'unité lexicale, de la phrase et du paragraphe), sémantique et stylistique; il ne s'agit donc pas ici d'herméneutique littéraire.

production »<sup>20</sup>, il n'en est pas qui aient traité de ladite production en tant que démarche spécifique ou comme domaine d'études principal<sup>21</sup>, bien que la production de sens ne soit pas une annexe de l'extraction de sens, mais une démarche distincte de celle-ci. Elle n'est donc pas la production de ce qui a été extrait, car il peut y avoir d'une part, extraction du sens du texte et, d'autre part, une production de sens par le lecteur, voire par le traducteur, lequel sens s'ajoute alors à celui qui dérive de l'extraction.

## SECTION II – OBJECTIFS SPÉCIFIQUES

### SOUS-SECTION 1 – L'ACTE DE LECTURE ET LES TYPES DE LECTEURS COMME ÉLÉMENTS D'UNE RÉFLEXION TRADUCTOLOGIQUE AXÉE SUR LA PRODUCTION DE SENS

Nous nous proposons de dégager, dans la description de l'acte de lecture et des types de lecteurs, les facteurs déterminants pouvant conduire à les admettre dans la réflexion traductologique axée sur l'étude d'une *production de sens* d'une œuvre littéraire, par le lecteur. À ce sujet, nous nous demanderons si la méthode novatrice prenant en compte la production de sens (et non pas seulement son extraction), dans l'acte de lecture assumée par le traducteur, mène inmanquablement à des lectures subjectives, et par voie de conséquence à des solutions de traduction erronées, ou au contraire, peuvent constituer des apports légitimes et qui ne contreviennent pas au sens de base du texte.

Par ailleurs, nous avancerons que la présence du traducteur (c'est-à-dire sa visibilité) est déjà effective dans sa façon d'appréhender le sens d'un texte avant même qu'il ait entrepris sa traduction, et que cette présence n'attend donc pas, pour se révéler, le stade du texte traduit, ou même celui de l'opération de traduction. Toutefois nous devons reconnaître la valeur du postulat selon lequel il est impossible de suivre ce qui se passe dans l'esprit du lecteur-traducteur au moment même où il lit, car sa lecture est déjà une action passée lorsqu'il pense à celle-ci ou qu'il en parle. En revanche, l'étude des traductions (en tant que produits et non en tant que processus) peut rendre compte dans une certaine mesure, à notre avis, de l'acte de lecture assumée par le traducteur, mais ceci est une autre histoire...

<sup>20</sup> V. infra, Section III, État de la question et sources consultées, sous-section 2.

<sup>21</sup> Cette absence de démarche spécifiquement axée sur la production de sens n'a d'ailleurs rien de surprenant, ou qui pourrait être rétrospectivement critiquable, étant donné que les théories l'ayant précédé procédaient des méthodes prônées par le structuralisme (cf. Jakobson, Saussure, etc.).

## Sous-section 2 – Le texte littéraire en tant qu'objet de la lecture à l'étude dans le présent mémoire et sa distinction avec le texte dit pragmatique

### *Problématique de la distinction littéraire/pragmatique*

La distinction entre texte littéraire et texte pragmatique a certainement toujours existé dans l'esprit des lecteurs, fort bien capables de sentir qu'un roman est un texte de nature différente du mode de montage d'une batterie ou du traitement d'une maladie. Mais cette distinction semble être tellement évidente qu'elle est restée à l'état de l'implication, de sorte qu'elle n'a donné lieu à aucune étude, pour ce que nous en savons. En revanche, cette même distinction s'est révélée avoir des incidences infiniment plus importantes en traduction, et ce, dès les tous débuts de cette discipline. Certes, il est convenu de considérer les textes bibliques, ou le grand hymne d'Akhenaton comme des textes littéraires; mais tel n'est pas le cas pour une loi de succession édictée par un roi hittite ou un traité de non-agression conclu entre un pharaon et un monarque mitannien, ce dont les traducteurs n'ont pu manquer de tenir compte. Il s'en suit que la différence entre textes littéraires et pragmatiques se ramène essentiellement à la distinction entre traduction littéraire et traduction pragmatique, ce qui explique le contenu traductionnel du développement suivant.

On constate cependant une absence presque générale, chez les théoriciens de la traduction, de distinction fonctionnelle<sup>22</sup> entre les deux principaux types de traduction en cause, en ce sens qu'à de très rares exceptions près, les études traductologiques n'indiquent pas que l'objectif précis de leurs auteurs est la traduction, soit spécifiquement littéraire, soit pragmatique (traduction non littéraire), soit encore, la traduction de textes participant des deux natures, s'inscrivant en marge de celles-ci.

Certes, la distinction entre les traductions littéraire et pragmatique va de soi et il serait inutile de l'énoncer expressément lorsqu'il s'agit d'études portant explicitement sur des textes dont la nature ne fait aucun doute. Ainsi, point n'est besoin de l'étiquette « littéraire » quand elles ont pour objet des œuvres théâtrales, des romans, des poésies, des littérateurs, une démarche de création littéraire, ou encore, la façon de traduire des textes argotiques ou des jeux de mots<sup>23</sup>. On peut y rattacher les multiples études qui procèdent à la fois du pragmatique et du littéraire (par

<sup>22</sup> Par « distinction fonctionnelle », nous entendons une distinction qui dépasse la simple mention des termes « littéraire » et « pragmatiques », et qui soient pourvues de quelque explicitation.

<sup>23</sup> Ex. : « L'analyse structurale en traduction poétique (Robert Larose, *Méta*, XXIII) »; « Samuel Beckett, traducteur de lui-même (Blake T. Hanna, *Méta*, XVII) », etc.

exemple, en raison du grand souci de forme qui s'y manifeste), telles que des œuvres historiques, politiques, philosophiques ou anthropologiques<sup>24</sup>. De même, le qualificatif « pragmatique » est sans objet si un article porte sur un domaine professionnel précis, tel que la pharmacie, le droit, l'informatique, l'économie ou une technique quelconque<sup>25</sup>.

Ce ne sont pas de telles études ciblées que nous visons ici, mais une myriade d'autres publications dont ni les titres, sous-titres, parties introductives et même les développements n'indiquent qu'elles concernent l'un des deux types de textes en cause, ou l'un plutôt que l'autre, ou les uns autant que les autres. On relève ainsi nombre d'ouvrages et articles sur « l'art de traduire », les qualités nécessaires pour être un bon traducteur, les techniques d'apprentissage, l'évaluation de la qualité des traductions, les débats entre la forme et le sens, etc., sans que leurs auteurs s'avisent de préciser à quel genre de texte ils font référence. Un cas-type est celui de longs développements sur la nécessité de détecter les intentions non évidentes de l'auteur, les références subtiles ou indirectes qu'il fait à certains concepts ou situations, le contexte socio-historique de son texte, ses connotations humoristiques, son substrat biographique, etc. sans qu'il soit jamais indiqué que des considérations de ce genre ne peuvent concerner que des textes littéraires ou para-littéraires<sup>26</sup> – ce qui peut donner à croire qu'elles concernent des textes essentiellement pragmatiques<sup>27</sup>. Il en résulte que, dans les meilleurs des cas, c'est seulement la lecture de détail d'une publication qui permet d'en inférer qu'elle vise tel ou tel type de texte; et que dans nombre d'autres, le caractère de l'étude est trop général ou flou pour qu'on puisse délimiter avec certitude son champ d'application<sup>28</sup>.

<sup>24</sup> Nous abordons cette catégorie « hybride » dans la suite du présent développement.

<sup>25</sup> Ex. : *Traduire ou l'art d'interpréter*, tome 2 : « Langue, droit et société, éléments de jurilinguistique », de Jean-Claude Gémard; « Une méthodologie de la traduction médicale (Amal Jammal, *Méta*, XLIV) », *Fondement didactique de la traduction technique*, de Christine Durieux. Cf. aussi les titres des cours de traduction spécialisée.

<sup>26</sup> Par textes para-littéraires, nous entendons ceux qui sont pourvus d'un évident souci de forme, tout en ayant un thème « pragmatique ». Il en est ainsi des œuvres scientifiques du biologiste Jean Rostand, dont des ouvrages de vulgarisation assortis de considérations philosophiques, de celles de l'entomologiste Jean Henri Fabre (*Souvenirs entomologistes*, 1878-1889), ou encore, de bien des ouvrages historiques, comme l'*Histoire d'Angleterre*, d'André Maurois.

<sup>27</sup> On peut en effet s'avancer à croire que les auteurs de textes fondamentalement pragmatiques (manuel d'entretien d'un climatiseur, contrats de service, mesures fiscales concernant les frais de scolarité, accueil des immigrants, gestion d'un hôpital...) n'ont aucune « intention » autre que celle de transmettre un message littéral, sans inférences subtiles.

<sup>28</sup> Ex. : « Le langage de la traduction (Richard Thieberger, *Langages*, n° 28) »; « Translations (Jane Koustas, *Letters in Canada 1992*, LXIII) »; « Vision du monde et traduction » (D. Seleskovitch, *Études de linguistique appliquée*, n° 12), et des ouvrages très connus de E. Cary, J. C. Catford, J.-R. Ladmiral, G. Mounin, P. Newmark, M. Pergnier, etc. Autre exemple : la revue TTR, dont l'orientation essentielle, non annoncée, est la traduction littéraire, d'après la nature de la très grande majorité des textes publiés.

Ce qui précède ne signifie pas qu'il faille ignorer que d'assez nombreux principes sont applicables à la fois aux traductions littéraires et pragmatiques, par exemple en matière de correction linguistique, de fidélité générale au texte de départ, et d'information quant à la matière, avant de passer à sa traduction. Mais hormis ceux-ci, on ne saurait soutenir, nous semble-t-il, que les mêmes principes de traduction s'appliquent aux textes littéraires et aux textes pragmatiques, ne serait-ce, pour ce qui est des premiers, qu'en raison de la présence du facteur *intentio auctoris*, de l'importance des considérations stylistiques, et du rôle particulier du lecteur-traducteur<sup>29</sup>. La distinction à établir entre eux est donc primordiale, mais c'est bien autre chose que d'assortir celle-ci de définitions explicites.

### *Essais de typologie et de définitions*

- *Textes et traduction littéraires* – On peut supposer que pour savoir quoi entendre par « textes littéraires » (ou para-littéraires), il devrait suffire de se référer aux concepts amplement définis de « littérature » et de « littérarité ». Mais on peut cependant tenir compte des précisions dues à D. Selescovitch, pour qui, en traduction littéraire, « la récréation est fondée autant sur une sensibilité esthétique aux formes linguistiques que sur la restitution des sens notionnels »<sup>30</sup>, et surtout, à celles fournies par Jean Delisle. Justifiant l'« exclusion des textes littéraires » des préoccupations de son premier ouvrage, cet auteur les dénomme ensuite « textes artistiques » et emploie l'appellation « traduction dite artistique », pour énoncer en détail six paramètres visant à définir cette dernière : l'écrivain littéraire communique sa *vision du monde*; une œuvre d'imagination et de création recèle un *pouvoir d'évocation* ; l'œuvre littéraire *valorise la forme*; elle n'est pas univoque; elle est marquée d'une certaine *intemporalité*; enfin, elle renferme des *valeurs universelles*<sup>31</sup>. On peut douter que chacun de ces paramètres s'applique nécessairement à tout texte littéraire, mais cet effort de définition nous paraît cependant valide, de façon générale, d'autant qu'il assortit lesdits paramètres de précisions et exemples probants.

- *Textes et traduction pragmatiques* – Ces concepts nous paraissent nettement plus difficiles à appréhender et à définir avec précision, ce qui influe sur l'étendue du concept plus ou moins antinomique de « texte littéraire ». On constate en effet le paradoxe suivant : d'une part, l'expression « textes pragmatiques » est souvent utilisée, tant au Canada qu'en Europe et ailleurs,

<sup>29</sup> Dans le même ordre d'idées, Françoise Wuilmart qualifie le traducteur littéraire de « passeur esthétique de culture », et Françoise de Dax d'Axat souligne la différence des moyens mis en œuvre dans les traductions littéraires, techniques et juridiques. « tant au niveau de la saisie du sens qu'au niveau de l'approche du texte » (Lina S. Feghali, *Méta*, 1999).

<sup>30</sup> Préface de *L'Analyse du discours comme méthode de traduction*, de Jean Delisle, p. 10.

<sup>31</sup> Op. cit., p. 29-31.

à la fois dans l'enseignement<sup>32</sup> et dans des communications et écrits théoriques. Mais à une exception près, aucun des théoriciens de la traduction qui emploient ladite expression ne la définit<sup>33</sup>.

L'exception en question est Jean Delisle, lequel a d'abord consacré au concept de textes pragmatiques d'assez longs développements dans son premier ouvrage<sup>34</sup>, les définissant comme « ceux qui servent essentiellement à véhiculer une information et dont l'aspect esthétique n'est pas l'aspect dominant », et se référant ensuite au *Petit Robert* (« ce qui est susceptible d'applications pratiques, qui concerne la vie courante »), pour ajouter :

« Par leur finalité, les textes regroupés sous cette étiquette présentent, en effet, le caractère commun d'avoir généralement une application pratique ou immédiate. Ce sont des instruments de communication plus ou moins éphémères tout au moins quant à la « durée de vie utile », si l'on peut dire, de leur contenu. De ce point de vue, ils sont « utilitaires », alors que les textes littéraires sont, en général, plus gratuits, plus désintéressés, sans être moins nécessaires pour autant. La *finalité* de l'un et l'autre est différente. »

Pour Jean Delisle, un autre trait caractéristique des écrits pragmatiques est leur anonymat, bien qu'il soit parfois utile ou indispensable, selon lui, d'en connaître l'auteur : « Le message n'étant pas centré sur son auteur comme dans le cas d'une œuvre littéraire, mais sur une réalité plus ou moins objectivée, les textes pragmatiques sont souvent anonymes et, dans bien des cas, il n'est d'aucune utilité pour le traducteur d'en connaître le rédacteur ». Cet auteur cite en outre, comme exemple de textes pragmatiques, « les articles de presse, la correspondance générale, les brochures explicatives non techniques, la documentation touristique, les rapports et documents officiels, bref, tout texte général traitant de pollution, santé physique, consommation, drogues, économie, sports et autres domaines d'activité analogues ». En dernier lieu, il souligne que plus on se rapproche des écrits pragmatiques, « plus diminue la part de subjectivité et plus la

<sup>32</sup> Ex. : Le Collège universitaire de Saint-Boniface, l'Université du Québec-TELUQ, l'Université d'Ottawa et l'Université de Montréal offrent tous des cours de traduction définis comme portant sur des textes pragmatiques. Ainsi, un cours « de révision unilingue et bilingue de textes pragmatiques » est enseigné dans la dernière nommée. L'expression « textes pragmatiques » est également employée dans les universités européennes (l'université espagnole de Vigo, l'Université de Genève, l'Université de Paris 4 Sorbonne, etc.).

<sup>33</sup> Ainsi, dans son article « Vous avez dit compétence traductionnelle ? », Jean Vienne, de l'Université de Turku (Finlande) mentionne les « traducteurs de textes dits pragmatiques » en se limitant à ajouter entre parenthèses « brochures, rapports annuels, modes d'emploi, etc. », ce qui ne fait que traduire une indétermination quant au type de textes en cause et un flou conceptuel. Autre exemple : Le thème général de la Journée d'études du GREMUTS, qui a eu lieu à l'Université Stendhal-Grenoble 3 en 2001 a été dénommé « Le facteur culturel dans la traduction des textes pragmatiques », et a fait l'objet de l'un des cahiers de l'ILCEA où aucune définition de l'expression en cause ne figure. Nous avons relevé de multiples autres occurrences d'emploi de cette même expression sans qu'une définition l'accompagne.

<sup>34</sup> Op. cit., « Les textes pragmatiques », p. 22-25.

problématique de la traduction est centrée autour de l'efficacité de la transmission d'une information »; que « l'exigence esthétique cède le pas aux contraintes de clarté, de rigueur d'expression et de respect des règles de rédaction »; « qu'il est plus dénotatif que connotatif »; et qu'« il donne lieu généralement à une seule interprétation »<sup>35</sup>.

Dans le glossaire de son second ouvrage, *La traduction raisonnée*, Jean Delisle a fourni du texte pragmatique une définition partiellement différente, plus restrictive :

« Type d'écrits servant essentiellement à transmettre une information relevant d'un champ d'expérience particulier et dont l'aspect esthétique n'est pas l'aspect dominant. Note : Par leur nature et leur fonction, ces textes se distinguent des œuvres littéraires (roman, nouvelle, poème) et des écrits généraux de composition libre (biographies, chroniques, mémoires). Habituellement rédigés en fonction de leurs destinataires et dans une langue de spécialité, ils tendent à la plus grande efficacité et à la meilleure communication possible et ont souvent une application immédiate et relativement éphémère. Cette catégorie de textes représente environ 90 % du volume de traduction dans le monde. Ex. : (Domaines) Textes publicitaires, techniques, scientifiques, journalistiques; (Genre) Rapports, procès-verbaux, lettres d'affaires, circulaires, actes administratifs ou législatifs, notices d'entretien, directives<sup>36</sup>. »

Le fait que J. Delisle ait modulé ses définitions entre son premier et son second texte, et qu'elles sont fréquemment assorties de restrictions (habituellement, en général, plus ou moins, souvent, dans bien des cas, etc.) témoignent de la difficulté qu'il a éprouvée à resserrer le concept, de sorte que l'ensemble est surtout une description composite visant à tenir compte de possibles aspects très variés du concept. Ce qui se comprend d'ailleurs, car aucun texte pragmatique ne saurait les présenter tous, et par exemple, être tous à la fois « susceptibles d'applications pratiques » ou « concerner la vie courante<sup>37</sup>. »

Ce n'est pas que nous éprouvions des réticences quant au terme « pragmatique » lui-même, dont les sens courants suffisent déjà à légitimer l'emploi. En dehors de la définition du *Petit Robert* citée par Jean Delisle, on relève aussi, dans le *Grand Robert*, « qui est adapté à l'action sur le réel », « qui accorde la première place à l'action, à la pratique », et « qui concerne l'action et ses effets utiles », et dans le T.L.F., « pratique, voire utilitaire : L'esprit du jeu contrevient [...] à l'exigence pragmatique du rendement ». L'expression « textes pragmatiques » est d'ailleurs employée extensivement dans l'enseignement et la théorie de la traduction, comme nous l'avons vu (v. nos notes), et Jean Delisle s'est expliqué de façon convaincante sur les raisons d'avoir opté

<sup>35</sup> Op. cit., « Nature des textes pragmatiques », p. 31-33.

<sup>36</sup> Jean Delisle, *La traduction raisonnée*, p. 47. La mise en italique est de nous.

<sup>37</sup> Par exemple, des textes de vulgarisation sur la fécondation *in vitro*, ou sur les accords de contribution passés avec les autochtones, lesquels ne sauraient être considérés comme concernant « la vie courante ».

en sa faveur plutôt que pour les adjectifs *fonctionnels, utilitaires, véhiculaire, informatifs, etc.* Il fallait, de toutes façons, comme il l'a remarqué, « une appellation claire, simple et commode »; et, pouvons-nous ajouter, d'aspect positif.

Il n'y a donc aucune difficulté, selon nous, à étiqueter carrément comme « pragmatiques » les textes qui véhiculent des informations dont la visée est réellement utilitaire ou pratique – soit, au risque de commettre une redondance, qui visent à une application pratique de données pratiques, et qui, comme l'a marqué Jean Delisle, représentent l'immense majorité du volume de la traduction professionnelle. Et nous ne voyons même pas qu'il y ait à s'embarrasser de savoir si l'information qu'ils proposent est éphémère ou non, d'application immédiate ou non, ni s'ils sont signés ou non, du moment que leur destination est essentiellement pratique au sens ci-dessus.

- *Écrits d'opinion ou d'information générale* – Il est d'autres textes qu'il nous semble contestable de vouloir faire entrer dans la catégorie des textes pragmatiques. En premier lieu, à lire les descriptions que Jean Delisle fournit du concept en cause, on constate qu'il y est question d'articles de presse, alors que ceux-ci peuvent en fait être considérés comme une immense catégorie différente, *sui generis*. La plupart sont la matière courante des quotidiens et périodiques populaires, et ils visent principalement à véhiculer des informations générales, et non pas à atteindre un résultat pratique ou à convaincre des lecteurs, ou même à ne rien faire d'autre que susciter leur intérêt pour l'actualité, y compris pour celle de pays lointains, donc sans aucun souci d'« application ». D'autres articles sont des écrits d'opinion, tels des éditoriaux, et ils peuvent receler une certaine intention de convaincre des lecteurs ou de les inviter à des doutes; mais même dans ces cas, leur caractère souvent contourné, prudent ou imprécis permet mal de les considérer comme « susceptibles d'applications pratiques ». En d'autres termes, il ne suffit pas qu'un texte n'ait pas de visée esthétique pour qu'il puisse être qualifié de texte pragmatique – sans quoi il s'agirait là d'une immense catégorie fourre-tout et sans spécificité. Nous en concluons qu'il y aurait lieu de ménager, à côté des textes littéraires et pragmatiques, une troisième catégorie, ceux d'« information générale », nonobstant le fait qui peuvent présenter occasionnellement des caractères secondaires d'ordre pragmatique ou littéraire<sup>38</sup>.

<sup>38</sup> Jean Delisle, dans la définition fournie dans son second ouvrage, énonce l'existence d'une autre catégorie de textes, qu'il juxtapose avec les deux autres, et qu'il appelle « les écrits généraux de composition libre (biographies, chroniques, mémoires) ». Nous ne voyons guère ce qui peut différencier, par leur nature, un roman autobiographique d'une part et une autobiographie ou des mémoires d'autre part, sur le plan du style et de la trame chronologique. On peut penser à cet égard aux *Mémoires* de Winston Churchill, aux *Mémoires de guerre* du général de Gaulle, aux biographies de Napoléon par Jacques Bainville et par Louis Madelin, tous deux de l'Académie française, et aux quatre volumes des *Chroniques* de Jean Froissard (XVI<sup>e</sup> siècle), qui sont tous de belles œuvres littéraires. Nous ne voyons pas non plus en quoi leur composition serait plus libre, mais il reste concevable qu'on puisse vouloir les dissocier de la binarité « littéraire-pragmatique ».

- *Écrits hybrides ou « para-littéraires »* – Jean Delisle a reconnu l'existence de tels écrits hybrides en énonçant que « certains écrits pragmatiques réunissent bon nombre des qualités stylistiques d'une œuvre littéraire », par exemple chez un bon journaliste, et que dans ce cas, « par leur style, ses articles se situent à mi-chemin entre les messages purement factuels [...] et les écrits artistiques ». Mais il leur dénie le statut de textes littéraires, au motif que « leurs qualités purement stylistiques ne suffisent pas à les faire basculer dans le domaine littéraire », et il ajoute : « Comme nous l'avons vu, la forme n'est que l'une des composantes d'une œuvre de création. Dans dix ou vingt ans, personne ne relira la description de la rencontre historique et spectaculaire entre Sadate et Begin »<sup>39</sup>. C'est là, nous semble-t-il, adopter une optique réductrice et arbitrairement orientée. On pourrait en effet, à l'inverse, énoncer que « certains écrits littéraires réunissent bon nombre des qualités de contenu d'une œuvre pragmatique »; qu'ils ne sont pas plus pragmatiques que littéraires; et que ce n'est pas seulement en raison de leurs qualités purement stylistiques, mais aussi par leur facture générale, leurs qualités explicatives, et leurs incidences connotatives qu'ils peuvent être à rattacher au domaine littéraire. On peut noter à cet égard qu'on lit encore *La Guerre des Gaules* de Jules César et *La Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe.

En outre et surtout, ce ne sont pas seulement des articles de journaux bien écrits qui sont en cause, mais une infinité d'autres textes, tels des proclamations historiques<sup>40</sup>, des études longues et construites, ainsi que des ouvrages, lesquels peuvent être historiques, philosophiques, religieux, politiques, anthropologiques et même, scientifiques, et qui n'en constituent pas moins des œuvres hautement littéraires<sup>41</sup>. C'est pourquoi, au lieu de « faire basculer » de telles œuvres dans le giron des textes pragmatiques et de nous en tenir à une classification dichotomique littéraire-pragmatique, il nous semble plus justifié de ménager une quatrième catégorie, celle des textes qui sont à la fois littéraires et pragmatiques. Pour toutes les raisons ci-dessus, nous pensons justifié de rattacher les textes de cette nature à la catégorie des textes littéraires et de les inclure en conséquence dans le champ d'investigation du présent mémoire.

<sup>39</sup> *L'analyse du discours*, p. 32.

<sup>40</sup> Ex. : l'Appel du 18 juin 1940 du général de Gaulle et la proclamation de Winston Churchill devant le risque d'invasion de la Grande-Bretagne en 1940.

<sup>41</sup> Avec les œuvres précitées de J. Rostand, W. Churchill, Ch. De Gaulle, etc., on peut citer *Seven Pillars of Wisdom*, de T.E. Lawrence, *Tristes tropiques*, de Claude Levi-Strauss, et *Guerre (Krieg)*, de Ludwig Renn.

### SECTION III – ÉTAT DE LA QUESTION ET SOURCES CONSULTÉES

#### Sous-section 1 – État de la question

Parmi les nombreux ouvrages que nous avons estimé nécessaire de consulter, la plupart ont trait à des domaines qui ne concernent que très marginalement notre sujet, par exemple, la linguistique contrastive et les procédés de traduction. D'autres traitent de l'*analyse* de l'acte de traduction proprement dit, ou des traductions elles-mêmes en tant que produits finis, ou encore, des aspects épistémologiques de la traduction, mais l'acte de lecture n'y est pas abordé.

Il ressort de ce constat que les sources touchant plus précisément à notre sujet sont en petit nombre. Il s'agit d'abord de celles qui portent principalement sur l'extraction de sens, ou bien à la fois sur l'extraction du sens et l'acte de lecture - ce second point faisant l'objet de commentaires généralement succincts, voire de remarques seulement incidentes, à une exception près (J. Delisle). Les sources d'une troisième catégorie ont bien pour objets essentiels l'acte de lecture et le lecteur, mais elles sont marquées de discordes ayant opposé leurs auteurs, et aussi de certaines limites de leur matière eu égard à notre sujet. Qu'il s'agisse des unes ou des autres, nous ne mettons certes nullement en doute leur qualité et leur utilité professionnelles évidentes, mais, force est de constater que l'on n'y trouve pas décrites les théories de la traduction sous l'angle spécifique de la dichotomie extraction-production, mais seulement sous celui de distinctions faites en fonction d'autres disciplines, telles que la linguistique contrastive, l'herméneutique ou l'interprétation. Il en résulte, pour le présent état de la question, que nous ne sommes pas à même d'y annoncer des titres d'études concernant directement notre sujet, et que ledit état consiste donc en sources de pertinence ou de valeur partielles, même pour ce qui est des œuvres d'Umberto Eco, ce qui nous paraît légitimer notre sujet de recherche. Il reste que la consultation des ouvrages ci-après a été incontournable en vue d'un constat informé, et aussi parce que la plupart nous ont fourni des données fort utiles.

#### Sous-section 2 – Sources consultées

L'ordre de la présentation des sources ci-après répond au choix méthodologique consistant à nous intéresser d'abord à celles qui concernent principalement l'extraction du sens, puis à celles qui portent à la fois sur l'extraction du sens et sur sa production, et enfin à celles qui concernent essentiellement cette dernière.

### § 1 – Sources principalement axées sur l'analyse textuelle et l'extraction du sens

- Bénard, Jean-Paul et Paul A. Horguelin, *Pratique de la traduction – version générale*, p. 17-34. (Voir, infra, notre note de bas de page consacré à cet ouvrage.)
- Dancette, Jeanne, *Parcours de traduction*, chap. II, IV et conclusion. L'étude expérimentale de cet auteur contient un état de la question sur la compréhension et le sens. Sa conclusion générale est que la compréhension arrive par à-coups. (Voir, infra, le développement consacré à la critique que cet auteur adresse au modèle communicationnel de Nida et Taber.)
- Larose, Robert, *Théories contemporaines de la traduction*. Pour cet auteur, les critères d'évaluation des traductions relèvent surtout de l'extraction de sens, comme l'indique son schéma récapitulatif intitulé « Modèle intégratif de la traduction » (p. 286-287) qui se divise en *conditions préalables* (péritextuelles), *conditions d'énonciation* (textuelles), *superstructure et macrostructure*, et enfin, *microstructure*.
- Nida, Eugene et Charles Taber, *Toward a Theory of Translation*. (Voir, infra, la description que nous fournissons de leur modèle communicationnel et des critiques qu'il a suscitées.)

### § 2 – Sources portant à la fois sur l'extraction du sens et sur sa production

- Delisle, Jean
- \* *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, p. 70-77. Delisle expose le concept de la compréhension, mais en le présentant dans l'optique de la théorie du sens prônée l'ÉSIT, laquelle porte essentiellement sur l'analyse textuelle.
- \* *La traduction raisonnée*. La théorie de la compréhension exposée dans *L'analyse du discours* est reprise dans cet ouvrage, mais il est pertinent pour nous en ce que des exercices pratiques y sont proposés, qui impliquent l'intervention du concept de production du sens (Voir surtout les objectifs 4 à 6, p. 84-112).
- Folkart, Barbara, *Le conflit des énonciations*. (Voir le développement consacré à cet auteur dans notre chapitre II.)
- Kussmaul, Paul, *Training the Translator*, chap. II et IV. (Voir nos observations relatives à cet ouvrage dans le chapitre II.)
- Lederer, Marianne, *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*. C'est à partir de la théorie de cet auteur que Jean Delisle a élaboré la sienne.
- Robinson, Douglas, *The Translator's Turn*, chap. I et II. Cet ouvrage, cité dans notre Introduction parmi nos sources d'inspiration originelles, porte en bonne partie sur ce que l'auteur appelle « the feeling-theory » (théorie de la perception?) et sur la « réaction

somatique » du lecteur (ses réactions en tant qu'être humain), ce qui revient à admettre qu'il participe au processus de création de sens.

- Venuti, Lawrence, *The Translator's Invisibility*, chap. I. Notre commentaire ci-dessus relatif à D. Robinson vaut entièrement pour ce qui est de Lawrence Venuti. Nous avons étendu le champ d'application du concept d'invisibilité du traducteur, tel qu'il est compris par Venuti, de façon qu'il englobe l'étape de la compréhension lors du travail du traducteur.

### § 3 – Sources essentiellement axées sur la production du sens

Les sept ouvrages suivants relèvent tous du mouvement de la RRC, mais ne présentent guère d'autres caractères communs, diversité qui nous conduit à consacrer à chacun d'entre eux une analyse particulière dans le chapitre consacré audit mouvement (chap. III). C'est pourquoi nous n'entreprenons pas de fournir ici des commentaires qui s'appliqueraient à l'ensemble de ces études. Il est cependant à noter que leurs auteurs, loin de s'ignorer mutuellement, ont émis des commentaires sur les travaux des autres théoriciens. Ainsi, J. Culler a avancé des explications quant aux positions d'Eco et ne s'est pas privé de critiques à l'endroit de S. Fish. E. Freund a dressé un tableau détaillé des points de vue de J. Culler et de S. Fish, entre autres et S. Fish, de son côté, a opposé des positions tranchées à celle de W. Iser. Précisions aussi que contrairement aux ouvrages précités (§ 1 et 2), les suivants sont des travaux de critique littéraire et ne sont donc pas axés sur la traductologie, bien qu'ils présentent, comme nous le verrons, une pertinence eu égard à cette discipline.

- Culler, Jonathan,

- \* *On Deconstruction*.

- \* "Prolegomena to a Theory of Reading", dans *The Reader in the Text* (v. ci-après S. Suleiman et I. Crossman).

- Eco, Umberto,

- \* *Le rôle du lecteur*, p. 3-43.

- \* *Lector in Fabula ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, chap. III et IV.

- \* *Les limites de l'interprétation*, chap. I, II et IV.

- Freund, Elizabeth, *The Return of the Reader*.

- Fish, Stanley, *Is there a Text in this Class?*

- Iser, Wolfgang, *The Act of Reading*.

- Suleiman, Susan R. et Inge Crosman (éd.), *The Reader in the Text*.

Une quarantaine d'autres auteurs, de nationalités diverses et dont certains ont publié des ouvrages il y a plusieurs décennies, ont été répertoriés dans la bibliographie de l'ouvrage *The Reader in the Text* (v. ci-dessus), qui fournit un tableau général de tous ceux qui se rattachent de quelque façon au RRC. Des différences d'optique parfois très marquées existent entre eux, ce que reflète le caractère hétérogène de la bibliographie en question (Paul Ricœur y côtoie Todorov...), et leur lien avec le RRC est souvent très fluide. Cette bibliographie s'est cependant révélée utile pour nous en fournissant un cadre adéquat pour la typologie adoptée dans notre chapitre III.

#### SECTION IV – TERMINOLOGIE

La terminologie présentée ci-après est limitée à quelques termes ou expressions que nous employons de façon récurrente. Il s'agit, soit de définitions fournies par des auteurs et auxquelles nous adhérons, soit de définitions ou précisions de notre cru.

**Analyse componentielle** – L'analyse componentielle consiste à réduire l'unité sémantique en un élément invariant et non subjectif de signification. Pour le développement concernant ce concept, voir infra, Chapitre II, Section II, Sous-section 1, § 1 – Nida et Taber.

**Compléments cognitifs** – Ce concept, issu de l'« école de Paris », a été défini comme suit par M. Lederer, et que J. Delisle a cautionnée : « Éléments pertinents, notionnels et émotionnels, du bagage cognitif et du contexte cognitif qui s'associent aux significations linguistiques des discours et des textes pour constituer des sens. Ils sont aussi indispensables à l'interprétation de la chaîne sonore ou graphique que la connaissance linguistique (*La traduction aujourd'hui*) ». Nous employons nous-même cette expression, ou celle de bagage cognitif, qui nous paraissent plus adéquates que celle d'« encyclopédie » employée par U. Eco (v. infra).

**Compréhension** – Parmi les définitions proposées du concept de compréhension, beaucoup sont « mécaniques », et donc fort peu utiles (ex. : « La compréhension d'une idée consiste dans le nombre des éléments qui la composent » [F. Brunot, *La Pensée et la langue*]; elle est « l'ensemble des caractères qu'elle évoque » [Armand Cuvillier, *Petit vocabulaire de la langue philosophique*]). D'autres visent, non pas une signification particulière (comme celle du sens d'un mot dans un texte), mais l'ensemble de celles que peuvent revêtir un terme ou un texte, ce qui revient à ne concevoir la compréhension que comme une démarche globale. Ainsi, pour M. Lederer, « la compréhension d'un texte ou d'un discours est un processus qui dégage le sens d'une chaîne sonore ou graphique grâce à l'association de significations linguistiques et de compléments cognitifs (*La traduction aujourd'hui*) » - ce qui semble signifier qu'il faut

comprendre un mot pour en connaître le sens... Nous avons fait aussi appel à Jean Dubois, selon qui « un énoncé est compris quand la réponse de l'interlocuteur dans la communication instaurée par le locuteur est conforme à ce que ce dernier en attend » (*Dictionnaire de linguistique*). Cette définition concerne l'expression orale, mais peut s'appliquer à un texte si l'on substitue « auteur » à « locuteur » et « lecteur » à « interlocuteur ». Mais même avec cette adaptation, l'affirmation en question nous paraît arbitraire en ce qu'elle subordonne la compréhension à l'attente de l'émetteur (locuteur ou auteur).

Faute d'avoir pu relever des données pertinentes plus précises, nous nous avancerons à proposer, sur la base de nos recherches comparatives, l'effort de synthèse suivant, bien que son résultat ne puisse être autre qu'élémentaire : La compréhension nous paraît être conditionnée par au moins l'un des trois éléments suivants : (1) l'actualisation d'une connaissance préalable, et donc antérieurement mémorisée, qui permet de saisir le rapport qui existe entre un signe et son signifié; on parle ainsi ordinairement de la compréhension d'un mot; (2) l'effort de réflexion qui permet de saisir les causes et les conséquences d'un énoncé ou d'une situation, et qui l'expliquent; des types d'effort de cette nature sont les démarches inductive et déductive, l'effort de pénétration et l'esprit de finesse; (3) l'action de saisir intuitivement une réalité; on pourrait ainsi avancer qu'une personne comprend par intuition une certaine forme orientale de la pensée, ou l'intention en principe non décelable d'un texte.

**Extraction de sens** – Nous dénommons *extraction de sens* la démarche fondée sur la prémisse que le sens d'un texte se trouve dans le texte lui-même, et pour divers auteurs, seulement dans celui-ci<sup>42</sup>. Il est clair que cette optique procède de la conception structuraliste selon laquelle, pour analyser ou évaluer un texte, on doit recourir seulement à des éléments purement objectifs. Cette optique est énoncée, quoiqu'en termes différents, dans l'« analyse componentielle » d'Eugene A. Nida et Charles R. Taber (*The Theory and Practice of Translation*), expression qui, selon J. Dubois, désigne « une procédure visant à établir la configuration des unités *minimales* de significations (composants sémantiques, traits sémantiques ou sèmes), à l'intérieur de l'unité lexicale (morphème lexical ou mot) ».

**Production de sens** – La production de sens, telle que nous l'entendons, est un concept *sui generis*. Cela signifie que nous n'adhérons pas à l'assimilation que d'aucuns pourraient faire de l'extraction *et* de la production en arguant que l'extraction serait elle-même une production, ou

<sup>42</sup> Certains théoriciens, tels Eco, admettent que le sens peut être extrait, non seulement du texte lui-même, mais aussi des éléments cognitifs qui s'y rattachent.

bien que l'on ne produit que ce que l'on a extrait. Plus précisément, l'expression « production de sens » implique qu'en dehors du sens qui peut être directement extrait du texte, parfois appelé « sens de base », il peut exister un autre sens produit par le lecteur. Mais, « production de sens » ne désigne pas un sens librement inventé par le lecteur, car si l'expression était comprise ainsi, il ne s'agirait pas d'un sens procédant directement de celui du texte, mais d'une pure invention de sens, et donc d'un détournement du sens dudit texte<sup>43</sup>. Ce concept existe aussi dans la sémiotique de Peirce, chez qui la production de sens est dénommée « génération de sens »<sup>44</sup>.

**Sens** – Des visions différentes du concept de « sens » sont entretenues dans à peu près chacune des écoles de pensée, et nous verrions peu d'intérêt à vouloir rendre compte de toutes. Nous nous limiterons à mentionner les deux optiques qui nous semblent les plus pertinentes eu égard à notre sujet, soit celles relevant respectivement de ce qu'on appelle « l'école de Paris », et du RRC.

- Dans la ligne de pensée de l'École de Paris, le terme « sens », mot clé de la théorie interprétative de la traduction, a successivement été défini par M.Lederer et par J. Delisle. Selon la première, le sens est un « produit de la synthèse des significations linguistiques et des compléments cognitifs pertinents d'un segment de texte ou de discours [...] Le sens correspond à un état de conscience. Il est à la fois cognitif et affectif (*La traduction aujourd'hui*) ». J. Delisle formule le concept de façon un peu différente en invoquant les mots eux-mêmes : « Synthèse non verbale du processus de compréhension, qui se construit à partir des significations pertinentes des mots (en contexte), enrichies des compléments cognitifs (*La traduction raisonnée*) ».

L'apport valable des deux définitions ci-dessus nous paraît être que le sens procède effectivement de trois démarches ou sources : d'une part, la détection, parmi les significations d'un mot ou d'une unité composite (groupe de mots, locution...), car comme l'a mentionné U. Eco, l'esprit doit se fixer sur une signification donnée, et non pas seulement sur un regroupement qui serait une « synthèse »; d'autre part, des compléments cognitifs (v. supra notre entrée à ce sujet); et en troisième lieu, le contenu affectif que le lecteur confère aux mots ou groupes de mots.

- En ce qui concerne le RRC, nous venons de mentionner combien les théories qui s'y rattachent sont diversifiées (et parfois divergentes), et c'est pourquoi il serait risqué de vouloir dégager de ce mouvement une définition du sens que l'on présenterait comme unitaire. En outre, nous consacrons au RRC un long développement dont devraient ressortir, à mesure que l'on passe

<sup>43</sup> L'expression « production de sens » est employée dans diverses disciplines autres que la traductologie. On la rencontre, par exemple, chez le sociologue Mohsen Talbi qui la définit ainsi : « C'est un processus mental qui se déclenche par une sélection des composantes référentielles de l'objet. Les percepts retenus seront associés, puis fusionnés pour permettre un jaillissement d'expressions, de significations et de sens de l'objet perçu. Le sens est multiple - sans doute -, le modèle de *production de sens* prend en charge le dénombrement des possibilités expressives qu'un acteur social peut atteindre par son raisonnement réversible » (*Un modèle de production de sens*, 70<sup>e</sup> congrès de l'ACFAS).

d'un courant à l'autre, un certain nombre de données relatives au concept de sens entretenu à l'intérieur de ce mouvement – lequel ne fait d'ailleurs jamais l'objet d'une réelle définition, et nous préférons y renvoyer plutôt que de présenter un essai de synthèse de ce qui n'a pas encore été exposé. Mentionnons quand même, pour indiquer déjà quelque peu ce qui sépare l'école de Paris et le RRC, que pour les représentants du *New Criticism*, dont a émergé le RRC, le sens d'un texte ne doit dériver que d'une lecture détachée de toutes données extratextuelles; que selon M. H. Abrams, les tenants du RRC estiment que les sens d'un texte sont créés par le lecteur individuel et qu'il n'y a donc pas un sens unique auquel tout lecteur adhérerait; et que pour John Lye, le sens dérive de la perception esthétique du texte et de l'imagination du lecteur (v. infra, chap. III, section II, sous-section 2).

---

<sup>44</sup> Ch. Peirce a exercé une influence marquée sur le parcours d'U. Eco (v. chap. IV, sous-section 2, § 1).

## CHAPITRE II

### LA NOTION DE COMPRÉHENSION EN TRADUCTOLOGIE

Le présent chapitre a pour objet la compréhension du texte à traduire et le concept d'extraction du sens, ces deux notions étant indissociables, comme nous l'avons signalé au précédent chapitre, ce qui nous amène à envisager successivement les deux thèmes suivants :

- (1) l'importance de la compréhension dans le processus de traduction;
- (2) trois modèles concernant la compréhension du sens :
  - deux modèles axés sur l'analyse textuelle, soit le modèle communicationnel de Nida et Taber, et le modèle fondé sur la théorie interprétative (J. Delisle);
  - le modèle fondé sur la réception de l'énoncé (B. Folkart).

#### SECTION I – IMPORTANCE DE LA COMPRÉHENSION DANS LE PROCESSUS DE TRADUCTION

La sagesse traductologique classique et toujours courante veut que l'on ne traduise bien que ce que l'on comprend bien. Déjà en 1540, Étienne Dolet énonçait : « Il faut que le traducteur entende parfaitement le sens et la matière de l'auteur qu'il traduit, car par cette intelligence il ne sera jamais obscur en sa traduction<sup>45</sup>. » Les raisons pour lesquelles la compréhension du texte de départ est importante et même fondamentale sont à la fois nombreuses, et pour certaines d'entre elles, évidentes. Ainsi, on peut affirmer sans risques que la compréhension d'un TD est indispensable pour en saisir le sens, le style, la tonalité, la fonction, certains compléments cognitifs, affectifs ou culturels, etc., et ce, en vue d'éviter un grand nombre d'erreurs de traduction. Il faut en outre souligner qu'en dehors d'une connaissance suffisante des langues de départ et d'arrivée, la compréhension est conditionnée par l'existence chez un traducteur d'une culture générale assez étendue, et - ce que l'on ose rarement énoncer - de capacités intellectuelles suffisantes. Or, il est facile de constater, dans l'enseignement universitaire de la traduction, que l'on pense en général remédier suffisamment aux lacunes de compréhension en insistant seulement sur les connaissances ci-dessus, c'est-à-dire sans mentionner la nécessité d'une capacité de base des sujets en matière de compréhension, autrement dit, de la possession préalable, ou de l'acquisition possible par eux de la « gymnastique mentale » ou de la souplesse des opérations intellectuelles nécessaires à l'acte de traduction. Un tel thème est toutefois heureusement abordé par J. Delisle, quoique de façon annexe, lorsqu'il écrit : « [Le traducteur] associe des compléments cognitifs à des connaissances linguistiques tout en appliquant sa *faculté de raisonnement* et de compréhension. Il fait preuve d'*intelligence*, ce que les machines à traduire

---

<sup>45</sup> Bénard et Horguelin, op. cit., p. 19.

sont incapables de faire [...] La traduction est un exercice interprétatif, une analyse intelligente du discours<sup>46</sup>. » C'est pourquoi toutes opérations mentionnées par Delisle, telles que « décortication » et « dissection » ou portant sur la « valeur des mots », la « cadence des phrases » ou la « couleur du style », qui constituent selon lui une « exploration minutieuse du TD » nécessitent les qualités de raisonnement et d'intelligence qu'il invoque<sup>47</sup>.

Malheureusement, cette impérative nécessité de comprendre le texte à traduire semble avoir fini par apparaître d'une telle évidence que, s'il en est bien question dans les cours de base de traduction, il n'en est par contre pratiquement pas traité en traductologie, tout comme si elle ne constituait pas un domaine légitime de réflexion approfondie. Les théoriciens de la traduction ne lui accordent en effet généralement que la part du pauvre dans leurs développements, à l'exception notable de J. Dancette qui, dans sa thèse publiée en 1990, dont le thème est le phénomène de la compréhension en traductologie, en fournit un tableau détaillé<sup>48</sup>.

## SECTION II – TROIS MODÈLES CONCERNANT LA COMPRÉHENSION DU SENS

### Sous-section 1 – Les deux modèles fondés sur l'analyse textuelle<sup>49</sup>

Remarquons à titre préalable que les deux modèles ici considérés ont en commun qu'ils sont fondés sur l'analyse textuelle comme moyen d'extraction du sens. Cela n'est pas pour étonner car l'analyse textuelle a été, presque exclusivement jusqu'à une époque récente, entretenue et prônée par la plupart des praticiens et traductologues, et présentée par eux comme une démarche allant de soi. Il en est resté de même dans l'enseignement de la traduction, où cette conception est tellement admise que cette préoccupation de l'analyse textuelle ne figure que de façon sous-jacente dans les ouvrages didactiques.

<sup>46</sup> J. Delisle, *L'Analyse du discours*, p. 65

<sup>47</sup> Jeanne Dancette semble se référer à ces mêmes qualités de faculté de raisonnement et d'intelligence lorsqu'elle met au nombre des compétences requises pour être un traducteur « la mise en oeuvre de raisonnements déductifs et inductifs » (op. cit., p. 210).

<sup>48</sup> Jeanne Dancette, op.cit. chap. II. Jean Delisle y consacre bien un développement, mais comme nous le verrons, sa vision de la « compréhension du sens » est essentiellement axée sur le décodage des signes et sur la saisie du sens (op. cit., p. 70-74).

<sup>49</sup> Nous n'examinons pas ici l'ouvrage *Pratique de la traduction – version générale*, de Bénard et Horguelin, en raison de sa pertinence limitée. En effet, il s'adresse à des étudiants en traduction ou à des traducteurs novices. La traduction littéraire y est tout à fait ignorée. En outre et surtout, la « démarche méthodique » que les auteurs annoncent comme devant être suivie par les traducteurs se présente comme un fractionnement extrême, peu réaliste, du processus de décodage d'un TD: et l'étape de la compréhension s'y trouve rejetée à la fin dudit processus, comme s'il était possible de lire, puis d'analyser, et seulement après ces étapes, de *comprendre*.

§ 1 – *Le modèle communicationnel de Nida et Taber (1969)*

L'analyse textuelle proposée par Nida et Taber comprend trois étapes<sup>50</sup>. La première est l'analyse des relations grammaticales entre les unités sémantiques ainsi que celle de la, ou des significations de ces dernières. Cette analyse vise à examiner la position desdites unités les unes par rapport aux autres, ce qui fournit des indices sur leur sens. Dans ce but, le lecteur-traducteur doit aussi déterminer les catégories sémantiques des unités : nominateurs d'objets (*object-words*), nominateurs d'événements (*event-words*), abstractions (*abstract*) et relationnels (*relationals*).

En second lieu, le lecteur-traducteur doit dégager les relations qui existent entre les diverses unités sémantiques, opération que ces auteurs appellent « componential analysis », qu'ils définissent comme « that part of the analysis of a text which aims at discovering and organizing the semantic components of the words<sup>51</sup> ». Dans leur chapitre IV intitulé Referential Meaning, Nida et Taber explicitent ce concept de la façon suivante :

« [...] the kind of componential analysis which we have been doing is the way we determine the *features* and the *boundaries* which make up the « map » of the conceptual universe; and if we need to know why we can substitute certain terms in certain contexts but not in others, we can specify this in terms of the components which the meanings share or do not share. The average person probably does not do this automatically; he simply identifies a particular semantic class in terms of what substitutes can replace them, either at the same level or at a higher hierarchical level<sup>52</sup> ».

Ajoutons que selon R. Larose, l'analyse componentielle est un « fractionnement de lexèmes en unités de sens plus petites, sur lequel repose la sémiologie, [qui] permet au traducteur de choisir l'équivalent le plus juste »<sup>53</sup>.

En troisième lieu, le lecteur-traducteur doit découvrir la valeur connotative de la structure grammaticale de chaque unité sémantique (analyse de l'unité sémantique dans le contexte dans lequel elle figure).

<sup>50</sup> Ces étapes sont exposées en détail aux chapitres III, IV et V de l'ouvrage de ces auteurs *The Theory and Practice of Translation*.

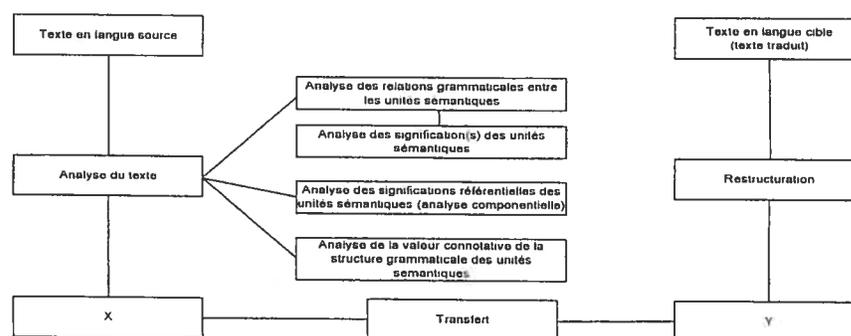
<sup>51</sup> Eugene Nida et Charles Taber, *The Theory and Practice of Translation*, p. 199.

<sup>52</sup> E. Nida et Ch. Taber, op.cit, p. 79.

<sup>53</sup> Robert Larose, *Théories contemporaines de la traduction*, p. 87.

*Figure 1 – Modèle communicationnel de Nida et Taber  
(version française, complétée par nos soins)*

Modèle communicationnel de Nida et Taber



Ainsi, la compréhension repose principalement pour ces auteurs sur une analyse lexicale, grammaticale, sémantique et syntaxique, et à un degré nettement moindre, contextuelle car ce dernier caractère de l'analyse n'est invoqué que très rarement dans leurs exposés<sup>54</sup>.

*Le modèle de Nida et Taber s'est attiré les critiques de trois auteurs :*

#### a) Jeanne Dancette

Selon J. Dancette, « nombre d'éléments méthodologiques qui paraissaient rigoureux, [dans le modèle visé] ont été remis en question. Le fait même de partir des structures sémantiques, comme le font, par exemple, Fillmore et McCawley, implique un nombre beaucoup plus grand de noyaux-types, ou structures prédicatives. La validité du modèle de Nida et Taber s'en trouve diminuée »<sup>55</sup>. J. Dancette remarque également que la compréhension suppose un découpage de texte, non pas en unités linéaires, mais en unités de traitement (op. cit., p. 59). Elle ajoute qu'il ne faudrait pas « nourrir l'illusion que le sens est le résultat de la seule analyse componentielle » et que la compréhension ne résulte pas seulement de celle-ci, mais aussi « de l'application de règles d'inférences » (op. cit., p. 35). Dans sa conclusion, elle énonce aussi que « la compréhension s'élabore par degrés et [qu']elle est, dans une certaine mesure, perfectible » (op. cit., p. 209). Pour cet auteur, la compréhension n'arrive donc pas spontanément<sup>56</sup>.

<sup>54</sup> En fait, l'importance du contexte n'est mentionnée que dans un très court développement intitulé « Determining the Structural Role of Elements by Means of the Context », op.cit., p. 46.

<sup>55</sup> Jeanne Dancette, op.cit, p. 37.

<sup>56</sup> Observons que cette « compréhension par degrés » se présente sans doute lorsqu'il s'agit de passages difficiles, au cours de l'analyse qu'elles requièrent, mais que ce ne sont généralement pas toutes les parties d'un texte qui justifient une analyse menant à une compréhension graduelle.

### b) Paul Kussmaul

La démarche axée sur l'analyse componentielle a fait l'objet de critiques de la part d'autres traductologues, et en particulier de Paul Kussmaul<sup>57</sup>. Celui-ci reconnaît qu'elle peut grandement aider le traducteur à résoudre ses problèmes de compréhension, mais selon lui, elle met trop l'accent sur le mot en tant que simple unité lexicale, laquelle serait, en quelque sorte, considérée « en vase clos ». Kussmaul observe qu'en dehors des causes d'incompréhension pouvant être réduites au moyen de l'analyse componentielle, les interruptions du processus de compréhension du lecteur-traducteur peuvent être dues à trois autres facteurs. En premier lieu, le lecteur-traducteur peut tomber sur un mot qui lui est inconnu ou dont la signification n'est pas éclairée par le contexte. Deuxièmement, il peut connaître la signification du mot, mais le contexte dans lequel il est inséré ne cadre pas avec cette signification. En dernier lieu, le mot peut avoir été utilisé de façon idiosyncrasique par l'auteur.

### c) André Clas et Étienne Tiffou

A. Clas et É. Tiffou, dans leur *Introduction aux études linguistiques*, considèrent que l'analyse componentielle « risquera le plus souvent d'être arbitraire, car rien n'empêche d'introduire dans l'analyse sémique de *chaise*, par exemple, le sème non vivant ou non comestible, sauf peut-être le bon sens et l'expérience de la vie. En outre, l'établissement des sèmes suppose le recours à un référent plutôt qu'au sens lui-même, et l'on s'aperçoit alors rapidement que les références peuvent être multipliées et, par voie de conséquence, le nombre de sèmes eux-mêmes<sup>58</sup> ».

### § 2 – Le modèle fondé sur la théorie interprétative : Jean Delisle

La théorie interprétative, conçue à l'École supérieure d'interprétation et de traduction de Paris (ÉSIT) dans les années 1970, et qui a fait l'objet de la thèse de Jean Delisle publiée en 1980 (v. ci-après), a constitué un renouveau dans la traductologie du temps, jusqu'alors fondamentalement axée sur la linguistique :

« Si la traduction a longtemps été plus étudiée comme produit, texte traduit, que comme production, processus mis en œuvre, la théorie interprétative de la traduction a permis de sortir la traductologie des ornières d'une théorisation fondée exclusivement sur l'analyse du résultat, et de ce fait enclavée dans une « *linguistique de la langue* » pour

<sup>57</sup> Paul Kussmaul, op. cit., p. 85-104.

<sup>58</sup> Cité par R. Larose, op. cit., p. 89.

la recentrer sur le processus et l'inscrire ce faisant sous le double sceau de la communication et des processus cognitifs, en privilégiant la mise en œuvre de la langue (collective) dans une parole singulière [...]»<sup>59</sup>. »

Jean Delisle a formulé ses conceptions en matière de théorie du sens dans ses deux ouvrages publiés à treize ans de distance, *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, qui a procédé de sa thèse, et *La traduction raisonnée* (1993). Ils correspondent à deux époques et mouvements de la pensée de cet auteur, qui a « modulé » certaines de ses idées, de sorte qu'il serait très difficile de fournir une description synthétique de la pensée en question, ce qui amène à envisager successivement l'un et l'autre ouvrage.

#### A. *L'analyse du discours comme méthode de traduction*

La démarche qui anime *L'analyse du discours* n'est pas une négation de l'ouvrage de Nida et Taber, car elle comporte aussi l'analyse textuelle (décodage des signes linguistiques)<sup>60</sup>. Mais elle fait appel à la notion supplémentaire de la « saisie du sens » qui, comme celle du décodage des signes linguistiques, appartient à l'étape de la compréhension, qui est la première étape du processus de traduction définie dans cet ouvrage. Plus précisément, selon Delisle, le processus d'ensemble de la traduction comprend trois étapes : celles de la compréhension, de la reformulation, et de la vérification (v. Figure 2 ci-après, intitulée « Le processus heuristique de la traduction »). Des trois étapes, la première, la *compréhension*, est la seule à intéresser notre sujet, et donc, à être envisagée ici. Elle se divise à son tour en deux phases, respectivement celle du décodage des signes linguistiques et celle de la saisie du sens :

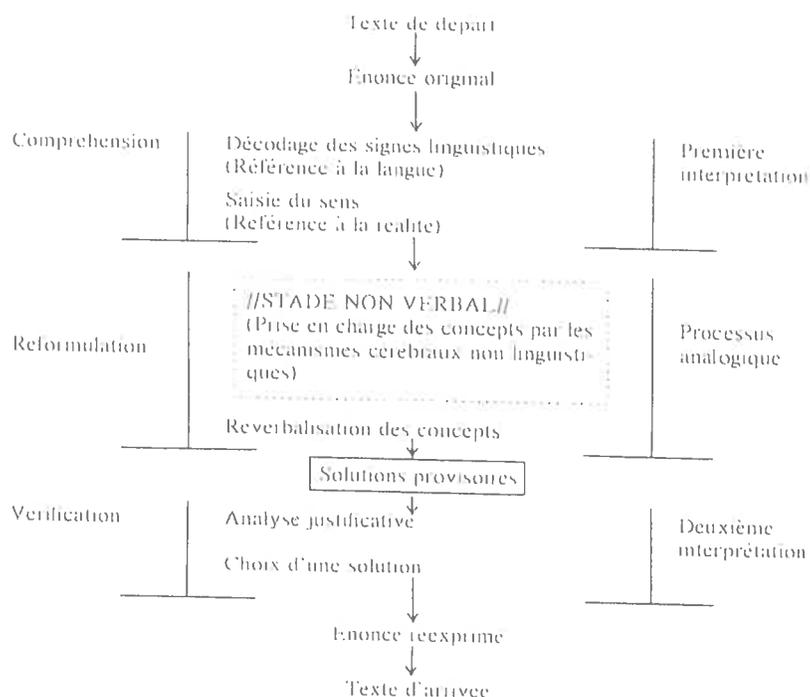
- *Le décodage des signes linguistiques* – Le décodage consiste en la saisie des signifiés (ce qui renvoie à la langue et non au discours), et son but est de permettre de dégager le contenu conceptuel des mots par une analyse à la fois grammaticale et lexicale.
- *La saisie du sens* – Le lecteur-traducteur ne doit pas seulement pouvoir dégager des signifiés, il doit en outre saisir « la trame des relations arbitraires qui unissent les mots des phrases », ce qui revient à prendre en considération le contexte dans lequel les mots se situent, ou en d'autres termes, à « préciser le contour conceptuel d'un énoncé en l'enrichissant du contexte dans lequel il baigne » (op. cit., p. 72). C'est surtout en cela que le modèle de Delisle se distingue du précédent. Pour parvenir à cette « saisie du sens », c'est-à-dire à cette appréhension dudit contour conceptuel, le lecteur-traducteur doit faire appel à ce que cet auteur appelle son *bagage cognitif*,

<sup>59</sup> Freddie Plassard, *La place de la lecture dans le processus de traduction*, p. 10.

<sup>60</sup> Op. cit., p. 70-77 et passim.

concept qu'il définit d'abord comme les « connaissances qu'il partage avec le rédacteur de l'article » (op. cit., p. 76). Notons d'ores et déjà que dans son ouvrage suivant, le « bagage cognitif » est défini moins restrictivement, comme étant « l'ensemble des connaissances acquises qui constituent le savoir permanent d'une personne<sup>61</sup>. »

**Figure 2 – Le processus heuristique de la traduction**



### **B. La traduction raisonnée**

Dans son ouvrage *La traduction raisonnée*, J. Delisle expose le processus de traduction sous la forme de trois phases qu'il appelle « Avant », « Pendant » et « Après ». La phase « Avant » correspond en gros à celle de la compréhension annoncée dans *L'Analyse du discours*, et elle est donc aussi la seule, dans ce second ouvrage, à concerner notre sujet. J. Delisle divise cette phase en trois étapes, lesquelles sont la mise en situation, la lecture et la compréhension. Seules les deux dernières intéressent directement notre réflexion<sup>62</sup> :

<sup>61</sup> *La traduction raisonnée*, p. 22. J.-C. Gémar a exprimé une notion parente en affirmant que « l'interprétation, quel qu'en soit le but, doit s'appuyer sur un fonds minimal de connaissances accumulées au cours des différentes étapes de l'apprentissage, qui est un processus continu qui dure toute la vie » (*Traduire ou l'art d'interpréter*, vol. I, p. 152).

<sup>62</sup> En ce qui concerne la mise en situation, concept nouvellement proposé par J. Delisle, elle sert selon lui, à « recueillir le plus d'informations possible sur le texte en tant que moyen de communication », c'est-à-dire sur son origine (de qui et d'où il émane), sa fonction (convaincre, séduire, informer...), et ses destinataires (groupe ethnique, lecteurs d'une revue...), en vue d'orienter les choix lexicaux et stylistiques du traducteur (op. cit., p. 84).

- *La lecture* – Dans son premier ouvrage, J. Delisle n'avait pas prévu la lecture en tant que phase du processus de traduction. Dans le second, dont l'objectif essentiel est didactique, elle est présentée comme une étape cruciale dudit processus. En effet, elle « définit un cadre général d'interprétation de chacun des éléments qui [...] composent [le texte] », et, ajoute l'auteur, « devant un mot inconnu, on essaiera, à cette étape, d'en déduire le sens par le contexte<sup>63</sup> en appliquant un raisonnement logique » (op. cit., p. 84). La lecture sert également à prendre note d'éléments tels que le style de l'auteur, la valeur des mots employés, leur connotation, le registre de langue, la tonalité du texte, l'organisation du discours, les charnières insérées dans le texte, la longueur des phrases, les figures de style, les constructions parallèles, les allusions et les nuances, autant d'éléments qui aident le lecteur-traducteur à « s'approprier » le texte.

- *La compréhension* – La compréhension avait été scindée en deux phases dans *L'analyse du discours* (découpage des signes linguistiques; saisie du sens). Dans *La traduction raisonnée*, sa présentation devient minimale, sa définition étant ramenée à l'explication qu'elle « consiste à élucider le sens des passages obscurs », et ce, au moyen de « la consultation de diverses sources de documentation » (encyclopédies, articles de revue, monographies) (op. cit., p. 85). Elle concerne limitativement les cas de passages obscurs.

Delisle ajoute, à la fin de sa section intitulée « Les étapes de la méthode de travail » (c'est-à-dire l'ensemble de la mise en situation, de la lecture, et de la compréhension), que « certaines séquences du processus peuvent se télescoper et que d'autres se situent carrément dans l'inconscient » (op. cit., p. 88). On peut en inférer qu'au moyen du concept de télescopage, l'auteur envisage que les trois étapes en question puissent se réduire à deux, voire à une seule.

#### **Observations :**

Contrairement au traitement qu'elle avait reçu dans le premier ouvrage de Delisle, la compréhension reçoit moins que la portion congrue dans *La traduction raisonnée*, c'est-à-dire dans le chapitre consacré aux étapes de la méthode de travail. Celui-ci ne comprend d'ailleurs pas de développements sur le repérage des difficultés de traduction (appelées « interférences aux niveaux typographiques, lexical, syntaxique, stylistique ou socioculturel »), qui ne sont traitées qu'à l'étape du processus de transfert. En outre, le seul exercice prévu à la suite de ce chapitre porte sur les difficultés terminologiques et non sur la compréhension comme telle. Toutefois, un

---

<sup>63</sup> Selon U. Eco et les cognitivistes, le lecteur, aux prises avec un mot inconnu, applique plutôt une démarche linguistique consistant à établir d'abord des liens avec les mots l'entourant, et c'est seulement ensuite qu'il essaie d'en déduire le sens grâce au macrocontexte.

autre passage du chapitre « Méthode de travail » semble porter sur la compréhension de texte, puisqu'il comporte l'explication suivante :

« Cette opération cruciale [l'explication de texte], que le traducteur de métier effectue mentalement à l'étape de l'*élucidation du sens*, consiste à scruter la valeur contextuelle des mots et à peser leur importance relative, à déceler la cadence des phrases, l'aspect des verbes, les connotations, à évaluer la tonalité et les registres de discours, à débusquer les sous-entendus et les allusions. En un mot, le traducteur dégage ce qui lui paraît être le sens du TD et en repère toutes les particularités de forme. Il associe des compléments cognitifs à des connaissances linguistiques, tout en appliquant sa *faculté de raisonnement et de compréhension*. [...] L'explication de texte permet en somme de faire le pont entre la signification des mots et le sens. Elle est une prise en compte systématique de l'information à la linguistique et non linguistique d'un message<sup>64</sup>. »

Mais le développement ci-dessus ne figure que dans la section intitulée « Explication de texte » (Objectif VI) et non dans celle où est traitée la compréhension (Objectif IV), ce qui suggère fortement que J. Delisle a employé le terme en deux sens différents, étant donné le traitement qu'il en a reçu dans *L'Analyse du discours* (analyse grammaticale et lexicale suivie de la mise en contexte des mots, ce qui est un moyen de comprendre) et celui qu'il reçoit dans *La traduction raisonnée* (compréhension globale du texte grâce à une explication de texte, ce qui est une fin). On peut probablement considérer que les différentes notions avancées par Delisle dans ses deux ouvrages se complètent plutôt qu'elles ne se contredisent, et que les différences des descriptions constatées entre eux quant à la compréhension tiennent peut-être seulement au fait que le premier est une étude théorique (à l'origine, une thèse), alors que le second est de nature purement didactique et que son auteur n'a pas cru utile d'épiloguer sur le concept en question.

### **Sous-section 2 – L'optique fondée sur la réception de l'énoncé : Barbara Folkart**

Dans son ouvrage *Le conflit des énonciations*, Barbara Folkart ne consacre apparemment aucun développement à la lecture du TD; le terme « lecture » ne fait pas l'objet d'une définition dans son glossaire; et ce concept n'est pas énoncé au moyen d'une autre formulation. Il en est de même pour le terme « compréhension ». Toutefois, ledit ouvrage est pertinent pour notre sujet en ce que la notion de compréhension y est abordée par le biais d'expressions variées telles que « réception de l'énoncé », « saisie active », « saisie d'un objet », et « saisie » tout court. Le fait que les textes visés par cet auteur dans son chapitre 5 (qui porte un titre anglais : « Words past in the guts of the present ») sont essentiellement de nature littéraire (romans, poèmes, textes anciens; voir à ce sujet nos notes 79 et 80) justifie un traitement de l'ouvrage en cause plus approfondi que ceux consacrés aux auteurs précédents, et l'effort patent de complexification qui

caractérise cet ouvrage oblige à des développements de clarification. Pour ce faire, nous aborderons d'abord les trois « saisies » que propose cet auteur, puis ce que nous considérons être sa conception négativiste du succès de la compréhension.

### *§ 1 – Les trois « saisies » afférentes à la réception d'un énoncé*

L'auteur divise ce qu'elle appelle « réception » ou « saisie d'un énoncé » par le traducteur (dans la section de son chapitre 5 intitulé « La ré-énonciation comme filtrage », sous-section « Le filtrage au niveau de la réception ») en trois volets, ou opérations, ou considérations, qu'elle présente comme devant avoir lieu simultanément<sup>65</sup> : (1) la saisie des référents; (2) la saisie des contenus pragmatiques; (3) la saisie du syntagme.

#### *A. La saisie des référents*

L'auteur définit comme suit la saisie des référents :

« Tout texte exige, pour son déchiffrement, une compétence référentielle qui permette de ramener le foisonnement du signifié à l'univocité de sens. Le syntagme est inadéquat aux contenus pragmatiques et référentiels dont il est investi, et cette aporie effleure à travers les défaillances de la traduction [...]. La reconstruction de l'énoncé à partir du syntagme exige que soient reconstitués les contenus référentiels (et pragmatiques), et c'est lorsque cette reconstitution est défectueuse que surgissent les « faux-sens » de la traduction » (op. cit., p. 316).

#### **Observations :**

- L'auteur ne définit pas ce qu'elle entend par « référent », « contenu référentiel » et « univers de référence »<sup>66</sup>, qu'elle emploie indistinctement, de sorte qu'on peut seulement inférer des passages où ils apparaissent qu'ils sont une façon de dénommer ce qu'on appelle communément le macro-contexte. Toutefois, on relève dans le Glossaire de son ouvrage l'entrée intitulée « sens (référence, contenu propositionnel) », dans laquelle il est indiqué que « le sens désigne la référence d'un énoncé, par opposition aux signifiés engendrés par le syntagme » (ce qui donnerait à comprendre que « référence » est un synonyme de « sens »).

<sup>64</sup> Jean Delisle, op.cit., p. 114.

<sup>65</sup> « [...] la réception constitue une (re-)construction de l'énoncé à partir du syntagme, saisie qui porte simultanément sur les constituants référentiel, pragmatique et sémiologique de l'énoncé » (op. cit., p. 316).

<sup>66</sup> Le Glossaire de l'ouvrage ne contient aucune définition de ces termes. Tout au plus y remarque-t-on l'entrée intitulée « sens (référence, contenu propositionnel) », dans laquelle il est indiqué que « le sens désigne la référence d'un énoncé, par opposition aux signifiés engendrés par le syntagme ».

Mais comme « référence d'un énoncé » n'est pas défini non plus, on ne peut savoir si « référence » est un synonyme de « référent », ou en éclaire le sens.

- L'emploi qui est fait du terme « foisonnement » implique qu'un mot ou un texte présentent nécessairement une infinité de sens possibles. Il faudrait donc penser que pour B.Folkart, aucun texte ou mot ne peut être univoque, et que des syntagmes tels que « Mon chat est mort », « La marquise est allée faire une promenade à pied dans son parc » ou « Ma belle-mère a acheté un vélo », seraient inmanquablement de nature à « foisonner »<sup>67</sup>.
- L'auteur ne définit pas non plus ce qu'elle entend par « compétence référentielle ». On peut seulement spéculer qu'il s'agit de la capacité du lecteur de comprendre un contexte, de façon à déterminer, parmi les différentes données qu'il peut fournir, celles qui lui semblent pertinentes par rapport au texte.
- En ce qui concerne le terme « syntagme », il est défini successivement des façons suivantes par B. Folkart, parmi plusieurs autres que nous nous abstenons de citer toutes :
  - a/ il « représente la textualité pure... le constituant purement langagier la " verbalité " qui, dans tout énoncé, médiatise aussi bien la représentation (le contenu propositionnel) que la communication (le contenu pragmatique), la référenciation que le repérage, le lien référentiel que l'insertion des énonciateurs et du cadre d'énonciation (p. 32) »;
  - b/ il « correspond à l'énoncé en tant que sémiotique discursive, c'est-à-dire en tant que mise en relation d'un ou des plans de l'expression... avec un ou des plans du contenu... par opposition au sens dont est porteuse la proposition (p. 32) »;
  - c/ il est « le lieu où s'engendre la signifiante du texte-pratique, comme il est le support, les signifiés médiatisant le sens du texte transitif (p. 33) »;
  - d/ il est « le lieu où s'inscrit l'appartenance de l'énoncé à tel ou tel autre genre, où se fait l'insertion du polysystème dans l'énoncé (p. 35) »;
  - e/ il « médiatise les contenus pragmatiques et référentiels de l'énoncé transitif... (p. 36) »;
  - f/ il est « un énoncé débrayé, et l'énoncé est un syntagme embrayé (p. 38) »;
  - g/ il est « sémiotique hors énonciation » ainsi qu'une « configuration maximale » (p. 38);
  - h/ il est « une entité entièrement sémiologique, une entité inactualisée (p. 39) » ;
  - i/ il « constitue une *mise en forme* et non une restitution de l'extralinguistique (p. 40) »;
  - j/ il « excède ses référents par sa vocation de généralité » et « reste déficient par rapport à ses référents (p. 41) »;
  - k/ il est un « constituant essentiel de l'énoncé (p. 43) »;

<sup>67</sup> Ce concept de foisonnement est vraisemblablement emprunté à Walter Benjamin (v. « L'essai sur la traduction de Walter Benjamin. Traductions critiques », *TTR*, vol. X, n° 2, 1997).

l/ il « entretient un rapport de solidarité, au sens hjelmslévien »... « avec la marge et la proposition » (le sens du mot « marge » n'est défini que dans le glossaire, comme « constituant pragmatique de l'énoncé ») (p. 44);

m/ il a « pour finalité d'assumer la verbalité tant du discours direct que du texte pratique » (p. 46);

n/ il « a pour fonction d'affirmer la dimension sémiologique de l'énoncé et de rendre compte de l'opacification caractéristique aussi bien du discours direct que du discours poétique » (p. 46);

o/ il devient « le pivot de l'opération citationnelle » (p. 47); et finalement,

p/ il est « la sémiotique entre deux énonciations » (p. 66), etc.

q/ citons enfin cette définition, qui figure dans le Glossaire (p. 453), est la dix-septième de la présente liste, et où l'on ne retrouve que quelques-uns des éléments des précédentes :

« La composante sémiologique, langagière de l'énoncé, sa verbalité, sa textualité. Au sein de l'énoncé, le syntagme verbalise les contenus aussi bien référentiels que pragmatiques de celui-ci. Débrayé de son cadre d'énonciation, le syntagme est à l'énoncé ce qu'est la partition à l'interprétation musicale : une constellation maximale de virtualités, dont certaines seulement sont actualisées dans un énoncé ou dans une interprétation donnés ».

Autant dire que le sens que revêt le terme « syntagme » dans cet ouvrage est aussi fragmenté que difficile à détecter. Tout ce que nous croyons en comprendre est qu'il n'est nullement pris comme signifiant « groupe de mots qui se suivent avec un sens », mais au sens de partie d'un énoncé, et qui, lorsqu'il est isolé dudit énoncé, peut avoir une infinité de sens ou n'a pas de sens propre.

- Si le syntagme est *investi* d'un contenu référentiel, on ne voit pas comment il peut être *inadéquat* à celui-ci, ni d'ailleurs, pourquoi un syntagme qui serait sorti de son contexte devrait nécessairement être en inadéquation avec celui-ci.
- En définitive, nous ne voyons guère l'utilité qu'il y aurait à s'évertuer à isoler un syntagme de son énoncé, c'est-à-dire du texte où il figure.

### ***B. La saisie des contenus pragmatiques***

L'auteur explique ainsi l'expression « contenu pragmatique » :

« La conversion du syntagme en énoncé exige non seulement que soient interprétés et reconstitués (conceptualisés) les référents mais en plus que soient supputés les contenus pragmatiques : la force illocutionnaire de l'énoncé, les présupposés qui le traversent, les sous-entendus et les inférences qu'il engendre, les distances sociales et les rapports intersubjectifs qu'il tisse avec ses destinataires, son insertion dans cet espace

pragmatico-sémiologique qu'est le polysystème, et, finalement, le discours social qui l'informe, tissu de présupposés, d'idéologies, de connaissances, d'unités culturelles partagées, de connivences socioculturelles qui informent l'énoncé en profondeur sans effleurer à la surface du texte [...] <sup>68</sup> ».

### Observations :

On ne peut faire autrement, au vu d'une telle définition, de marquer avant toute autre chose son aspect stylistiquement obscur. On peut comprendre le sens des termes employés, si on les prend un par un, mais le sens d'ensemble du texte sollicite un travail de conjectures. Cette définition constitue en effet une démonstration du cloisonnement d'une discipline donnée (ici, une vision particulière de la traductologie) en ce que personne, hormis sans doute quelques linguistes, ne peut avoir de grandes chances de comprendre la définition précitée, même en ayant sous la main une collection de dictionnaires de linguistique, ce qui rend minimal son impact utile. On ne saurait prétendre, en effet, que ce texte indique ce que l'auteur est censé entendre par « contenu pragmatique ». On sait au moins qu'il ne s'agit pas du terme « pragmatique » au sens où il est utilisé dans l'expression « texte pragmatique » (p. ex., par J. Delisle), mais en dehors de cette observation, la formulation de la définition fournie ne nous semble pas permettre de savoir si elle se rattache en quoi que ce soit à l'une quelconque des théories proposées par les auteurs ayant traité de *la* pragmatique, ou même, si « contenu pragmatique » renvoie vraiment à *la* pragmatique <sup>69</sup>.

Le problème de la définition présentée par B. Folkart est qu'elle est hétérogène; elle semble consister en effet en emprunts à tous les mouvements cités, desquels l'identification est d'ailleurs difficile en raison des formulations employées, lesquelles, à notre avis, sont trop souvent abstruses.

<sup>68</sup> Barbara Folkart, *Le conflit des énonciations*, p. 321.

<sup>69</sup> La pragmatique se divise en trois principaux mouvements théoriques : (1) Elle s'intéresse, comme partie de la linguistique, aux unités linguistiques dont la signification ne peut être comprise qu'en contexte, et se propose ainsi un double objectif : a/ l'étude de la dépendance contextuelle (qui concerne les termes dont le référent est déterminé par le contexte d'énonciation) et des phénomènes de présupposition, et b/ l'établissement d'une théorie des inférences – celles que l'on tire des énoncés linguistiques sur la base de nos connaissances générales et d'hypothèses sur les intentions des locuteurs (principaux tenants : D. Kaplan, P. Grice, D. Sperber, D. Wilson et O. Ducrot). (2) Elle est une science de la communication. Cette perspective est élargie, et est tributaire du cognitivisme, qui envisage les mécanismes inférentiels dans la connaissance, la construction des concepts, l'usage non littéral du langage, l'intentionnalité dans l'argumentation, etc. (v. Jacques Reboul et Anne Moeschler, *La pragmatique d'aujourd'hui*, 1998). (3) Selon J. Dubois, « l'aspect pragmatique du langage concerne les caractéristiques de son utilisation (motivations psychologiques des locuteurs, réactions des interlocuteurs, types socialisés de discours, objet du discours, etc.) »

### *C. La saisie du syntagme*

B. Folkart définit ainsi la saisie du syntagme :

« À la fois médiateur du vouloir-dire et artefact de l'énonciation, le syntagme est le point d'où l'on part pour tenter de remonter au projet pragmatico-sémantique de l'énonciateur et en même temps pour reconstituer les contenus référentiels et pragmatiques qui le transformeront, ce syntagme, en énoncé. Sa saisie (exégèse, interprétation) fait intervenir, en plus des compétences pragmatique et référentielle dont il a déjà été question, et en interaction incessante avec celles-ci, les compétences discursives et pré-discursives (linguistiques, polysystémiques) du récepteur, grilles dont l'incongruence avec celle de l'énonciateur est notoire » (p. 324).

On peut aussi noter que l'auteur subdivise cette saisie du syntagme en saisie de la matière pré-discursive, saisie de la substance discursive, saisie des récurrences, et saisie du sous-texte (p. 324-330).

**Observations :** Nous voyons une antinomie entre a) la distinction faite entre cette « saisie du syntagme » et les deux précédemment annoncées, et b) l'affirmation qu'elles ont lieu simultanément. Il en ressort, à notre avis, que ces trois mouvements de la pensée sont artificiellement distingués, et en fait, n'en font qu'un, puisqu'aucun n'est une opération distincte dans le processus de compréhension, et qu'il s'agit donc simplement d'une opération unique au cours de laquelle le lecteur-traducteur envisage les différents éléments de contenu du texte (le *projet pragmatico-sémantique de l'énonciateur*) à mesure qu'ils se présentent à la lecture. Cette division du processus de compréhension entre trois saisies apparaît ainsi de nature purement théorique. Toutefois, la définition de B. Folkart présente le mérite de mentionner le rôle du lecteur ou traducteur, ici appelé récepteur, sous la forme de compétences qu'il met en jeu.

#### *§ 2 - Le caractère négativiste de la conception de B. Folkart quant au succès de la compréhension*

##### *A. Le filtrage*

B. Folkart ne parle pas de « texte », ou de « texte de départ », préférant les appellations « énoncé-objet » ou « objet » tout court, laissant au lecteur le soin de décoder qu'ils désignent simplement un texte de départ. Elle évite aussi, la plupart du temps, d'employer le mot « traducteur », qu'elle remplace par ceux de « récepteur », de « sujet-récepteur », ou de « sujet ». Quant à l'auteur d'un TD, il est un « énonciateur ». Et pour ce qui est du mot « compréhension », si vastement utilisé qu'il soit en traductologie en tant que concept-clé, il n'a pas non plus l'heur de plaire à l'auteur, qui préfère se référer obliquement à ce dernier au moyen des expressions « saisie d'un objet » ou bien « saisie active », ou bien « saisie » tout court, ou encore,

« réception » (p. 308-313). En plus, elle déclare que cette saisie est un « filtrage », puis elle qualifie aussi de filtrage la réénonciation (orthographiée « ré-énonciation »); enfin, elle identifie la saisie, tout autant que la réénonciation à ce qu'elle appelle une « médiation » :

« La ré-énonciation comme filtrage - [...] la ré-énonciation entraîne toute une série, tant conscients qu'inconscients, médiation en cascade [...] qui interviennent lors de la réception (p. 308) [...] Toute saisie d'un objet par un sujet constitue un filtrage, c'est-à-dire une *médiation* par le sujet récepteur. » (p. 310) [...] Ce filtrage qu'est la réception intervient dès la décision de traduire (p. 313)....

De cette flore de créativité terminologique, ressort donc l'équation suivante :

compréhension = saisie = réception = filtrage = ré-énonciation = médiation.

On peut aussi observer que l'auteur n'explicite nulle part le sens qu'elle confère aux termes « filtrage » et « médiation », se contentant de définir l'un au moyen de l'autre. Il s'agit donc d'une terminologie ad hoc, qui nécessite des efforts de décodage que les variations et conditions d'emploi de deux termes visés rendent problématiques. D'où l'impression que la phraséologie en cause recouvre la réalité simple que selon l'auteur, la compréhension d'un TD est conditionnée par le fait qu'elle passe par un intermédiaire : un traducteur.

En ce qui concerne plus précisément le mot « filtrage » et le concept que B. Folkart veut lui faire exprimer, il convient de considérer d'abord qu'*en son sens figuré*, courant, un filtrage consiste, soit à « soumettre à un contrôle, à une vérification, à un tri » (ex. : l'action d'une censure), soit à « dégager le bon du mauvais »<sup>70</sup>, ce qui indique qu'il s'agit d'une action *volontaire*, délibérée. Appliqué à un TD et pris dans ce sens usuel, un filtrage ne serait autre qu'une *décision* du lecteur-traducteur de ne pas tenir compte d'une partie de son contenu. B. Folkart semble d'ailleurs admettre qu'une telle action puisse être délibérée, puisqu'elle déclare que « certains de ces filtrages, *volontaires*, constituent tout bonnement des détournements du syntagme d'origine » (p. 308). Mais il est également possible que cet auteur ait employé « filtrage » à partir de l'un des sens techniques de « filtrer », qui est, en parlant d'un rayonnement ou d'ondes sonores, « passer partiellement ou faiblement », action évidemment involontaire. Ce qui signifierait que par le biais de ce terme, elle a voulu énoncer que le lecteur ne peut pas comprendre tout un texte, parce que celui-ci a subi un effet analogue à celui qui affecte la lumière qui passe par un filtre. Quoi qu'il en soit, cet emploi de « filtrage » est idiosyncrasique, consistant à extrapoler son sens technique à un sens figuré, et ce, alors qu'un terme approprié existe. En effet, le substantif à rattacher à « filtrer », pris dans le sens recherché, ne devrait pas être

<sup>70</sup> Ex. : « L'artiste regarde le monde pour le filtrer » - André Malraux (citations tirées du Grand Robert).

« filtrage », mais « filtration » (« passage à travers un filtre »). Mais qu'il s'agisse de filtrage ou de filtration, et bien qu'une perte puisse se produire sous l'effet d'une filtration, il reste que B. Folkart systématise à tort ce résultat en écrivant que « toute saisie d'un objet par un sujet constitue un filtrage », tant sont innombrables les cas où aucune perte n'est susceptible de se produire<sup>71</sup>. En outre, même s'il y a perte, elle manque d'envisager qu'il puisse, à l'inverse, y avoir aussi un apport découlant d'une production de sens.

### ***B. Les incongruences, les grilles et les placages de grilles***

B. Folkart, pour énoncer sa thèse qu'une traduction *ne peut pas* correspondre à un TD, et donc, que toute traduction est inexacte par nature, a choisi de qualifier d'« incongruent » tout texte traduit, et pour soutenir ce point de vue, elle a fait appel aux concepts de « grilles » et de « plaquage de grilles ».

Selon elle, il existe deux grilles : une « grille du sujet-récepteur » (c.-à-d. du traducteur) et une grille de l'« énonciateur » (c.-à-d. de l'auteur du TD). Elle définit la première grille, qui seule nous intéresse ici, comme « grille de présupposés culturels, idéologiques, expérientiels, intellectuels [que le traducteur] s'est constituée au fil d'une existence »; elle ajoute qu'« à moins de se faire violence pour résister à la tentation de *caser* l'objet nouveau dans les structures du connu, à moins de faire table rase de ses préjugés, ce qui exige une véritable ascèse d'anthropologue, il finit par ne reconnaître que ce qu'il a appris au préalable à connaître ». Suit l'affirmation que ce sujet-récepteur-lecteur-traducteur *plaque*<sup>72</sup> cette grille sur l'objet-texte à traduire, ce qui amène à la conclusion que « la *grille placée* par le récepteur sur l'énoncé-objet est inévitablement plus ou moins incongruente avec la grille de l'énonciateur » (pp. 310 & 311).

### ***Observations :***

(1) Les emplois ci-dessus du mot « grille » révèlent l'idée de B. Folkart selon laquelle l'auteur d'un texte et le traducteur vivent et raisonnent chacun dans un système structuré d'appréhension du monde, des concaténations intellectuelles bien établies et délimitées, des sortes de boîtes mentales, pour ainsi dire (puisque l'auteur parle de ce que le traducteur va y *caser*). Nous ne sommes pas loin, ici, d'une vision manichéenne de l'esprit, et en tout cas, du rapport qui existe entre auteur et traducteur, le terme « plaquer » dénotant chez B. Folkart l'idée qu'un traducteur applique brutalement un prisme personnel de valeurs sur toutes les réalités humaines.

<sup>71</sup> Ex. : Il est mort à 95 ans et trois mois; J'ai acheté une bouteille de lait à 1%; Shawny is a girl.

Certes, il existe nombre d'individus aux opinions étroites et bornées, équipés d'œillères, et tout un chacun possède assurément un cadre mental qui lui est propre. Mais cela n'indique pas qu'un traducteur soit conditionné par sa personnalité et son vécu à un point tel qu'il ressent nécessairement une *tentation de caser* dans ce vécu, et dans la culture où il évolue, la substance d'un TD – en somme, de couler celui-ci dans le moule de ses propres préjugés et présupposés. Nous ne voyons pas non plus, même à supposer qu'il éprouve une telle tentation, qu'il soit incapable d'y résister. Nous ne saurions pas non plus endosser la croyance fort pessimiste que l'expérience vécue d'un humain, traducteur ou non, est nécessairement faite de présupposés et de préjugés (et l'orthographe « pré-jugés » ne saurait rien y changer), ni que, s'il entretient *certain*s préjugés (ce qui se produit évidemment), il ne peut s'en affranchir quand il traduit.

Et nous adhérons encore moins à la vision plutôt catastrophiste qu'un traducteur, quelles que soient ses tendances et croyances personnelles, est inmanquablement incapable de rendre, sans les déformer, celles qui, dans un TD, peuvent différer des siennes (p. ex., quant à l'idéologie, la réalité sociale, le contexte culturel ou l'époque), et qu'il nourrirait une tendance irrépressible à les *caser* dans sa propre expérience, comme l'énonce B. Folkart, selon qui ce lecteur traducteur « finit par ne reconnaître que ce qu'il a appris au préalable à connaître ». Elle semble relativiser ensuite quelque peu cette impossibilité en déclarant : « Il est faux – et nuisible – de prétendre que le traducteur pourra jamais mettre totalement entre parenthèses sa propre subjectivité pour mieux servir un absolu » (p. 375), ce dont on peut inférer que cela est possible *un peu moins que totalement*. Mais on ne saurait croire que cette apparente réserve écorne ce qui, à notre avis, reste une théorie et un postulat reposant surtout sur des arguments parcellaires<sup>73</sup>.

Nos observations et nos analyses de traductions nous mènent en effet, tout au contraire, à estimer que le vécu d'un traducteur, comme celui de toute autre personne, ne l'empêche pas de rester ouvert et perméable à d'autres réalités que celles qu'il connaît et de les décrire en fonction de mondes extérieurs au sien. C'est là certainement le cas d'auteurs d'un nombre considérable d'œuvres historiques de valeur dans lesquelles, disant parfois s'être trouvés littéralement immergés dans le passé, ils se sont assignés de reconstituer l'« esprit du temps » et les mentalités

<sup>72</sup> Cette mise en italique et les suivantes, dans les citations de B. Folkart, sont de nous.

<sup>73</sup> Ainsi l'argument selon lequel la traduction d'un même texte offre des différences, d'un traducteur à l'autre, ce qui prouverait qu'un traducteur ne peut manquer de traduire en fonction de ses présupposés. Il faudrait en inférer que si un traducteur élabore plusieurs versions d'une traduction entre lesquelles il hésite, ces hésitations seraient dues à des présupposés, et non à des soucis de fidélité et de style. Autre argument qui nous paraît spécieux : le cas d'une traductrice qui a insisté pour traduire un roman de Margaret Atwood en ce qu'elle a appelé du « français du Canada », ce qui ne concerne d'ailleurs que l'hypothétique existence d'un tel registre de langue, mais qui prouverait

d'une époque ancienne<sup>74</sup>, parfois même en ressuscitant des concepts disparus<sup>75</sup>, en faisant une extrême attention, comme ils l'ont souligné, à se dégager de tous filtres, de toutes dérives interprétatives qui procéderaient de leur propre époque et de tous anachronismes mentaux qui consisteraient à juger de l'antique ou de l'ancien en fonction du moderne<sup>76</sup>. C'est aussi le cas d'ethnologues modernes, témoin nombre de monographies publiées sous l'égide de l'I.F.A.N. (Institut français d'Afrique noire), lesquels ne semblent avoir eu aucun mal à décrire de façon objective les pratiques et modes de pensée de groupes ethniques après avoir séjourné parmi eux<sup>77</sup>. On ne voit pas pourquoi ce ne serait pas aussi le cas des traducteurs, dont aucune démonstration n'a été fournie qu'ils n'étaient pas aussi capables que d'autres observateurs de s'informer par des recherches et de saisir des spécificités extérieures à leur expérience sans laisser cette dernière prendre le pas sur elles.

Quant aux œuvres littéraires, qu'elles soient contemporaines ou non, c'est une évidence qu'elles reflètent le plus souvent aux yeux du lecteur ou traducteur un univers mental plus ou moins étranger au sien, ce qui contribue d'ailleurs à leur intérêt pour lui. Pour arriver à le comprendre, il est certain qu'il doit procéder par déduction, induction et abduction, et ce, au fil même de cette lecture à notre avis, pour qu'il puisse justifier ses choix, tant pour l'extraction d'un sens issu de paramètres « objectifs » et d'éléments flous du texte, que pour une éventuelle production de sens. Un traducteur littéraire compétent s'efforce certainement de capter l'esprit d'un texte littéraire, philosophique, historique, etc., et même de l'intégrer à ses propres « structures du connu », c'est-à-dire à son « bagage cognitif ». Nous sommes d'avis que le succès d'un tel effort est constatable dans un grand nombre de traductions concernant les domaines ci-dessus<sup>78</sup>.

---

néanmoins, selon B. Folkart, que la subjectivité du traducteur est incontournable (p. 375).

<sup>74</sup> Y compris en tenant compte des illusions qu'une société ancienne se faisait d'elle-même, et en pratiquant ce qu'on a appelé de la « rétrodiction », à savoir, en gros, une recherche des causes et du sens que des événements avaient *dans leur temps*.

<sup>75</sup> Ex. : le concept médiéval de « pretz et parage », mélange de très noble parenté, de probité, de grande moralité, d'élégance, de prestance, de vaillance, etc. – qu'il est difficile, mais non pas tout à fait impossible de traduire.

<sup>76</sup> Telle est la doctrine, pour ne pas dire le dogme de l'*École des annales* (Paris), qui dénonce les « conventions qui mutilent l'histoire ». Voir en particulier à ce sujet *Les mentalités*, de Gaston Bouthoul, 1952 (qui concerne la recherche de « la structure mentale spécifique de chaque civilisation »), et *Comment on écrit l'histoire – Essai d'épistémologie*, de Paul Veyne, 1971. D'abondantes études sur les perceptions religieuses des populations du passé reflètent ces préoccupations (ex. : celles des anciens Égyptiens, des Hittites, des Incas).

<sup>77</sup> On peut également citer l'ouvrage célèbre de Margaret Mead, *Coming of Age in Samoa*, qui est l'antithèse d'une étude qui serait affectée de présupposés quelconques.

<sup>78</sup> Nous nous limiterons à un exemple : la traduction française du *Lolita* de Vladimir Nabokov par E.H. Kahane, laquelle démontre à notre avis, par comparaison précise avec l'original anglais, une saisie extraordinairement fine et fidèle de l'esprit de celui-ci (la psychologie d'un pédophile telle que l'auteur l'a conçue et décrite), et de multiples éléments contextuels et cognitifs qui percent dans le récit de Nabokov, dont son humour subtil. Nous ne croyons pas être à la veille d'une démonstration

(2) B. Folkart a soutenu son point de vue en alignant une suite d'*incongruences*, c'est-à-dire de facteurs qui, selon elle, ont pour effet de rendre insatisfaisante toute traduction. Elle parle ainsi de l'*incongruence* des codes, de l'*incongruence* des univers de référence, des polysystèmes, de l'anisomorphisme des systèmes linguistiques et des grilles socio-linguistiques, de l'irréductibilité des discours sociaux et de l'*incongruence* des discours esthétiques (p. 312). Ce sont là des affirmations, dans l'examen desquelles nous nous engagerons d'autant moins que le sens des termes employés est matière à conjectures. Contentons-nous de l'observation générale que de multiples idéologies, tendances, coutumes, etc. peuvent fort bien être partagées par des espaces linguistiques différents, et que la compréhension intégrale de textes les concernant ne devrait pas poser de problème fondamental (par exemple pour ce qui est de la beauté du corps ou de l'élégance vestimentaire, puisqu'il est question dans la liste de B. Folkart de « l'incongruence des canons esthétiques » et du « discours du beau »); et que les différences qui existent d'un monde à un autre sont tellement connues que leur appréhension par un traducteur se fait quasiment d'office<sup>79</sup>.

(3) Observons enfin que B. Folkart raisonne souvent sur la base de textes d'époques anciennes. Elle annonce même, par le titre de son chapitre 5, « Words past in the guts of the present », que celui-ci, qui représente près du tiers de son ouvrage (p. 307-437)<sup>80</sup>, y sera consacré. Elle soutient en effet que « le texte ancien [...] exige pour sa reconstitution le déploiement *massif* d'un savoir codicologique (?), philologique, ecdotique (?) » (p. 315), avec insistance, à nouveau, sur « la non-congruence des univers de référence » (p. 317, 319). Mais s'il est vrai que ce chapitre 5 concerne bien des textes anciens, il y est aussi beaucoup question de textes modernes<sup>81</sup>, de sorte que l'objectif réel dudit chapitre s'en trouve brouillé.

---

que le traducteur de *Lolita* ait été affecté en quoi que ce soit par des « présupposés culturels, idéologiques, expérientiels [ou] intellectuels » quelconques.

<sup>79</sup> Il en est ainsi, p. ex., de la pruderie, officielle ou non, qui règne toujours aux États-Unis, par rapport aux mœurs plus libérales que l'on observe ailleurs. Cf. aussi les très nombreuses censures de films « osés »; les émois provoqués par des affaires qui ne feraient probablement pas les manchettes ailleurs, comme la saga impliquant M. Lewinsky et W. J. Clinton, et des incidents qui n'ont fait qu'amuser la « vieille Europe », tels que celui dont Janet Jackson a régalié le public américain. On peut aussi évoquer le puritanisme misogyne bien connu qui règne dans de nombreux pays islamiques.

<sup>80</sup> De telles références figurent déjà dans les premières parties de l'ouvrage, p. ex., au sujet de la littérature française médiévale (p. 42); de traductions de psaumes bibliques (p. 87-90); d'un texte du XIV<sup>e</sup> siècle (p. 155) et de traduction en moyen-anglais d'un rondeau de Charles d'Orléans (p. 189-190 et 210-211). Quant au chapitre 5, il est émaillé de développements et références concernant des textes anciens, tels que ceux sur Macbeth, Villon, Apulée (pp. 309, 390, 395), le *Satiricon* (p. 313, 314, 318), la *Chanson de Roland* (p. 314, 315), le *Chevalier au barisel*, du XIII<sup>e</sup> siècle (pp. 323, 340); les ballades française et anglaise (p. 326); la *Bible* (p. 330); la « saisie de la macro-forme dans les textes anciens » (p. 332); la poésie médiévale (p. 345); Catulle (p. 356); Virgile (p. 357); les intentions ironiques chez Plaute ou chez un auteur médiéval (p. 413), Shakespeare (passim), etc.

<sup>81</sup> Ex. : *The Women's Room*, de Marilyn French (p. 316); *The Grapes of Wrath* (p. 317, passim); Kipling (p. 319); *Ulysse* (p. 325, passim); Boris Vian (p. 321); Diderot (p. 321, passim); *Le Canard enchaîné* (p. 322-323); Proust (p. 337); Supervielle (p. 352, 400); Margaret Atwood (p. 375, passim); *La Route*

On peut cependant reconnaître que certains des textes qui datent de quelques générations ou siècles expriment des modes de vie ou de pensée, ainsi que des coutumes qui n'ont plus cours, et que cela peut parfois engendrer des problèmes de compréhension, lesquels sont d'autant plus probables et difficiles à résoudre que les textes sont plus anciens. Mais il appartient justement aux traducteurs compétents de se charger de textes portant sur des époques qu'ils ont déjà étudiées (c'est le cas de beaucoup de traducteurs spécialisés), ou à défaut, de fournir l'effort d'investigation et de réflexion nécessaire, tout comme le font les historiens dont il a été question. Certes, les textes anciens présentent souvent des difficultés proprement linguistiques, et nous avons constaté nous-même, par exemple, qu'il peut être ardu de se frotter à la grammaire et au vocabulaire du français médiéval. Mais il est selon nous excessif d'avancer qu'il est quasiment impossible de produire des traductions exactes de textes anciens. Nous ne pensons pas non plus très avisé de déclarer qu'on ne peut y parvenir qu'au prix d'un effort *massif*, ce qui revient à ne tenir compte, ni des compétences individuelles des traducteurs, ni de la nature des textes, dont le degré de difficulté varie considérablement. En outre et surtout, si l'on s'assigne de traduire des textes anciens, c'est que l'on se reconnaît la compétence requise. Il n'y a pas de raison de croire que le travail devrait inmanquablement être soumis au prisme de présupposés, qui empêcheraient le traducteur de rendre l'esprit du texte et les possibles incidences de son macrocontexte<sup>82</sup>.

En conclusion quant à cet ouvrage, il est surtout à noter que c'est la pétition de principe d'une incommunicabilité qui résulte du très long chapitre « La ré-énonciation comme filtrage ». Cette conception de la traduction est loin d'être nouvelle, mais elle paraît exacerbée chez B. Folkart. Prise à la lettre, elle aboutit à annoncer l'inanité de tout effort en vue d'une traduction adéquate en raison du blocage constitué par les incongruences - ce qui, en outre, nie que le lecteur-traducteur puisse participer de façon moindrement légitime à une production de sens. C'est à peu près ce que déclare l'auteur quand elle écrit qu'« en terme de transaction interlinguale et transculturelle, le traducteur ne fait qu'exacerber l'incongruence des codes qui inhère à tout échange » (p. 312). En somme, un constat d'impossibilité de traduire, sinon, d'échec de la discipline, qui nous amène à penser que si la rhétorique négativiste de B. Folkart devait avoir cours, aucun traducteur n'entreprendrait sa tâche sans un profond sentiment d'absurdité.

---

*des Flandres*, de Claude Simon (p. 378); *Madame Bovary* (p. 378); John Updike (p. 384); la poésie anglo-américaine (p. 415); Ezra Pound et la « poésie traductionnelle » (p. 416, *passim*), etc.

<sup>82</sup> Ainsi, nous ne voyons pas ce qui pourrait gêner un dixhuitiémiste qui serait versé en ancien droit criminel pour traduire de l'italien *Le Traité des délits et des peines*, de Cesare Beccaria, qui est principalement un ouvrage philosophique dirigé contre la torture. Dans le même ordre d'idées, un spécialiste de la Renaissance devrait pouvoir traduire des lettres familières de cette époque sans y plaquer la familiarité bien différente qui a cours au XXI<sup>e</sup> siècle.

## CONCLUSIONS SUR LE CHAPITRE II

À la suite de ce compte-rendu des principaux ouvrages contemporains consacrés à la notion de compréhension en traductologie, nos conclusions sont de deux ordres, à savoir que l'on constate dans ces ouvrages :

- a/ une fragmentation poussée du processus en étapes et sous-étapes;
- b/ une pérennité de l'invisibilité du traducteur dans ce même processus.

### SECTION I – FRAGMENTATION POUSSÉE DU PROCESSUS DE COMPRÉHENSION

Les traductologues consultés ont tenu, à une exception près, à concevoir le processus de traduction comme une suite d'au moins quatre opérations distinctes, et l'ont découpé en conséquence en procédant à une présentation-définition de chacune d'entre elles, ce dont nous pouvons présenter le rappel suivant :

- \* Nida et Taber : en considération des unités sémantiques, trois étapes dont la première est divisée en deux sous-étapes, pour un total de quatre opérations (analyse des significations des unités et analyse de leurs relations grammaticales; analyse de leurs significations référentielles; analyse de la valeur connotative de leur structure grammaticale).
- \* Jean Delisle : Dans son premier ouvrage, trois étapes (compréhension, reformulation, vérification), dont la première se subdivise en deux opérations : décodage des signes linguistiques et saisie du sens (pour un total de quatre opérations). Dans son deuxième ouvrage, également trois étapes titrées « Avant », « Pendant » et « Après », dont la première se subdivise en trois opérations (mise en situation, lecture, compréhension), pour un total de cinq opérations<sup>83</sup>.

Si l'on ne considère que les étapes ou opérations préalables à la traduction, lesquelles sont les seules à concerner la présente étude, on constate que d'un auteur à l'autre, elles varient de deux (J. Delisle) à trois (Nida et Taber).

Ce faisant, les traductologues cités ont voulu adopter une démarche analytique de type scientifique consistant à distinguer une pluralité de périodes distinctes dans le travail du

---

<sup>83</sup> En ce qui concerne B. Folkart, il semble ne s'agir que d'une seule étape, ou d'une abstention d'avoir envisagé l'existence d'étapes. Elle présente en effet les trois saisies qu'elle mentionne (des référents, des contenus pragmatiques, du syntagme) comme ayant lieu simultanément.

traducteur. Ils ont ainsi abouti à une fragmentation, qui peut avoir son mérite si l'on se place dans une optique purement théorique, mais qui ne se retrouve pas dans la pratique. On constate en effet que l'esprit du lecteur-traducteur, surtout s'il est un professionnel, mais aussi, dans une large mesure, quand il s'agit d'un étudiant, ne fonctionne pas en se conformant sagement à un tel schéma de décomposition des opérations.

Ce serait en effet une illusion de croire, avec Nida et Taber, que l'on puisse d'abord procéder à une analyse des relations grammaticales et de la signification des unités sémantiques, puis dégager en second lieu les relations qui existent entre celles-ci, et en troisième lieu découvrir la valeur de la structure grammaticale de chaque unité; ou encore, que l'on puisse effectuer d'abord une mise en situation, puis procéder à une lecture complète du texte, et enfin s'engager dans une troisième étape qui serait celle de la compréhension (modèle de J. Delisle), ce qui supposerait qu'on peut lire en remettant à un stade ultérieur l'effort de comprendre, autrement dit, qu'on peut lire en s'abstenant de comprendre ce qu'on est en train de lire. D'ailleurs, J. Delisle semble s'être avisé de l'irréalisme d'une telle démarche, en prévoyant la possibilité de ramener ces trois étapes à deux ou à une seule (v. supra, sous-section 1, § 2). Ce serait en tout cas une exigence irréaliste, sinon une espérance démesurée que de penser pouvoir astreindre de façon systématique un traducteur, expérimenté ou non, à plusieurs étapes avant celle de la traduction (la réénonciation). Les choses ne se passent pas ainsi dans la pratique professionnelle, le processus préalable à la traduction ne comportant dans celle-ci qu'un maximum de deux étapes, et très souvent, une seule, selon que le texte est difficile ou facile :

**(1) Cas de textes difficiles à comprendre** - Dans les cas où des passages difficiles se présentent, ils nécessitent une analyse, en plus de l'étape de la lecture. Cette analyse se justifie dans les situations suivantes :

- Le texte est mal composé – C'est le cas lorsque des phrases ou des paragraphes sont extrêmement longs, sans égard aux difficultés de compréhension que cela peut engendrer, avec des suites de propositions dont l'enchaînement est pénible à saisir<sup>84</sup>, ou que le texte contient des amphibologies et autres ambiguïtés. De même s'il s'agit de textes complexifiés (p. ex., certains textes philosophiques). Et surtout, de même pour de nombreux textes à prétentions littéraires dûs à des auteurs qui sont parvenus à se faire publier sous couvert du fait que, pour certains éditeurs, comme l'a noté Pierre Jourde, « l'illisibilité devient une garantie de qualité, un style »<sup>85</sup>, et que pour certains, « écrire, c'est s'employer à faire signe

<sup>84</sup> Témoignage les interminables paragraphes, d'une page ou plus, de certaines œuvres de Simone de Beauvoir et d'ouvrages philosophiques de Jean-Paul Sartre.

<sup>85</sup> Pierre Jourde, *La Littérature sans estomac*, 2002, p. 13. La plus grande partie de cet ouvrage est une

qu'on est un grand écrivain, audacieux, moderne (c'est-à-dire à faire tout ce que l'écrivain populaire ne fait pas) : absence de ponctuation, auto-commentaire permanent, scatologie omniprésente [...], syntaxe dépourvue de liens et de pauses pour montrer qu'on ne s'arrête pas à des vétilles [...] Bref, le bon vieux schéma de la littérature à l'épate » (op. cit., p. 15). Dans de tels cas, le lecteur peut facilement perdre le fil des idées et peut devoir procéder à un décortiquage lors d'une relecture, sinon de plusieurs.

- Le texte est mal conçu ou pensé – Il s'agit de cas où un texte contient des illogismes, contradictions, confusions (de noms, de lieux, d'époques), anachronismes, non-sens, répétitions, calembours niais, ou encore, de simples inadvertances (assez fréquentes dans les éditions de correspondances), dont l'effet n'en est pas moins parfois calamiteux. Les œuvres littéraires n'en sont pas exemptes, comme l'indiquent notamment les critiques publiées à leur rencontre dans les revues littéraires et dans des ouvrages d'exégèse de même nature<sup>86</sup>. Le traducteur peut alors avoir à rectifier, voire à recomposer mentalement le texte pour lui restituer le sens que l'auteur a pu vouloir lui donner, ce qui peut même dépasser le stade de l'analyse textuelle.
- Le texte est fort bien écrit, mais dans une langue exigeante, par exemple pourvue de mots d'usage rare, ou savants, ou archaïsants, mais néanmoins appropriés; ou bien il y est fait appel à des moyens grammaticaux ou syntaxiques inhabituels ou litigieux qui peuvent être sources d'hésitations<sup>87</sup>; ou encore, ils traitent de situations complexes, constitués de séquences d'éléments présentant des liens de causalité ou qui sont logiquement indissociables, de sorte que la relation qui en est faite ne saurait s'accommoder de scissions.

---

dénonciation nominale de l'écriture déficiente et de la pauvreté de contenu de productions dues à une gamme d'auteurs français très contemporains, dont le succès, selon Pierre Jourde, a été fabriqué sur des promesses de scandale et de révélations, tels Madeleine Chapsal (*La Femme en moi*), Christine Angot (*L'Inceste*), Frédéric Beigbeder (*99 francs*), Marie Darrieussecq (*Truismes*), Camille Laurens (*Dans ces bras-là*), Jean-Philippe Toussaint (*La Réticence*), Pascale Roze (*Le Chasseur zéro*), Mehdi Belhaj Kacem, auteur de *Cancer*, roman entièrement agrammatical publié chez Tristram en 1994; ou encore, Bernard Vargafgtig, dont les poésies sont publiées dans la revue *Conférence* (ex. : *Le frémissement existe/Avoir vacillé craque toujours/Ou s'accroche la promptitude/A quoi le désastre éperdument consent/La nudité de l'insistance un ravin*). On peut également citer Tristan Tzara, fameux poète Dada des années 1920-1960, qui professait qu'il fallait instituer le chaos dans la langue, et dont on se demande ce que pouvait donner une traduction, en anglais par exemple, de ses poésies (ex. : « ...les zigzag craquent/téléphone/mordre les cordages se liquéfier/l'arc/grimper/astrolabe/la mémoire/vers le nord par son fruit double, etc. »).

<sup>86</sup> Cf. Criticus, *Le style au microscope* (1951), ouvrage où n'ont pas été épargnés des auteurs comme H. Bazin, Guilloux, Merle, Peyrefitte, Prévert, Elsa Triolet... Aussi, de Pierre Jourde et Éric Naulleau, *Le Jourde Naulleau - Précis de littérature du XX<sup>e</sup> siècle*, 2004, où la critique porte sur les productions déjà brocardées dans l'ouvrage précédent de P. Jourde, ainsi que sur celles d'autres auteurs d'aujourd'hui (Guillaume Dustan, Philippe Sollers, Emmanuelle Bernheim, Philippe Labro, Alexandre Jardin, Bernard-Henri Lévy...)

<sup>87</sup> Ex. : des chaînes d'éléments constitutifs dans des relatives (p. ex., « Ce mariage sur les mesures de dissolution duquel une entente était improbable... »); ou des emplois de forme proche, sur le sens respectif desquels des incertitudes ont cours (p. ex., « Il est rien moins qu'intelligent » par rapport à « Il n'est rien moins qu'intelligent », « Il est rien de moins qu'intelligent » et « Il n'est rien de moins

ce qui oblige l'auteur à composer de longs paragraphes d'un seul tenant<sup>88</sup>; ou simplement, le texte est à la fois bien écrit et pourvu d'une grande richesse conceptuelle, et de par son sujet, de nombreuses distinctions et nuances, ce qui requiert du lecteur un effort particulier de concentration et de compréhension.

## (2) Cas de textes faciles à comprendre

Si un texte est raisonnablement bien écrit et facile à comprendre, ou que le sujet traité est bien connu du traducteur, il ne nécessite qu'une seule opération qu'on peut qualifier d'étape de la *lecture-compréhension-appréhension* du contexte. Nos raisons de considérer comme valide une telle façon d'effectuer le travail préparatoire à la traduction sont les suivantes :

- D'abord et avant tout, la constatation de ce qui se fait dans la pratique professionnelle. Les impératifs de rapidité et d'efficacité font qu'il ne saurait y être question de s'attarder à franchir d'abord plusieurs opérations préparatoires, de sorte que la lecture inclut inmanquablement l'effort de compréhension.
- Ensuite, bien d'autres que nous ont défendu cette simplification du processus de compréhension, notamment dans les cas où le traducteur possède un esprit rapide ainsi que la capacité de conceptualiser simultanément plusieurs aspects d'un TD. Il nous suffira ici de nous référer à Brian Mossop, professeur à l'Université York et collaborateur du Bureau de traduction d'Ottawa, qui a soutenu dans les termes suivants que la lecture pouvait suffire comme étape préparatoire, et qu'à partir de celle-ci, le passage à la traduction pouvait être direct :

« Many translators try to fully understand their text, badly written or not, before they begin composing the translation. They conceive of writing, whether translating or « original » writing, as a process of setting down thoughts that are already in the head. I have found, on the contrary, that what I am going to say about my subject often comes into my head while I am composing. I proceed by putting words down the page, not by staring into space, or at the source text. As the 19<sup>th</sup> century German writer Heinrich von Kleist put it, in a wonderful short essay that has been translated under the title *On the Gradual Fabrication of Thoughts While Speaking* : "As they say in France, *l'appétit vient en mangeant* and from our own experience we might in parody assert, *l'idée vient en parlant...*"<sup>89</sup>. »

---

qu'intelligent »).

<sup>88</sup> Les oraisons funèbres de Bossuet sont de ce type, connues pour leur élégance et leur lisibilité, nonobstant leur complexité grammaticale.

<sup>89</sup> Brian Mossop, « Understanding Poorly Written Source Texts » in *Terminology Update*, Vol 28(2), juin 1995, p. 14.

## **SECTION II – PÉRENNITÉ DE L'INVISIBILITÉ DU TRADUCTEUR DANS LE PROCESSUS DE COMPRÉHENSION**

Les modèles commentés dans le présent chapitre semblent institutionnaliser l'invisibilité du traducteur dans le processus de compréhension, c'est-à-dire l'invisibilité de ses efforts pour atteindre une compréhension satisfaisante du texte, ainsi que celle de sa contribution à la production de sens (concept qui n'a rien de commun avec des détournements volontaires du sens d'un TD que l'on veut exploiter pour soutenir divers points de vue) – tous aspects de son travail qui ne sont pas reconnus, ni même considérés comme dignes de mention en traductologie. Cela s'explique en ce que l'étape de la compréhension, au demeurant tout à fait incontournable, n'est vue le plus souvent que comme étant une simple extraction du sens d'un texte, à savoir comme une opération qui cantonne en quelque sorte le traducteur dans le statut d'une « machine à extraire », qui n'a pas à sortir de son anonymat, de sorte que sa créativité dans l'opération de lecture-compréhension d'un TD n'est pas valorisée ou autrement récompensée.

## CHAPITRE III

### LE READER-RESPONSE CRITICISM

#### INTRODUCTION

Nous croyons opportun de rappeler tout d'abord que les objectifs précis du *Reader-Response Criticism* (RRC) sont l'acte de lecture d'un texte littéraire, quelle que soit la langue dans laquelle il est écrit, et les différents types de lecteurs qu'implique l'acte de lecture d'un tel texte, et non pas la traductologie. Mais le RRC n'en présente pas moins une pertinence certaine eu égard à l'acte même de traduction, étant donné que la lecture d'une œuvre donnée dans le but de la traduire, est tout aussi nécessaire, et doit même être encore plus attentive (v. notre conclusion au présent chapitre).

Le RRC n'est pas un mouvement<sup>90</sup> homogène, c'est-à-dire qui se caractériserait par une démarche unique, commune à tous les théoriciens qui s'en réclament ou s'y rattachent. On distingue en effet dans ce mouvement un certain nombre de perspectives qui varient d'un auteur à l'autre, et ce, à des degrés divers, ou en tout cas, qui reflètent des différences d'optique sur certains points. C'est pourquoi les éléments de dissimilitudes, voire de divergences, entre les théoriciens, ne sont pas de nature à permettre une description unilinéaire du RRC, et celle-ci ne peut donc être que complexe<sup>91</sup>. D'un côté, les théoriciens ne s'entendent pas toujours sur le nom à donner à ce mouvement. Certes, la plupart d'entre eux ont adopté l'expression *Reader-Response Criticism*, mais on relève d'autres dénominations. Ainsi, Susan R. Suleiman<sup>92</sup> opte pour *Audience-Oriented Criticism*, tandis que Paola Pugliatti<sup>93</sup> préfère *Reception Theory*<sup>94</sup>; mais cette diversité ne porte évidemment pas atteinte à la substance. En ce qui nous concerne, nous nous en tiendrons à l'expression la plus employée, celle de *Reader-Response Criticism*. D'un autre côté, il n'existe ni une définition unique ni un courant théorique unique parmi les

---

<sup>90</sup> On peut légitimement hésiter à appliquer l'étiquette « mouvement » au RRC étant donné la nature composite des théories que l'on peut y rattacher. Ce que les auteurs du RRC ont en commun est surtout le même point de départ, à savoir le rejet des principes de la *New Criticism*. Toutefois, il reste que le terme « mouvement » exprime une tendance bien réelle. L'expression *New Criticism* a été utilisée à la suite de la publication, en 1941, de l'ouvrage *Wanted: An Ontological Critic* de John Crowe Ransom. Nous emploierons dans la suite du présent travail la forme anglaise de l'expression afin d'éviter une confusion avec le mouvement européen dénommé « Nouvelle Critique ».

<sup>91</sup> Ainsi, dans son ouvrage *The Return of the Reader*, Elizabeth Freund propose une analyse des théories distinctes d'au moins quatre tenants du RRC : Jonathan Culler, Stanley Fish, Norman Holland et Wolfgang Iser.

<sup>92</sup> Susan R. Suleiman, « Introduction : Varieties of Audience-Oriented Criticism », *The Reader in the Text*, p. 3-45.

<sup>93</sup> Paola Pugliatti, « Readers' Stories Revisited. An Introduction », *Il lettore: modelli, processi ed effetti dell'interpretazione*, édition spéciale de *Versus*, 1989, p. 3-20.

<sup>94</sup> Cette dénomination est principalement associée à la *Rezeptionskritik* de Hans Robert Jauss, théoricien de l'Université de Constance.

critiques littéraires appartenant au mouvement du RRC, dont les théories se chevauchent, et ne sont donc pas *sui generis*, ce qui rend impossible de décrire le RRC sous la forme d'une classification desdites théories en catégories. Plus précisément, ce chevauchement est dû à ce que les sources sur lesquelles les différents théoriciens du RRC s'appuient sont les mêmes pour tous, soit surtout la linguistique, la sémiotique et l'herméneutique littéraire. En d'autres termes, les auteurs, tantôt puisent à des sources communes, tantôt s'en éloignent, ce qui ne facilite pas une catégorisation. Il nous a donc fallu faire un choix. Dans la présente étude, nous avons suivi la classification de S. Suleiman, en raison de son exhaustivité, de sa souplesse, de sa simplicité et du fait qu'elle a été reprise et cautionnée par Inge Crosman<sup>95</sup> dans sa bibliographie. Nous avons aussi tenu compte des travaux de Peter J. Rabinowitz<sup>96</sup> auxquels nous avons emprunté diverses observations.

\*\*\*

Nous exposerons d'abord ci-après les origines du RRC. Nous envisagerons en second lieu l'émergence et les définitions les plus informatives du RRC. Notre troisième section aura pour objet les divers courants ou volets entre lesquels se subdivise le RRC. Enfin, nous présenterons les conceptions que les principaux théoriciens du RRC se font du lecteur, ce qui nous amènera à consacrer des exposés à quatre d'entre eux, dont les travaux nous paraissent les plus susceptibles d'avoir des échos en traductologie moderne, à savoir Michael Riffaterre, Jonathan Culler, Wolfgang Iser et Stanley Fish.

## SECTION I – ORIGINES DU RRC : LA RÉACTION AU NEW CRITICISM

Le *Reader-Response Criticism* (RRC), dont l'essor date des années 1970, se proposait comme champ de réflexion la lecture des grands classiques de la langue anglaise. Ce mouvement est issu de la contestation dont le *New Criticism* a été l'objet, discipline alors en vogue à l'université Vanderbilt de Nashville, au Tennessee, au début des années 1920. Le *New Criticism* était principalement axé sur la lecture étroite (*close reading*) des textes, c'est-à-dire sur une analyse textuelle qui excluait toutes références à des données telles que les conditions de la rédaction d'un ouvrage, le contexte historique, la psychologie et la vie de l'auteur, et d'autres facteurs souvent pris en compte dans l'analyse et l'élucidation du sens d'une œuvre littéraire. Un peu plus tard, c'est-à-dire au cours des années 1930, cette école américaine a compté, parmi ses

<sup>95</sup> Inge Crosman, « Annotated Bibliography of Audience-Oriented Criticism », *The Return of the Reader*, p. 401-424.

<sup>96</sup> Peter J. Rabinowitz. *Reader-Response and Criticism*. 1997.

principaux tenants, T. S. Eliott, I. A. Richards, W. Empson, R. P. Blackbur, R. Wellek, W. K. Wimsatt, K. Burke et Y. Winters. Puis, en 1949, W. K. Wimsatt et M. C. Beardsley ont publié l'ouvrage *The Affective Fallacy*, qui a fait date et qui a d'ailleurs suscité parmi les critiques littéraires de vives réactions. La raison de ces dernières était que l'ouvrage introduisait deux notions nouvelles, celles d'*affective fallacy* et d'*intentional fallacy*, lesquelles ne peuvent guère se rendre en français que par des périphrases. L'*affective fallacy* peut être comprise comme l'illusion qui consisterait à croire que l'on peut dégager d'une œuvre l'effet qu'elle produit sur le lecteur; quant à l'*intentional fallacy*, elle exprime aussi une illusion, à savoir que l'on peut tirer d'une œuvre l'intention de son auteur. Wimsatt et Beardley soutenaient que le recours à des critères qu'ils estimaient être subjectifs, tels que les effets variables produits sur les lecteurs, l'intention supposée de l'auteur, ou tous les éléments qui se rattachent à son expérience vécue, nuisaient à l'analyse littéraire. En d'autres termes, seul le sens du texte, tel qu'il ressort d'une lecture détachée de toutes références extratextuelles, était tangible et stable. La contestation de ces deux notions deviendra la pierre angulaire du RRC.

Le RRC présente de fortes similitudes avec des mouvements français tels que la nouvelle critique de Barthes et la lecture critique des textes selon Derrida. Nous laisserons cependant de côté un aspect du RRC qui est l'étude de la réception d'une œuvre dans sa langue originale par un public cible, laquelle relève plutôt de la sociologie<sup>97</sup> ou de la phénoménologie de la lecture, telle que Wolfgang Iser l'a énoncée; nous ne nous préoccupons pas non plus des thèmes de la narratologie, de la lecture subjective et psychanalytique, de la lecture sociologique et historique, et de l'herméneutique.

## SECTION II – ÉMERGENCE ET DÉFINITIONS DU READER-RESPONSE CRITICISM

### Sous-section 1 – Émergence du RRC

Le mouvement de contestation envers le *New Criticism* a créé une forte réaction de surprise, dont les manifestations ont été un flot ininterrompu de publications aux horizons variés entre les années 1960 et 1985, dont *What Makes a Verbal Message a Work of Art*, de Northrop Frye (1960), *Describing Poetic Structures: Two Approaches to Baudelaire's 'Les Chats'*, de Michael Riffaterre (1966), *Surprised by Sin: The Reader in Paradise Lost* de Stanley Fish (1967), *Structuralist Poetics*, de Jonathan Culler (1975) et *The Role of the Reader*, d'Umberto Eco (1979). On peut mentionner notamment que certains critiques du RRC lui ont reproché de

<sup>97</sup> Cf. Jacques Leenhardt et Pierre Józsa. *Lire la lecture : essai de sociologie de la lecture*. 1982.

permettre un trop grand nombre d'interprétations possibles d'un même texte, pouvant aller jusqu'à des dérives; d'après ces critiques, dont il est clair qu'ils se rattachaient au courant structuraliste, le sens devait en effet se situer uniquement dans le texte même, et non procéder de quelconques données relatives à l'auteur (biographie, personnalité, productions antérieures, méthodes de travail), et cela va sans dire, sans qu'il doive quoi que ce soit au lecteur.

Par ailleurs, au début des années 1980 a eu lieu une vive controverse, interne au RRC, entre Wolfgang Iser et Stanley Fish, lequel s'en est pris au premier nommé dans son article *Why no one's afraid of Wolfgang Iser*<sup>98</sup>. Depuis lors, les escarmouches ont été plus rares, ce à quoi ont dû contribuer les ouvrages et articles publiés qui ont visé à défendre et à légitimer le mouvement du RRC (p. ex., *Interprétation et surinterprétation*, d'Umberto Eco) et surtout à l'affranchir du reproche de subjectivité qui lui avait été adressé, et qui visait surtout S. Fish, reproche selon lequel le RRC mettait l'accent sur les réactions idiosyncrasiques des lecteurs.

## Sous-section 2 – Définitions du RRC

Les définitions qui ont été fournies du RRC sont assez nombreuses et souvent quelque peu divergentes. Nous retenons les suivantes en raison de leur caractère relativement élaboré.

En premier lieu, M. H. Abrams, dans son ouvrage *Reader-Response Criticism: A Glossary of Literary Terms* (1999), a fourni une définition précise du RRC par la vision globalisante qui s'y exprime. En effet, cet auteur semble y avoir tenu compte des différences de degré possibles quant à l'aire d'application du RRC :

« Reader-response critics turn from the traditional conception of a work as an achieved structure of meanings to the ongoing mental operations and responses of readers as their eyes follow a text on the page before them. By this shift of perspective a literary work is converted into an activity on the part of the reader. *In the more drastic forms* of such reader-response criticism, *matters* that had been considered by traditional critics to be features of the work itself (including narrator, plot, characters, style, and structure, as well as meanings) *are dissolved into an evolving process*, consisting primarily of diverse kinds of expectations and the violations, deferments, satisfactions, and restructurings of expectations, in the flow of a reader's experience. Reader-response critics of all theoretical persuasions agree that, at least to some considerable degree, the meanings of a text are the "production" or "creation" of the individual reader, hence that there is no one "correct" meaning for all readers either of the linguistic parts or of the artistic whole of a text<sup>99</sup>. »

<sup>98</sup> Paru dans *Diacritics*, n° 11, 1981, p. 2-13.

<sup>99</sup> M. H. Abrams, *Reader-Response Criticism: A Glossary of Literary Terms*, p. 269. La mise en italique est de nous.

Pour sa part, Pierre Ouellet, de l'Université du Québec à Montréal, distingue dans le RRC, deux démarches concurrentes, au moyen de ce qu'il appelle des « axes de recherche » :

« Un premier axe de recherche sur la lecture s'intéresse au « lectorat », soit à des communautés de lecteurs, à leurs comportements socialisés, à leurs attitudes et à leurs jugements paramétrables en tant que déterminismes socioculturels, qui peuvent faire l'objet d'études empiriques, d'enquêtes et de calculs statistiques [...]. Un deuxième axe, quant à lui, s'intéresse aux « processus de lecture », sous un angle psychologique ou phénoménologique, où c'est le sujet individuel, universel, non les groupes sociaux [...], qui constitue l'objet d'étude, dont le mode d'analyse [...] vise à mettre en lumière les mécanismes par lesquels nous reconnaissons, comprenons et interprétons les textes littéraires. [...] Les premières approches, attentives aux lectorats, semblent plus préoccupées par les problèmes de réception des textes littéraires, conçus comme produits culturels [...] tandis que les secondes paraissent préoccupées par la perception [...] des textes littéraires, conçus comme corrélat d'une activité cognitive [...] qui met en jeu les organes de nos sens, les structures de la mémoire, les processus inférentiels ou les stratégies d'interprétation<sup>100</sup>. »

Par ailleurs, Jonathan Culler, sans proposer une définition à proprement parler, a fourni des précisions intéressantes au sujet du RRC à l'encontre de la critique selon laquelle ce mouvement mène à des analyses idiosyncrasiques : « The interpretive operations or semantic transformations that they employ are not in any sense personal and idiosyncratic acts of free association; they are very common and acceptable formal strategies [...] It is often difficult to see what kinds of moves lead from text to interpretation, but that does not mean that these moves are in any way unique or even idiosyncratic<sup>101</sup>. »

### SECTION III – COURANTS ENTRE LESQUELS LE READER-RESPONSE CRITICISM SE SUBDIVISE

Comme nous l'avons mentionné dans l'introduction au présent chapitre, il n'existe ni une définition ni une démarche unique qui feraient l'unanimité parmi les théoriciens du RRC. Il y existe au contraire une diversité de courants qui a conduit Susan R. Suleiman à y distinguer, dans son article *Introduction: Varieties of Audience-Oriented Criticism*, les six orientations, ou « modèles » suivants, qui nous paraissent rendre compte adéquatement de la complexité du phénomène du RRC. Il s'agit des courants rhétorique, sémiotique et structuraliste, phénoménologique, subjectif et psychanalytique, sociologique et historique, et enfin, herméneutique. Certains auteurs (notamment Paul Ricoeur et Jonathan Culler) se rattachent à deux courants, étant donné l'évolution de leur pensée, constatée lorsqu'on passe de l'un de leurs ouvrages à un autre.

<sup>100</sup> Pierre Ouellet, « Lecture à vue. Perception et réception », *L'acte de lecture* (éd. D. Saint-Jacques), p. 306.

<sup>101</sup> Jonathan Culler. « Prolegomena to a Theory of Reading ». *The Reader in the Text*, p. 61-62.

**A. Courant rhétorique** – Selon le modèle rhétorique, le texte est analysé en tant que forme de communication. Ce modèle procède des notions proposées par Roman Jakobson selon lesquelles la transmission et la réception de tout message reposent sur le partage de codes de communication entre l'émetteur et le récepteur. La lecture est alors essentiellement un processus de décodage des codes inscrits dans le texte. Selon Inge Crosman<sup>102</sup>, les principaux tenants de ce courant sont J. L. Austin, John Searle, Wayne Booth, et elle y rattache les travaux de Paul Ricoeur et de Tzvetan Todorov, ainsi que les premiers textes de Stanley Fish.

**B. Courant sémiotique et structuraliste** – Ce courant est de loin le plus important si l'on considère le nombre des auteurs et des productions qui en relèvent. Par son aspect d'inspiration *sémiotique*, il se caractérise par la préoccupation de la façon dont le lecteur est « inscrit » dans le texte, c'est-à-dire de sa collaboration à la production du sens d'un texte. Les auteurs que l'on associe à ce courant proposent à la fois, pour expliquer la construction du sens, l'analyse et la description des textes, de l'acte de lecture lui-même et du contexte. Les principaux représentants de ce courant sont A. J. Greimas, Roman Jakobson, Charles S. Peirce et Umberto Eco (v. infra, chap. 4). Pour ce qui est de son inspiration *structuraliste* (ou même *post-structuraliste*), ce courant est associé au degré de compétence nécessaire au décodage du texte. Cette compétence concerne les conventions textuelles, objectives et socialement acceptées, qui permettent au lecteur de décoder le texte. Parmi les tenants de ce courant, on trouve Barthes, pour ce qui est de ses premiers travaux, ainsi que Michael Riffaterre, Gérald Prince et Jonathan Culler.

**C. Courant phénoménologique** – Ce courant, qui est axé sur la perception esthétique des textes et le rôle de l'imagination dans la construction du sens, est décrit ainsi par John Lye : « The text functions as a set of instructions for its own processing, but is as well indeterminate, needs to be completed, to be concretized. The "reality" of the text lies between the reader and the text: it is the result of the dialectic between work and reader »<sup>103</sup>. Les deux principaux théoriciens appartenant à cette école, Wolfgang Iser et Hans Jauss, appliquent leur raisonnement à plusieurs types de travaux et angles de réflexions, qui peuvent être historiques et culturels.

**D. Courant subjectif et psychanalytique** – Les théoriciens appartenant à cette tendance ont pour préoccupation l'influence de la personnalité du lecteur sur la production du sens ou l'interprétation du texte. Les plus connus sont David Bleich, Norman Holland, Georges Mounin et Jane P. Tompkins.

<sup>102</sup> Inge Crosman, op.cit., loc.cit.

<sup>103</sup> John Lye. *Reader-Response : Various Positions*. notes de cours, Brock University, 1996.

**E. *Courant sociologique et historique*** – Il s'agit des théoriciens de l'École de Constance, dont le plus célèbre est Hans Robert Jauss, et dont les travaux sont axés sur la lecture d'un public donné, à une époque donnée, et ce, dans un contexte social et culturel particulier.

**F. *Courant herméneutique*** – Le principe directeur de cette optique, qui rejoint celle du déconstructionnisme, est le postulat que la langue ne renvoie qu'à elle-même, c'est-à-dire seulement à sa propre vision du monde plutôt qu'à une réalité extérieure. En l'absence de référent absolu, un texte se prête à des interprétations multiples, qui peuvent même être contradictoires. Ces interprétations découlent des implications philosophiques, politiques et sociales de l'emploi de la langue dans le texte. Les partisans de cette orientation écartent la recherche des intentions de l'auteur, tout comme les tenants du *New Criticism*, mais pour des raisons différentes. Cette même option semble supposer qu'un sens désignant une réalité extérieure a été disposé une fois pour toutes dans le message dès l'émission de celui-ci, et qu'un travail d'explication (exégétique, herméneutique, philologique, etc.) permet de le faire émerger. Parmi les théoriciens se rattachant à cette catégorie, on compte M. H. Abrams, Harold Bloom, Wayne Booth, Jonathan Culler, Jacques Derrida, Stanley Fish, Steven Mailloux et Paul Ricoeur.

#### **SECTION IV – CONCEPTIONS QUE LES PRINCIPAUX THÉORICIENS DU RRC SE FONT DU LECTEUR**

Nous n'avons pas cru nécessaire de consacrer des analyses aux représentants les plus connus de l'« école » européenne, parce que leur notoriété a déjà donné lieu à un fort grand nombre d'analyses descriptives ou d'exégèses. Plutôt que paraphraser les études antérieures qui leur ont été consacrées, et qui sont fort connues, nous avons préféré axer notre recherche sur d'autres auteurs, pour la plupart américains, et dont les travaux n'ont pas été traduits en français<sup>104</sup>. D'autre part, si l'on considère ces théoriciens non francophones, leur nombre est tel, comme cela ressort de la section précédente, que cela aurait vastement dépassé les dimensions du présent mémoire que d'accorder une analyse construite à chacun d'entre eux. C'est pourquoi nous nous en tiendrons ci-après à quatre théoriciens du RRC, dont le choix ne dérive pas de la discipline particulière à laquelle on peut rattacher chacun d'entre eux, mais de la spécificité de leurs idées respectives en matière de lecture et de types de lecteurs. Il s'agit de Michael Riffaterre, Jonathan Culler, Wolfgang Iser et Stanley Fish, auteurs que nous aborderons dans cet ordre, en vue de tenir compte dans la mesure du possible de l'évolution du RRC.

<sup>104</sup> Certains viennent cependant d'autres horizons. tels Eco (Italie) , Iser (Allemagne).

### Sous-section 1 – La notion de superreader et celle de la théorie sémiotique de la poésie, selon Michael Riffaterre

Aussi étrange que cela puisse paraître, M. Riffaterre, si l'on s'en réfère aux diverses études où il est mentionné, n'est pas situable de façon précise et encore moins, de façon claire, dans l'ensemble des auteurs qui relèvent du structuralisme, du formalisme et du fonctionnalisme. C'est pourquoi il est bon, à titre préliminaire, d'essayer d'établir le contexte dans lequel s'inscrivent<sup>105</sup> ses recherches, afin de mieux saisir le contraste entre ses méthodes et celles des autres analystes abordées ci-après.

#### § 1 – Le structuralisme de Michael Riffaterre et la notion de « superreader »

M. Riffaterre est-il structuraliste? Observons d'abord, avec Jean-Pierre Gerfaud, qu'une bonne distance nous sépare aujourd'hui de la génération structuraliste qui a connu les controverses du type de celles qui ont opposé Jakobson et Lévi-Strauss à M. Riffaterre. Mais comme l'a énoncé Daniel Delas dans sa préface des *Essais de stylistique structurale* de M. Riffaterre, « Les développements de la linguistique structurale et de la critique formelle aux États-Unis et en France ont donné un nouvel élan à toutes les recherches visant à faire bénéficier l'étude des textes littéraires de la rigueur de la méthode d'analyse formelle, [et] parmi ces chercheurs, M. Riffaterre occupe une place importante. » Ses travaux ont en effet établi, selon J.-P. Gerfaud, « certaines règles de fonctionnement méthodologiques pour valider le discours critique », et ont ainsi « renouvel[é] considérablement l'approche structurale et en [ont] fait une véritable poétique de la lecture ». Il s'ensuit qu'à notre sens, M. Riffaterre reste bel et bien inscrit dans la mouvance structuraliste, mais qu'il a apporté de sérieuses retouches à ce que Gerfaud appelle les « modèles d'approche structurale des initiateurs ».

Dans ses *Essais* précités, M. Riffaterre se donne pour objectifs de mesurer, à l'aide d'une méthode rigoureuse, l'apport du structuralisme aux études stylistiques, de délimiter le fait de style, d'en décrire le fonctionnement en faisant appel à des critères simples et en partant d'exemples concrets, et enfin, de situer ses différentes démarches en les intégrant à des modèles d'analyse pouvant révéler les rapports entre le texte et le lecteur. Cet auteur s'appuie, dans cette phase de ses travaux, sur des principes structuralistes pour objectiviser le texte poétique<sup>106</sup>, autrement dit, pour faire abstraction de l'auteur et en même temps, « normaliser » le lecteur, qui

<sup>105</sup> Jean-Pierre Gerfaud, *Pour une lecture anthropologique de l'œuvre littéraire*, thèse de doctorat de sciences de l'éducation soutenue en 2000 (Université Lumière Lyon 2).

<sup>106</sup> Le principe d'objectivisation qui sous-tend ces travaux peut s'appliquer à d'autres textes, tels que les textes littéraires non poétiques et les textes de nature pragmatique.

se trouve ainsi transformé en *superreader*<sup>107</sup>. Cette démarche permet à Riffaterre de faire aussi abstraction de la réception du texte par les lecteurs individuels.

Roman Jakobson, qui a été l'un des inspirateurs de Michael Riffaterre, estimait que toutes les structures linguistiques d'un poème sont investies d'une fonction poétique et que les effets de sens qu'ils engendrent sont obtenus en jouant sur le code linguistique ou lorsque le message se caractérise par un agencement inhabituel des éléments du dudit code (effets de rythme, assonances, images, répétitions, etc.), toutes opérations destinées à surprendre, amuser, séduire, émouvoir le récepteur etc. Riffaterre, dans l'une de ses premières publications, un essai intitulé « Describing poetic structures : two approaches to Baudelaire's *Les Chats* » a contesté la validité de ces conceptions. Selon lui, en effet, les catégories linguistiques ne permettent pas toujours d'extraire la signification des textes littéraires. La notion de *superreader* de Riffaterre est née de la mise en cause du modèle linguistique de Jakobson, et est décrite comme suit par Elizabeth Freund : « If Jakobson's linguistic tools rebuild the literary text into a virtual "super-poem", Riffaterre, as a counter-statement, posits the construction of a heuristic device (not a persona) named the "super-reader"<sup>108</sup>. »

Wolfgang Iser, de son côté, fournit une description plus élaborée de ce même concept de *superreader* :

« Riffaterre's *superreader* stands for a "group of informants", who always come together at "nodal points in the text", thus establishing through their common reactions the existence of a stylistic fact. The *superreader* is like a sort of divining rod, used to discover a density of meaning potential encoded in the text. As a collective term for a variety of readers of different competence, it allows for an empirically verifiable account of both the semantic and pragmatic contained in the message of the text. By sheer weight of numbers, Riffaterre hopes to eliminate the degree of variation inevitably arising from the subjective disposition of the individual reader. He tries to objectify style, or the stylistic fact as a communicative element additional to the primary one of language. He argues that the stylistic fact stands out from its context, thus pointing to a density within the encoded message, which is brought to light by intratextual contrasts that are spotted by the *superreader*. » (op. cit., p. 30.)

La notion de *superreader* ne renvoie donc pas à un lecteur donné, à une personne individualisable, ni même à une communauté de lecteurs constituée en un groupe, mais à un ensemble virtuel de lecteurs, dont les compétences littéraires sont sujettes à d'infinies variations. Cet ensemble virtuel est censé être doté du pouvoir d'extraire les contenus sémantiques et pragmatiques d'un texte. Riffaterre recourt au concept de *superreader* en vue de découvrir le

<sup>107</sup> Le *superreader*, parfois appelé *superlecteur*, se rencontre également traduit par *archi-lecteur*.  
<sup>108</sup> Elizabeth Freund. *The Return of the Reader*, p. 76.

potentiel des significations qui sont *encodées* dans un texte. En d'autres termes, le *superreader* est pourvu d'une conscience collective, laquelle n'est qu'un moyen d'évaluer exhaustivement et précisément la signification d'un texte<sup>109</sup>.

La notion de *superreader* n'a pas été sans provoquer des réserves parmi les théoriciens. Ainsi, le même Wolfgang Iser, auquel nous devons l'explication objective précédemment citée, y ajoute le commentaire suivant :

« An approach like this bypasses the difficulties inherent in the stylistics of deviation, which always involves reference to linguistic norms that lie outside the text, in order to gauge the poetic qualities of a text by the degree it deviates from these presupposed extratextual norms<sup>110</sup>. »

## § 2 – La théorie sémiotique de la poésie selon M. Riffaterre

Quelques années après son essai commenté ci-dessus, M. Riffaterre, dans son ouvrage *The Semiotics of Poetics*, n'évoque plus le concept de *superreader*, mais en conserve les principaux éléments, alors qu'il élabore une théorie de la poésie et de l'interprétation qui soit fondée sur les activités du lecteur, et qui soit issue, non pas de la linguistique, mais de la sémiotique<sup>111</sup>. Elizabeth Freund interprète comme suit cette seconde phase de la pensée de M. Riffaterre :

« [...] the reader's construal of the text takes place in two stages of reading. On an initial, « heuristic » reading, the reader apprehends meaning in a mimetic or referential fashion, but on this level he encounters certain contradictions, deviations or distortions (« ungrammaticalities »). This set of difficulties gives rise to, and can be resolved in, a second « retroactive » reading. The ungrammaticalities spotted at the mimetic level are eventually integrated into another system so that that which is ungrammatical in one system (e.g. the textual or referential) is perfectly grammatical in another (e.g. the intertextual or self-referential). This second reading Riffaterre calls the « truly hermeneutic » level. The hermeneutic reading « hurdles » mimesis, and is the one in which the semiotic process takes place – always in the mind of a reader who, however, is « under strict guidance and control as he fills the gaps and solves the puzzles » (p. 165). Reading and making sense, on this view, impose rigid structures to delimit and arrest the free play of the signifier. Whatever our views of this theoretical foreclosure may be, what remains remarkable about Riffaterre's theory of reading is its ability to weld theory and practice in a single and pedagogically compelling performance<sup>112</sup>. »

<sup>109</sup> « De mon point de vue, la vraie, la seule signification originelle d'un texte est celle que lui donnaient ses premiers lecteurs (qu'elle coïncide ou non avec l'intention de l'auteur). Ce sont leurs réactions qui permettent de la retrouver. Sans doute nous est-il impossible de reconstituer leur code. Ce que nous savons de leurs réactions reste toujours fragmentaire. » Michael Riffaterre, *La production du texte*, 1979, p. 105.

<sup>110</sup> Wolfgang Iser, *The Act of Reading*, p. 30.

<sup>111</sup> Michael Riffaterre, *The Semiotics of Poetry*, 1978.

<sup>112</sup> E. Freund. op.cit., p. 161.

### *Conclusion sur M. Riffaterre*

Les sémioticiens se sont donné comme objectif de proposer des moyens de dégager le sens d'un texte selon des critères et des conventions linguistiques et sémiotiques, démarche qui a été dénoncée par de nombreux critiques qui lui ont fait le reproche d'amener à la « fermeture » du texte à l'étude – reproche fondé sur le fait que la linguistique et la sémiotique considèrent que la littérature est un système fermé et que l'objectif du lecteur est d'extraire « le » sens du texte.

En définitive, Michael Riffaterre appartient bel et bien au mouvement du RRC, mais il lui affecte des limites essentiellement linguistiques. Ainsi, la signification d'un poème reste pour lui, tout sémioticien qu'il soit, une propriété du langage et n'est pas fondée sur sa réception par le lecteur, c'est-à-dire sur l'apport fourni par ce dernier.

### **SOUS-SECTION 2 – LE DÉCONSTRUCTIONISME POST-STRUCTURALISTE DE JONATHAN CULLER**

Pour R. Jakobson, comme pour les formalistes<sup>113</sup>, une théorie de la littérature recouvrait une théorie de la littérarité, laquelle s'attachait aux propriétés du langage qui peuvent créer un effet. J. Culler<sup>114</sup>, lui, s'éloigne délibérément des propriétés du langage et estime qu'en analyse littéraire, il faut dépasser le stade d'un intérêt exclusif pour lesdites propriétés et se préoccuper plutôt des façons dont les lecteurs réagissent à un texte. Cette vision l'a amené à élaborer une théorie axée non pas sur le lecteur, mais sur la lecture (les conditions dans lesquelles elle a lieu, les opérations qu'elle implique, son processus, etc.)<sup>115</sup>.

« To account for the form and meaning of literary works is to make explicit the special conventions and procedures of interpretation that enable readers to move from the linguistic meaning of sentences to the literary meaning of works. To explain facts about the form and meaning works have for readers is to construct hypotheses about the conditions of meaning, and [theses conditions] are claims about the conventions and interpretive operations applied in reading. In brief, I am arguing that if the study of literature is a discipline, it must become a poetics: a study of the conditions of meaning and thus a study of reading<sup>116</sup>. »

<sup>113</sup> Nous pensons ici aux formalistes russes (Vladimir Propp, A. A. Chakhmatov, et les autres membres du *Cercle linguistique de Moscou*), mais aussi aux représentants français de la tendance formaliste tels que Bremond et Greimas, et aux autres tenants du structuralisme européen.

<sup>114</sup> V. J. Culler, *Structuralist Poetics*, passim.

<sup>115</sup> Cette théorie se différencie donc de celles de Iser et de Fish. énoncée à la même époque (v. infra)

<sup>116</sup> J. Culler. « Prolegomena to a Theory of Reading », *The Reader in the Text*, p. 49.

Selon Culler, une oeuvre littéraire reste opaque à qui ignore les conventions indispensables à son décodage, ou ne maîtrise pas certaines compétences, lesquelles sont plus développées chez le lecteur qui connaît de nombreuses œuvres littéraires. C'est d'ailleurs une telle connaissance élargie de la littérature qui est à la base du concept d'intertextualité, lequel renvoie à la possibilité de relever certaines similitudes entre des œuvres littéraires diverses. Ces variations dans la qualité d'une lecture expliquent que certaines interprétations sont plus adéquates au texte que d'autres, ce que M. H. Abrams énonce en avançant que la théorie de Culler « [...] stresses literary conventions, codes, and rules which, having been tacitly assimilated by *competent readers*, serve to structure their reading experience and so make possible, at the same time as they impose constraints on, the partially creative activity of interpretation<sup>117</sup>. » Culler considère donc comme fondamentale la notion de compétence littéraire, avançant que l'auteur d'un texte amène le lecteur à le comprendre en partant du principe que le lecteur recourra à des moyens qui sont issus de la « logique » de la littérature. La compréhension d'un texte ne dérive plus de l'expérience vécue de l'auteur (son enfance, sa formation, etc.) ou de celle du lecteur (par opposition à ce qui est soutenu dans la plupart des autres théories se rattachant au RRC); elle procède au contraire des opérations qui régissent la langue. Elle est en effet un système comprenant des conventions convenues (par les institutions d'enseignement, les normes sociales, etc.) intériorisées, de façon consciente ou non, par le lecteur. La compétence littéraire du lecteur se crée à partir des connaissances qu'il possède, acquises dans des cadres structurés, ou bien au fil de son existence.

Ajoutons que la compétence littéraire, telle que la conçoit J. Culler, comprend les cinq éléments suivants, selon Lois Tyson<sup>118</sup> :

- a. Convention of distance and impersonality. This assumes that once we know the code (the text), the reader creates a distance (that carries a certain impersonality) from the code. An example would be reading fiction. The reader knows that the text is fiction so she/he creates a fictional distance.
- b. Naturalization. This is a transformation of the strangeness of a text into some form that makes sense to the reader. Recognizing the codes tells the reader how to interpret such a literary form.
- c. Rule of Significance. There is always that assumption that the literary work expresses a significant attitude about an important problem.
- d. Metaphorical Coherence. The two components of metaphor, i.e. vehicle--the term, tenor--the subject to which the term is applied, have a consistent relationship with the context of the work.

<sup>117</sup> M. H. Abrams. op. cit., p. 270. La mise en italique est de nous.

<sup>118</sup> Lois Tyson. *Critical Theory Today*, p. 222-223.

e. Thematic unity. The reader almost always expects that the literary work has a unified, coherent theme, or main point. Thematic unity is created by the ideas that the theme contains: binary oppositions (good vs evil), a resolution of these binary oppositions (good conquers evil), or a displacement of a binary opposition (good vs evil absorbed by an all encompassing nature).

Il reste à noter que Culler, à la suite de sa première publication, *Structuralist Poetics*, a abordé la théorie déconstructionniste dans son ouvrage *On Deconstruction: Theory and Criticism after Structuralism*. Une analyse détaillée de la notion de déconstructionnisme dépasserait beaucoup trop les limites du présent travail, et nous nous limiterons donc à indiquer que Culler, dans son second ouvrage précité, n'a pour but, ni de faire la promotion de ce concept, ni de l'opposer à celui de structuralisme, démarche qui le conduirait à mettre en cause la validité des conceptions exprimées dans *Structuralist Poetics*. De fait, Culler rejette comme ignorantes les distinctions sommaires qui sont parfois proposées entre structuralisme et poststructuralisme, voyant plutôt dans cette dernière école, la suite naturelle et logique de la première. En outre, sa conception du déconstructionnisme n'est pas calquée sur celle de Jacques Derrida ou des théoriciens de la Yale School. Pour lui, le déconstructionnisme ne consiste pas à s'opposer à ce qui serait des illusions structuralistes, mais au contraire, suppose une lecture encore plus étroite des textes, visant à faire ressortir des sens seconds, des interprétations différentes ou des nuances qu'on ne trouve pas inscrits dans des lectures purement structuralistes. En d'autres termes, la pensée de Culler ne se trouve pas fondamentalement modifiée dans son second ouvrage.

Le simple fait que Culler invoque la notion de « conventions » indique que, comme Riffaterre, il se rattache au mouvement structuraliste. En effet, invoquer les conventions du langage, c'est reprendre à son compte l'une des idées-clés exprimées dans la terminologie de Saussure, et par là même, indiquer qu'on ne saurait faire abstraction des conventions linguistiques en analyse littéraire. Toutefois, il est aisé de constater qu'il se démarque du structuralisme classique, et ce, encore plus que ne l'a fait Riffaterre, en faisant fond sur la prééminence de l'acte de lecture dans ladite analyse, ce qui constitue un apport de première valeur aux modalités de celle-ci. À cet égard, on peut souligner que lorsqu'il évoque la valeur des compétences littéraires, il est certainement en terrain très solide. Il reste cependant à se demander si l'on ne pourrait pas le soupçonner de vouloir refermer sur lui-même une porte de progrès vers une réflexion plus étendue – ceci dans l'hypothèse où, au fond, il entendrait s'en tenir fondamentalement à l'acte de lecture comme unique principe d'analyse. Mais nous ne voudrions pas risquer de lui faire un mauvais procès sur la base de cette hypothèse, et nous nous limiterons à avancer que les notions exprimées par Culler, si productives qu'elles soient, ne constituent pas la fin de la recherche.

### SOUS-SECTION 3 – LA VISION DUALISTE DE WOLFGANG ISER

#### § 1 – La théorie dualiste de W. Iser et la notion d'« implied reader »

Wolfgang Iser, professeur à l'université de Constance (Allemagne), et ses collègues, dont Hans Robert Jauss, ont organisé des sessions d'étude et des colloques sur l'esthétique de la réception. Les travaux de ce que l'on nomme l'école de Constance, portent à la fois sur la réception d'un texte et sur l'effet qu'il produit sur le lecteur. Dans son ouvrage *Der Akt des Lesens*, traduit en anglais sous le titre *The Act of Reading* (1978), Iser décrit ainsi ses objectifs :

« The literary work has two poles, which we call the artistic and the aesthetic : the artistic pole is the author's text and the aesthetic is the realization accomplished by the reader. In view of this polarity, it is clear that the work itself cannot be identical with the text or with the concretization, but must be situated between the two. It must inevitably be virtual in character, as it cannot be reduced to the reality of the text or to the subjectivity of the reader, and it is from this virtuality that it derives its dynamism. As the reader passes through the various perspectives offered by the text and relates the different views and patterns to one another he sets the work in motion, and so sets himself in motion too<sup>119</sup>. »

En adoptant ce point de vue, W. Iser assigne au texte une situation intermédiaire : celui-ci se trouve en effet placé à mi-chemin entre l'appréhension supposée objective d'un texte (c'est-à-dire la vision qu'en a son auteur) et l'expérience qu'en fait un lecteur, qui est subjective. Le texte n'est donc pas une réalité fixe à laquelle le lecteur pourrait ou devrait s'arrêter, mais une réalité plus fluide ou souple, « a structured indicator to guide the imagination of the reader »<sup>120</sup>. Cette fluidité est due à ce que les indications fournies par le texte peuvent être incomplètes, et le lecteur peut être amené, consciemment ou non, à y envisager des compléments, autrement dit, à combler ces lacunes possibles, s'il y a lieu et à son gré. Il est clair que ce point de vue de W. Iser vaut reconnaissance de la possibilité qu'il y ait production de sens de la part du lecteur. On pourrait aussi formuler cette déduction en disant que le texte propose et que le lecteur dispose<sup>121</sup>, ce qu'Elizabeth Freund formule comme suit :

<sup>119</sup> Wolfgang Iser, *The Act of Reading*, p. 21.

<sup>120</sup> W. Iser. op. cit, p. 9.

<sup>121</sup> Cette « initiative » qu'Iser confère au lecteur n'est pas sans évoquer la latitude que lui reconnaît le critique littéraire Pierre Jourde : « Le lecteur parcourant un texte au sein duquel se trouve l'une de ces singularités, concetto, aphorisme, paradoxe, a le choix entre deux attitudes : soit il s'y arrête pour essayer de comprendre comment l'objet est fabriqué; alors il entre en gravitation autour de ces systèmes isolés qui tournent sur eux-mêmes, soit il réagit au passage (généralement par le sourire) et poursuit, laissant alors derrière lui un noyau de langage autonome, non pleinement consommé dans le travail entropique de la lecture ». Pierre Jourde. *La littérature sans estomac*, p. 301.

« Since the gaps in a text can be filled in many different ways, every text is potentially capable of many different realizations and no reading can exhaust the text's full potential which is always infinitely richer than any of its realizations. What transforms the text into an experience for the reader is a process of ideation (the formation of ideas in the mind) regulated by an active interweaving of anticipation and retrospection by which we gather – as in real life – the impressions that result in something we call experience<sup>122</sup>. »

D'autre part, Iser fait appel à la notion d' « implied reader », lequel est un personnage fictif qu'il distingue du lecteur réel :

« [...] the implied reader [...] embodies all those predispositions necessary for a literary work to exercise its effect – predispositions laid down, not by an empirical outside reality, but by the text itself. Consequently, the implied reader as a concept has his root firmly planted in the structure of the text; *he is a construct and in no way to be identified with any real reader*<sup>123</sup>. »

En d'autres termes, cet *implied reader* n'est nullement une création de l'auteur qui serait en quelque sorte issue de son imagination, et qu'il aurait à l'esprit alors même qu'il écrirait, mais est engendré par le texte lui-même. Mais cette notion n'est pas exempte d'ambiguïté, car il peut paraître difficile d'accepter l'idée d'Iser selon laquelle l'auteur ne joue aucun rôle dans l'existence de cet *implied reader*. C'est une réserve de cette nature qui semble exprimée dans l'interprétation que Peter J. Rabinowitz propose de la notion de « implied reader » : « Wolfgang Iser describes the implied reader's progress in phenomenological terms : although he pays attention to the indeterminacies in the texts – the gaps that the reader has to fill in on his or her own – his reader remains very much controlled by the author, since those gaps are part of the strategy of the text »<sup>124</sup>.

## § 2 – La critique adressée par Stanley Fish à Wolfgang Iser

Les attaques les plus vives contre les idées de W. Iser leur ont été portées dans les années 1980, par Stanley Fish, professeur à la Duke University, dans la revue littéraire *Diacritics*. S. Fish lui a surtout reproché de ne pas avoir adopté des choix assez définis entre les options divergentes, à savoir d'avoir embrassé à la fois les deux termes d'oppositions traditionnelles tels que celles d'auteur/lecteur, subjectivité/objectivité, ontologie/épistémologie, etc. Mais le véritable enjeu du débat entre ces deux théoriciens est en fait le suivant : pour S. Fish, la prétendue appréhension objective du texte (la vision qu'en a son propre auteur) est de l'ordre du mythe, car elle est le produit de stratégies perceptuelles ou d'actes de lecture, bref,

<sup>122</sup> E. Freund, op. cit., p. 142.

<sup>123</sup> W. Iser, op. cit., p. 34. La mise en italique est de nous.

<sup>124</sup> P. J. Rabinowitz, op. cit.

d'interprétations. Selon E. Freund, « what Fish engages, in other words, is the grounding presupposition of Iser's theory that something is determinately given. For Fish, nothing is given, and the reader supplies everything<sup>125</sup> ».

La position de S. Fish, et tout particulièrement l'idée que « the reader supplies everything », peut toutefois apparaître indûment tranchée, surtout par rapport de celle de W. Iser. D'autant que, si l'on se place au point de vue d'un traducteur, elle pourrait conduire à légitimer que l'on transforme librement des TD en créations littéraires. En effet, si l'interprétation d'un texte repose totalement sur la vision qu'en a le traducteur, le TA risque de ne plus relever de la traduction et de devenir de la substitution d'idées à celles de l'auteur du TD, ou bien de l'injection de notions étrangères à celui-ci dans le texte d'arrivée.

#### **SOUS-SECTION 4 – LES NOTIONS D'*INFORMED READER* ET D'*INTERPRETATIVE COMMUNITIES* DE STANLEY FISH**

Le parcours de théoricien de Stanley Fish se présente sous la forme de deux phases, respectivement celles de l'*informed reader* et des *interpretative communities*.

##### **§ 1 – *Le concept d'informed reader (le lecteur compétent)***

Au début de sa démarche théorique, S., Fish part du principe que le lecteur et le texte sont indépendants l'un de l'autre et à distinguer comme tels. Il se demande en conséquence si c'est le lecteur, ou au contraire, le texte, qui est à la source du sens de ce dernier, ceci en réaction aux positions selon lesquelles les perceptions d'un lecteur sont trop variables, que les intentions de l'auteur sont inconnues et que seul le texte est présent et stable<sup>126</sup>. S. Fish entreprend alors de contester cette dernière optique en avançant qu'au contraire, la description critique d'un texte doit porter sur son actualisation, et non pas sur sa forme statique, et qu'aux structures formelles du texte, il faut substituer « la structure et l'expérience du lecteur ». En d'autres termes, comme cela ressort déjà de la section précédente, le rôle du lecteur devient prééminent pour S. Fish dans la production du sens, au lieu d'être confiné à la détection de celui-ci :

« If meaning is embedded in the text, the reader's responsibilities are limited to the job of getting it out; but if meaning develops, and if it develops in a *dynamic relationship* with the *reader's expectations, projections, conclusions, judgments, and assumptions*, these activities [...] are not merely instrumental, or mechanical, but essential [...]»<sup>127</sup>. »

<sup>125</sup> E. Freund, op. cit., p. 149.

<sup>126</sup> Stanley Fish, op. cit., 1-2.

<sup>127</sup> Id., p. 2-3. La mise en italique est de nous.

Le texte n'en reste pas moins une entité stable, mais il n'est plus le dépositaire essentiel du sens, et le lecteur partage avec lui le rôle de producteur du sens. C'est cette notion que S. Fish, dans sa retrospective de ses productions publiées en 1980 sous le titre *Is There a Text in This Class? The Authority of Interpretative Community* a énoncé ainsi : « The reader's response is not to the meaning, it is the meaning, or at least the medium in which what I wanted to call the meaning comes into being [...] <sup>128</sup>. »

S. Fish a d'abord publié, dans l'optique ci-dessus, l'article *Surprised by Sin: The Reader in Paradise Lost* (1967), puis *Literature in the Reader: Affective Stylistics* (1970), dans lequel il a posé la question simple « Who is the reader? », pour y répondre en 1980 « the reader is the informed reader », ajoutant que ce lecteur est un concept (*a construct*), un lecteur idéal ou idéalisé, et non un lecteur réel, et en définissant ainsi ce « lecteur compétent » :

« The informed reader is someone who (1) is a competent speaker of the language out of which the text is built up; (2) is in full possession of "semantic knowledge that a mature listener brings to his task of comprehension.", including the knowledge (that is, the experience, both as a producer and comprehender) of lexical sets, collocation probabilities, idioms, professional and other dialects, etc. [...], and (3) has literary competence [...]. The reader, of whose responses I speak, then, is this informed reader, neither an abstraction, nor an actual living reader, but a hybrid - a real reader (me) who does everything within his power to make himself informed <sup>129</sup>. »

Cette notion d'*informed reader* a été critiquée, notamment par W. Iser et par E. Freund. Le premier lui a reproché de nombreuses failles, dues selon lui à ce que S. Fish a élaboré sa théorie à partir du modèle de la grammaire générative transformationnelle de Chomsky. Selon W. Iser, l'*informed reader* défini par S. Fish devrait, pour atteindre la compétence voulue, observer ses propres réactions pendant tout le cours de l'actualisation du texte. Quant à E. Freund, elle estime que la notion d'*informed reader* est fondée sur deux propositions qui s'excluent mutuellement :

« On the one hand the theory posits a reader whose mind is the conscious, competent and responsible agent of meaning production, but on the other it proclaims him to be the product of a determinate and pre-existing structure of norms. Controlled by the systems of competence he has internalized, the reader can produce only those meanings (or bewilderments) he is programmed (by the competence or by the author of his text) to produce <sup>130</sup>. »

Mais les critiques ci-dessus, pour valides qu'elles soient sans doute, ont perdu de leur impact en raison des objections que S. Fish s'est adressées à lui-même dans les années 1970, au

<sup>128</sup> Id., p. 3.

<sup>129</sup> Id., p. 48-49.

<sup>130</sup> E. Freund. op.cit., p. 96-97.

point qu'elles ont donné largement raison à W. Iser et à E. Freund – objections qu'il énonce sans ambages dans l'introduction de son ouvrage précité de 1980 :

« I left myself vulnerable to the most persistent objections to the method, that in essence it was no different from the formalism to which it was rhetorically opposed. »

« The argument in *Literature in the Reader* is mounted (or so it is announced) on behalf of the reader and against the self-sufficiency of the text, but in the course of it the text becomes more and more powerful, and rather than being liberated, the reader finds himself more constrained in his new prominence than he was before. »

« What I didn't see was that I could not consistently make the two arguments at the same time. That is, I could not both declare my opposition to new critical principles and retain the most basic of those principles – the integrity of the text- in order to be able to claim universality and objectivity for my method<sup>131</sup>. »

Cette reconnaissance de la difficulté de justifier le concept d'*informed reader* a conduit S. Fish à la seconde phase de sa réflexion.

## § 2 – Le concept d'*interpretive community* (communautés interprétatives)

Dans cette deuxième phase de sa pensée, S Fish estime que la vision du texte comme étant une entité soustraite à toute interprétation est à remplacer par celle du texte qui émerge en tant que résultat de d'activités qu'il qualifie d'interprétatives<sup>132</sup>. En d'autres termes, ce ne sont pas les traits formels d'un texte qui produisent l'interprétation, mais le contraire : « [...] *formal features* [were] (illegitimately) assigned the responsibility for producing interpretation which in fact produced them »<sup>133</sup>, d'où l'affirmation de cet auteur que le sens de la relation entre l'interprétation et le texte est à inverser :

« [...] interpretive strategies are not put into execution after reading; they are the shape of reading, and because they are the shape of reading, they give texts their shape, making them rather than, as is usually assumed, arising from them<sup>134</sup>. »

<sup>131</sup> S. Fish, op.cit., p. 6-7.

<sup>132</sup> Nous n'employons cet équivalent que sous toutes réserves. L'adjectif *interprétatif* a pour sens « qui sert à l'interprétation », « qui précise le sens » et « qui vise à faire interpréter » (p. ex., en psychiatrie, pour parler de tests) – et non par « qui interprète ». C'est pourquoi « an interpretive center » ne se rend pas par « centre interprétatif », ni même par l'anglicisme « centre d'interprétation », mais par « centre d'accueil et de documentation ». En revanche, « interpretive principles / model / strategies » pourraient se traduire par « principes/modèle d'interprétation », ou probablement mieux, par « principes/modèles de compréhension ». Mais la jonction des mots « interpretive » et « communities », qui a pour résultat l'expression *interpretive communities* constitue une extrapolation d'emploi qui engendre un sens flou, lequel rend problématique la formation d'un équivalent français adéquat. De sorte que nous préférons nous en tenir à l'expression anglaise.

<sup>133</sup> S. Fish, op. cit., p. 13.

<sup>134</sup> Id., loc. cit.

Ce point de vue pourrait être interprété comme signifant, note ensuite S. Fish, que le texte perd son caractère de centre d'autorité au profit du lecteur; mais il repousse cette conclusion en avançant que ledit lecteur n'en devient pas pour autant un agent indépendant. En effet, les stratégies d'interprétation « proceed not from him but from the interpretive community of which he is a member; they are, in effet, community property, and insofar as they at once enable and limit the operations of his consciousness, he is too<sup>135</sup> ».

Cette notion d'*interpretive communities*, qui entre en jeu, occupe dès lors une place centrale dans la théorie de S. Fish, comme il l'affirme : « It is interpretative communities, rather than either the text or the reader, that produce meanings and are responsible for the emergence of formal features<sup>136</sup>. » Mais autre chose est la définition du concept en question, laquelle n'intervient qu'obliquement, sous la forme d'une série de notules qui ne constituent pas un ensemble homogène et n'offrent que de courtes indications :

« Interpretive communities are made up of those who share interpretive strategies not for reading but for writing texts, for constituting their properties. In other words these strategies exist prior to the act of reading and therefore determine the shape of what is read rather than, as is usually assumed, the other way around.

.....  
 [...] since the thoughts an individual can think [...] have their source in some or other interpretive community, he is as much a product of that community (acting as an extension of it) as the meanings it enables him to produce.

.....  
 An interpretive community is not objective because as a bundle of interests, of particular purposes and goals, its perspective is interested rather than neutral; but [...] the meanings and texts produced by an interpretive community are not subjective because they do not proceed from an isolated individual but from a public and conventional point of view<sup>137</sup>. »

La validité de la notion d'*interpretative communities* semble avoir été généralement acceptée. Nous n'avons en effet relevé à son encontre qu'une seule critique, celle de J. Culler, qui a reproché à S. Fish de se fier à ce concept avec une confiance excessive, et a même insinué qu'il manquait d'originalité :

« Though Fish has firm views about the nature of literary experience, he seems to have no explicit program for literary studies and he thus surrenders without a struggle to interpretive criticism, which always has waiting a program of sorts. Affective stylistics provides just another interpretation: a description of the reader's sequential experience of the text<sup>138</sup>. »

---

<sup>135</sup> Id., p. 14.

<sup>136</sup> Id., loc. cit.

<sup>137</sup> Id., loc. cit.

## CONCLUSIONS SUR LE RRC

Les principaux points de désaccord entre les théories abordées dans le présent chapitre nous semblent porter sur :

- 1/ les éléments constitutifs des réactions du lecteur;
- 2/ les différences entre les éléments « objectifs » qui ressortent du texte et la réaction supposément « subjective » du lecteur, ainsi que les conclusions à tirer de ces différences; et finalement,
- 3/ la mesure dans laquelle le texte « conditionne » ou limite les réactions du lecteur.

De l'examen d'ensemble de ces théories plus ou moins divergentes ou exclusive l'une de l'autre, ou pouvant au contraire être vues comme complémentaires, nous tendons à croire qu'on peut seulement se risquer à en dégager les conclusions sommaires suivantes :

- le texte n'est pas un système fini et clos, au contraire de ce que suggère l'analyse linguistique des textes;
- la production du sens repose sur une relation dynamique entre l'auteur, le texte et les attentes, projections, conclusions, hypothèses et jugements dûs au lecteur;
- les lecteurs interprètent le texte selon des codes et des conventions; leurs interprétations ne sauraient donc pas être considérées comme purement individuelles et idiosyncrasiques.

Ce sont là trois raisons pour lesquelles une théorie de la lecture et de la compréhension qui serait susceptible d'être utile en traductologie ne devrait pas être axée exclusivement sur le lecteur, mais au contraire, laisser ouverte la possibilité d'une « coopération » entre les trois entités qui sont constamment en cause dans cette matière, à savoir l'auteur du texte original, le texte lui-même, et le lecteur de celui-ci.

Les différentes théories abordées dans le présent chapitre ne sont pas des théories de la traduction, mais il faut souligner que la pertinence des notions qu'ils proposent n'en existe pas moins eu égard à la traduction. En effet, qu'une théorie relative au contenu et à la réception fasse fond sur le texte, ou sur la lecture, ou bien sur le lecteur, ou encore sur des *interpretive communities* de lecteurs, il reste que les différentes notions que cette théorie énonce peuvent tout autant être invoquées quand il s'agit de textes à traduire. On peut même avancer qu'en traduction, la lecture et la compréhension doivent très souvent avoir lieu avec un souci d'exactitude et un effort d'approfondissement supérieurs, en raison de l'existence des étapes propres au travail de traduction appelées à suivre, que d'aucuns appellent transcodage et encodage (ou transfert-

---

<sup>138</sup> J. Culler. op. cit., p. 48.

restructuration), et d'autres, reformulation (ou réexpression, ou réénonciation) – étapes au cours desquelles il est particulièrement nécessaire d'éviter des erreurs de compréhension (contresens et autres), qui peuvent avoir pour résultats des traductions inadéquates. Ce qui n'empêche pas de penser que des erreurs de compréhension lors de lectures faites dans d'autres buts peuvent aussi entraîner des conséquences funestes. En d'autres termes, comme cela a été évoqué dans notre introduction au présent chapitre, mais qu'il nous semble approprié de rappeler en fin d'examen, toute considération concernant un lecteur non traducteur, ou une lecture ne débouchant pas sur une traduction, est tout aussi digne d'intérêt et applicable si le concept de traduction entre en jeu.

## CHAPITRE IV

### L'APPORT DE LA SÉMIOLOGIE D'UMBERTO ECO AUX NOTIONS DE DE COMPRÉHENSION ET DE PRODUCTION DE SENS

Déjà en 1963, Georges Mounin estimait que les problèmes de traduction « ne [pouvaient] être éclairés *en premier lieu*, que dans le cadre de la science linguistique<sup>139</sup> », ce par quoi il était à comprendre que ladite science n'était pour cet auteur qu'une première phase de l'analyse, qui n'en excluait nullement d'autres. Nous sommes d'avis que cet énoncé reste entièrement valide tel qu'il a été formulé, et c'est pour cette raison que nous ne rejetons pas l'analyse textuelle comme étape nécessaire de la compréhension des textes littéraires. Le modèle de Nida et Taber, principalement axé sur la linguistique, c'est-à-dire sur l'analyse textuelle, s'est inscrit dans la même ligne de pensée, et le modèle communicationnel de J. Delisle également, du moins par certains aspects. Mais comme nous l'avons précédemment souligné, les uns et les autres présentaient des lacunes quant à l'importance de la lecture et de la compréhension qui doivent intervenir avant l'acte de traduction. Dans le chapitre III, nous avons poursuivi notre réflexion sur les différentes théories susceptibles d'expliquer l'acte de lecture et l'importance du lecteur dans cet acte, ce dont nous avons conclu qu'une théorie de la compréhension d'un texte littéraire devait prendre en considération à la fois l'interaction entre le texte, son auteur et son lecteur.

Il nous apparaît qu'au-delà de ces études et de ces théories, il est justifié de faire appel à certains éléments de la sémiotique pour permettre de mieux rendre compte du phénomène de la compréhension, et surtout de la place accordée au lecteur-traducteur dans ce processus. Pour ce faire, nous présenterons dans une première section les antécédents sémiotiques et les notions clés de la pensée d'Umberto Eco, puis, dans une seconde section, l'une des applications pratiques de sa théorie, laquelle concerne plus spécifiquement notre sujet. Il s'agira de son recours au concept de « niveaux de coopération textuelle » pour l'analyse d'un texte *narratif*, et du modèle qu'il en a proposé dans son ouvrage *Lector in fabula*<sup>140</sup>, qui est assorti d'un diagramme – ceci en illustrant

---

<sup>139</sup> G. Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, p. 17. Cette appréciation a été mise en relief par Cécile Cosculluela dans sa thèse de doctorat *Traductologie et sémiotique peircienne, Émergence d'une interdisciplinarité* (Université de Bordeaux III, 1996, p. 354).

<sup>140</sup> Paru en italien en 1979 sous le titre *Lector in fabula – la cooperazione interpretativa nei testi narrativi*, et traduit en français en 1985 sous le titre *Lector in fabula ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, par Myriem Bouzaher (v. infra, nos commentaires au sujet de cette traduction). Dans la suite du présent mémoire, seule la partie latine du titre (*Lector in fabula*) est citée. Sauf indication contraire, les mentions faites de cet ouvrage et les références fournies (numéros de pages) renvoient à la version française. C'est de cette même version française que nous tirons nos citations, à moins qu'une différence de fond avec celles de la version italienne ne nous amène à citer conjointement l'une et l'autre. Si nous avons lieu de nous référer par son titre à la version italienne, il est suivi de la mention (it.). En cas de mentions conjointes des deux versions, ou quand la clarté le

certaines notions évoquées à l'aide d'exemples tirés du roman *Zazie dans le métro*, de Raymond Queneau.

Mais *texte narratif* ne signifie pas nécessairement *texte littéraire*, et c'est pourquoi il importe d'essayer de préciser dès maintenant la nature des textes visés par Eco, ainsi que le lien entre son objectif à cet égard et le sujet du présent mémoire. Eco déclare d'abord s'assigner de produire « a model for fictional narrative texts », ce dont on pourrait comprendre, en se fiant au terme *fictional*, qu'il ne s'agit pas d'autre chose que de littérature, et plus exactement, de romans<sup>141</sup>. Mais Eco ajoute : « In a fictional narrative text, one can find examples of conversational texts (questions, orders, descriptions, and so on) as well as instances of every kind of speech act »<sup>142</sup>, description qui n'indique pas l'étendue exacte du concept. Cependant, s'en référant à Van Dijk<sup>143</sup>, Eco distingue ensuite la *narrativité naturelle* (qui renvoie à « des événements [...] s'étant réellement produits (par exemple, les faits divers des journaux) ») et la *narrativité artificielle*, qui concerne « des individus et des faits attribués à des mondes possibles, différents du monde de notre expérience »<sup>144</sup>, ou comme il l'énonce plus explicitement, « individuals and actions belonging to an *imaginary* or "possible" world » (R.R., p. 90). Or Eco ne choisit pas entre ces deux types de narrativité et déclare que son modèle concerne « les textes narratifs en général, qu'ils soient naturels et artificiels » (R.R., p. 90). En somme, la narrativité telle qu'il la conçoit recouvre à la fois ce que nous avons appelé les textes d'information et les œuvres de fiction au sens courant de l'adjectif, et donc, les textes littéraires. Et de fait, ce sont surtout des exemples et citations littéraires qu'il fournit. Mais Eco rechigne visiblement à s'en tenir à un type de textes quelconque, et il indique conjointement que « les textes narratifs sont plus complexes, sémiotiquement plus riches en problèmes, et donc [...] plus "payants" » eu égard à son projet, et qu'il examinera aussi des cas de textes non narratifs, au motif qu'« il est possible d'élargir le texte non narratif pour le transformer en texte narratif [...] en actualisant certaines de [ses] possibilités » (L.F. p. 91).

---

justifie, nous faisons suivre de la mention (fr.) le titre de la version française. En ce qui concerne enfin le diagramme lui-même, nous fournissons si besoin est, des titres et sous-titres bilingues ou trilingues des éléments qu'il contient, afin d'indiquer les différences terminologiques qu'il présente d'une version à l'autre.

<sup>141</sup> Fictional : cf. « When we call a piece of literature a work of *fiction*, we mean no more than that the characters could not be identified with any persons who have lived in the flesh, nor the incidents with any particular events that have actually taken place » (Arnold Toynbee, cit. *Webster's Third International Dictionary*, 1986). Aussi, *The Random House Dictionary of the English Language* (1987) : « The class of literature comprising works of imaginative narration, esp. in prose form ».

<sup>142</sup> U. Eco, *The Role of the Reader*, p. 12. Dans la suite du présent travail, les références à cet ouvrage sont introduites au moyen de l'abréviation R.R.

<sup>143</sup> Van Dijk, « Action, action description and narrative », dans *New Literary History* (1975).

<sup>144</sup> U. Eco, *Lector in fabula*, p. 90. Dans la suite du présent travail, les références à cet ouvrage sont en principe introduites au moyen de l'abréviation L. F.

## SECTION I – LES ANTÉCÉDENTS SÉMIOTIQUES ET LES NOTIONS-CLÉS DES THÉORIES D'UMBERTO ECO

Umberto Eco est à notre avis l'un des représentants les plus marquants de la sémiotique moderne. Plus précisément, il appartient au mouvement dit de la « sémiotique pragmatique », de même que Charles S. Peirce, par opposition à celui de la sémiotique « structurale », fondée sur un système binaire, dont les principaux représentants sont Ferdinand de Saussure<sup>145</sup> et Louis Hjelmslev<sup>146</sup>. Cette sémiotique structurale, de facture européenne ancienne, faisait fond sur la composition des signes et les lois qui les régissent, et ne se préoccupait pas du « champ perceptif » du signe.

La sémiotique pragmatique, elle, part au contraire du principe général qu'une exploration systématique de la perception s'impose, à savoir de la relation entre les signes et ceux qui sont appelés à les interpréter. À son tour, cette sémiotique pragmatique comporte au moins deux mouvements, qui sont respectivement la réflexion de Ch. Peirce (axée sur la sémosis illimitée; v. ci-après) et celle d'Eco, dans laquelle une plus grande importance est accordée à ce qu'impose le texte. En conséquence de cette dualité de démarche, nous aborderons d'abord ci-après certaines notions de la sémiotique peircienne; puis les fondements de la pensée d'Eco et les principaux concepts qu'il a énoncés dans sa théorie de l'interprétation, laquelle est fondée sur une participation, de la part de l'auteur d'un texte, du texte lui-même et du lecteur, à la production du sens; et enfin, la notion de « Lecteur Modèle » avancée par Eco.

### SOUS-SECTION 1 - LA THÉORIE DE CHARLES PEIRCE

Ch. Peirce affirme d'abord qu'en vue de l'interprétation d'un texte, c'est un système « triadique » qui est à considérer, à savoir un système comportant nécessairement trois composantes, par opposition aux systèmes de Saussure et de Hjelmslev, qui n'en comportent que deux : le signe (*sign* ou *representamen*), l'objet (*object*) et l'*interprétant*, terme de psychologie que Peirce emploie au sens de médiateur entre le signe (que la conscience reçoit, et développe ou modifie) et l'objet (ce à quoi le signe renvoie). En d'autres termes, l'interprétant renvoie au même objet que le signe, et il équivaut au sens<sup>147</sup>. Dans ce système triadique, aucun de ses

<sup>145</sup> F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, publié à titre posthume en 1915, en tant qu'exposé de la théorie d'abord nommé « sémiologie », c'est-à-dire l'étude des signes, lesquels se composaient d'après cet auteur d'un signifiant et d'un signifié.

<sup>146</sup> L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage* (1971), où se trouvent repris les concepts de signifiant (plan du contenu) et de signifié (plan de l'expression), et qui comporte en outre une distinction entre forme (langue) et substance (parole).

<sup>147</sup> Cf. Josette Rey-Debove, *Sémiotique*, p. 81.

éléments n'assume un rôle secondaire par rapport aux deux autres, ce qui signifie, par exemple, que l'objet et l'interprétant ne sont pas plus subordonnés au signe que l'un d'entre eux ne l'est à l'autre. Peirce repousse en effet tout rapport de dépendance d'un de ces éléments en indiquant que s'il en existait un, il ne s'agirait que d'une « degenerate secondness ». Il en résulte que chacun d'entre eux exerce une fonction propre. En plus, ils sont interdépendants en ce sens qu'une interaction dans toutes les directions existe entre eux (p. ex., entre l'un et l'autre autant qu'entre l'un et les deux autres à la fois)<sup>148</sup>.

Ch. Peirce appelle « sémiosis », cette conjonction active entre les trois éléments en question, terme qui ne désigne donc pas autre chose que le processus signifiant; et par « sémiosis illimitée », il vise le fait que le rôle du lecteur dans la compréhension d'un texte ne dépend pas seulement de ce que l'auteur lui présente, et que ledit lecteur jouit au contraire d'une initiative propre de caractère illimité.

## **SOUS-SECTION 2 - LES PHASES DE LA PENSÉE D'UMBERTO ECO**

Dans la présente section de ce chapitre IV, notre intention n'est pas de nous avancer dès maintenant dans une analyse approfondie de la pensée d'Eco au sujet de la « coopération textuelle », mais de présenter sommairement les phases de cette pensée ainsi que les concepts-clés qui s'y rattachent.

### **§ 1 - L'influence de Charles Peirce et les débuts du parcours d'Umberto Eco**

Umberto Eco s'est beaucoup inspiré des études de Peirce, ce qu'il a reconnu en notant « la profonde influence que la sémiotique de Peirce a exercée sur [ses] travaux au cours de ces dix dernières années » (1969-1979), et qui, dit-il, l'a aidé à « clarifier la dynamique de l'interprétation » (L.F., p. 10 et 8). Mais il est parti de loin, pour ainsi dire, à savoir, de l'époque où il était influencé par « le dogme courant [...] qu'un texte devait être étudié dans sa propre structure objective, telle qu'elle apparaissait à sa surface signifiante ». Eco reconnaît qu'à cette époque, « l'intervention interprétative du destinataire était laissée dans l'ombre, quand elle n'était pas carrément éliminée, parce que considérée comme une impureté méthodologique » (L.F., p. 8). Dans les années suivantes, et jusqu'en 1975, Eco a surtout mis l'accent, dans quelques

---

<sup>148</sup> Cf. Ch. Peirce, *Collected Papers*, 5.185.

ouvrages<sup>149</sup>, sur les conventions sémiotiques et sur la structure des codes, mais n'a jamais oublié la réalité du rôle du lecteur, qu'il a reconnue dès 1965.

## § 2 - Les fondements de la pensée d'Umberto Eco

C'est à partir de 1975 que la pensée d'Eco évolue pour se raffermir dans un sens qu'elle a conservé depuis lors, d'abord avec son *Trattato di semiotica generale*, puis avec son *Lector in fabula* (en italien) de 1979. D'autres études de sémiotique de cet auteur ont ensuite paru jusqu'en 1992<sup>150</sup>, mais n'ont pas comporté de modifications substantielles aux théories qu'il avait exposées précédemment. De façon très générale, la pensée principale d'Eco tient dans la description suivante, qu'il en a fourni lui-même :

« Il est très important d'étudier comment un texte est produit et comment toute lecture de ce texte ne doit pas être autre chose que la mise au clair du processus de génération de sa structure. [...] Mais je pense qu'il est tout aussi important d'étudier comment le texte (une fois produit) est lu et comment toute description de la structure du texte doit être, en même temps, la description des mouvements de lecture qu'il impose. » (L.F., p. 10)

À ce sujet, en dépit des affirmations d'Eco quant à l'évolution de sa propre pensée depuis 1958, force est de constater que les germes de celle-ci, telle qu'elle est énoncée dans le résumé ci-dessus (importance égale à conférer à la production d'un texte et à la façon dont il est lu), sont déjà présents dans ses tous premiers ouvrages. C'est ainsi que dans un essai écrit en 1959, inclus ensuite dans son *Opera Aperta* (it.) de 1962, puis traduit en anglais et reproduit dans son ouvrage *The Role of the Reader*, de 1979, sous le titre « The Poetics of the Open Work »<sup>151</sup>, la dichotomie évoquée ci-dessus est déjà présente :

- D'une part, Eco énonce qu'il est capital que le lecteur respecte ou ne perde pas de vue la nature du texte : quelles que soient les lectures possibles de celui-ci, elles doivent se faire sans affaiblir son essence fondamentale (*without impairing its original essence*). En outre, il faut selon

<sup>149</sup> *Opera Aperta – Forma e indeterminazione nelle poetiche contemporanee* (1962), traduit sous le titre *L'œuvre ouverte* en 1969; *Apocalittici e integrati* (1964); *la Struttura assente* (1968); *Trattato di semiotica generale* (1975).

<sup>150</sup> Notamment les deux suivants : *Les limites de l'interprétation* (1990) et l'essai « La surinterprétation des textes » (1992; v. infra, § 3, B, 1/), étude dans laquelle Eco répond aux critiques qui ont visé sa théorie de l'interprétation. Nous citons ces deux ouvrages dans la suite du présent mémoire.

<sup>151</sup> L'essai mentionné a d'abord été écrit en italien (de même qu'*Opera aperta*), mais aucun des ouvrages subséquents d'Eco n'en fournit le titre original et nous n'avons pu en découvrir sa version italienne, ni une version française, s'il en existe une. Ce qui explique que nous avons dû nous référer à la version anglaise de cet essai, dont les citations fournies sont tirées.

lui être conscient que l'auteur, quand il présente son œuvre, a une intention, à savoir qu'il vise à ce que l'œuvre en question soit « appreciated and received in the same form as he divided it »<sup>152</sup>.

- D'autre part, toutefois, Eco ménage déjà un rôle capital au lecteur :

- En premier lieu, quand il évoque l'intention de l'auteur, il n'énonce nullement que le lecteur s'y conformera ou qu'il le considère comme tenu de le faire, de sorte qu'il ne s'agit que d'un vœu, et qu'il fait présager le concept de « Lecteur Modèle » qu'il énoncera ultérieurement.

- En deuxième lieu et surtout, Eco reconnaît que le lecteur est libre de remodeler ce que l'auteur a composé (*can refashion the original composition*), et ce, sous l'influence de l'ensemble de sa propre expérience (...*his own existential credentials, the sense conditioning which is peculiarly his own, a defined culture, a set of tastes, personal inclinations, and prejudices*). Eco convient donc déjà que le lecteur possède « [a] unique capacity for sensitive reception », et que la compréhension de l'œuvre est toujours modifiée « *by his particular and individual perspective* » – et il va jusqu'à estimer que plus de telles perspectives sont nombreuses, plus l'œuvre gagne en validité esthétique.

En somme, ce qui a lieu entre l'auteur et le lecteur est déjà vu comme étant *an interplay of stimulus and response*<sup>153</sup>.

### § 3 - *Intentio auctoris, intentio operis et intentio lectoris*

#### *A. La terminologie employée en matière d'approche interprétative des textes*

Dans la dernière période de ses productions, Eco a reformulé sa théorie, et ce, principalement, nous semble-t-il, en faisant appel à une autre terminologie et à une autre présentation, tout en conservant les concepts de base qu'il avait précédemment énoncés. Et c'est justement un problème de terminologie qui se pose en premier lieu : Eco avance conjointement, en matière d'« approche interprétative des textes », la trichotomie constituée par les trois notions d'*intentio auctoris*, *intentio operis* et *intentio lectoris*. Ce n'est pas la valeur de cette trichotomie que nous avons en vue dans la présente section, mais l'emploi de ces trois latinismes, en raison du problème du sens à conférer à *intentio*, dont la traduction littérale par « intention », exprime un fait d'attraction morphologique du latin sur le français.

On remarquera d'abord qu'*intentio* revêt en latin de nombreux sens, tels qu'« application de la pensée; tension de l'esprit; intensité; augmentation; extension »<sup>154</sup>, et le sens de « s'assigner

<sup>152</sup> U. Eco, « The Poetics of the Open Work », *The Role of the Reader*, p. 49 (pour les trois citations).

<sup>153</sup> U. Eco, loc. cit. (pour toutes les citations de ce paragraphe).

<sup>154</sup> Cf. *intentio doloris* : intensité de la douleur (Sénèque).

d'atteindre un résultat » n'est que l'un d'entre eux, et n'est apparemment pas le plus fréquent, si l'on s'en réfère aux attestations latines. Il se peut fort bien qu'Eco l'ait emprunté à des rhétoriciens latins, mais nous ne saurions affirmer dans lequel des sens ci-dessus ils l'employaient, et il nous paraîtrait aventuré de penser qu'Eco l'employait dans le même sens qu'eux, coutumier qu'il est de conférer aux termes qu'il utilise des sens quasiment idiosyncrasiques, et qu'il n'indique à aucun moment celui qu'il donne à ce terme. D'ailleurs, il ne mentionne pas non plus pourquoi il a choisi de recourir à ce latinisme, ni comment il pense pouvoir l'employer comme introducteur d'entités de nature aussi différente, par exemple, qu'un auteur et un texte.

\* ***Intentio auctoris*** - En ce qui concerne l'auteur, on peut certainement parler de *son* ou de *ses* intentions, comme nous l'avons vu, mais celles-ci, au sens propre du mot, ne peuvent que se résumer à élaborer un texte (une histoire, un exposé d'idées, etc.), à le proposer à un lectorat et à en assurer la diffusion<sup>155</sup>. Au-delà, il nous semble s'agir, non pas vraiment d'une intention, mais du simple espoir que son œuvre sera dûment lue, comprise, sans doute appréciée, voire interprétée ou utilisée, au gré des lecteurs. Il ne saurait y avoir d'intentions à proprement parler de l'auteur s'il ne peut régenter la réception de son œuvre.

\* ***Intentio operis*** - Pour cette expression, qu'on retrouve traduite par « intention du texte », la difficulté terminologique est encore plus apparente, puisqu'il s'agit d'une expression animiste<sup>156</sup> - et c'est probablement l'une des raisons pour lesquelles elle a donné beaucoup de fil à retordre à Eco dans les commentaires qu'il lui consacre. Au risque d'« aller plus vite que la musique », signalons d'ores et déjà qu'il ne parvient pas à conférer une spécificité à ce concept,

<sup>155</sup> Un auteur peut sans doute aussi entretenir l'intention ferme d'être compris et faire des efforts de clarté et d'explicitation en ce sens, mais ce n'est pas d'efforts aussi ordinaires et évidents qu'il s'agit ici.

<sup>156</sup> Certaines expressions animistes sont généralement considérées comme acceptables, notamment quand il s'agit d'institutions (le socialisme se propose d'apporter une transformation radicale), ou d'états de fait (la situation réclame des mesures d'exception), ou quand ce sont les mots « but » ou « objectif » que l'on applique à un texte; ces mots passent en effet l'épreuve, car on admet par ellipse que « Le but de ce roman » signifie « Le but poursuivi par l'auteur dans ce roman », et les mots en question connotent aussi bien de l'animé que de l'inanimé (alors qu'« intention » ne renvoie qu'à une proposition formée par un animé - cf. *Le Grand Robert*).

D'autres emplois animistes, au contraire, sont considérés comme abusifs, en ce qu'ils contreviennent à une conception logique du français, particulièrement lorsqu'il s'agit de textes oraux ou écrits, ce qui est énoncé notamment dans le *Vade-mecum linguistique* du Bureau de la traduction : « Cette réforme se propose... (ce verbe implique une pensée consciente qui ne peut s'appliquer à une chose); Le document a omis d'être signé par le directeur; Cette demande n'a pas obtenu satisfaction. » On peut ajouter nombre de formulations qu'on relève dans la presse, du genre : Ce livre *veut* démontrer que...; le discours de monsieur X *avait l'intention* de faire ressortir que...; une fiche technique *qui souligne* que...

qui apparaît en définitive artificiel, qu'il dénomme ou non au moyen d'une forme latine (v. infra, B. 2/, au sujet de l'*intentio operis*).

\* ***Intentio lectoris*** - On ne saurait méconnaître, si l'on prend « intention » en son sens propre et courant, que celle du lecteur ne peut être autre que d'aborder la découverte du contenu d'une œuvre littéraire, normalement sans s'avancer à préjuger de ce qu'il y trouvera, et donc, sans avoir l'*intentio* d'y trouver quoi que ce soit. Tout au plus pourrait-il s'agir d'un espoir ou d'une spéculation. Il nous paraît que l'expression *intentio lectoris* ne désigne autre chose que la prise de connaissance de l'œuvre par le lecteur et ses réactions concomitantes ou subséquentes.

On peut aussi noter qu'Eco définit l'*intentio auctoris* comme étant « interprétation comme recherche »; l'*intentio operis* de la même façon (interprétation comme recherche); et l'*intentio lectoris* comme étant « interprétation comme prescription »<sup>157</sup>. Ces qualifications, quelle que soit la façon dont on peut les comprendre, sont fournies sans explications.

### ***B. Les approches générative et interprétative et la théorie d'Umberto Eco eu égard à la trichotomie intentio auctoris/intentio operis/ intentio lectoris***

En ce qui concerne maintenant la façon dont Eco présente sa trichotomie, il part de l'opposition entre *approche générative* et *approche interprétative*. Selon lui, « l'approche générative [...] prévoit les règles de production d'un objet textuel analysable indépendamment des effets qu'il provoque » (L.I., p. 29), et il se concentre sur l'*approche interprétative*, qu'il réduit à l'objectif de « chercher dans le texte ce que le destinataire y trouve en référence à ses propres systèmes de signification » (v. citation complète ci-après).

#### **1/ Les fondements de la démarche interprétative d'Eco**

Eco publie *I Limiti dell' interpretazione* en 1990<sup>158</sup>, et l'essai intitulé « La surinterprétation des textes » dans l'ouvrage collectif *Interpretation and Overinterpretation* en 1992<sup>159</sup>.

Eco énonce, dans le premier ouvrage, que ce qu'il appelle « le débat classique »...

... « s'articule [...] autour de l'opposition entre ces deux programmes :

(a) on doit chercher dans le texte ce que l'auteur voulait dire;

<sup>157</sup> U. Eco, *Les limites de l'interprétation*, p. 29. Dans la suite du présent travail, les références à cet ouvrage sont introduites au moyen de l'abréviation L.I.

<sup>158</sup> Traduction française publiée en 1992 : *Les limites de l'interprétation*.

<sup>159</sup> Traduction française publiée en 1996 : *Interprétation et surinterprétation*.

(b) on doit chercher dans le texte ce qu'il dit, indépendamment des intentions de son auteur<sup>160</sup>. »

Il s'agit en fait d'un choix à effectuer, que l'auteur fait lui-même en posant en principe que la réflexion ne peut se continuer que si l'on accepte la solution (b) (structuraliste; recherche de ce que le texte dit indépendamment des intentions de l'auteur), laquelle solution débouche sur l'opposition de second rang suivante :

« Si l'on acceptait le second terme de l'opposition, on pouvait alors articuler l'opposition entre :

(b<sub>1</sub>) il faut chercher dans le texte ce qu'il dit en référence à sa propre cohérence contextuelle et à la situation des systèmes de référence auxquels il se réfère;

(b<sub>2</sub>) il faut chercher dans le texte ce que le destinataire y trouve en référence à ses propres systèmes de signification et/ou en référence à ses propres désirs, pulsions, volontés<sup>161</sup>. »

En résumé, Eco écarte d'abord l'approche générative en tant que sujet d'analyse. Puis, en venant à l'approche interprétative, il écarte aussi que l'on retienne la première des deux solutions (appelées « programmes ») qu'elle offre, à savoir celle annoncée par le signe (a), ce qui revient à ne s'intéresser qu'au texte (b), et à exclure en conséquence que l'on recherche ce que l'auteur a voulu dire. Enfin, considérant les deux directions de recherche (b<sub>1</sub>) et b<sub>2</sub>) qui dépendent de la solution (b), il retient seulement la seconde, qui revient à ne se préoccuper que de ce qu'un lecteur trouve dans un texte (et non pas de ce que l'auteur a voulu y mettre ou de ce que le texte dit de lui-même).

## **2/ La correspondance entre le schéma d'Eco et ses trois concepts latinistes, et la fonction de l'*intentio operis***

On peut se demander, à ce stade de sa réflexion, où interviennent exactement les trois concepts en latin évoqués par Eco. En référence à son schéma, il semble qu'on puisse seulement avancer que :

- le (a) correspond à *intentio auctoris*;
- le (b) et le (b<sub>1</sub>) correspondent à l'analyse textuelle de type structuraliste;
- le (b<sub>2</sub>) correspond à l'*intentio lectoris*.

<sup>160</sup> Op. cit, loc. cit. Dans l'article « La surinterprétation... », l'opposition entre les deux programmes semble être formulée en tant que choix libre offert entre eux : « Le débat classique avait pour but de découvrir dans un texte ce que son auteur avait l'intention de dire, ou bien ce que le texte dit indépendamment des intentions de son auteur » (p. 58).

<sup>161</sup> U. Eco, *Les limites de l'interprétation*, p. 29-30. La version de cette opposition de second rang fournie dans « La surinterprétation... » est la suivante : « Ce n'est qu'après avoir accepté le second membre de l'alternative que l'on peut se demander si ce que l'on a découvert correspond à ce que le texte dit en vertu de sa cohérence textuelle et d'un système de signification sous-jacent original, ou à ce que les destinataires y trouvent en vertu de leurs propres systèmes d'attentes » (p. 58).

Quant au concept d'*intentio operis*, sa fonction et son contenu sont nettement plus malaisés à dégager. La source de sa présence dans la trichotomie d'Eco semble être qu'il s'est demandé si le fait de privilégier l'intention du lecteur et de lui reconnaître une autonomie illimitée ne risquait pas de « créer » un lecteur « qui décidera de lire un texte de façon absolument univoque, et recherchera – à l'infini peut-être – cette univocité » (L.I., p. 31); en d'autres termes, de conférer au lecteur un privilège abusif consistant à pouvoir lire un texte absolument comme il lui en prend la fantaisie, ce qu'Eco exprime plus clairement en posant les questions suivantes :

« Comment concilier l'autonomie conférée au lecteur avec la décision d'un lecteur qui, tout seul, déciderait que *La Divine Comédie* doit être lue en un sens absolument littéral et sans se soucier de ses sens spirituels? Comment concilier le privilège accordé au lecteur avec les décisions du lecteur fondamentaliste de la Bible? (L.I., p. 31). »

C'est pour obvier au risque ci-dessus qu'Eco a fait intervenir le concept d'*intentio operis*, mais sans qu'il soit à l'aise quant au sens à lui donner, et sans éviter un résultat plutôt ambigu :

« Le problème est que si l'on peut bien connaître ce que l'on entend par "intention du lecteur", il semble plus difficile de définir abstraitement ce que l'on entend par "intention du texte". L'intention du texte n'est pas étalée à la surface du texte [...] Pour la "voir", il faut prendre une décision. Ainsi, s'il est possible de parler de l'intention du texte, c'est seulement en tant que résultat d'une conjecture de la part du lecteur. L'initiative du lecteur consiste fondamentalement à faire une conjecture sur l'intention du texte<sup>162</sup>. »

En somme, l'*intentio operis* semble bien n'être qu'une annexe de l'*intentio lectoris*, en ce sens que le lecteur est censé conjecturer dans le texte un sens qui n'en ressort pas « à la surface », ou comme l'écrit Eco, « L'initiative du lecteur consiste à émettre une conjecture sur l'*intentio operis* » (L.I., p. 41).

Il est clair que l'intervention du concept d'*intentio operis* n'est pas susceptible, bien au contraire, d'empêcher des interprétations entièrement libres d'un texte, et donc, une production illimitée de sens à partir de celui-ci, ce dont, comme nous venons de le constater, Eco s'est méfié<sup>163</sup>. Selon lui, les pratiques de déconstruction, à force de « [mettre] l'accent sur l'initiative du destinataire et sur l'ambiguïté irréductible du texte », risqueraient de transformer ce dernier en « un pur stimulus à la dérive interprétative » (L.I., p. 32). Le moyen d'éviter de telles dérives est d'adopter l'optique suivante : le lecteur est bien libre d'« émettre une conjecture sur l'*intentio operis* », ou sur plusieurs, Eco notant que de telles conjectures sont en principe infinies; mais

<sup>162</sup> U. Eco, « La surinterprétation des textes », *Interprétation et surinterprétation*, p. 58.

<sup>163</sup> On peut remarquer qu'une telle création débridée est à rapprocher du concept de sémiosis illimitée énoncé par Peirce.

encore faut-il que l'ensemble du texte, pris comme un tout organique, le permette. En d'autres termes, ce texte « doit approuver cette conjonction interprétative » (L.I., p. 41). C'est là revenir à l'importance du texte lui-même, souvent évoquée par Eco dans le passé, comme paravent à des dérives trop imaginatives, en ce que « la cohérence textuelle [...] désapprouve les conjonctures hasardeuses » (L.I., p. 41).

### SOUS-SECTION 3 - LE CONCEPT DE LECTEUR MODÈLE SELON ECO

Le concept de lecteur modèle se trouve évoqué dans plusieurs passages des œuvres récentes d'Eco, sans qu'il ait donné lieu, de sa part, à l'élaboration d'une théorie autonome, séparée de celle que nous venons de présenter. De fait, ce concept se rencontre lié à celui d'*intentio operis* dans la plupart des commentaires d'Eco.

Si l'on essaie cependant de dégager la spécificité de ce lecteur modèle, il faut commencer par indiquer qu'il est une création de l'auteur d'un texte. C'est à un lecteur virtuel que ledit auteur prête des qualités ou compétences qui le mettent à même de recevoir correctement son œuvre, de l'interpréter et de conjecturer quant à son ou ses sens. C'est à ce lecteur que l'auteur d'un texte s'adresse, ou du moins c'est lui qu'il vise lorsqu'il écrit :

« Pour organiser sa stratégie textuelle, un auteur doit se référer à une série de compétences (terme plus vaste que « connaissances de codes ») qui confèrent un contenu aux expressions qu'il emploie. Il doit assumer que (sic) l'ensemble des compétences auquel il se réfère est le même que celui auquel se réfère son lecteur. C'est pourquoi il prévoira un Lecteur Modèle capable de coopérer à l'actualisation textuelle de la façon dont lui, l'auteur, le pensait et capable aussi d'agir interprétativement comme lui a agi générativement (L.F., p. 71). »

Mais le concept de lecteur modèle ne signifie nullement pour Eco qu'il entraîne un concept de *lecture* modèle, laquelle serait en quelque sorte unique et idéale. Il ne se fait pas faute, en effet, de marquer que « ce lecteur n'est pas celui qui fait une conjecture dont on puisse dire qu'elle est la « seule exacte », et il ajoute : « Un texte peut projeter un Lecteur Modèle habilité à envisager des conjectures infinies »<sup>164</sup>.

<sup>164</sup> U. Eco, op.cit., p. 58. Il résulte de ces observations que la critique de Culler dirigée contre le concept d'*ideal reader*, qu'il n'applique d'ailleurs qu'à un poème, ne saurait concerner Eco. « [...] the notions of an ideal reader suggest that there is an ideal reading for a poem [...] Since the possibility of a range of meaning is a major fact that one is trying to explain, it is better to avoid notions which imply the desirability of selecting an "ideal" reading. Jonathan Culler, « Prolegomena to a Theory of Reading », *The Reader in the Text*, p. 54.

Il faut aussi se poser la question annexe de savoir d'où procède l'existence virtuelle de ce lecteur modèle, à laquelle Eco répond qu'elle dérive du texte lui-même et de l'*intentio operis* :

« Le texte est un dispositif conçu dans le but de produire son propre Lecteur Modèle. [...] Dans la mesure où l'intention du texte est fondamentalement de produire un Lecteur Modèle capable de faire des conjectures à son propos, l'initiative du Lecteur Modèle consiste à se représenter un Auteur Modèle, qui n'est pas l'auteur empirique et qui, à la fin, coïncide avec l'intention du texte<sup>165</sup>. »

Enfin, il résulte clairement de ce concept de lecteur modèle que, par opposition à lui, existe un lecteur empirique, qui est le lecteur réel. Ce dernier, selon Eco, « n'est qu'un acteur qui fait des conjectures sur le genre de Lecteur Modèle postulé par un texte<sup>166</sup> ». En d'autres termes, le lecteur empirique, au contraire du lecteur modèle, est en mesure de s'interroger sur les qualités que l'auteur espère d'un lecteur pour que celui-ci reçoive adéquatement son œuvre. C'est ce lecteur empirique, le lecteur *réel* ou *vrai* lecteur, qui est l'objet du développement de notre section suivante.

## SECTION II – PRÉALABLES À L'ANALYSE DU MODÈLE DE « COOPÉRATION TEXTUELLE » D'UMBERTO ECO

Umberto Eco a exposé son « modèle de coopération textuelle »<sup>167</sup>, principalement, mais non exclusivement, dans deux de ses ouvrages, dont le premier a déjà été mentionné : *Lector in Fabula* et *The Role of the Reader - Explorations in the Semiotics of Texts*. Ils ont été publiés l'un et l'autre en 1979, mais d'après la préface du second, *Lector in Fabula* a été écrit (en sa version originale italienne) à la fin de 1977 et a servi de base à *The Role of the Reader* (1979), ce second ouvrage contenant d'ailleurs un sous-chapitre intitulé « Lector in Fabula : Pragmatic Strategy in a Metanarrative Text ». Rappelons que la traduction française de *Lector in Fabula* a paru en 1985. L'une et l'autre publications comportent le diagramme que nous avons mentionné, qui est fondamental pour suivre la pensée d'Eco quant aux opérations à accomplir pour interpréter un texte. Mais il s'agit en fait de deux versions du diagramme en question, car des différences y apparaissent, lesquelles nous fourniront amplement matière à commentaires. Nous nous référons aussi occasionnellement à quelques autres ouvrages, et surtout à *Semiotica e filosofia del linguaggio* (1984)<sup>168</sup>, où certaines notions importantes exposées dans les deux précités ont été reprises, et qui y sont généralement formulées avec des modifications. Nous avons en outre dû

<sup>165</sup> U. Eco, op.cit., p. 58-59.

<sup>166</sup> U. Eco, op.cit., p. 58.

<sup>167</sup> Le diagramme du modèle d'Eco, dans ses différentes versions, figure en annexe au présent mémoire.

<sup>168</sup> Traduit sous le titre *Semiotics and the Philosophy of Language* et publié la même année (v. p. 68-86, 103, 117, 164 et s.). Si l'on s'en réfère à l'introduction de la version française de *Lector in fabula*, cet

consulter *I limiti dell'interpretazione* (1990)<sup>169</sup>, *A Theory of Semiotics* (1976)<sup>170</sup>, et l'article « La surinterprétation des textes » (1996)<sup>171</sup>.

Il faut en outre préciser que de multiples aspects de la pensée exprimée par Eco dans les publications citées ci-dessus se retrouvent sous quelque forme dans de nombreuses autres de cet auteur, telles, *Misreadings* (1993), *Serendipities : Language and Lunacy* (1998), *Kant and the Platypus : Essays on Language and Cognition* (2000), *Experiences in Translation* (2001), et même des œuvres anciennes comme son *Opera aperta* de 1962. Cela n'est d'ailleurs pas pour surprendre, étant donné qu'Eco, comme nous l'avons indiqué, a entretenu certaines idées constantes tout au long de son parcours. Mais il en résulte qu'idéalement et en bonne logique, il faudrait avoir examiné l'intégralité de ses œuvres, une par une, pour être certain de ne rien oublier quant à la constance ou à l'évolution de ses théories. Une entreprise aussi héroïque étant bien loin de notre portée, nous nous en tiendrons sagement aux trois premiers des ouvrages précités.

Avant que puisse être abordé l'examen de détail des opérations prévues dans le modèle de coopération textuelle d'Eco, en suivant le diagramme mentionné précédemment, certains préalables sont à examiner :

- les questions afférentes aux langues dans lesquelles les œuvres d'Eco ont été publiées et sont disponibles;
- l'ordre de présentation des idées d'Eco;
- la terminologie générale et le style d'Eco;
- enfin, les caractéristiques générales de son diagramme.

#### **SOUS-SECTION 1 – LES QUESTIONS AFFÉRENTES AUX LANGUES DANS LESQUELLES SES ŒUVRES ONT ÉTÉ PUBLIÉES ET SONT DISPONIBLES**

Nous avons dû faire face dès le départ au problème de déterminer à quelles éditions des œuvres d'Eco il convenait de nous référer. En effet, ses théories, ainsi que le diagramme qui en annonce les thèmes, sont exposés en deux ou trois langues, à savoir, pour les deux principaux ouvrages, en italien et en français (*Lector in fabula*), et en anglais (*The Role of the Reader*), et en autant de versions qui comportent des différences souvent marquées de l'une à l'autre pour ce qui est des commentaires qui les accompagnent. Il en est de même pour deux des autres ouvrages

---

ouvrage a aussi été publié en français, après 1984.

<sup>169</sup> Traduit en français sous le titre *Les limites de l'interprétation* (1990; v. p. 28-35, 133, 160, 213 et passim), ainsi qu'en anglais (*The Limits of Interpretation*), en une version qui diffère des deux autres.

<sup>170</sup> Ouvrage rédigé directement en anglais (v. p. 129 et s.).

<sup>171</sup> Publié dans *Interprétation et surinterprétation* (p. 62 et s.).

précités (*Semiotica e filosofia del linguaggio/ Semiotics and the Philosophy of Language; I limiti dell'interpretazione/Les limites de l'interprétation*). De sorte que la consultation d'au moins cinq ouvrages représentant en tout huit versions d'ouvrages d'Eco s'impose si l'on veut acquérir une compréhension globale de sa théorie de la coopération textuelle. Ce sont les principaux, soit les trois premiers cités, qui retiendront ci-après notre attention.

En ce qui concerne tout particulièrement le diagramme, si ses trois versions précitées étaient identiques, nous pourrions nous référer simplement à la version française. Mais étant donné les différences qu'elles comportent, nous sommes amenée à recourir souvent, conjointement et comparativement, aux trois versions en question<sup>172</sup>.

*Lector in fabula* – Cet ouvrage, qui est le principal, a présenté des problèmes en raison de sa publication en deux versions. D'une part, la version française de l'une des cases du diagramme qu'elle contient (p. 93) présente une importante différence terminologique avec la version en italien (et aussi avec la version en anglais figurant dans *The Role of the Reader*), laquelle différence, sur laquelle nous reviendrons, présente des implications de fond. D'autre part, cette version française procède d'une optique traductionnelle ultra-littéraliste. Il se peut que cette manière de procéder ait résulté d'instructions d'Eco lui-même, mais comme la terminologie employée en italien est elle-même loin d'être limpide (v. sous-section 3 ci-après), des formulations cryptiques italiennes rendues de façon tout aussi étroitement absconse<sup>173</sup> ont produit un français d'aspect étrangement artificiel en même temps qu'une phraséologie très difficilement pénétrable pour le lecteur qui n'aurait que *Lector in fabula* (fr.) à sa disposition. C'est pourquoi nous avons recouru parfois au texte en italien dans l'espoir d'éclairer la compréhension de sa version française, et surtout, à l'ouvrage mentionné ci-après.

*The Role of the Reader* – Seule une version en anglais de cet ouvrage existe à notre connaissance, bien qu'il soit annoncé comme étant constitué de six essais écrits en italien entre 1959 et 1971. Son Introduction, qui est de l'année même de la publication (1979), en est la partie d'intérêt fondamental en ce qui nous concerne, car elle contient une longue description du modèle de coopération textuelle d'Eco (p. 3-43), assortie d'une version anglaise de son diagramme (p. 4). Ce dernier est certainement une traduction de celui qui figure dans la version italienne de *Lector in fabula* (1977-1979), car les titres des cases sont identiques<sup>174</sup>. Il comporte

<sup>172</sup> C'est pour la même raison que, dans notre analyse du diagramme, nos sous-titres sont bilingues ou trilingues, autant que de besoin (en italien, en anglais et en français, dans cet ordre).

<sup>173</sup> Ex. : strutture di mondi : structures de mondes; passeggiate inferenziali : promenades inférentielles; estensioni parentetizzate : extensions parenthésisées; individuazione di topic : identification du topic (sic); narcotizzazione di proprietà : narcotisation de propriétés, etc.

<sup>174</sup> Ex. : codici e sottocodici : codes and subcodes.

néanmoins avec les deux versions précédentes plusieurs différences, qui semblent être des précisions ou des retouches auxquelles Eco a dû penser sur le tard. D'une façon générale, l'introduction de cet ouvrage, étant largement un résumé de *Lector in fabula* (it. et fr.) et bénéficiant d'un style plus concis et approachable, nous a fourni des éclaircissements très utiles.

*Semiotica e filosofia del linguaggio* – Ce troisième ouvrage fournit un autre exemple des difficultés de s'y retrouver dans la nature et les contenus comparés des différentes moutures des œuvres d'Eco. On pourrait présumer que l'édition anglaise est la traduction de l'édition italienne, d'autant que la version anglaise porte le titre similaire *Semiotics and the Philosophy of Language*. Mais on s'avise vite, en scrutant les introductions et les textes qu'il s'agit de deux ouvrages fort distincts, et non pas, pour le second, d'une traduction en anglais de l'édition italienne<sup>175</sup>. On peut ajouter que certaines parties de *Semiotics and the Philosophy of Language* sont tirées de *The Role of the Reader* (lequel était lui-même déjà composé d'essais divers publiés précédemment), et qu'Eco présente le premier ouvrage nommé comme étant une « réorganisation » d'une série d'entrées rédigées en italien et publiées dans l'*Enciclopedia Einaudi* entre 1976 et 1980<sup>176</sup>, concernant des concepts ayant, selon lui, dominé toutes les discussions relatives à la sémiotique : signe, signification, métaphore, symboles, codes, etc. C'est pour cette raison que, malgré le flou général de la matière, nous avons relevé dans l'une ou l'autre des versions de *Semiotics and the Philosophy of Language* certains commentaires utiles – notamment dans la version italienne de l'ouvrage, dans les chapitres « Segno e inferenza » et « Dizionario versus enciclopedia », où il est question de l'emploi qu'Eco fait des termes figurant dans ces titres de chapitres, et des concepts d' « intension » et d' « extension » (intensione/estensione).

## SOUS-SECTION 2 – L'ORDRE DE PRÉSENTATION DES IDÉES D'ECO

La sous-section précédente concerne essentiellement des questions d'ordre éditorial : la question des différentes langues dans lesquelles un ouvrage a paru, ce qui en implique plusieurs éditions, lesquelles sont assorties de variantes ou de différences plus accusées; elle concerne aussi l'existence d'ouvrages distincts parus en des langues différentes et portant sur les mêmes thèmes; et enfin, l'ordre dans lequel ont paru les différents écrits traitant de ces mêmes sujets.

<sup>175</sup> Ainsi, cette dernière comprend cinq chapitres, et la version anglaise, sept; certains titres de chapitres leur sont communs, mais d'autres ne figurent que dans un seul; et surtout, les contenus des chapitres portant un titre similaire dans les deux versions sont vastement différents, ce qui donne à croire que la version italienne n'a servi que de base assez lointaine à celle en anglais, et consiste en fait en un remaniement complet. Aucune indication ne figure dans l'un ou l'autre ouvrage pour expliquer cette communauté de titre avec une dualité de contenus.

<sup>176</sup> Cette indication se retrouve dans la Note introductive de l'ouvrage (p. vii de la version italienne; p. ix de la version anglaise).

Un autre type de problème qui se pose constamment lors de la lecture de ces ouvrages est celui de l'inadéquation fréquente entre **a/** l'ordre dans lequel les thèmes et sous-thèmes sont annoncés dans le diagramme – ordre qui découle du sens de la lecture (du bas vers le haut), indiqué par le numéro affecté à chaque case dans *The Role of the Reader*, ordre qui correspond indubitablement à une logique (v. infra, sous-section 4, § 1), et **b/** l'ordre dans lequel ces thèmes et sous-thèmes sont traités dans les développements qui accompagnent ledit diagramme - ordre devant également correspondre à une logique. Autrement dit, il s'agit de l'organisation interne des développements en question.

Pour la clarté de ce qui suit, indiquons brièvement que comme l'indique un coup d'oeil au diagramme, quelle qu'en soit la version (v. annexes), il comporte **a/** trois cases groupées dans sa partie inférieure, qui constituent un premier niveau de la démarche d'Eco (1. Expression; 2. Codici e sottocodici / Encyclopédie; 3. Circonstances d'énonciation); **b/** un ensemble d'autres cases, qui constituent le deuxième niveau de réflexion, et qui sont disposées en deux colonnes respectivement sous-titrées « Intensions » et « Extensions ».

Comme nous l'avons noté, Eco reprend les mêmes sujets, d'un ouvrage ou d'une version d'un ouvrage à l'autre, mais selon des modalités très variables. Les traductions assez fidèles (comme celle des textes de *Lector in fabula* [it.]) ou la reproduction de textes déjà publiés ne posent évidemment pas de problèmes pour suivre la pensée d'Eco, mais certaines situations en compliquent l'exercice :

- \* Remaniements de textes précédents, voire réfection profonde de leur matière par adjonctions, changements de fond, présentations différentes, suppressions - tous cas de modifications non expliquées que l'on ne peut constater qu'en se livrant à des consultations comparatives, et sur les raisons desquelles on ne peut que spéculer.
- \* Absences de traitement d'un thème ou d'un sous-thème, alors qu'ils sont pourtant annoncés dans le diagramme.
- \* Cas particulièrement ardu à interpréter : ceux où l'ordre de présentation de thèmes et de sous-thèmes dans le diagramme ne correspond pas à l'ordre dans lequel on trouve des explications à leur sujet dans le cours des développements explicatifs, ce qui donne à penser, soit que la logique du diagramme a été perdue de vue, soit que d'autres priorités que celles qui y sont annoncées ont pris le pas sur ces dernières en cours de route. Dans de tels cas, on peut s'interroger sur la valeur que l'auteur a conférée aux numéros d'ordre des cases (v. notre Fig. 7).

Étant donné la valeur intrinsèque réelle des théories d'Eco, on peut regretter de tels cas de cohérence déficiente, qui gênent l'interprétation du diagramme. Quelques exemples eu égard à ce dernier :

\* Dans *Lector in fabula*, le diagramme est pourvu d'un titre (*Niveaux de coopération textuelle*), qui est aussi celui du chapitre IV de l'ouvrage). Dans *The Role of the Reader*, le diagramme est sans titre, sauf à conjecturer que celui de la section où il est commenté (*Textual levels. A theoretical abstraction*) en fait office.

\* Dans *The Role of the Reader*, l'importante case de premier niveau « Codes and subcodes » ne fait l'objet d'aucun commentaire explicatif autonome (contrairement à ce qui est le cas dans la case Codici e sottocodici / Encyclopédie de *Lector in fabula*). Ce thème n'est traité que dans le développement concernant la case « Discursive Structures », laquelle relève du deuxième niveau de la réflexion d'Eco (puisque'elle est l'une des quatre cases figurant sous l'en-tête « Intensions »). De sorte qu'on ne sait trop si le thème « Codes and subcodes/Encyclopédie » relève pour Eco du premier niveau (conformément à la structure du diagramme et à la place du commentaire de *Lector in fabula*), ou bien du deuxième niveau (conformément à l'endroit où il en est traité dans *The Role of the Reader*).

\* Dans *Lector in fabula*, la section d'explication de la case « Extensions parenthésisées » se trouve insérée au milieu des commentaires d'accompagnement consacrés au premier niveau de la démarche, bien que dans le diagramme, cette case figure dans la partie consacrée au second niveau de réflexion (colonne « Extensions »)

\* Divers sous-thèmes annoncés dans une case donnée se trouvent traités dans un commentaire dont le titre indique qu'il concerne une autre case – et qui ne suivent donc pas le déroulement du diagramme.

### **SOUS-SECTION 3 – LA TERMINOLOGIE GÉNÉRALE ET LE STYLE D'ECO**

Nous reconnaissons qu'une science nécessite un métalangage, mais autre chose nous paraît être l'emploi de nombre de termes ou d'expressions de sens problématique lorsque leur auteur s'abstient de les accompagner de définitions construites et précises. Certes, des sections ou sous-sections des ouvrages d'Eco sont intitulées conformément à la terminologie du diagramme, mais les développements que l'on y trouve consistent généralement, non pas en explications de base des termes et expressions employés, mais en gloses et en commentaires sur la genèse ou la fonction du concept qu'ils désignent. Autrement dit, l'auteur passe directement à l'emploi de termes et expressions de son cru comme si le lecteur ne pouvait manquer de capter d'office leur sens très particulier, et qu'il n'y avait donc pas à les définir. Il en est ainsi de formulations telles extensions parenthésisées, réduction de scénarios, individuation.implicature conversationnelle,

références non compromettantes, aimantation de propriétés, paralexèmes, narcotisation de propriétés, mondes épistémiques, éléments tonémiques, mondes graves, mécanisme sémantique des co-indexicalités, lire de façon symptomale, une vision schizomorphe, la notion husserlienne d’Abschattung, notre in-der-Welt-sein, la Lebenswelt, ens rationis, modus ponens, eidetic imagination, topos, rhetorical entymeme, code proaïrétique, constructions doxastiques, isotopies discursives transphrastiques à disjonction syntagmatique », etc. (L.F., p. 125 et passim), ou même de mots simples employés en dehors de leurs sens courants, tels que « scénario », « extension », « individu », « matrice », « dictionnaire » et « encyclopédie ». Pour ce qui est, par exemple, de ces deux derniers, il faut se livrer à de véritables lectures de type exégétiques et répétées des assez longs développements qui leur sont consacrés pour parvenir à comprendre à peu près le sens que leur donne l’auteur.

Dans d’autres cas, Eco fournit de réelles définitions, mais en une phraséologie si abstraite ou savante qu’elles laissent le lecteur sur sa faim d’explications et donnent l’impression de paraphrases circulaires, tournant sur elles-mêmes en ce sens qu’une abstraction se trouve expliquée au moyen d’une seconde abstraction. Il en est ainsi lorsqu’il écrit « Nous appelons manifestation linéaire d’un texte sa surface lexématique », ou « L’isotopie aurait donc des fonctions de désambiguïsation transphrastique ou textuelle ». En fait, des œuvres aussi exigeantes et d’une telle intrication que celles d’Eco auraient mérité un glossaire.

De façon plus générale, c’est-à-dire au delà de la terminologie employée proprement dite, le style d’Eco ne reflète pas de préoccupation de faciliter la compréhension de ses exposés, et est abstrus, à tel point qu’un parti-pris d’herméticité semble souvent affecter sa pensée<sup>177</sup>. C’est ainsi qu’il déclare qu’un énoncé « a besoin d’un co-texte actuel car le texte possible était inchoativement ou virtuellement présent dans le même spectre encyclopédique des sémèmes qui le composent » (L.F., p. 21), ou qu’il faut se demander « s’il est légitime d’emprunter, dans le cadre d’une sémiotique des textes narratifs, la notion de « monde possible » à la logique modale où elle a été élaborée pour éviter une série de problèmes liés à l’intensionnalité en les résolvant dans un cadre extensionnel » (L.F. p. 161). Toutes observations qui pourraient bien légitimer l’application à *Lector in fabula* ou à *The Role of the Reader* de la réflexion de Ludwig Wittgenstein dans la préface de son *Tractatus logico-philosophicus* : « Il se peut que ce livre ne

<sup>177</sup> Certains des énoncés d’Eco semblent même être marqués d’une affectation d’intellectualisme ou d’élitisme, tels que ceux où il fournit des citations grecques ou latines sans en fournir la traduction. Ex. : « Too many things are signs [...] Is the sign “*res, praeter speciem quam ingerit sensibus, aliud aliquid ex se faciens in cognitionem venire*” (Augustine, *De Doctrina Christiana*), or [...] is the sign something by which we indicate objects or states of the world? » (*Semiotics and the Philosophy of the Language*, p. 18). D’autres longues citations latines non traduites se rencontrent çà et là (p. ex., pp. 142 [texte de Spinoza] et 143 [auteur non nommé]).

soit compris que par celui qui aura lui-même déjà pensé les pensées qui y sont exprimées – ou des pensées analogues »<sup>178</sup>. L'interprétation de la pensée d'Eco est donc plutôt ardue, et nous avons seulement fait de notre mieux pour essayer d'en démêler les fils.

#### SOUS-SECTION 4 – LES CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES DU DIAGRAMME D'ECO

##### § 1 – *Les numéros d'ordre*

Les cases des versions du diagramme présentées dans *Lector in fabula* en italien et en français ne comportent pas de numéros d'ordre. Par contre, dans *The Role of the Reader*, ouvrage qui, comme nous l'avons signalé, a été rédigé postérieurement à la version italienne du premier nommé, Eco affecte à chacune des dix cases du diagramme un numéro d'ordre, disant établir ainsi « the hierarchy of operations performed to interpret a text [...] for the sake of comprehensibility » (R.R., p. 13). Il est possible qu'en s'abstenant de toute numérotation dans la version italienne de *Lector in fabula*, Eco ait voulu signaler qu'il laissait le champ entièrement libre à une lecture non linéaire, puis qu'il se soit avisé de la difficulté pour le lecteur de s'y retrouver dans ce qu'il a appelé dans ce même ouvrage « un va-et-vient épuisant » (p. 89) et ait opté en conséquence pour une numérotation interne du diagramme dans *The Role of the Reader*. Il a dû ensuite, pour une raison de cohérence traductologique avec la version italienne de *Lector in fabula*, reprendre l'absence de numérotation dans la version française de cet ouvrage. Il faut remarquer que la fonction de commodité conférée par Eco à cette numérotation n'est peut-être pas très importante à ses yeux, étant donné les commentaires qui suivent concernant la possibilité de sauter par-dessus certaines étapes ou de revenir de l'une à l'autre.

Toujours est-il, en ce qui nous concerne, que nous avons jugé justifié pour plusieurs raisons de nous fier au principe de l'affectation d'un numéro d'ordre à chacune des cases et de structurer en conséquence notre propre analyse. D'une part, une telle affectation exprime le dernier choix d'Eco et ce choix est donc, en bonne logique, le plus fiable quant à l'état de sa pensée. D'autre part, cette numérotation correspond à la démarche la plus fréquente d'un lecteur confronté à un processus de cette nature. En effet, ce lecteur ne procède pas, en général, de façon désordonnée à l'interprétation d'un texte, et tend à adopter une démarche progressive. Une telle numérotation présente un autre avantage : permettre de constater que le diagramme est à suivre du bas vers le haut, pour autant que l'on en arrive à cette conclusion parmi les méandres de la pensée d'Eco<sup>179</sup>.

<sup>178</sup> L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, trad. de l'allemand par P. Klossowski, 1961, p. 39.

<sup>179</sup> Une démarche qui nous semble caractéristique de la pensée d'Eco consiste à émettre une opinion, puis à la faire suivre de restrictions, puis de restrictions quant à ces restrictions, et ainsi de suite. Il

Toutefois, la numérotation proposée dans *The Role of the Reader* n'est pas sans susciter certaines réserves, qui nous ont amenée à proposer, à titre indicatif et complémentaire, une version du diagramme comportant trois modifications, bien que nous tenions ledit diagramme pour valable en son principe :

a) Eco affecte respectivement les numéros 3, 1 et 2 aux cases Expression, Codes and subcodes (Encyclopédie) et Circumstances of utterance (Circonstances d'énonciation), sans d'ailleurs fournir d'explications. Nous ne voyons pas la justification d'un tel ordre étant donné que toute la démarche d'interprétation d'Eco part de cette case Expression marquée du chiffre 3, ce qu'il déclare lui-même : « The only way in which Figure 03 presumably portrays a case of textual interpretation is in the fact that *it necessarily starts from box 3 (linear text manifestation) and that one cannot jump from box 3 to the others without relying at least on box 1* [...]. La logique de ce commentaire devrait suffire pour numéroter comme suit les trois cases en question : Expression : 1; Encyclopédie : 2; Circonstances d'énonciation : 3.

b) Comme la lecture du diagramme s'effectue du bas vers le haut et doit donc suivre l'ordre successif des opérations, dont la première est annoncée au moyen de la case « Expression », celle-ci devrait se trouver tout en bas du diagramme, ce qui implique que les flèches à sens unique qui en partent seraient dirigées vers le haut (c.-à-d. vers les cases renumérotées 2 et 3 selon notre proposition (v. ci-après, § 2 – Les flèches).

c) Nous avons adopté dans notre analyse une présentation groupée pour les quatre cases relatives aux structures du texte (4, 6, 8, 9 dans *The Role of the Reader*; de 4 à 7 selon notre proposition), qui figurent sous le sous-titre *Intensions*, puis, procédé de même pour les trois cases (5, 7, 10; 8, 9 et 10 selon notre proposition) figurant sous le sous-titre *Extensions* – ceci pour nous mener à aborder d'une façon groupée les deux ordres de préoccupations en question, si cela s'avère opportun.

## § 2 – Les flèches

Les dix cases du diagramme, dans toutes ses versions, sont reliées par des flèches, desquelles la fonction n'est pas d'annoncer le processus logique d'une interprétation idéale, mais seulement de marquer l'interdépendance des opérations attendues du lecteur. Ces flèches présentent deux significations :

---

écrit ainsi d'abord, comme nous le mentionnons, que sa numérotation se justifie par un souci de compréhensibilité; mais il énonce ensuite : « my diagram *does not necessarily* reflect the real steps made by the interpreter » (op. cit., p. 14); puis, commentant la façon dont la lecture a lieu, il déclare, comme nous l'indiquons également ci-dessus : « [...] textual interpretation [...] *necessarily starts from box 3* ... » (op. cit., p. 15). Cette forme de pensée fluctuante et sinueuse le mène également à écrire, au sujet d'un commentaire sur *Les Chats* de Baudelaire, « There is only one tenable objection to my objection to the objection of Levy-Strauss... » (R.R., p. 4).

- La plupart d'entre elles sont doubles et en sens inverse l'une de l'autre, disposition graphique par laquelle Eco exprime que l'esprit du lecteur peut rester dans une situation de va-et-vient continué entre deux cases données;
- La compréhension d'un texte peut avoir lieu en passant directement d'une case à n'importe quelle autre, de sorte que le lecteur est vu comme étant à même de formuler des hypothèses dès le début de la lecture du texte, et tout au long de ladite lecture. En d'autres termes, ces flèches indiquent que la compréhension se produit le plus souvent en passant d'une case à une autre case qui lui est adjacente (comme le veut la structure du diagramme et les numéros des cases), mais n'est pas nécessairement une telle activité linéaire de passages obligés d'une case donnée à une autre case également donnée. Le lecteur peut sauter par-dessus une étape ou l'autre<sup>180</sup>.

Il est enfin à remarquer que l'affirmation d'Eco selon laquelle « *tous les niveaux et sous-niveaux [...] peuvent être atteints par de grands sauts* »<sup>181</sup> n'est pas tout à fait exacte, et ce, non pas seulement parce qu'Eco édicte la nécessité de partir de la case « Expression », mais aussi pour les raisons suivantes :

- D'une part, on constate l'absence d'une flèche entre les cases « Codes and subcodes » (Encyclopédie) et « Circumstances of utterance » (Circonstances d'énonciation), ce qui étonne, car le bagage cognitif préalable que représente en gros la première de ces cases peut sans nul doute être mis à profit pour élucider les « circonstances d'énonciation ». Cette observation supposerait une flèche à sens unique reliant la première case nommée à la seconde.

<sup>180</sup> Cf. *Lector in fabula*, p. 88-89. Eco parle d'une « abondance de flèches dans des directions opposées [...] qui n'indiquent aucune direction », de pures « cases métatextuelles », et de « grands "sauts" » (*ampli balzi*) que le lecteur peut faire « sans nécessairement devoir parcourir des sentiers obligatoires, case par case ». Un concept de « va-et-vient » présentant des analogies avec celui qui est avancé par Eco a été exprimé par Jean Delisle dans son ouvrage *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, mais présente des différences avec celui d'Eco : « [...] au moment de la reformulation d'idées, il y a un va-et-vient incessant entre le sens "immatérialisé" qui cherche à s'extérioriser, et les formes linguistiques disponibles propres à le manifester. Cette navette se poursuit jusqu'à la découverte d'une adéquation satisfaisante entre le sens et une forme linguistique donnée » (L.F., p. 78). Il s'agit donc bien pour Delisle, comme l'explique Georges L. Bastin (« La traduction, activité onomasiologique : quelques considérations pédagogiques », dans *La formation à la traduction professionnelle*, 2003, p. 86-87), d'une « suite non linéaire d'étapes, une exploration des ressources expressives par plusieurs biais ». Il faut cependant souligner que l'analogie évoquée a ses limites. D'une part, le point de vue de J. Delisle concerne exclusivement, comme il se doit, le processus de la traduction. D'autre part et surtout, il porte restrictivement sur l'étape dudit processus constituée par la reformulation. Autrement dit, il concerne en fait l'activité de rédaction. G. Bastin distingue en effet, dans sa description du processus de traduction dû à J. Delisle, « une douzaine d'objectifs d'apprentissage qui sont plus précisément d'ordre rédactionnel et qui sont d'une utilité incontestable à l'heure de pratiquer ou de faire pratiquer la réexpression ». Eco, au contraire, prône une lecture et une compréhension non linéaires d'un texte, en se plaçant bien au-delà du cas particulier des textes à reformuler en une langue d'arrivée. Corollairement, on peut évoquer la théorie de l'interprétation élaborée, promue et enseignée à l'ÉSIT, qui été a longuement exposée (et endossée) par F. Plassard (v. « La compréhension selon le modèle interprétatif de la traduction ». op. cit., p. 106-137). Le processus de la compréhension énoncé dans cette théorie ne correspond qu'en partie à celui d'Eco, qui est sensiblement plus globalisant quant à son application.

<sup>181</sup> *Lector in fabula*, p. 89. La mise en italique est de nous.

- D'autre part, la case « World structures » (Structures de mondes) est reliée de façon asymétrique et sans explication aux deux cases « Elementary ideological structures » (Structures idéologiques) et « Actantial structures » (Structures actanciennes), contrairement à toutes les autres cases, qui sont reliées à celles qui les entourent par deux flèches à double sens l'une de l'autre. Ainsi, les cases « Elementary ideological structures » et « World structures » ne sont reliées que par une seule flèche, qui va de la première vers la seconde; tandis que les cases « Actantial structures » et « World structures » ne sont reliées que par une seule flèche, qui, au contraire, va de la seconde vers la première. On ne voit guère pourquoi un lecteur pourrait aller des « World structures » aux « Actantial structures », mais non pas vers les « Ideological structures ». Nous avons ajouté les flèches mentionnées dans notre proposition de version amendée du diagramme (voir Fig. 7).

### SECTION III – ANALYSE DU MODÈLE DE « COOPÉRATION TEXTUELLE » D'UMBERTO ECO

Rappelons que le modèle d'interprétation des textes annoncé par Eco comme constituant un modèle de « coopération textuelle » se présente sous deux formes : a) le diagramme précité qu'il intitule *Niveaux de coopération textuelle*, et qui est formé d'une dizaine de « cases »; b) une multiplicité de commentaires qui forment l'essentiel de la matière de *Lector in fabula* et de l'introduction de *The Role of the Reader*, et qui se rencontrent aussi dans *Semiotics and the Philosophy of Language* et dans d'autres de ses ouvrages, sans pour autant constituer une élucidation coordonnée ou complète des éléments du diagramme.

Notre objectif est de présenter ci-après une explicitation aussi précise que possible dudit diagramme à l'aide des différentes sources disponibles, selon le schéma suivant :

- Analyse du titre du diagramme et du chapitre où celui-ci est présenté dans *Lector in fabula*, soit *Niveaux de coopération textuelle* (sous-section 1).
- Examen de détail des différents « niveaux » en question, tels qu'ils sont énoncés dans le diagramme, en abordant successivement les deux grandes phases qu'Eco distingue parmi eux :
  - \* une première phase, sans titre, qui groupe trois cases : *Expression; Codes and subcodes/Encyclopédie; Circonstances de l'énonciation* (sous-section 2);
  - \* une seconde phase, présentée sous l'appellation *Contenu actualisé* et qui comporte sept cases disposées en deux colonnes intitulées *Intensions* (4 cases) et *Extensions* (3 cases) (sous-section 3).

## SOUS-SECTION 1 - LE TITRE DU DIAGRAMME D'ECO FOURNI DANS LECTOR IN FABULA : NIVEAUX DE COOPÉRATION TEXTUELLE

### § 1 - *Coopération textuelle*

Eco emploie en alternance les expressions « coopération textuelle » (comme titre de son diagramme et dans le titre du chapitre 2 de *Lector in fabula*<sup>182</sup>) et « coopération interprétative » (dans le sous-titre de ce même ouvrage : « Coopération interprétative dans les textes narratifs »), et ce, pour l'un et l'autre, dans le même sens de base, point sur lequel nous reviendrons au sujet de la dénomination *contenu actualisé*. Il s'agit, en l'exprimant ici de façon très sommaire, du fait que le lecteur *coopère* avec le texte lui-même, et aussi avec son auteur (car Eco se réfère également à la façon dont un texte est produit – L.F., p. 10), pour donner au texte un (ou plusieurs) sens, ou en d'autres termes, pour l'interpréter.

Les concepts de compréhension, d'interprétation et de coopération sont, de fait, omniprésents et se chevauchent sémantiquement dans l'œuvre d'Eco. C'est ainsi qu'il évoque « l'intervention *interprétative* du destinataire » (L.F., p. 8) et la « mécanique de la *coopération interprétative* »; qu'il assigne à *Lector in fabula* les objectifs d'étudier la narrativité « en tant qu'*interprétée* par un lecteur *coopérant* » et « d'expliquer comment on *comprend* un texte » (L.F., p. 9) et « [comment] le texte, une fois produit est lu et comment toute description de [sa] structure doit être [...] la description des mouvements de lecture qu'il impose » (L.F., p. 10). Deux sections du chapitre 3 de *Lector in fabula* sont en outre consacrées à cette « coopération » du lecteur<sup>183</sup>.

Il faut remarquer que le titre « Niveaux de coopération textuelle » donné à l'ensemble du diagramme est trop étroit en raison du terme « coopération ». En effet, la première phase de la réflexion d'Eco (c'est-à-dire les trois premières cases du diagramme), qui fait l'objet de notre sous-section 2 ci-après, et dont l'auteur qualifie les éléments de « phases génératives » (L.F., p. 88), se situe en dehors de la démarche dite « coopérative », car à ce stade génératif, il n'y a encore eu aucune coopération du lecteur, ni même réception interprétative de sa part. Qui plus est, la question se pose de savoir si les opérations placées sous l'en-tête « Intensions » constituent de la coopération au sens du texte de la part du lecteur, ou au contraire, ne relèvent que de la simple compréhension. Il aurait donc convenu de choisir un titre suffisamment globalisant.

<sup>182</sup> Op. cit., « Peirce : Les fondements sémiotiques de la coopération textuelle », p. 32.

<sup>183</sup> Op.cit., sections 3.1. « Le rôle du lecteur », et 3.5.. « Auteur et lecteur comme stratégies textuelles », pp. 64-67 et 78 et 80.

## § 2 – Niveaux

Eco énonce d'abord qu'en ce qui concerne un modèle de texte idéal ou « type », « les théories courantes le représentent d'habitude en termes de niveaux structuraux - diversement conçus comme les stades idéaux d'un processus de génération et/ou d'interprétation »; et il déclare dès après que « la notion de niveaux textuels est [...] assez embarrassante et a déjà suscité un grand nombre de discussions et de propositions » (L.F., p. 88). Puis il en vient à conclure : « Tel qu'il nous apparaît, sous forme de manifestation linéaire, un texte n'a pas de niveaux : ce qui existe a déjà été généré. [...] En réalité, la notion de niveau textuel ne peut être qu'une notion théorique, un schéma métatextuel »<sup>184</sup>. Eco ajoute même que dans son diagramme, « tous les niveaux et sous-niveaux [sont] en fait de simples « cases métatextuelles [et] peuvent être atteints par de grands « sauts » » (L.F., p. 89).

De cette antinomie entre l'appréciation critique de la notion de niveau textuel et l'emploi du terme dans le titre du chapitre en question ainsi que dans celui du diagramme qui l'accompagne, il résulte selon nous que ladite notion est instable dans l'esprit d'Eco, et en fait, sans base solide. Il semble qu'il l'a quand même conservée parce que son diagramme, comme il l'indique, « s'inspire du modèle de niveaux textuels proposé par Petöfi », et qu'il admire ce théoricien pour avoir « plus que tout autre, [examiné] les problèmes extensionnels et intensionnels »<sup>185</sup>. Plutôt que de niveaux, il s'agit d'opérations, ou de mouvements de la réflexion, dont le tout constitue un processus très modérément progressif, en ce sens que, de l'avis même d'Eco, ses différents éléments ne sont pas subordonnés à d'autres en ce qui concerne leur valeur propre.

### SOUS-SECTION 2 – LA PREMIÈRE PHASE (GÉNÉRATIVE) DU MODÈLE D'ECO, ET SES TROIS ÉLÉMENTS

Nous avons mentionné que dans son diagramme, Eco n'a pas donné de titre à la première phase de sa démarche, qui n'est énoncée qu'au moyen de la présence des trois premières cases du diagramme. Mais il est clair que cette phase pourrait être appelée « phase générative », ou « contenu génératif », ou « phase préliminaire à la phase coopérative ». En effet, Eco recourt

<sup>184</sup> Op. cit., loc. cit. Dans *The Role of the Reader* (p. 13), Eco formule des réserves de même teneur quant à la notion de *niveau* : « The notion of textual level is a very embarrassing one. Such as it appears, in its linear manifestation, a text has no level at all ». Dans cet ouvrage, l'auteur ne donne pas à son diagramme le titre de « Textual Levels », ni d'ailleurs aucun autre.

<sup>185</sup> Op. cit., p. 88, et *The Role of the Reader*, p. 14. Cf. Petöfi, J.S. « A Frame for Frames », in *Proceedings of the 2nd Annual Meeting-Berkeley Linguistic Society*. Berkeley: University of California at Berkeley, 1976, p. 91-117.

fréquemment à ce concept en référence aux cases en question, par exemple en parlant de « génération », de « processus génératif », de « moment génératif » (L.F., p. 88, 89), etc., distinguant même explicitement cette première phase du reste de son modèle (appelé « contenu actualisé »), au moyen de l'explication suivante : « [...] il n'est pas dit que les phases interprétatives que nous effectuons pour actualiser l'expression en contenu reflètent les phases génératives » (L.F., p. 88). En d'autres termes, les phases interprétatives sont des phases d'actualisation de ce que les phases génératives ont produit, lesquelles comprennent l'opération appelée *expression*, annoncée au moyen de la toute première case du diagramme (numérotée 3 par Eco, et 1 dans notre proposition). Cette première phase fait partie d'un stade préalable à la coopération textuelle<sup>186</sup>, en dépit du titre du diagramme<sup>187</sup>.

Eco ajoute que c'est à travers ces phases de début qu'« un *projet* de contenu est devenu expression », et il déclare peu après qu'il s'agit d'un « *projet* de processus génératif » (L.F., p. 88), mais il ne s'explique pas sur cette notion de *projet*. Il s'agit peut-être, peut-on spéculer, du simple projet qu'un auteur quelconque forme de s'exprimer, donc avant toute expression, donc en dehors de l'ensemble du processus considéré; dans ce cas, la notion de projet ne renvoie qu'à l'idée ordinaire que quand on écrit, c'est qu'on en a fait le projet. À moins qu'Eco ne vise une potentialité, soit la possibilité que le texte ait un lecteur ou qu'une personne puisse en devenir un. Ce « projet [...] devenu *expression* » nous amène à l'intitulé de la première case du diagramme.

### § 1 – *Expression - Manifestation linéaire du texte/Expression - Linear text manifestation (case n° 1)*

Eco emploie le terme « Expression », au singulier, comme titre de la première case de son diagramme, puis alternativement au pluriel et au singulier dans les commentaires qui l'accompagnent : « Le lecteur applique aux *expressions* un système de règles linguistiques pour transformer les *expressions* dans un premier niveau de contenu... »<sup>188</sup>; « On ne décide

<sup>186</sup> Il est à remarquer à ce sujet que, dans *The Role of the Reader* (p. 15), Eco qualifie cette phase de « lower levels », ce qui est une autre façon de signaler que son diagramme doit en principe se lire du bas vers le haut, ou autrement dit, de la phase générative vers la phase interprétative.

<sup>187</sup> C'est pourquoi nous ne comprenons pas que l'auteur ait pu écrire : « The reader as an active principal of *interpretation* is part of the picture of the *generative* process of the text » (*The Role of the Reader*, p. 4). Le lecteur n'a aucune part à la « manifestation linéaire » en question, qui ne procède que de l'auteur, comme Eco le reconnaît indirectement quand il écrit que, dans un « generative process [...], frequently an author makes decisions concerning the deep semantic structure of his story » (Op. cit., p. 15). Lors de l'étape linéaire en question, le lecteur est censé ne pas même savoir sur quoi porte le texte, et il est dit que celui-ci est encore sans contenu. On ne voit donc pas que le lecteur puisse, dans cette ignorance, être occupé à l'*interpréter activement*.

<sup>188</sup> Op. cit., pp. 92, 94. Cette phrase n'est pas une définition du terme « expression ». Et elle concerne, non pas la case 1 de la phase 1, mais la case 1 de la phase 2 (structures discursives).

d'actualiser un texte que lorsqu'il nous est proposé comme *expression* [...] on ne peut pas commencer à l'actualiser sans charger de contenu *les expressions* » (L.F., p. 89).

Le sens que l'auteur confère à ce terme ne fait l'objet d'aucune explicitation, le seul point clair étant qu'il ne s'agit pas d'expressions au sens de locutions idiomatiques. Par contre, le sous-titre de la case, *Manifestation linéaire du texte*, se retrouve aussi comme titre de la section d'explication de cette même case, et est employé par Eco comme substitut moins abstrait du terme « expression », ayant valeur d'explication, ce que donne aussi à comprendre un commentaire d'Eco sur un texte d'auteur, qu'il fournit dans *The Role of the Reader* : « This text has a *linear manifestation (expression)* to which no content can be ordered [...] <sup>189</sup>. »

Mais la présence de la dénomination d'appoint « manifestation linéaire du texte » n'élucide pas le terme « Expression », dont le sens reste hypothétique. C'est pourquoi il convient, à notre avis, de ne considérer que « Manifestation linéaire », comme dénomination et thème de la case 1, cette expression recevant au moins une certaine explication de la part d'Eco :

« Nous appelons manifestation linéaire d'un texte sa surface lexématique. Le lecteur applique aux expressions un système de règles linguistiques pour transformer les expressions dans un premier niveau de contenu (structures discursives). [...] On peut avoir des textes ne présentant que la seule manifestation linéaire à laquelle aucun contenu ne peut être corrélé. Par exemple ces vers tirés de *Der grosse Lalula* de Christian Morgenstern :

Kroklowafgi? Semememi!  
Seikronto prafliplo.  
Bifzi, bafzi; hulalomi...  
Quasti besti bo...

se présentent comme une manifestation linéaire à laquelle on ne peut faire correspondre aucun contenu actualisable, étant donné que l'auteur ne s'est référé à aucun code existant » (L.F., p. 92-94).

#### Observations :

- Il nous paraît peu utile sur le plan explicatif de renvoyer au concept de « surface lexématique », car cela revient à rendre compte d'une expression de sens indéfini (sinon, pourquoi l'auteur la définirait-il?) au moyen d'une autre expression qui est abstruse pour le commun des lecteurs et qui mériterait d'autant plus une explication sur le sens qu'elle revêt chez Eco que le terme « lexématique », autant comme adjectif que comme substantif, a donné lieu à une galaxie d'emplois différents<sup>190</sup>. À lire certains auteurs, le substantif

<sup>189</sup> *The Role of the Reader*, p. 15. La mise en italique est de nous. Pour le texte d'auteur en question, voir la citation qui suit.

<sup>190</sup> La création du terme « lexématique » est souvent attribuée à A. J. Greimas, qui l'emploie dans son

« lexématique » serait un synonyme de « vocabulaire », mais on le préférerait à ce dernier terme pour des raisons plutôt amphigouriques<sup>191</sup>. Ce n'est visiblement pas dans un tel sens que l'auteur l'emploie.

- Nous nous en tenons donc à indiquer qu'il ressort de l'exemple fourni par Eco que « manifestation linéaire » renvoie simplement à la toute première appréhension par le lecteur du texte *exprimé par un auteur* – en somme, à des alignements de mots qui n'ont pas - ou pas encore - de sens pour le lecteur, une sorte de texte *en surface*, de texte brut, vu mais non encore réellement lu, et encore moins compris. Il peut s'agir de simples jonctions de lettres formant des assemblages ressemblant à des mots, mais qui sont donc dépourvus de tout sens parce qu'ils ne correspondent à aucun code linguistique (comme dans son exemple, ou dans celui de la glossolalie); ou bien de mots existants dans la langue du lecteur, mais qu'il ne comprend pas du tout; ou encore de textes en une langue étrangère (Eco fournit comme autre exemple un texte en langue maori : ka tangi te kiwi, etc.). Eco va même jusqu'à déclarer que le grand nombre de circonstances dans lesquelles un message peut être émis, et l'initiative d'interprétation que possède son destinataire, font de ce message, « (insofar as it is received and transformed into the content of an expression) *an empty form* to which various possible senses can be attributed »<sup>192</sup>.
- Mais il nous semble qu'il peut s'agir aussi, plus probablement, de textes que le lecteur ne cherche pas à comprendre. C'est ce qui ressort d'un commentaire d'Eco figurant dans son

---

ouvrage *Sémiotique; dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (Greimas et J. Courtés, 1979), et dans ses publications précédentes (*Sémantique structurale*, 1966; *Du Sens*, 1970). D'autre part, Eugenio Coseriu a traité des « structures lexématiques », dans un article de 1968, et il a publié un article intitulé « L'étude fonctionnelle du vocabulaire : précis de lexématique » (*Cahiers de lexicologie*, no 29, 2, 1976). Ce terme a été ensuite employé ou adopté par divers auteurs, tels T.A. Van Dijk, Emilio Bonvini, Olga Diaz, Henriette Walter, etc.

Cette popularité du terme n'empêche que selon nos constatations, il est employé sans jamais être accompagné d'une explication construite quant à son sens, comme s'il s'agissait d'un terrain trop flou pour que l'on risque des définitions qui seraient de portée générale. Ce flou nous paraît ressortir de la multiplicité des façons dont les théoriciens emploient le nom, et surtout, l'adjectif, telles que les suivantes : « Dans la perspective de l'étude du lexique d'un auteur, une *lemmisation lexématique* s'impose à un moment donné » (« Le flou en informatique textuelle », T. R. Wooldridge, *Texte*, 13/14 (1993), p. 275-89 Université de Toronto, ); « Prolégomènes de la *lexématique contrastive* français-allemand » (Marc Faure, cours offert à l'Université de Hambourg); « l'entourage tant lexématique que grammatical des mots de base » (Communication de P. Bernard, P. Blumenthal et J.-M. Pierre, Université de Bretagne Sud, 2002); les « *composés à formant lexématique* » (T. R. Wooldridge, *Les débuts de la lexicographie française*, section 2.2.1.2.2. Orthographe et phonétique); « Le thème peut être défini comme un *pôle sémique d'attraction lexématique* » (T. A. Van Dijk, Quelques problèmes à propos d'une théorie du signe poétique. Congrès de sémiotique, Varsovie, 1968, dans J. Rey-Debove, (éd.) *Recherches sur les systèmes signifiants*, La Hague: Mouton, 1973, p.381-392). On rencontre de même « état lexématique », « élément lexématique », « base lexématique », « importation lexématique », « substitution lexématique », etc. – nébuleuse d'emplois qui nous a dissuadée de faire fond sur ce terme pour commenter la pensée d'Eco.

<sup>191</sup> Ainsi est-il expliqué, par Olga Diaz (*Les degrés de la représentation*, p. 37, 1997), que « pour évoquer ce que peut être dans le fonctionnement discursif à la fois le concept et sa formulation, le terme 'lexématique' [lui] a semblé plus révélateur que 'vocabulaire' ».

développement sur les « Circonstances d'énonciation » (qui suit l'étape de l' « expression-manifestation linéaire »), où il est affirmé que le lecteur reçoit des informations extralinguistiques sur la nature de l'acte d'énonciation « *avant même de recourir aux règles linguistiques pour décider de ce que le locuteur est en train de dire* »<sup>193</sup>. Mais dans ce dernier cas, ce dont il peut être question devient opaque, et même insaisissable : un lecteur dont les yeux passeraient sur un texte écrit dans sa propre langue sans qu'il s'intéresse moindrement à le comprendre – pour ainsi dire avec l'esprit vide? Et ce, alors que le tout début d'un contact avec un texte est un instant privilégié d'effort? Eco essaie cependant de conférer une fonction à de tels textes « linéaires », au motif qu'ils peuvent, même s'ils ne correspondent à aucun code, « déclencher des associations phonosymboliques », mais l'argument ne renvoie qu'à des cas des plus marginaux, sinon hypothétiques. Or, il est implicite, dans le commentaire d'Eco, que ledit lecteur ne se contente pas d'une appréhension aussi rudimentaire de ce sur quoi il jette les yeux, puisqu'il ajoute « Le lecteur applique aux expressions un système de règles linguistiques pour transformer les expressions dans un premier niveau de contenu (structures discursives) », de sorte que nous tendons à croire que cette étape de l' « expression-manifestation linéaire », de la façon dont elle est présentée, est une construction de l'esprit, une étape virtuelle, qui se fusionne avec celles de la catégorie des « Intensions ».

- Ce caractère virtuel de l'étape en question nous amène en effet à nous demander si elle n'en escamote pas une autre, réelle celle-là, et qui pourrait la remplacer avantageusement dans la case 1. Ce que nous envisageons ici est une étape de premier contact entre le lecteur et le texte, parcouru des yeux au moins en partie, au cours de laquelle le lecteur, même s'il ne cherche pas à s'assurer de son contenu exact, ne peut éviter de vouloir tirer quelque profit de la vision qu'il en a, d'y voir quelque sens, par exemple en saisissant certains de ses éléments ou en essayant de s'aviser de son thème général. C'est là d'ailleurs la démarche courante suivie par les traducteurs à l'étape de la réception d'un texte dont ils doivent, avant tout, savoir sur quel domaine il porte et pouvoir évaluer son degré de difficulté. Le lecteur peut certainement se contenter alors de conclure que le texte lui est incompréhensible, ou dépasse ses compétences, mais même un tel constat négatif indique qu'il a au moins pris conscience de sa nature, et que son premier contact avec le texte a consisté en une première lecture réelle, si sommaire qu'elle ait été.

---

<sup>192</sup> *The Role of the Reader*, p. 5.

<sup>193</sup> U. Eco. *Lector in fabula*, p. 95-96. La mise en italique est de nous.

## § 2 - *Codici e sottocodici/Codes and subcodes / Encyclopédie (case n° 2)*

### *A. Le choix terminologique entre « codes et sous-codes » et « encyclopédie »*

Les deux titres de la deuxième case du diagramme reflètent chez l'auteur une hésitation terminologique qui s'est traduite par une dualité de termes pour présenter la même notion. Dans la version italienne de *Lector in fabula*, la case est dénommée « Codi e sottocodici », et similairement, dans *The Role of the Reader*, « Codes and subcodes ». Par contre, dans la version française de *Lector in fabula* parue six ans plus tard que les deux précédentes, elle est devenue « Encyclopédie ». Il en est de même pour les titres des sections consacrées à l'explication de la case concernée, le tout amenant à se demander si ce changement exprime une modification de fond de la pensée d'Eco.

L'explication la plus vraisemblable nous paraît tenir au fait qu'Eco a évoqué conjointement le concept de codes et sous-codes et celui d'encyclopédie dans le commentaire consacré à la case « Codi e sottocodici »<sup>194</sup> de la version italienne de *Lector in fabula* :

« Pour actualiser les structures discursives, le lecteur confronte la manifestation linéaire et le système de codes et de sous-codes fournis par la langue dans laquelle le texte est écrit et par la compétence encyclopédique à laquelle, par tradition culturelle, cette même langue renvoie. Ce système complexe de codes et de sous-codes, que nous définirons dans leur ensemble comme étant la compétence encyclopédique est celui qui, dans le *Trattato* (2.12), est représenté par le modèle Q<sup>195</sup>. »

Cet exposé d'Eco présente une ambiguïté. Il commence en effet par dissocier, d'une part, les codes et sous-codes, et d'autre part, la compétence encyclopédique, puisque celle-ci est présentée comme étant l'une des deux sources des premiers. Mais il continue en faisant au contraire fusionner les deux concepts en affirmant que les codes et sous-codes ne sont autre chose que la compétence encyclopédique. Eco a dû s'aviser par la suite de l'aspect contradictoire de cette description, et aussi de la difficulté de justifier qu'il soit question, dans la même explication, de codes/sous-codes et d'encyclopédie, sans que l'on sache s'il s'agit de les assimiler ou de les distinguer. Le concept sémiotique de codes et sous-codes a dû finir par lui apparaître embarrassant, et insuffisamment globalisant pour rendre compte des interrelations entre les nombreux concepts annoncés sous cette dénomination.

Il est aussi à remarquer que lorsqu'il parle de codes et de sous-codes en 1979 dans la version italienne de *Lector in fabula*, il tend à les voir comme produits surtout par la langue. Sans

<sup>194</sup> Op. cit., pp. 72 (le diagramme) et 76-78 (le commentaire).

doute mentionne-t-il dans la citation ci-dessus qu'ils peuvent provenir aussi de la compétence encyclopédique, mais dans *The Role of the Reader*, il omet cette seconde source : « At box 4 [discursive structures] the reader confronts the text linear manifestation with the system of codes and subcodes provided by the language in which the text is written » (R.R., p. 17).

Ce sont ces vacillements qui ont dû conduire Eco, quand il a fait effectuer la traduction en français de *Lector in fabula*, à en faire éliminer toute mention de codes et sous-codes, pour produire le texte modifié ci-après :

« Pour actualiser les structures discursives, le lecteur confronte la manifestation linéaire au *système de règles* fournies par la langue dans laquelle le texte est écrit et par la compétence encyclopédique à laquelle, par tradition, cette même langue renvoie. Ce *système complexe*, que nous définirons dans l'ensemble comme *compétence encyclopédique* est celui qui, dans le *Trattato* (2.12), est représenté par le modèle Q<sup>196</sup>. »

### ***B. Le concept d'encyclopédie***

Le sens dans lequel Eco emploie le terme « encyclopédie » n'est pas sans soulever de nombreux problèmes, tant de terminologie que de contenu.

En premier lieu, il est clair que l'auteur ne prend nullement « encyclopédie » dans son sens propre et courant, malgré quelques références isolées aux encyclopédies qu'il qualifie d'« éditoriales ». Il ne s'agit en effet en rien pour lui d'évoquer « l'ordre encyclopédique » promu par Diderot au sens d'enchaînement des sciences et des idées, ou par Ephraim Chambers, inventeur de la première Cyclopædia, publiée en 1728, et il conteste même les noms que l'on a donnés à ce type d'ouvrage, de même qu'aux dictionnaires : « One must distinguish between the opposition dictionary/encyclopedia as it is intended in the publishing world and the same opposition as conceived in semiotic or philosophical terms [...]. If *so-called* encyclopedias are in *some way* encyclopedic, *so-called* dictionaries are rather impoverished encyclopedias<sup>197</sup>. »

Mais si Eco fournit un développement sous le titre « L'encyclopédie » dans *Lector in fabula* (L.F., p. 99), on est surpris de constater qu'il ne contient aucune description ni définition de ce concept, et qui y figure seulement la mention de la notion parente de « compétence encyclopédique », également non décrite. Tout au plus est-il dit qu'il s'agit d'un système complexe, et dans une note de fin de chapitre, qu'il faut s'en référer à d'autres ouvrages du même

<sup>195</sup> *Lector in fabula* (it), p. 76-77. La traduction et les mises en italique sont de nous.

<sup>196</sup> *Lector in fabula*, p. 99. Les mises en italique sont de nous.

auteur pour en savoir plus : « Pour l'opposition dictionnaire vs encyclopédie, cf. *Trattato*, 2.10 et *Semiotics and Philosophy of Language* » (L.F., p. 31). On se reporte donc à ce dernier et on y trouve effectivement un long chapitre intitulé « Dictionary vs. Encyclopedia »<sup>198</sup>, dont un sous-chapitre « Encyclopedias »<sup>199</sup>, mais sans pour autant y découvrir l'explication de base que l'on pourrait espérer. Les mots « encyclopedia » et « encyclopedic » y figurent en de nombreux endroits, mais y sont employés comme si le sens particulier que leur confère Eco allait de soi. On y rencontre ainsi les expressions « encyclopedic format », « encyclopedic representation », « encyclopedia-like semantics » et « semantic encyclopedia », mais sans explications, et il faut recourir à une lecture par inférences pour comprendre à peu près ce qu'Eco entend par les qualifications « encyclopedic knowledge » et « encyclopedic competence ». Au sujet de ces dernières encore, il ne s'agit pas du sens courant d'expressions telles qu' « un savoir encyclopédique » ou « une culture encyclopédique », dont on sait qu'elles signifient « un savoir extrêmement étendu », ou « des connaissances étendues et variées sur toutes choses »<sup>200</sup>.

Il ressort de *Semiotics and Philosophy of Language* qu'une « encyclopédie », pour Eco, est un acquis essentiellement individuel<sup>201</sup> : tout individu possède une encyclopédie, qui lui est personnelle, qui est donc *son* encyclopédie<sup>202</sup>. Le concept est de nature si individuelle que quand Eco évoque son « lecteur modèle », il l'envisage comme un individu doté de l'encyclopédie nécessaire pour comprendre le texte qu'il lui propose, par opposition à un autre lecteur dont l'encyclopédie ne correspondrait pas à celle postulée par le texte.

Quant au contenu de l'encyclopédie ainsi comprise, envisagé de façon générale, il est de nature globale, en ce sens qu'il correspond à l'expérience totale acquise dans la vie d'une personne, à ce qu'on pourrait appeler un réseau constitué de connaissances au sujet du monde ambiant. Un de ses éléments est la compétence spécifiquement linguistique, qu'elle soit sémantique, vocabulaire, grammaticale ou autre, héritée des conventions propres à un langage donné, qui constitue une sorte de bagage linguistique. Elle couvre aussi toute la connaissance livresque et les interprétations auxquelles elle a donné lieu. Est également inclus dans ce concept l'ensemble des connaissances culturelles de quelque provenance que ce soit, toutes les

<sup>197</sup> *Semiotics and the Philosophy of Language*, p. 47.

<sup>198</sup> U. Eco, *Semiotics and the Philosophy of Language*, p. 46-86.

<sup>199</sup> Op. cit., p. 68-86.

<sup>200</sup> *Le Grand Robert de la langue française*, 2001, et *Trésor de la langue française*, vol. 7.

<sup>201</sup> Eco évoque ainsi le cas d'un mari qui contredit sa femme (« no, honey, it is not a man... ») et qui, par là, « exploits the nature of the encyclopedia in order to achieve a rhetorical effect » (op. cit., p. 79).

<sup>202</sup> Il en résulte que si l'on suit la terminologie d'Eco, une personne peut avoir, en même temps, une connaissance encyclopédique (au sens voulu par lui, selon qui tout individu en a une), et une ignorance encyclopédique, au sens courant d'ignorance totale et universelle, propre à quelqu'un d'inculte, d'ignare.

conventions sociales intégrées ou apprises par l'observation, ainsi que les choix d'ordre affectif.

En plus, énonce Eco,

« [cette encyclopédie individuelle] est virtuellement infinie en ce que chaque terme peut entrer dans un nombre illimité de contextes d'utilisation; elle n'enregistre pas seulement les vérités, mais aussi les croyances au sujet des vérités, des faussetés, des fabulations, des fictions, des légendes; elle n'est jamais terminée, [...]; elle ne nie pas l'existence du savoir systématisé: elle ne fait que montrer qu'un tel savoir ne peut être que provisoire et local, jamais total ni définitif<sup>203</sup>. »

Il reste à se demander si l'emploi très particulier du terme « encyclopédie » fait par Eco est novateur et utile. En ce qui nous concerne, l'expression courante « bagage cognitif » pourrait faire aussi bien l'affaire, une fois comprise comme couvrant à la fois toutes les connaissances et la culture acquises ainsi que les croyances et réactions affectives individuelles. Ce qu'Eco exprime au moyen du terme « encyclopédie » est une réalité déjà connue, qui est certainement incontournable en matière d'interprétation des textes, mais le choix du mot reste contestable.

#### 1/ **Dizionario di base/Basic dictionary/Dictionnaire de base**

Un problème terminologique du même ordre se pose pour l'expression « dictionnaire de base », et dans ce cas encore, les développements qui y ont trait sont loin d'être explicites et clairs. Il ne s'agit évidemment pas des ouvrages portant le nom de « dictionnaire », bien qu'Eco déclare : « À ce sous-niveau [celui du dictionnaire de base, qui est un sous-niveau par rapport à l'encyclopédie], le lecteur recourt à un lexique *du format d'un dictionnaire* »<sup>204</sup>. Le sens de cet énoncé est difficile à saisir, non seulement eu égard au mot « format », mais aussi en raison du commentaire qu'Eco fournit ensuite (L.F., p. 99). En effet, le mot « dictionnaire », tout comme « encyclopédie », est employé dans un sens particulier et désigne une réalité individuelle, à savoir l'ensemble des connaissances linguistiques dont dispose le lecteur. Eco ajoute en effet que le lecteur « identifie les propriétés sémantiques élémentaires des expressions de façon à tenter des amalgames provisoires, au moins au niveau syntaxique (des substantifs qui introduisent un sujet, des verbes qui introduisent une action, et ainsi de suite) »<sup>205</sup>.

Une autre question est de savoir si, par « dictionnaire », Eco vise uniquement les connaissances linguistiques. Or il y a doute sur ce point si l'on s'en réfère à l'un de ses

<sup>203</sup> U. Eco, *Semiotics and the Philosophy of Language*, p. 83-84. La traduction est de nous.

<sup>204</sup> Traduction littérale de l'italien *in formato di dizionario*. On peut seulement penser que l'auteur a voulu dire « de l'importance d'un dictionnaire de base », d'autant que dans *The Role of the Reader*, il est question d'une « semantic representation with the format of an encyclopedia » (p. 19), ce qui évoque aussi l'idée d'importance, ou celle de volume. La mise en italique est de nous.

<sup>205</sup> Op. cit., p. 99-100. V. aussi *The Role of the Reader*, p. 18.

commentaires : « The dictionary is dissolved into a potentially *unordered and unrestricted galaxy of pieces of world knowledge* »<sup>206</sup>. À moins que, par « dissolved », Eco ait voulu dire que le « dictionnaire », comme fonds de connaissances linguistiques, était l'une des nombreuses pièces de la connaissance humaine, et se fondait dans celles-ci.

Quant aux mots de complément « de base », ils semblent simplement renvoyer au fait que le dictionnaire en question est élémentaire quant à son contenu de données linguistiques : « The reader resorts to a lexicon with the format of a basic dictionary and immediately detects the most basic semantic properties of the sememes involved [...] » (R.R., p. 18). On peut cependant se demander comment un dictionnaire, au sens où Eco emploie ce mot, peut à la fois être « de base », et constituer une « galaxie illimitée de connaissances ».

## 2/ Regole di coreferenze/Rules of co-reference/Règles de co-référence

Le commentaire fourni dans *Lector in fabula* au sujet des règles de coréférence<sup>207</sup>, selon lequel « le lecteur peut immédiatement désambiguïser des expressions anaphoriques et déictiques », puis « rencontrera des « ambiguïtés co-référentielles qu'il devra résoudre grâce à l'identification du topic », nous paraît un habillage savant pour exprimer un fait élémentaire, si l'on s'en réfère à l'exemple fourni par Eco : « [...] si, après [une] phrase citée sur Blanche-Neige, suit une phrase du type Elle était très belle [le lecteur] n'aura aucune difficulté à établir que Elle se réfère au sujet féminin de la première phrase. » En somme, si le lecteur rencontre dans un texte une référence quelconque à un animé, ambiguë ou non, il comprendra, en s'aidant par exemple du genre du mot, qu'il s'agit d'un être de sexe féminin, ou masculin; et en se reportant à d'autres parties du texte (c'est-à-dire au contexte), il saura qu'un « elle » renvoie, par exemple, à une princesse. Eco appelle « textual operators » et « textual clues » les éléments contextuels, et « co-textual relations » le fait de s'y reporter<sup>208</sup>. Il s'agit en somme du fait qu'un lecteur cherche à comprendre de qui ou de quoi il retourne par un simple appel à un référent (grammatical, lexical, etc.) ou au contexte.

## 3/ Selezioni contestuali e circostanziali/Contextual and circumstantial selections/Sélections contextuelles et circonstancielle

Par l'expression « sélection contextuelle », Eco vise le choix du lecteur de relier un terme qu'il lit à « d'autres termes appartenant au même système sémiotique » (L.F. p. 18), ou, selon une

<sup>206</sup> *Semiotics and the Philosophy of Language*, p. 68. La mise en italique est de nous.

<sup>207</sup> En italien comme en français, ce terme s'écrit sans tiret : *coreferenza*; *coréférence* (v. *Lector in fabula* [it.], p. 78), et *Le Robert*.

<sup>208</sup> Cf. op. cit., p. 18-19.

autre explication, de relier un terme à une représentation, qu'Eco qualifie de sémantique, laquelle représentation figure dans le bagage cognitif du lecteur (« representation with the format of an encyclopedia »), mais n'est pas exprimée dans le texte : « [...] contextual selections [...] are only virtually present in a given text ») (R.R., p. 19). Eco définit ces représentations comme étant des « coded abstract possibilities of meeting a given term in connection with other terms belonging to the same semiotic systems » (R.R., p. 19), et qualifie de « co-textes » les contextes qui se réalisent par l'effet des sélections contextuelles (L.F., p. 18). Autrement dit, une sélection contextuelle est le fait qu'un terme peut évoquer un ou plusieurs autres termes relevant du même contexte, ou bien une idée ou une réalité quelconque qui s'inscrit aussi dans le contexte en question.

Quant à l'expression « sélection circonstancielle », elle désigne le choix du lecteur d'associer un terme quelconque, qui figure dans son « encyclopédie » à ce qu'Eco appelle une circonstance co-occurente, ou circonstance externe. Ainsi, le lecteur pourra relier le terme anglais « aye » à un vote positif si la circonstance externe est son passage à la Chambre des communes. Dans un texte narratif, une telle circonstance peut se présenter à son esprit tout en étant dissimulée dans le contexte; par exemple, le mot « baleine » peut être associé par le lecteur à un contexte évoquant le personnage de Jonas s'il apparaît dans un récit biblique. Mais dans un tel cas, comme Eco le reconnaît, la sélection circonstancielle se trouve ramenée à une sélection contextuelle<sup>209</sup>.

#### **4/ Sceneggiature (communi e intertestuali)/ Common frames and Intertextual frames/ Scénarios (communs et intertextuels)**

Eco indique que « scénario » est sa propre traduction de « frame », terme au sujet duquel il cite longuement deux théoriciens de l'intelligence artificielle, M.M. Minsky et T.A. Van Dijk, et renvoie aussi à Janos S. Petöfi<sup>210</sup>. Un scénario, au sens où Eco l'entend, est une représentation mentale sous-jacente à un type d'inférence que fait le lecteur. Il consiste en une situation que celui-ci infère d'un texte où elle n'est pas énoncée, et ce, de façon concomitante (c'est-à-dire sans que l'inférence résulte du scénario ou que l'inverse se produise). Par exemple, s'il est écrit qu'un homme lève la main d'un air furieux en marchant en direction d'une femme, l'inférence du lecteur sera qu'il veut la frapper, et le scénario sera celui d'une dispute violente; alors que s'il lève la main dans une réunion, avec un air furieux ou non, l'inférence sera qu'il demande la parole, et le scénario pourra être celui d'une séance d'une assemblée politique (L.F., p. 102-103). Par ailleurs, un scénario peut être erroné ou « malheureux » (L.F., p. 105). Mais il n'est pas avéré que cette distinction que fait Eco, dans les exemples ci-dessus, entre inférence et scénario, qui

<sup>209</sup> *The Role of the Reader*, loc. cit., et *Lector in fabula*, p. 19.

<sup>210</sup> Op. cit., p. 103-104 et et bibliographie.

suppose un double mouvement de l'esprit, corresponde nécessairement à la démarche du lecteur, tant les deux concepts sont liés, et peuvent n'en faire qu'un seul quand le « scénario » est explicitement énoncé. Eco cite ainsi l'exemple « Jean devait organiser un cocktail et il alla au supermarché », et il qualifie le mot « supermarché » lui-même de scénario (« le scénario *supermarché*... »), alors qu'en se référant à ses autres explications, le scénario serait plutôt la représentation mentale du type de marchandises que l'on trouve dans un supermarché (« la notion d'un endroit où les gens entrent pour..., etc. »), et non le concept de supermarché simplement énoncé. Il faut en effet qu'il y ait une représentation mentale, et non pas une énonciation, puisqu'Eco déclare : « [...] un scénario est toujours un *texte virtuel* ou une histoire condensée » (L.F., p. 105).

Eco distingue les scénarios communs et les scénarios intertextuels. Les premiers sont ceux du type ci-dessus, provenant « de la compétence encyclopédique normale du lecteur, qu'il partage avec la majeure partie des membres de la culture à laquelle il appartient » (L.F., p. 108). Les scénarios intertextuels, eux, sont prélevés par le lecteur dans sa compétence intertextuelle<sup>211</sup> (dans laquelle Eco voit « un cas spécial d'hypercodage ») (L.F., p. 105), c'est-à-dire dans sa connaissance d'autres textes, de situations narratives analogues (portant, par exemple, sur des récits de scènes de ménage du même type que celle mentionnée précédemment), ou d'images iconographiques (telles que celles représentant des milliers de mains levées) (L.F., p. 105).

On peut douter de l'utilité d'employer le terme « scénario » pour désigner ce qui ne paraît être qu'une inférence contextuelle ordinaire. Par exemple, si une personne court dans la rue, on pourra en inférer qu'elle est pressée, ou qu'elle prend de l'exercice, ou qu'elle fuit un danger quelconque, selon le contexte, sans qu'on voie un profit évident à extrapoler le sens du mot « scénario »<sup>212</sup> pour lui faire qualifier des inférences aussi communes. D'ailleurs, Eco lui-même ne semble pas sûr du sens qu'il confère à ce mot, bien qu'il affirme assez paradoxalement qu'il désigne une notion très utile :

« Un scénario *semble être quelque chose à mi-chemin* entre une représentation sémémique très « encyclopédique » exprimée en termes de grammaire des cas et un exemple d'hypercodage. Et si cette proposition suscite quelque incertitude quant à sa définition, cela est dû à sa nature encore très empirique. Cependant elle nous semble être très productive parce que, justement, elle a été élaborée pour résoudre *en pratique* les problèmes d'une interprétation textuelle difficile<sup>213</sup>. »

<sup>211</sup> Les traductologues utilisent en général le terme *intertextualité* pour désigner cette relation.

<sup>212</sup> « Scénario » désigne habituellement un déroulement préétabli (action d'un film ou d'un roman, de négociations), et non pas l'interprétation d'une situation existante.

<sup>213</sup> *Lector in fabula*, p. 103. La première mise en italique est de nous.

## 5/ Ipercodifica ideologica/ Ideological overcoding/ Hypercodage idéologique

L'hypercodage idéologique consiste dans le fait que tout lecteur aborde un texte, « à partir d'une perspective idéologique personnelle<sup>214</sup> qui est partie intégrante de son encyclopédie, même s'il n'en est pas conscient »<sup>215</sup>. Plus précisément, la compréhension que le lecteur se forme d'un texte est conditionnée par deux types de facteurs :

- a/ ses partis pris, préventions, idées toutes faites (« ideological bias ») et tendances;
- b/ ses antécédents (« ideological background »)<sup>216</sup>.

Les uns et les autres agissent comme une sorte de prisme et déterminent ce qu'Eco appelle « le niveau de lecture » - lequel n'est autre que « le niveau de sens » que le lecteur prête au texte (L.F., p. 109-110) - lequel n'est autre, en fait, que la façon dont il comprend ledit texte.

Les effets de cet hypercodage peuvent être d'au moins deux types, puisqu'Eco énonce que l'idéologie « can help one to discover or to ignore textual ideological structures », car il faut préciser qu'en matière de structures idéologiques, ce n'est pas seulement le lecteur qui en possède, mais aussi le texte lui-même (et par conséquent, son auteur, aux jugements duquel Eco se réfère)<sup>217</sup>, et que toutes ces structures entrent en jeu dans le processus de compréhension :

- Si un lecteur est idéologiquement en accord avec le texte (« shares the ideological judgements expressed by the text »), l'hypercodage reste virtuel ou sans effet, car le lecteur « is not eager to look for an underlying ideological scaffolding at a more abstract level ».
- Si le lecteur est au contraire en désaccord avec « many of the author's explicit value judgements », il fait intervenir sa propre analyse idéologique pour débusquer ce qu'il estime être sous-jacent aux jugements de l'auteur.
- Mais d'autres effets peuvent résulter de l'hypercodage :
  - Le lecteur peut évidemment commettre une pleine erreur d'interprétation en raison d'une lecture insuffisamment compétente (et non pas comme résultat de préjugés), c'est-à-dire inférer faussement du texte ce qu'aucun de ses éléments ne saurait donner à penser. Il s'agit alors d'un contresens involontaire.

<sup>214</sup> Cette « perspective idéologique personnelle est aussi appelée par Eco, d'une phrase et d'une explication à l'autre, « système idéologique », « compétence idéologique », « position idéologique », « jugements idéologiques », « structures idéologiques », « attitudes idéologiques », etc. (v. *Lector in fabula*, p. 109, et *The Role of the Reader*, p. 22), et dans *A Theory of Semiotics* (1976), « cultural inheritance » et « partial world vision » (p. 290).

<sup>215</sup> *Lector in fabula*, p. 109. Ce « système idéologique », note Eco, fait partie de son bagage cognitif et culturel (son « encyclopédie »).

<sup>216</sup> Cette distinction est formulée par Eco dans *The Role of the Reader*, p. 22.

<sup>217</sup> *The Role of the Reader*, p. 22. La mise en italique est de nous.

- Il se peut aussi que le lecteur ait des conceptions tellement arrêtées, quant à la situation décrite dans le texte, qu'il en vient à l'interpréter délibérément dans un sens déviant (« in the light of "aberrant codes" [...] in spite of the explicit ideological commitment of the author »). Le contresens est alors volontaire.

- Il se peut en outre que le lecteur voie dans un texte plus que ce qu'il ne dit en surface, présupposant qu'un contenu supplémentaire y figure implicitement. Deux possibilités se présentent alors : Le lecteur peut faire erreur (cas dans lequel « the text seems to refuse any ideological commitment »), cette hypothèse étant proche du premier cas cité ci-dessus. Ou bien l'interprétation du lecteur est au contraire bien fondée, et son hypercodage apporte alors une « ideological cooperation », Eco avançant même que, dans cette seconde hypothèse, il se peut que le texte sollicite une telle coopération, ce qui est d'après lui le cas pour des écrits de Bertold Brecht<sup>218</sup>. Mais dans un tel cas, on est loin d'un simple bagage cognitif servant de substrat à une lecture non encore faite, et on se trouve déjà au niveau des « extensions », puisqu'il est question de *coopération* du lecteur, sous la forme d'un apport « idéologique », ce qui dénote, de la part de l'auteur, un mélange des concepts et des étapes.

On peut aussi noter qu'un hypercodage idéologique peut porter aussi bien sur des textes littéraires, tels que des interprétations médiévales de textes de Virgile, une appréhension « prolétaire » des *Mystères de Paris*, ou des œuvres de James Joyce (*Finnegans Wake*) (R.R., p. 22-23), que sur des textes d'information générale (qui ne sont ni littéraires, ni pragmatiques), Eco fournissant l'exemple de « l'interprétation donnée par la presse et les partis politiques [à] des lettres d'Aldo Moro pendant l'emprisonnement qui devait précéder son assassinat » (L.F., p. 84-85 et 109-110).

#### **Observations :**

- On a constaté de tous temps que l'esprit humain pouvait être affecté par des préjugés, parti-pris, idées toutes faites, « pictures in the mind », etc., et il va sans dire qu'un lecteur n'échappe pas à cette « tendance » (mot qu'emploie Eco). En ce sens, le concept d'hypercodage idéologique n'est autre qu'une réalité fort commune et connue, le seul aspect original de ce concept étant de viser spécifiquement l'acte de lecture.
- Eco n'envisage pas, du moins dans ses écrits, la possibilité qu'aucun hypercodage idéologique n'ait lieu, par exemple en raison de la formation intellectuelle ou de la psychologie du lecteur. Sa présentation du sujet donne en effet à penser que pour lui, un hypercodage se produit toujours, dans quelque lecture que ce soit, quasi automatiquement,

comme si tout lecteur était conditionné d'avance par une sorte de déterminisme idéologique incontournable qui l'empêcherait de faire l'effort nécessaire pour faire abstraction de son propre acquis idéologique et culturel. Une confirmation qu'une telle position dogmatique est bien celle de cet auteur aurait été bienvenue, surtout avec les restrictions et contre-restrictions dont Eco est coutumier. Malheureusement, il n'offre aucun éclaircissement à ce sujet, de sorte qu'on se trouve obligé de prendre son point de vue tel qu'il est littéralement énoncé.

À titre de brève conclusion sur l'ensemble de la case « Encyclopédie », on peut admettre sans difficulté que l'énoncé des éléments que contient la case visée est une façon recevable de désigner le bagage cognitif, culturel et affectif d'un lecteur, nonobstant la terminologie particulière adoptée, et le fait que le bagage en question est très variable d'un lecteur à l'autre. Il faut aussi rappeler que ce bagage n'est en rien une étape de la lecture, et se situe en marge de celle-ci en tant que condition préalable.

**§ 3 – *Circostanze di enunciazione/ circumstances of utterance/ circonstances d'énonciation (case n° 3)***

Les principaux éléments annoncés dans la case « Circonstances d'énonciation » sont les suivants :

- informations sur l'émetteur;
- époque et contexte social du texte;
- suppositions sur la nature de l'acte linguistique.

C'est juste après le premier contact du lecteur avec le texte (v. case 1, Manifestation linéaire du texte-Expression), qu'il se trouve mis en relation avec ce qu'Eco appelle les « circonstances d'énonciation »<sup>219</sup>. À partir des commentaires assez opaques fournis à leur sujet, il semble qu'elles concernent la volonté du lecteur de savoir dans quelles circonstances extralinguistiques l'auteur a accompli son « acte d'énonciation ». Il s'agit, par exemple, de « rapporter l'énoncé à celui qui l'énonce » (ce qui semble viser l'identité ou la personnalité de l'auteur); de s'enquérir du « type d'acte linguistique en cause » (v. ci-après); de connaître le « sujet de l'énonciation, son origine, sa nature, ses intentions<sup>220</sup> » (L.F., p. 97); de déterminer s'il est structurellement simple ou non, etc. (R.R., p. 16). Autrement dit, assez paradoxalement, avant

<sup>218</sup> Toutes les citations ci-dessus proviennent de la même source, *The Role of the Reader*, p. 22.

<sup>219</sup> « La manifestation linéaire est immédiatement mise en contact avec les circonstances d'énonciation ». Eco insiste derechef sur « l' "immédiateté" de ce raccord » (*Lector in fabula*, p. 95).

<sup>220</sup> Pour la question des « intentions » d'un texte ou d'un sujet, voir, supra, notre analyse du concept d'*intentio operis* et les réserves qu'on peut lui adresser.

même de se préoccuper de savoir ce que l'auteur dit, ou de le comprendre, le lecteur est censé s'intéresser aux conditions périphériques de l'élaboration du texte, pour pouvoir ensuite interpréter celui-ci correctement (L.F., p. 95-96).

Eco distingue deux situations dans lesquelles le lecteur se réfère aux circonstances de l'énonciation, à moins qu'il ne s'agisse en fait de deux démarches concomitantes ou qui se fusionnent :

- Il fait une hypothèse immédiate quant au genre de texte en cause. Ainsi, lorsqu'une histoire commence par « Il était une fois », le lecteur doit comprendre que l'histoire est un conte irréel. Ou bien il peut établir un peu plus tard, au fil de sa lecture, que le texte appartient au genre romanesque, historique, philosophique, scientifique, etc. Ou encore, il établira que le texte est une sollicitation, ou qu'il exprime un mensonge, etc.
- Il se peut aussi qu'il s'agisse d'un texte écrit à une époque éloignée de celle du lecteur, ce qui peut le conduire à une réflexion de type philologique ou historique sur les circonstances de son élaboration (période d'évolution de la langue, époque historique, « localisation spatio-temporelle originale », profil d'un interlocuteur visé dans le texte et pouvant être inféré de certains de ses passages<sup>221</sup>.

Eco envisage aussi, quoique très indirectement, le cas où aucune circonstance d'énonciation ne ressort du texte. Dans cette hypothèse, le lecteur ne peut que recourir à l'« interaction entre tous les autres niveaux textuels »<sup>222</sup>. Au fond, le lecteur doit se mettre immédiatement en contact avec les circonstances d'énonciation. Encore faut-il que celles-ci soient disponibles.

Eco fait en outre remarquer à juste titre que les informations recueillies au titre de la case « Circonstances d'énonciation » passent immédiatement dans le bagage cognitif et culturel (case 2 - R.R., p. 16-17)<sup>223</sup>. C'est parce qu'elles peuvent sans doute être utiles pour les autres opérations du processus de la lecture que nous avons indiqué qu'à notre sens, une flèche devrait relier la boîte 3 à la boîte 2 du diagramme.

<sup>221</sup> Cf. Eco : « Hidden ideological structures can be presupposed even by a text such as “ Come here, bastard!” (R.R., p. 16). De même pour une expression comme « Viens ici, sale intellectuel! » (L.F., p. 96).

<sup>222</sup> Tous les éléments du développement ci-dessus et les citations qui l'accompagnent sont tirés de *Lector in fabula*, p. 96-97 et de *The Role of the Reader*, p. 17.

<sup>223</sup> Mentionnons qu'une recherche des circonstances d'énonciation est souvent particulièrement utile pour un lecteur-traducteur, qui peut gagner à connaître la vie de l'auteur, ses expériences, ses autres publications, etc. Cette étape d'investigation se déroule généralement avant la lecture de l'ouvrage à traduire et sert par la suite à sa compréhension.

### Observations :

- Ce qu'entend Eco par une « époque éloignée » n'est pas précisé. Il est sûr que s'il s'agit de textes appartenant à une langue morte, telle le grec ou le latin, ou à un état ancien d'une langue (ancien français, moyen français, français classique), une réflexion philologique s'impose. Mais ce peut être aussi le cas, bien qu'à un moindre degré, pour des époques beaucoup plus proches de la nôtre, par exemple le XIX<sup>e</sup> siècle ou des périodes remontant seulement à quelques dizaines d'années, pendant lesquelles des formes d'expression étaient en usage, et sont devenues archaïques, ou même, ont disparu depuis, parfois pour avoir ensuite retrouvé quelque usage<sup>224</sup>.
- Il y aurait lieu de tenir compte aussi d'informations d'ordre historique, sociologique ou biographique qui sont relativement récentes, ou concernent même des textes tout à fait contemporains, et dont le lecteur a intérêt à s'enquérir parce qu'elles ont trait à des événements dont les détails ne sont pas forcément connus de lui. Ainsi, dans un roman qui n'est pas éloigné de notre époque, *Zazie dans le métro* (1959), il n'est pas indifférent que l'on sache qu'il a été écrit dans le contexte du temps qui a directement suivi l'occupation allemande de la France, ce qui permet de comprendre plusieurs références obliques à cette période, lesquels ont échappé à certains traducteurs<sup>225</sup>; ou bien que son auteur, Raymond Queneau, était connu pour être homosexuel, ce qui peut éclairer certains de ses jeux d'incertitudes et d'ambiguïtés sur la personnalité de Gabriel, travesti et danseuse de charme dans un cabaret parisien. Et des « suppositions sur l'acte linguistique » ne seraient pas inutiles eu égard à des particularités de l'œuvre telles que les fameuses *clausules zaziques*, sur la fonction desquelles il serait pertinent de s'interroger<sup>226</sup>, la verdeur du langage de *Zazie*, l'emploi délibéré d'archaïsmes<sup>227</sup>; des transcriptions de dérision du bon langage et

<sup>224</sup> Ex. : le mot « chienlit », employé jadis au sens d'air de carnaval, ainsi que de mascarade tumultueuse et désordonnée, et inutilisé depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, mais rencontré en ce dernier sens chez Jean Giono (« On en est à la chienlit, monsieur [...] On en est à la mascarade, au corso carnavalesque [...] »), *Le Hussard sur le toit* (1953), p. 270); puis qui a retrouvé quelque faveur après avoir été employé en son sens de désordre par le général de Gaulle en mai 1968 : « La réforme, oui; la chienlit, non ».

<sup>225</sup> Ex. : « Natürlich, dit Jeanne Lalochère, qui avait été occupée », référence à l'occupation allemande, pendant laquelle des Françaises avaient été « occupées » entre deux draps avec des Allemands. « Allons, grouillons!, qu'il se mit à gueuler. Schnell, schnell! Remontons dans le car et que ça saute! », souvenir ramené par les prisonniers des stalags, où ils avaient été constamment houspillés par des gardes avec ce « Schnell! Schnell! ». Ou encore, la mention répétée du « zinc en bois depuis l'occupation », dans un bar, référence au fait que les vrais comptoirs en zinc avaient été cachés pour éviter qu'ils ne soient saisis par les Allemands à la recherche de matières stratégiques – tous contextes qui ont été maladroitement traduits ou ignorés par les traducteurs Eugen Hemlé (vers l'allemand) et Barbara Wright (vers l'anglais).

<sup>226</sup> Exemples : Doukipudonktan; Gzakt; Lagoçamilébou; Les Frisous, ils fonçaient dans les abris, les coudocors; les bloudjinnzes; A boujplu. A boujpludutou; Ltipstu; Skeuttadittaleur.

<sup>227</sup> « Pan, pan, pan, fait discrètement Turandot derrière la porte sur le bois d'icelle. »; « On veut ouïr, on veut ouïr. ajoutèrent-ils en un grand effort berlitzcoulien »: « [Vous qui] n'avez jamais voulu que

d'anglicismes à la mode<sup>228</sup>; le mélange concomitant de vulgarismes et de style soudainement de haute volée littéraire<sup>229</sup>, sans parler de la floraison de création argotique, de « canulars ésotériques », selon l'expression d'Henri Plard<sup>230</sup>, et de nombreuses transcriptions phonétiques.

On peut également citer, à titre d'exemple d'actualité d'un texte nécessitant pour d'autres raisons une réflexion sur ses circonstances d'énonciation, le roman *Les Particules élémentaires* (1998), de Michel Houellebecq. Point n'est besoin d'être grand clerc en interprétation pour se douter que son auteur adhère, au moins en partie, à ce qu'il fait dire à Bruno, demi-frère du héros, selon qui l'islam est « la religion la plus bête, la plus fausse et la plus obscurantiste » (p. 336), impression qui s'est trouvée confirmée quand cet auteur a déclaré ensuite, lors d'un entretien paru dans le magazine *Lire* : « La religion la plus con, c'est quand même l'islam. Quand on lit le Coran, on est effondré... , effondré ». Toutefois, un risque d'inférence erronée existe dans de tels cas, dans lequel sont tombés certains critiques d'Houellebecq qui l'ont taxé carrément de « racisme anti-musulman », lui qui a déclaré, lors d'un voyage au Sinaï, avoir « subitement éprouvé un rejet total de tous les monothéismes », et donc tout autant des monothéismes juif et chrétien.

### **SOUS-SECTION 3 – LA SECONDE PHASE (INTERPRÉTATIVE) DU MODÈLE D'ECO INTITULÉE « CONTENU ACTUALISÉ » : SA TERMINOLOGIE ET SES SEPT ÉLÉMENTS**

#### **§ 1 – La dénomination « contenu actualisé »**

La seconde phase du modèle d'Eco, dite « interprétative », est avant tout la suite normale de la première, qu'il a dénommée au moyen de l'expression plurielle « phases génératives ». Il s'est référé à cette seconde phase, non seulement par l'expression *phase interprétative* (avec ses aspects adjoints « approche interprétative », « coopération interprétative » et « étude de la narrativité en tant qu'interprétée par le lecteur coopérant »<sup>231</sup>), mais en employant aussi des dénominations concurrentes. C'est ainsi, sans perdre de vue cet aspect interprétatif, il en est venu à faire fond sur le concept de *coopération*, allant jusqu'à intituler l'ensemble de son modèle, phase

---

nous vous admirassions dans l'exercice de votre art. »

<sup>228</sup> « ...pour que je me fasse linnecher par le vulgare homme Pécusse? »; « ...il revient au problème concret et présent, à la liquette ninque »; « le bâille-naïte »

<sup>229</sup> Exemples : [Une « excursion » de Zazie dans les « vécés » : ] « ...Le papier de soie se froisse joyeusement entre ses doigts.....Une buée lumineuse descend du vasistas...Zazie finit par déclarer que c'est drôlement con les contes de fées... ».

<sup>230</sup> H. Plard, « Sur les limites du traduisible : *Zazie dans le métro* en anglais et en allemand, dans *Communiquer et Traduire* (1985), étude à laquelle nous avons emprunté plusieurs exemples.

<sup>231</sup> Voir notre sous-section 1, § 1 – Coopération textuelle.

généralive comprise, « Niveaux de coopération textuelle », et en déclarant, pour définir l'objet de son étude : « Nous nous intéressons aux mouvements coopératifs du lecteur d'un texte écrit (L.F., p. 88). » Mais c'est sans doute parce qu'il a déjà employé l'appellation « coopération textuelle » pour couvrir l'ensemble de son modèle qu'Eco s'est trouvé amené à dénommer autrement, dans son diagramme, la seconde phase de son modèle, ce qu'il a fait au moyen de l'expression *Contenu actualisé*.

En somme, pour ce qui est seulement des expressions *phase interprétative* et *coopération textuelle*, elles expriment le même concept, à savoir que, selon Eco, le lecteur intervient pour pratiquer un apport de sens au texte, et ce, même au stade de sa simple prise de connaissance et de sa compréhension, puisque la seconde expression est employée pour désigner l'ensemble du schéma, et que la première lui est assimilée. Quant à la troisième dénomination, qui est ici en cause, si les mentions des mots *actualiser*, *actualisation* et *contenu actualisé* ne manquent pas dans *Lector in fabula*, dans *The Role of the Reader* et dans d'autres ouvrages, on y constate l'absence de toute définition et de tout commentaire explicatif de ces termes, bien que le sens dans lequel Eco les prend ne corresponde à ceux qui sont dans l'usage<sup>232</sup>. Force est donc de se référer aux principaux passages où ils figurent (tirés de *Lector in fabula* à l'exception du dernier) pour tenter d'en extraire quelque enseignement :

1/ « [...] les phases interprétatives que nous effectuons pour *actualiser* l'expression en contenu [...] » (p. 88);

2/ « [...] on ne décide d'*actualiser* un texte que lorsqu'il nous est proposé comme expression<sup>233</sup>. De même qu'on ne peut pas commencer à l'*actualiser* sans charger de contenu les expressions [...] » (p. 89);

3/ « [...] quand on lit un texte écrit [...] le premier type de référence [aux circonstances d'énonciation] consiste à *actualiser* implicitement, au niveau du contenu, une métaproposition [...] » (p. 96);

4/ « Si, au cours de l'*actualisation*, [le lecteur] découvre des divergences entre le monde de son expérience et celui de l'énoncé, il accomplira alors des opérations extensionnelles plus complexes » (p. 98);

<sup>232</sup> *Actualiser*, selon *Le Robert* : Faire passer de la puissance à l'acte (philosophie); donner un caractère d'actualité à une chose ancienne; moderniser (actualiser des méthodes de travail); mettre à jour (actualiser une encyclopédie); transformer des revenus futurs en valeur actuelle. Même l'*actualisation* telle que la définit J. Dubois (*Dictionnaire de linguistique*) ne correspond pas à ce qu'Eco semble vouloir faire dire à ce terme. Selon Dubois, en effet, « actualiser un concept c'est l'identifier à une représentation *réelle* du sujet parlant », et elle est assurée par la situation de communication (*Feu! Bonjour!*), ou par la situation linguistique quand il s'agit d'un seul terme (*Oui*, en réponse à une question), ou encore par sa qualité d'être sous-jacente à l'énoncé (panneau portant l'inscription *Interdit*, dont l'énoncé sous-jacent est actualisé, c'est-à-dire rétabli par le lecteur sous la forme *le passage est interdit*). Dans ces divers cas, le sens de base est déjà présent, même si c'est seulement à titre implicite, et le locuteur ne fait que le localiser.

<sup>233</sup> Phrase semblant signifier que pour comprendre un texte, il faut d'abord l'avoir eu devant les yeux, ce qui ressemble fort à un truisme.

5/ « Pour *actualiser* les structures discursives, le lecteur confronte la manifestation linéaire au système de règles fournies par la langue [...] et par la compétence encyclopédique » (p. 99);

6/ « Le topic [...] sert... à orienter la direction des *actualisations* » (p. 115);

7/ « Once he has *actualized* the discursive level, the reader knows what 'happens' in a text (R.R., p. 27);

8/ Voir aussi note de bas de page 94.

Le bilan de ces exemples est maigre en matière d'élucidation du sens du terme en cause et se réduit à deux conclusions :

(1) L'actualisation d'un texte, c'est le charger de contenu (le terme « contenu » est mentionné dans les exemples 1, 2 et 3), ce dont on pourrait inférer qu'il s'agit pour le lecteur de donner un contenu de sens à un texte qui, à ses yeux, n'en a pas - même une fois qu'il a pris connaissance de la « manifestation linéaire du texte ». Cette idée, assez étrange à nos yeux, que le lecteur peut continuer à avoir affaire à un texte dépourvu de contenu, est formulée de façon assez claire dans l'exemple 7, dont il ressort qu'avant de procéder à cette actualisation, le lecteur ne sait pas encore ce qui se passe dans le texte. Toutefois, il se peut que « charger de contenu » puisse aussi être à prendre au sens de « charger d'un contenu *supplémentaire* », mais Eco ne le dit pas<sup>234</sup>.

Mais Eco ne dit pas non plus de quel type de contenu il s'agit, ce qui ouvre sur deux hypothèses relativement au sens du terme « actualisation » :

- D'un côté, il semble bien que l'actualisation réside pour Eco dans le simple fait qu'un lecteur entreprend de *comprendre* le texte (reconnaître son contenu) – ce qui exclut toutes inférences créatives. Or, dès avant cette actualisation, il faut admettre qu'un texte est nécessairement pourvu d'un contenu et d'un sens de base (hormis ceux qui ne correspondent à aucun code, ou, comme le dit Eco, ne correspondent à « aucun contenu actualisable »), et qu'il faut avoir préalablement une certaine compréhension, même minimale, du texte tel qu'il se présente dans son immédiateté, c'est-à-dire lors d'une lecture n'ayant rien révélé ou produit d'autre que ce qui y est littéralement énoncé. Il s'en suit que l'actualisation est alors la seconde phase d'un processus, laquelle consisterait à mieux comprendre le texte, sous la forme d'une prise de connaissance des quatre structures de la colonne « Intensions ». Ce serait là la limite de l'actualisation (les « Intensions »), puisque, selon l'exemple 4, cette actualisation peut mener le lecteur à des opérations extensionnelles, lesquelles se situeraient donc en marge de l'actualisation en question.

- D'un autre côté, si l'on suit littéralement le titre de toute la seconde partie du diagramme (interprétative), soit « contenu actualisé », les opérations de la colonne « Extensions » (dites

<sup>234</sup> Ajoutons que, si c'était là ce qu'il veut dire, on en serait déjà au stade des « Extensions », et non à celui des « structures discursives ».

extensionnelles) font partie de ce dernier. Selon cette interprétation, l'expression « contenu actualisé » désigne non seulement la compréhension que le lecteur acquiert du texte, mais aussi le sens et les implications qu'il ajoute à ce texte. Et les sept cases de cette phase interprétative représentent les différentes formes que peut prendre ce « contenu ».

Conclusions sur le point ci-dessus :

- Le terme « interprétation » peut renvoyer, soit la façon de comprendre le texte (Intensions), soit ce qu'on en infère (Extensions).
- Le terme « coopération » ne devrait logiquement s'appliquer qu'à la colonne « Extensions », en ce que le fait de lire ou de comprendre seulement un texte, sans plus (les « intensions »), ne saurait être considéré comme une coopération à son sens (une production de sens). Mais selon le titre général du diagramme, le concept de « coopération » peut concerner aussi les « intensions ».
- Le terme « actualisation » ne devrait s'appliquer qu'à la colonne « Intensions », car en bonne logique, ce qui est « actuel » s'oppose à ce qui est « virtuel ». Or il n'est pas douteux que tous les éléments qui figurent parmi les « intensions » concernent le texte tel qu'il existe et constitue donc une réalité concrète, ce qui leur mérite la qualification d'« actuels ». Par contre, les éléments de la colonne « Extensions » ne sont que des apports de sens au texte de la part du lecteur, individuels, spéculatifs, simplement possibles et restant à l'état de pensées; ils sont donc purement virtuels et ne sauraient, ni être qualifiés d'actuels, ni être visés par la notion d'actualisation. Pourtant, l'emploi que fait Eco d'« actualisation » dans le titre du diagramme implique que selon lui, ce terme peut s'appliquer aussi aux éléments de la colonne « Extensions ».

C'est dire que le concept d'actualisation reste de sens flou, en ce qui concerne aussi bien sa fonction de titre que les références qui y sont faites. Il nous paraît en conséquence à mettre de côté pour la suite de nos analyses, ou bien, pour tenir compte autant que possible des interprétations divergentes qui peuvent en être faites, à considérer comme une prise de connaissance du contenu d'un texte et une opération de compréhension, au cours de laquelle il se peut que le lecteur se livre conjointement à des prévisions/projections/inférences.

(2) Une autre définition de l'actualisation d'un texte fournie par Eco est qu'elle consiste pour le lecteur à le confronter à son code linguistique, c'est-à-dire à le comprendre en fonction des connaissances linguistiques qu'il possède, ainsi qu'aux autres éléments de son bagage cognitif, culturel, etc., c'est-à-dire au « monde de son expérience » (v. exemple 5). Mais même cette interprétation simple du concept, qui est probablement valide, n'est pas des plus claires, en ce qu'elle se heurte à ce qui ressort de l'exemple 7. Selon celui-ci, en effet, ce qui est à actualiser

n'est pas la manifestation linéaire, mais les structures discursives. Or, d'après le diagramme, l'opération d'actualisation ne porte pas sur celles-ci, puisqu'elles font partie du « contenu actualisé » – et sont donc *déjà* actualisées. Cette observation de notre part correspond d'ailleurs à un autre passage d'Eco selon lequel le lecteur va « transformer les expressions (c.-à-d. la manifestation linéaire) en un premier niveau de contenu (structures discursives) » (L.F., p. 94). Donc, de deux choses l'une : ou bien le passage cité est formulé de façon erronée; ou bien l'ensemble de cette seconde phase devrait plutôt être dénommé « contenu à actualiser », car il va sans dire que ce seraient aussi les structures narratives, actanciennes, etc. qui seraient à actualiser (parce qu'elles ne l'auraient pas encore été, et ce, pas plus que ne l'aurait été la « manifestation linéaire »).

Remarquons enfin que l'appellation *Contenu actualisé* est portée au bas de la partie en cause du diagramme, au lieu de l'être à son début en tant que titre, d'évidence pour marquer que l'appréhension de ses éléments, par un lecteur dudit diagramme et du modèle qu'il représente, s'effectue en principe du bas vers le haut.

## **§ 2 – Les dénominations des deux groupements d'opérations figurant dans la phase « Contenu actualisé » : *Intensions et Extensions***

Nous avons été amenée à mentionner déjà que le contenu total de la phase interprétative dite « Contenu actualisé » est réparti, dans les trois versions du diagramme, en deux catégories de « mouvements coopératifs » (ou de moments possibles de la lecture), qui se présentent dans le diagramme sous la forme de deux colonnes respectivement intitulées *Intensioni/Intensions* et *Estensioni/Extensions*.

### ***A. La présentation des notions en cause par Eco et ses propres commentaires à leur sujet***

Pour expliquer pourquoi son diagramme « est orienté dans ce sens » (L.F., p. 88) - ce qui devrait, pour rendre le sens de la version originale, se lire « pour expliquer pourquoi son diagramme traduit un tel objectif »<sup>235</sup> (celui d'étudier les mouvements coopératifs du lecteur) - Eco dit s'être « inspiré du modèle pétöfien », c'est-à-dire celui de Janos S. Petöfi, parce que cet auteur a essayé « d'examiner dans le même temps les problèmes extensionnels et intensionnels »

<sup>235</sup> La traduction littérale de l'italien par « orienté dans ce sens » sollicite un contresens, étant donné qu'elle évoque le fait que le diagramme est orienté du bas vers le haut, ainsi que de la gauche vers la droite en ce qui concerne les *intensions* et les *extensions*. Le texte italien, lui, dispose que « lo schema proposto è finalizzato a questo proposito » (L.F. [it.], p.68). « Finalizzato » signifie « tendant à, orienté vers un but précis », et « a questo proposito », « dans ce but, pour atteindre cet objectif ». D'où notre remarque.

(L.F., loc. cit.). Mais aucun passage de ce théoricien n'est cité<sup>236</sup>, et surtout, comme c'est le cas pour bien d'autres termes employés par Eco, si les mots *intensions* et *extensions* se rencontrent dans certains de ses écrits, nous n'avons rencontré dans aucun d'entre eux un exposé définitoire qui éluciderait vraiment le sens qu'Eco leur donne.

- **Lector in fabula** – Ce qui se rapproche le plus de définitions des deux termes en question est un double passage de *Lector in fabula*, qu'on ne rencontre, soit dit en passant, que dans les toutes dernières pages de l'ouvrage (p. 244-246)<sup>237</sup>, dans lesquelles Eco cite certaines des questions qu'ils sont susceptibles de soulever :

À gauche, nous avons les mouvements accomplis par le lecteur *en intension* : quelles propriétés assignerons-nous aux individus en jeu, indépendamment du fait qu'ils existent ou non dans le monde de notre expérience? Quelles abstractions représentent-ils? Sont-ils bons ou mauvais? Plusieurs individus jouent-ils le même rôle?

.....  
 À droite, nous avons les mouvements accomplis par le lecteur *en extension* : quels sont les individus en jeu, quels sont les états du monde, les cours d'évènements? Sommes-nous face à une série d'assertions qui concernent le monde où nous vivons ou un monde possible? Et quel quel soit ce monde, quelles prévisions pouvons-nous faire sur ce qui va se passer? (L.F., p. 244)

Mais Eco n'a pas plus tôt énoncé cette distinction qu'il se met en devoir de contester sa légitimité ou sa fonctionnalité en posant la question « Mais ces deux ordres de mouvements sont-ils vraiment si irréductibles que cela? » (loc. cit.). Et pour étayer cette mise en question, il avance qu'un texte n'est pas signifiant seulement si tout ce qui y est dit « *se produit ou s'est produit* dans le monde "réel" » (donc, des textes considérés *en intension*), car si l'on procédait ainsi, « il y aurait bien peu de travail coopératif à faire », et aucune possibilité de faire des prévisions (donc, quant à des textes considérés *en extension*). C'est alors qu'Eco annonce que c'est pour permettre un pareil transfert du domaine de l'*intension* à celui de l'*extension* qu'a été élaborée la notion de *monde possible*, précisant que si l'on dit qu'une proposition est vraie dans un monde possible, on la formule alors en termes extensionnels (L.F., p. 245). Eco conclut à ce chapitre que si le lecteur fait des prévisions (mouvement qui relève du niveau extensionnel –

<sup>236</sup> Nous n'avons pu nous procurer aucune publication de Petöfi à part l'ouvrage en espagnol *Lingüística del texto y crítica literaria* (1978), dont Petöfi et A. Garcia Berrio sont les coauteurs. Seule l'introduction de cet ouvrage est de quelque pertinence : Son auteur, H. Rieser, y mentionne un graphique de Petöfi qui semble bien être le même que celui d'Eco, car Rieser indique que « le second grand composant, sur la droite du graphique, est celui de la *sémantique extensionnelle*, ou sémantique du monde » (p. 73). On relève aussi dans cette introduction la mention que le concept de co-texte « renvoie aux relations internes intensionnelles » (p. 89). Les traductions sont de nous.

<sup>237</sup> L'ouvrage en question comporte en réalité un chapitre ultérieur (p. 248-292), mais il ne contient que ce qu'Eco appelle des « applications », à savoir deux analyses de textes littéraires faites dans l'optique de ses propositions théoriques : *Le Marchand de dents*, de C. A. Sulzberger, et *Un drame bien parisien*, d'Alphonse Allais.

v. case 9), on peut en outre se demander comment le texte, considéré cette fois au niveau intensionnel, « a agi pour stimuler cette croyance » (op. cit.).

Il est bien difficile de savoir quel sens Eco a donné au terme « irréductible ». On peut se demander en effet s'il a voulu dire ainsi que la distinction entre les deux mouvements (intensionnel et extensionnel) est, au fond, artificielle, et qu'ils fusionnent. Mais d'après toutes les remarques subséquentes d'Eco, il semble qu'il soutient bel et bien la validité de cette distinction par le biais de sa notion de monde possible. Ou encore, il a pu vouloir dire que dans certains cas seulement, une réductibilité-fusion est possible.

Quoi qu'il en soit de cette réductibilité hypothétique, force est de constater que nous n'avons toujours pas obtenu un exposé clair et construit du sens que l'auteur donne à *intension* et à *extension*, et ce, alors que *Lector in fabula* se termine.

- ***The Role of the Reader*** – Cet ouvrage n'est d'aucun secours quant au sens des deux termes en cause. En effet, si proche que sa matière soit de celle de *Lector in fabula*, elle n'est pas organisée en fonction de la distinction *intensions/extensions*. *The Role of the Reader* n'en contient que deux mentions fort incidentes et non expliquées<sup>238</sup>, ce qui donne à penser qu'Eco a peut-être fini par considérer cette distinction comme fragile ou peu fondée, donnant suite ainsi à ses doutes quant à sa pertinence. Mais si tel est le cas, on doit constater que, paradoxalement, dans le diagramme de l'ouvrage, les en-têtes *Intensions* et *Extensions* ont été conservées. La position réelle d'Eco reste donc ambiguë, et force est d'analyser le diagramme sur la base de la validité des deux en-têtes en question.
- ***Semiotics and the Philosophy of Language*** – Cet ouvrage contient un bref sous-chapitre intitulé « Intension and extension », mais malgré ce titre prometteur, ces notions font seulement l'objet d'une question, « Is the sign an intensional or an extensional device? », et une réponse n'y est pas fournie (p. 18). Quant à l'ouvrage en italien de titre correspondant *Semiotica e filosofia del linguaggio*, on y retrouve d'abord la même question que dans l'ouvrage en anglais (chap. 1, *Segno e inferenza*, sous-chapitre intitulé « Intensione ed estensione », p. 9), puis, dans le chapitre 2 (Dizionario versus enciclopedia), un autre sous-chapitre de titre identique (Intensione ed estensione), dans lequel les commentaires suivants peuvent être de quelque pertinence :

<sup>238</sup> Eco appelle un de ses commentaires sur les structures discursives et narratives « this first synthesis of the actualized *intensions* » (R.R., p. 27). Et au sujet de la « fabula », il déclare qu'elle est « experienced step by step » et que « every step usually involves a change of state and a lapse of time », de sorte que « the reader is led to make an intermediate *extensional* operation » (R.R., p. 31). Aucun éclaircissement n'accompagne ces mentions.

[En référence à un triangle sémiotique dont les angles portent les lettres x–y–z, issu d’un modèle légué par Platon et par Aristote :] « Le problème du signifié concerne alors les conventions des significations essentielles à la réalisation des processus de références. Si l’on décide d’appeler *intension* d’y les propriétés qui circonscrivent x, et *extension* la classe de tous les z auxquels le couple y/z peut être rapporté, on dira que la détermination des *intensions* précède et fonde la possibilité d’un emploi *extensionnel* (p. 59).

.....  
Le fait que l’*extension* soit fonction de l’*intension* pourrait être réfuté par l’efficacité empirique des comportements d’expressions telles que “Donne-moi cette chose qui est sur le machin” » (p. 60)<sup>239</sup>.

En définitive, il nous semble possible de confirmer, malgré les inconsistences mentionnés, que les termes *intensions* et *extensions* et les notions qu’ils expriment sont bel et bien retenus par Eco en tant que concepts clés, à la suite de Petöfi. Il les invoque dans au moins quatre de ses ouvrages, et ils sont présents dans toutes les versions de son diagramme.

### ***B. Préalables à des essais de synthèse***

La tâche d’offrir une description synthétique de ce que les deux termes visés représentent au juste n’est pas facilitée par les imprécisions et le manque d’explicitation des passages dispersés où ils sont employés. On est également peu aidé par les nombreuses locutions, adjectivales et autres, de facture très variée, qui en procèdent<sup>240</sup>. C’est donc sous toutes réserves que nous émettons les essais de synthèse qui vont suivre.

#### **Observations préliminaires :**

**a/** Il est sûr qu’*intensions* et *extensions* sont deux aspects complémentaires et indissociables de la réflexion d’Eco sur le rôle du lecteur. L’un ne peut avoir de signification que par rapport à l’autre, et il faut essayer de les comprendre en conjonction.

**b/** D’autre part, il est à remarquer que, dans les deux citations fournies plus haut, traite d’abord des *extensions*, puis des *intensions*, ce qui est singulier à plusieurs titres. En effet, Eco déclare ensuite que la notion de *monde possible* (colonne « Extensions ») a été élaborée « afin de traduire les problèmes intensionnels en termes extensionnels », ce qui établit que les premiers sont à envisager d’abord, étant la source des seconds (de même que ce qui est à traduire existe avant la traduction). Eco écrit en outre, *in fine*, que « les processus de décision extensionnelle en termes de structures de monde [...] semblent se superposer à bien des égards aux processus intensionnels [...] », ce qui confirme que l’*intentionnel* vient avant l’*extensionnel*. On peut enfin

<sup>239</sup> « Dammi quel coso che c’è sul coso ». La traduction en français est de nous.

<sup>240</sup> Ex. : problèmes intensionnels; problèmes traduits en termes extensionnels; processus de décision extensionnelle; mouvements du lecteur accomplis en intension, ou en extension; niveau intensionnel

rappeler les passages de *Semiotica e filosofia del linguaggio* où il est énoncé « que la détermination des *intensions* précède et fonde la possibilité d'un emploi *extensionnel* » et que « l'*extension* est fonction de l'*intension* » - toutes données indiquant une dépendance des *extensions* par rapport aux *intensions* et justifiant un traitement prioritaire de ces dernières. Ce qui nous amène aux analyses suivantes.

### **C. Les intensions – nature et essai de synthèse**

En ce qui concerne d'abord les *intensions*, les opérations rassemblées sous cette en-tête consistent en une appréhension des diverses caractéristiques immédiates du texte, telles qu'elles *se comprennent* en dehors de toute interprétation très personnelle. Il n'y a pas, à ce niveau, intervention du « monde de notre expérience », ou de quelconques extrapolations de sens, et l'on a seulement affaire au réel, ou bien, rappelons-le pour citer Eco lui-même, « ce qui se produit ou s'est produit dans le monde réel ». Ainsi, le lecteur cherche à savoir quels types d'individus sont en cause, d'après le texte lui-même (bons, mauvais, uniques, actifs, etc.), ce qui se passe dans l'histoire, etc. Le fait que le lecteur « capte » ce que le texte lui révèle, sans qu'il s'avise de broder sur celui-ci, est ce qu'il faut entendre par « mouvement accompli par le lecteur *en intension* ». Le sens du terme *intension* apparaît alors très proche de celui qu'en fournit *Le Robert*, qui, l'ayant présenté comme un terme de logique, en donne la définition suivante : « Ensemble des caractères qui permettent de définir un concept (syn. : compréhension; opposé à *extension*). *Définition par intension* ». G. Mounin définit de même l'*intension* comme « le nombre de traits » qui définissent un terme<sup>241</sup>. Enfin, similairement, le *Trésor de la langue française* spécifie qu'*intension* est aussi un terme de linguistique; qu'il est vieilli; et qu'il est « synonyme de *compréhension* (d'un concept, d'un terme)<sup>242</sup> ». Il ressort de ces données qu'il s'agit en fait de *compréhension* et il apparaît essentiel de s'en aviser pour deux raisons : se défier de la tentation de croire que le terme *intension* désigne une notion originale; et noter qu'à ce stade de la réflexion, il n'y a pas encore de coopération du lecteur sous forme d'une production de sens.

### **D. Les extensions – nature et essai de synthèse**

Pour ce qui est maintenant des *extensions*, il est évident que le lecteur qui s'y engage « sort » du cadre spécifique de la compréhension dénommée *intension*, qui n'est qu'un point de départ eu égard aux *extensions*, car c'est elle qui amène le lecteur à « fonde[r] la possibilité d'un emploi *extensionnel* ». Le premier caractère des extensions est donc de ne pas être automatique et

---

ou extensionnel; opérations extensionnelles; intensions actualisées.

<sup>241</sup> Georges Mounin, *Dictionnaire de la linguistique* (1974).

de pouvoir simplement se produire par dérivation de la compréhension, être rendues possibles par celle-ci. Autrement dit, le lecteur peut *traduire* cette compréhension préalable en un « autre chose », qu'Eco se borne à appeler « termes extensionnels ». Ou bien, pour reprendre le verbe employé par Eco, le lecteur *superpose* des extensions à sa compréhension du texte.

### 1/ Références relevées chez Eco

Il reste évidemment nécessaire de définir *extension* autrement que par une simple opposition mécanique à *intension*, soit en précisant son contenu, alors que les passages d'Eco concernant les *extensions* ne consistent qu'en de courts renvois aux notions de *monde* et de *prévision* : Le « monde » peut être, soit le « monde de notre expérience » (ou « le monde où nous vivons »), soit un « monde possible ». Quant aux « prévisions », elles portent « sur ce qui va se passer », formule imprécise s'il en est, qui peut renvoyer tout autant aux suites possibles d'une histoire qu'à des spéculations d'un ordre de grandeur plus vaste ou éloigné (v. ci-après notre essai de synthèse).

### 2/ Références issues d'autres sources

En raison du constat ci-dessus assez limité quant au sens d'*extensions* chez Eco, nous nous sommes demandée si d'autres sources pourraient fournir des éclaircissements utiles<sup>243</sup> :

- L'une des définitions fournies par A. Lalande se rapproche quelque peu du sens qu'Eco semble donner à ce terme : « ensemble des hypothèses dont [une proposition] peut être la conséquence, une relation (ensemble des systèmes de valeurs attribuées aux termes généraux qui vérifient ces valeurs) »<sup>244</sup>.
- Pour G. Legrand, « L'extension s'oppose corrélativement à la compréhension. Par exemple, le mot apode s'applique en extension aux serpents [...], mais le mot serpent ne se relie au mot apode qu'en compréhension (car il y a d'autres animaux apodes qui ne sont pas des serpents)<sup>245</sup>. »
- G. Mounin émet un commentaire de portée similaire : « Plus l'intension d'un terme (le nombre de traits) est grande, plus l'extension (la classe des objets dénotés) est restreinte. Il faut

<sup>242</sup> V. aussi, infra, le commentaire de G. Legrand sur l'opposition *compréhension-extension*.

<sup>243</sup> Les linguistes et logiciens n'envisagent en général l'extension que comme le fait de donner à un mot, par généralisation ou abstraction, outre son sens premier (sens de base), un sens secondaire plus général, ou encore, comme l'« ensemble des objets (réels ou idéaux, concrets ou abstraits) auxquels s'applique un élément de connaissance » (cf. F. Brunot, O. Ducrot, T. Todorov, Hamelin. etc.).

<sup>244</sup> A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. 159 (v. *Le Robert et Trésor de la langue française*).

<sup>245</sup> G. Legrand, *Dictionnaire de philosophie*, 1972 (v. *Trésor de la langue française*).

plus de traits pour définir *hêtre* que pour définir *arbre*, mais il y a dans l'univers observé plus d'arbres que de hêtres<sup>246</sup>. »

Les commentaires ci-dessus ont surtout le mérite d'indiquer que l'emploi courant d'*extension*, en logique comme en linguistique, est en deçà de celui qu'en fait Eco. Ainsi, quand Lalande définit l'*extension* comme l'ensemble des systèmes de valeurs qui *vérifient* une relation, le concept de vérification qu'il avance n'aurait pas de pertinence chez Eco, pour lequel les lecteurs qui opèrent en extension ne sont pas censés entretenir cet objectif particulier, et encore moins s'y restreindre. On peut noter aussi que les extrapolations de Legrand et Mounin se situent au niveau du mot, alors que le lecteur modèle d'Eco réagit à un niveau extensionnel beaucoup plus étendu. Il faut donc constater que le sens dans lequel Eco emploie *extension* reste toujours à décoder et à expliciter pour son compte, comme cela a été le cas pour son emploi d'*intension*.

### 3/ Essai de synthèse

Il est plus difficile, pour la notion d'*extension* telle qu'elle est comprise par Eco, de fournir des conclusions aussi immédiates et simples que celles que nous avons émises au sujet de l'*intension*, car, comme nous l'avons mentionné, les passages moindrement explicatifs qui le permettraient sont trop succincts et trop peu nombreux. Nos conclusions se limiteront donc aux suivantes :

a) L'extension est une activité de type créatif, consistant pour le lecteur à agréger à une compréhension préalable d'un sujet textuel une ou plusieurs considérations possibles, qui transforment le texte écrit et compris en une sorte de texte mental, non écrit, et qui est de son cru. En d'autres termes, le texte sollicite le lecteur, qui peut pour ainsi dire l'exploiter au moyen d'extrapolations. Celles-ci peuvent consister :

- à imaginer des contextes ou des détails qui n'ont pas été exprimés;
- à spéculer sur des développements, c'est-à-dire sur les suites que les événements décrits sont susceptibles d'entraîner pour les personnages d'une histoire;
- à évoquer des situations analogues ou d'autres actions possibles;
- à transposer ce qu'ils lisent dans des contextes différents de ceux qui accompagnent le texte, qu'ils soient réels (pays et cultures différents) ou imaginaires (tels des fantasmes);
- à hésiter sur des interprétations diverses pouvant être faites des situations lues, et ne pas choisir entre elles tout en étant conscient qu'il s'agit d'hypothèses valables, etc.

---

<sup>246</sup> G. Mounin. op. cit.

C'est à annoncer de telles éventualités que visent les cases de la colonne *Extensions* et les éléments qu'elles contiennent représentent certains types et sous-types de mouvements extensionnels qu'Eco a sériés.

b) En principe, les textes n'offrent de possibilités d'extension que s'il y a eu préalablement compréhension (intension). À ce sujet, Eco cite la phrase « Donne-moi cette chose qui est sur le machin », et il se demande si l'on ne pourrait pas en conclure qu'une extension ne dérive pas forcément d'une intension. Mais il ne semble pas disconvenir que cet exemple pose essentiellement un problème de compréhension (savoir à quoi correspondent « chose » et « machin »), et ne signifie pas une intervention de concepts à ajouter à ce que « chose » et « machin » représentent, car il le commente en faisant appel à la notion de « stipulation tacite de postulats quant au signifié » (*Semiotica e filosofia del linguaggio*, p. 60), et il évoque ailleurs celle d' « explicitations sémantiques » (L.F., p. 160) à fournir.

c) Il peut y avoir simultanément, dans bien des cas, de la compréhension et de l'extension, qui peuvent fusionner en un seul mouvement. Il peut en être ainsi de phrases ambiguës, dont le lecteur peut essayer de capter en même temps le sens de base et les implications extensionnelles possibles; ou encore, de textes simples dont la compréhension est si immédiate que le lecteur passe directement à des interprétations et inférences, quand ces textes sont susceptibles d'y donner lieu. Ce genre de situation est peut-être celle qu'Eco envisage en suggérant qu'*intension* et *extension* ne sont pas forcément irréductibles (v. supra, A, Lector in fabula), bien qu'il n'ait pas présenté sa suggestion comme visant un cas particulier et ait semblé au contraire, lui conférer une application générale. En outre, l'auteur déclare que « le lecteur [...] peut avancer des prévisions mineures et partielles lors de l'actualisation des structures discursives » (L.F., p. 224-225), ce qui signifie qu'il peut, en même temps, être en train de comprendre un texte et procéder à un mouvement extensionnel.

d) Il peut y avoir compréhension sans extension, ce qui signifie que l'extension n'est pas une suite inévitable de la compréhension. Dans d'innombrables cas, en effet, l'activité du lecteur s'arrête à la compréhension de base d'un texte, même narratif, parce que son contenu est tellement précis ou pourvu de détails explicatifs qu'il n'a pas de raison de broder sur eux. Cette observation est partiellement vérifiée par l'observation précitée de G. Mounin : Il n'y a pas grand chose à « extensionner », voire rien du tout, quand le texte « mâche » quasiment la besogne au lecteur. Eco ne nie d'ailleurs pas cette possibilité d'absence d'extensions puisqu'il envisage que le lecteur puisse s'en tenir à « ce qui se passe dans le monde réel », pour en conclure que, dans ce cas, il n'a pas de travail coopératif à accomplir.

Il faut cependant admettre que lors de la lecture d'un texte narratif, même très précis et explicite, le lecteur ne peut faire autrement que d'imaginer, et donc de visualiser à sa façon de nombreuses données telles que l'aspect physique d'un individu, un cadre d'action matériel ou géographique, ou bien le rythme et le ton d'un échange verbal – ces mouvements de l'esprit se situent dans ce qu'on peut appeler une zone grise entre *intensions* et *extensions*. En effet, l'imagination du contexte par un lecteur n'est pas inscrite littéralement dans le texte, et si ce dernier est, par exemple, le récit d'une incursion de nuit dans les ruelles malfamées de Rio de Janeiro, cette imagination pourra se donner libre cours en fonction du bagage culturel du lecteur; mais il ne s'agira pas pour autant d'un réel apport de sens.

Un autre aspect de cette zone grise peut se présenter sous la forme d'une confusion entre *intension* et *extension*. Cela nous paraît s'être produit quand Eco a rattaché la question « Quelles propriétés assignerons-nous aux individus en jeu? » à la notion d'*intention*, et la question « Quels sont les individus en jeu? » à celle d'*extension*. Il nous semble qu'un rattachement inverse serait à retenir, à savoir que la détermination de l'identité de personnages est une simple affaire de compréhension (donc, d'*intension*), alors que celle de savoir quelles sont leurs propriétés relèvent d'une réflexion extensionnelle. On pourrait aussi estimer que l'une et l'autre questions procèdent d'un souci d'information, et donc, de compréhension. Nous verrons en outre, quand nous en arriverons aux « Structures idéologiques », qui figurent dans la colonne *Intensions*, qu'Eco y a fait intervenir le lecteur selon des modalités qui relèvent de son « travail coopératif », et donc, des *Extensions*.

f) C'est seulement avec les mouvements d'extension que nous sommes dans le cadre du « travail coopératif » du lecteur dont parle Eco. Il en résulte que dans le schéma appelé globalement « Niveaux de coopération textuelle », seule la seconde phase de celui-ci appelée « Contenu actualisé », et plus précisément la seconde colonne de ce dernier, légitimisent la dénomination *extensions* et y répond. Tout ce qui est en dehors de cette colonne, y compris l'indispensable compréhension, consiste en mouvements préalables à la coopération textuelle.

#### ***E. Discordances entre le cheminement d'examen prévu dans le diagramme et l'ordre des commentaires consacré aux deux notions visées***

L'ordre de traitement des cases du diagramme, dans les développements d'Eco consacrés à leur contenu dans *Lector in fabula* et *The Role of the Reader*, ne suit, ni la numérotation de ces cases fournie dans le second nommé, ni le sens de « remontée » qu'implique l'ensemble du diagramme (du bas vers le haut), ni un sens qui irait de la colonne de gauche (*Intensions*) vers

celle de droite (*Extensions*) de la phase interprétative. En outre, la structure de l'exposé, comme la matière même, varient selon que l'on a affaire à un ouvrage ou à l'autre, ce qui suscite des conjectures quant aux liens logiques entre les différents éléments de sa démarche. Exemples :

- Dans *Lector in fabula*, après avoir abordé la phase générative et avoir commenté deux de ses trois cases, soit les cases 1 (« Manifestation linéaire ») et 2 (« Circonstances d'énonciation »), Eco passe à la phase interprétative pour traiter des « Extensions parenthésisées » (premier élément de la colonne *Extensions*- notre case 8). Puis il revient à la phase générative pour traiter de la troisième case de celle-ci, l'*Encyclopédie* (notre case 2). Il repasse ensuite à la phase interprétative pour aborder, dans la colonne *Intensions*, les « Structures discursives » (premier élément de ladite colonne – notre case 4), puis les « Structures narratives » (deuxième élément de cette même colonne – notre case 5), consacrant un chapitre à part à chacun de ces deux types de structures. Eco revient ensuite à la colonne *Extensions* pour traiter successivement des « Prévisions et promenades inférentielles » (notre case 9) et des « Structures de mondes » (notre case 10). Enfin, il repasse à la colonne *Intensions* pour traiter conjointement de ses deux dernières cases (nos cases 6 et 7), en un chapitre intitulé « Structures actanciennes et idéologiques ».
- Dans l'Introduction de *The Role of the Reader*, où le commentaire des différents thèmes en cause est plus succinct, Eco suit à peu près le même cheminement, mais en groupant le traitement de deux cases en un seul sous-chapitre (« Linear text manifestation and circumstances of utterance »), et en traitant sous le titre « Discursive structures » (qui relève de la phase interprétative, colonne *Intensions*), non seulement ce qui concerne ces structures, mais aussi le thème « Codes and subcodes [= Encyclopédie] (qui relève de la phase générative). En outre, sauf pour un commentaire de quelques lignes, les contenus des cases « Structures idéologiques » et « Structures actanciennes » (colonne *Intensions*) ne sont pas traités; et pour celui de la case « Structures de mondes » (colonne *Extensions*), Eco renvoie à un long chapitre final de *The Role of the Reader*, intitulé *Lector in fabula*, lequel se trouve entièrement consacré à l'analyse d'*Un drame bien parisien*, d'Alphonse Allais.

Cet ordre de traitement n'est pas conforme aux principes annoncés que ce qui est *interprétatif* vient après ce qui est *génératif*, et que les *Intensions* précèdent logiquement les *Extensions*. Aucune explication n'étant fournie quant à ce manque de cohérence, on ne sait, ni quelle logique a pu présider à cette absence apparente d'un principe d'ordre, ni si des conclusions seraient à en tirer quant à l'importance relative des mouvements d'actualisation et aux liens entre eux, ou à en inférer. Nous avons illustré la démarche d'Eco au moyen de la figure 6.

### § 3 – *Les cases du groupement « Intensions »*

La colonne *Intensions* du diagramme comprend quatre cases dénommées au moyen du terme *structures*. Ces structures sont respectivement *discursives*; *narratives*; *actancielles*; et *idéologiques (elementary ideological)*.

### A. *Structures discursives (case n° 4)*

Dans le diagramme de *Lector in Fabula*, quatre sous-thèmes sont placés sous l'en-tête « Structures discursives » : *Identification du topic*; *Réduction des scénarios*; *Aimantation et narcotisation de propriétés*; et *Choix d'isotopie*. Un chapitre porte sur ces « structures », mais ne contient pas de traitement de deux des quatre sous-thèmes (v. ci-après, 2/ et 3/). Dans le diagramme de *The Role of the Reader*, et seulement dans celui-ci, les trois premiers sous-thèmes sont présentés groupés graphiquement au moyen d'une accolade verticale intitulée « Semantic disclosures »; le quatrième, dénommé « Isotopies », y fait suite. Dans ce second ouvrage, une section est effectivement intitulée « Sémantic disclosures », mais elle ne contient que des remarques générales sur cette notion, et non pas un traitement des trois sous-thèmes annoncés.

Les « structures discursives » sont annoncées dans *Lector in fabula* comme étant « un premier niveau de contenu » (LF, p. 94). C'est après les avoir actualisées que le lecteur peut passer aux structures narratives, ou autrement dit, que « le lecteur est en mesure de synthétiser des portions entières de discours à travers une série de *macropropositions* » (LF., 133). Il s'agit d'une information de base que le lecteur reçoit des événements décrits, car « Once he has actualized the discursive level, the reader knows what "happens" in a given text. He is now able to summarize it [...] therefore reaching a series of levels of abstraction by expressing one or more macropropositions », ce qui est déjà une référence à l'étape « structures narratives » (R.R., p. 27). L'expression « structures discursives » est en somme une façon de désigner les éléments du contenu d'un texte, considéré sous certains aspects, tel qu'il se présente au lecteur.

#### **1/ Identification du topic<sup>247</sup>/Individuazione di topic/Individuation of topics**

##### **a) Distinction entre topic, d'une part, et thème et fabula, d'autre part**

---

<sup>247</sup> Eco traite du concept de « topic » dans le chapitre 5 de *Lector in fabula* (« Les structures discursives »), et y annonce qu'il en a déjà parlé au premier chapitre... », mais celui-ci n'en contient qu'une brève mention (L.F., pp. 25 et 115).

Eco dit préférer le mot anglais *topic*<sup>248</sup> au mot *thème*, au motif que ce dernier désigne, chez certains auteurs, le schéma fondamental de la narration, c'est-à-dire la logique des personnages, le cours des événements ordonnés temporellement, et que le sens de *thème* chez ces auteurs se rapproche ainsi beaucoup (c'est-à-dire trop) de celui de *fabula* (L.F., p. 114), lequel est justement à distinguer de celui de *topic*. « Il n'y aurait aucune difficulté, écrit Eco, à employer indifféremment *thème* et *topic*, et parfois nous le ferons »; mais il écarte cependant *thème* au profit de l'anglicisme *topic* sur la base de cette hypothétique influence de l'acception dans laquelle « certains auteurs »<sup>249</sup> prennent le premier. Nous ne voyons donc pas de raison d'esquiver les termes de sens clair « thème » et « sujet », que nous emploierons conjointement avec « topic » quand il le faudra par clarté<sup>250</sup>. En tout cas, les deux notions de *topic* et de *fabula* seront à définir comparativement, ce que nous ferons quand nous aborderons les « structures narratives », dont la notion de *fabula* relève (v. notre case 5). Indiquons seulement ici que par rapport au *topic*/thème d'un récit, la *fabula* est le déroulement de celui-ci (ou l'histoire envisagée dans son déroulement), ou encore, le « squelette de l'histoire » (L.F., p. 91).

## b) Essais de définitions

Ce qu'est un *topic*/thème donne lieu, de la part d'Eco, à de nombreuses qualifications abstraites<sup>251</sup>. L'explication la plus abordable qu'on en trouve étant sans doute la suivante :

« Le *topic* est une hypothèse dépendant de l'initiative du lecteur qui la formule de façon quelque peu rudimentaire, sous forme de question ("Mais de quoi diable parle-t-on") qui se traduit par la proposition d'un titre provisoire ("On est probablement en train de

<sup>248</sup> Eco préfère en fait ce mot anglais à tout autre mot, y compris à un mot italien ou français de même sens, faisant remarquer comme justification de ce choix, que « *topic* » est calqué sur la terminologie rhétorique grecque (L.F., p. 114). Or l'italien et le français connaissent respectivement « *topico* » et « *topique* », issus tout autant du grec aristotélien *topikos*, et ces langues ignorent la forme anglaise « *topic* ». Le français *topique* est attesté en de nombreux sens, au masculin comme au féminin, depuis les années 1380 (sous les formes *topice* et *topica*), et est apparu en son sens linguistique, identique à celui de l'anglais *topic*, en 1972. Le *Dictionnaire historique de la langue française* précise : « Le masculin traduit l'anglais *topic* (de même origine), employé en linguistique au sens de "sujet du discours" ». Dubois abonde dans le même sens dans l'entrée *topique* de son *Dictionnaire de linguistique*, sans même faire état du mot anglais. Par ailleurs, « *di topic* » correspond à « *de topic* » et non à « *du topic* », de sorte que la version anglaise de l'expression est plus exacte, et aussi plus logique puisqu'il peut y avoir plus d'un « *topic* » pour un même texte, comme en attestent les citations de *Lector in fabula* (voir ci-après la section c).

<sup>249</sup> Eco ne cite que Tomaševskij (1928).

<sup>250</sup> Dans *The Role of the Reader*, Eco semble employer « *plot* » comme synonyme de « *topic* », si l'on se fie au titre de sa section introductive aux « Narrative structures : From plot to fabula ». Mais il paraît vouloir ériger la notion de « *plot* » à un statut d'opération intermédiaire entre la détermination du *topic* et celle de la *fabula* : « One may also consider the plot as a first tentative synthesis made by the reader once all the operations of actualization of the discursive structures are accomplished » (p. 27).

<sup>251</sup> Cette notion se rencontre en effet successivement présentée comme instrument métatextuel, schéma hypothétique, instrument pragmatique, phénomène pragmatique, abduction servant à discipliner et réduire la sémosis, etc. Il est également dit que « le *topic* fixe les limites d'un texte (L.F., p. 114-117).

parler de telle chose”). Il est donc un instrument métatextuel que le texte peut aussi bien présupposer que contenir explicitement sous la forme de marqueurs de topic, de titres, de sous-titres, de *mots clés* » (L.F., p. 119).

On peut aussi tenir compte de définitions de *topic* et de *topique* fournies dans des ouvrages généraux : « A subject written or spoken about » (*Encarta World English Dictionary*, 1999); « The subject of a discourse or a section of it : THEME - the topic of his book » (*Webster's Third International Dictionary*, 1986). En outre, selon Jean Dubois, « on appelle *topique* le sujet du discours défini comme « ce dont on dit quelque chose », ce qui est donné comme thème par la question de l'interlocuteur, par opposition au commentaire qui est “ce qui est dit de la personne ou de la chose”<sup>252</sup>. »

Deux autres précisions formulées par Eco découlent de son souci d'indiquer comment procéder pour déterminer quel est le sujet d'un texte :

« [...] l'un des moyens proposés pour déterminer le topic d'un texte est de considérer la partie exprimée du texte (le comment ou le rhème) comme la réponse à une question, inexprimée, qui constitue précisément le topic ou thème » (L.F., p. 25).

« [...] la détermination du topic est matière d'inférence ou de ce que Peirce appellerait abduction ou hypothèse. Déterminer le topic signifie avancer une hypothèse sur une certaine régularité de comportement textuel » (L.F., p. 117).

Sur les différentes bases ci-dessus, on peut confirmer que ce qu'Eco appelle *topic* n'est autre chose que le sujet, ou thème d'un texte; et engendre de la part du lecteur une hypothèse à partir de ce qu'il lit, sous la forme de questions telles que « De quoi s'agit-il dans ce texte? », ou « De quoi y est-il question? », ou « Sur quel sujet porte-t-il? »; que la réponse peut-être implicite ou explicite; et que le *topic/thème/sujet* exprime une vision statique du texte, par opposition à la *fabula*, qui en est une vision dynamique, ce sur quoi nous reviendrons.

**c) Possibilité, pour un même texte, de plusieurs topics appartenant chacun à des types différents de « structures »**

« [...] un texte n'a pas obligatoirement un seul topic. On peut établir des hiérarchies de topics, des *topics de phrases* aux *topics discursifs* et ainsi de suite, jusqu'aux *topics narratifs* et au *macrotopic* qui les englobe tous » (L.F., 118). La raison pour laquelle il peut y avoir plusieurs types de topics pour un texte donné est que tout type de structure (discursive, narrative, etc.) sous l'angle de laquelle on choisit de considérer un texte peut avoir son propre topic. La notion de

<sup>252</sup> J. Dubois et al., *Dictionnaire de linguistique*.

*topic* n'est pas donc forcément affaire de structures discursives, et pour un même texte, « le » *topic* (c'est-à-dire, en fait, « un » *topic*) peut se retrouver dans les différentes cases des *intensions*.

**d) Possibilité, pour un même texte, de plusieurs topics dans le cadre des seules structures discursives**

La possibilité qu'un texte comporte plusieurs topics dans le cadre des seules structures discursives semble découler de la mention par Eco de l'une des fonctions du *topic* : « Le *topic* ne sert pas seulement à discipliner la sémiosis en la réduisant : il sert aussi à orienter la direction des actualisations » (L.F., p. 115). Ce qui semble signifier que, prenant connaissance d'un récit dont le sujet est ambigu, un lecteur peut envisager simultanément plusieurs façons de le comprendre (l'actualiser), et donc y voir plusieurs topics possibles. Eco cite le texte « Charles fait l'amour avec sa femme deux fois par semaine. Pierre aussi. », et estime que l'ambiguïté du mot « aussi », justifie deux questions qui donnent lieu chacune à un *topic* particulier : 1) Combien de fois par semaine Charles et Pierre font-ils l'amour avec leur femme respective? (*topic* : le rythme sexuel de deux couples); 2) Que se passe-t-il entre ces trois-là? ...] qui fait l'amour avec qui? (*topic* : les rapports entre une femme et deux hommes). Il appartient au lecteur de déterminer le *topic* le plus vraisemblable, normalement en fonction du contexte, ou parfois, d'improbabilités plus fondamentales, ce qui serait le cas si la phrase était : « Charles fait l'amour avec sa femme deux fois par semaine. Son fils aussi ».

La même situation est évoquée dans *The Role of the Reader* où il est dit, cette fois, que l'identification du *topic* met en jeu la coopération du lecteur lorsqu'un texte est ambigu (« *topics are not always explicit* » - R.R., p. 26). Mais l'hypothèse avancée est à clarifier, car il nous semble y avoir deux situations d'ambiguïté à distinguer :

- Si l'ambiguïté ne résulte que d'une facture inadvertante du texte, c'est de la compétence, plutôt que de la coopération qui est sollicitée du lecteur, en vue de faire un choix correct, c'est-à-dire correspondant à l'intention vraisemblable de l'auteur. Dans les cas où un lecteur fait simplement face à deux ou plusieurs topics théoriquement possibles, il est seulement sollicité d'émettre une hypothèse sur le sens de base du texte, et il choisit entre les différents topics (ou sens) possibles, ou bien s'abstient de choisir faute de critères suffisants ou en reste à spéculer. Il en serait ainsi pour le texte « Marie a déclaré qu'elle aimait Paul, mais pas Pierre ». Pas besoin d'analyses sémantiques savantes pour voir que ce texte ambigu (en raison du segment « mais pas Pierre ») permet diverses compréhensions : 1) Marie a déclaré qu'elle aimait Paul, mais qu'elle n'aimait pas Pierre; 2) Marie a déclaré qu'elle aimait Paul, mais Pierre ne l'a pas déclaré; 3) Marie a déclaré qu'elle aimait Paul, mais Pierre n'aime pas Paul; etc. Dans un tel cas, deux ou trois topics sont présents ou peuvent l'être et tout ce que le lecteur cherche à faire est de choisir

entre eux, si possible à l'aide du contexte. On ne voit pas qu'il coopère de quelque façon au texte, dont il se contente d'essayer de saisir le sens de base, sans chercher à y faire un ajout personnel quelconque (ce qui serait le cas si l'interprétation du lecteur était par exemple, « Pierre ne provoque pas les mêmes sentiments chez Marie et Paul »).

- Si l'ambiguïté est délibérée, visant à « provoquer » une interprétation créative du lecteur, il en va différemment. C'est tout à fait le cas pour l'ensemble du roman *Zazie dans le métro*, dont un lecteur ne saurait dégager *le* topic/thème, car la complexité et la richesse du texte font qu'on peut en trouver bien plus d'un seul : aventures d'une gamine en vacances à Paris; description vivante du caractère déluré d'une gamine; mise en cause humoristique de nombre de bonnes manières et hypocrisies bourgeoises; exercice de dérision du bon langage; thème homosexuel sous-jacent à tout le récit, etc. En outre, de nombreuses phases du récit ont un topic qui ne concerne qu'elles, et l'on pourrait ainsi avancer que le manque d'hygiène des Parisiens est le topic des deux premières pages de *Zazie*. Le lecteur peut alors retenir tous ceux qu'il pourra détecter, ou un thème particulier qui lui semble essentiel, ou plusieurs qui suscitent son intérêt. Mais dans ces deux derniers cas, sa démarche se situe dans la zone grise précédemment évoquée, ou bien tend vers les *Extensions*.

## **2/ Réduction des scénarios/Riduzione di sceneggiature/ Reduction of frames**

La notion de « réduction des scénarios » ne fait pas l'objet d'une section dans *Lector in fabula*, bien qu'annoncée dans la case « Structures discursives ». Le seul commentaire qui la concerne se trouve dans la section « Inférences de scénarios intertextuels » (v. supra, notre exposé à leur sujet, sous-section 2, §2, B) qui relève de la case « Encyclopédie ». Rappelons qu'un scénario, au sens qu'Eco donne à ce mot, est une situation que le lecteur infère d'un texte, une représentation mentale de quelque chose à quoi le texte lui fait penser; et qu'Eco distingue entre scénarios communs et scénarios intertextuels. Il semble que « réduction de scénarios » signifie le fait que le lecteur remplace dans certains cas un « scénario commun » par un « scénario intertextuel » :

« Il n'est pas rare que le lecteur, au lieu d'avoir recours à un scénario commun, prélève directement du répertoire de sa compétence intertextuelle le scénario correspondant, *plus réduit* et plus concis par rapport au premier (et donc plus facilement applicable à un univers de discours bien défini). Le scénario intertextuel "hold-up à la banque", popularisé par tant de films, concerne un plus petit nombre d'actions, d'individus et d'autres relations que le scénario commun "comment faire un hold-up à la banque" » (L.F., p. 108).

En d'autres termes, le lecteur continue à inférer du contexte une situation, mais au lieu de faire appel dans ce but à son bagage cognitif, il préfère se référer à des textes écrits où il a pris connaissance d'une situation analogue, au motif que son effort d'inférence en sera facilité. Il est certes très possible qu'un récit puisse évoquer, par exemple, une connaissance livresque plutôt qu'une situation tirée du vécu de l'auteur, mais nous estimons aventuré qu'on pose en principe que ledit lecteur, à supposer qu'il dispose d'un tel choix, optera consciemment pour un type de référence plutôt que pour l'autre, et qu'il le fasse sur la base d'une applicabilité plus facile au texte qu'il lit. Ce que le texte évoquera pour lui, que la source en soit textuelle ou cognitive, dépendra en effet nous semble-t-il, de ce qui lui viendra le plus rapidement à l'esprit, et non d'un choix. En outre, il resterait à prouver qu'une référence à une lecture antérieure est plus facile à faire que si elle concerne l'expérience. D'où notre perception que la notion de « réduction de scénarios » est assez artificielle, et que son érection en sous-thème se justifie mal, ce qui explique peut-être qu'Eco n'y ait consacré aucune section.

### **3/ Aimantation et narcotisation de propriétés/Magnificazione e narcotizzazione di proprieta/ Blowing up and narcotizing properties**

De même que la notion précédente, celles d'aimantation et narcotisation de propriétés ne font l'objet d'aucune section spécifique dans les ouvrages d'Eco examinés. Dans *Lector in fabula*, c'est dans « L'explicitation sémantique », premier sous-chapitre des « Structures discursives », qu'y apparaissent les verbes aimer et narcotiser ainsi que l'expression « garder sous narcose ». Dans *The Role of the Reader*, ces notions apparaissent aussi dans la section « Semantic disclosures », qui est une traduction presque littérale du même passage.

Le contexte d'emploi de ces termes est que le lecteur ne sait pas encore, lorsqu'il décode un texte, quelles sont les propriétés sémantiques (qu'Eco appelle « les sèmes du sémème ») des énoncés qu'il devra retenir comme pertinentes (c.-à-d. les « actualiser »), parmi toutes celles qui font partie de ce que l'auteur appelle le « magasin sémantique » du lecteur<sup>253</sup>. Il peut en être ainsi de l'énoncé « monsieur », cité par Eco, dont les propriétés sémantiques sont extrêmement nombreuses (mâle humain adulte; possédant un système circulatoire à sang chaud; ayant des mains, etc.), et à l'égard desquelles il faut que le lecteur sache quelle attitude adopter.

#### **a) Explicitation sémantique**

---

<sup>253</sup> « All these properties [of the sememes] are virtually present in the encyclopedia, that is, they are socially stored, and the reader picks them up from the semantic store only when required by the text » (R.R., p. 23).

Par les expressions jumelles « explicitation sémantique » et « semantic disclosures », il est probable qu'Eco a visé à couvrir le concept de « propriété sémantique ». En ce qui concerne la première, qui est dépourvue d'une définition, on ne voit, ni en quoi elle est une explicitation, ni sur quoi elle porte exactement. Heureusement, le commentaire qui accompagne l'expression « semantic disclosures » fournit la clef de son sens et de celui de son pendant français : « In doing so [picking from his semantic store], the reader implements *semantic disclosures* or, in other terms, *actualizes non manifested properties* »<sup>254</sup> (R.R., p. 23). Il ne s'agit donc pas d'autre chose que de retenir comme pertinente l'une des propriétés sémantiques d'un mot du texte, lorsque cette propriété n'est pas énoncée dans celui-ci. Il faut aussi noter que le champ d'application de « semantic disclosures » proposé par Eco est instable. On croirait en effet, d'après le commentaire qui le concerne, qu'il l'applique spécifiquement aux concepts d'aimantation et de narcotisation. Or nous avons vu que dans le diagramme, cette même expression est employée au contraire pour englober les deux premiers concepts de la case « Discursive structures » déjà examinés (topics; reduction of frames).

### ***b) Aimantation***

En ce qui concerne maintenant la première des deux notions invoquées (aimer; aimantation), remarquons d'abord que le verbe « aimer » n'existe qu'aux sens de « communiquer à un métal la propriété de l'aimant » et à celui archaïque, de « communiquer à quelqu'un une force d'attraction irrésistible ». L'emploi de ces termes présente une difficulté terminologique, car dans la version italienne de *Lector in fabula*, les termes correspondants sont « magnificare » et « magnificazione », et la même notion est exprimée dans *The Role of the Reader* par « to blow up » et « blowing up ». C'est pourquoi on ne voit guère pourquoi les termes italiens ont été traduits par « aimer » et « aimantation », d'autant que la traductrice a sans doute perçu qu'« aimer » prenait un sens imperméable puisqu'elle lui a ajouté un équivalent compréhensible : « En agissant ainsi, [le lecteur] aime ou *privilégie* certaines propriétés » (L.L., p. 112). L'emploi de « privilégier » est ensuite lui-même privilégié, si l'on peut dire, et même, normalisé<sup>255</sup>. Cette « aimantation » n'est que le fait qu'un lecteur retient une acception ou un emploi plutôt qu'un autre, parmi tous ceux que comporte un mot.

### ***c) Narcotisation***

<sup>254</sup> Cette mise en italique est de nous.

<sup>255</sup> Ainsi, il est dit que, dans un récit, un certain Raoul lève la main, et qu'en conséquence, « la propriété virtuelle d'avoir des mains [...] est *privilégiée* » par le lecteur (L.F., p. 113).

Les concepts de narcotisation (et de narcose) sont complémentaires du précédent et en sont l'inverse. Et ils soulèvent aussi une question de terminologie. Le verbe *narcotiser* existe, de même que *to narcotize* et *narcotizzare*, (les uns et les autres dans les sens de « soumettre à l'action d'un narcotique », et par métaphore, « agir comme un narcotique »). Quant au substantif *narcotisation*, il se rencontre depuis quelques années, comme calque probable de l'anglais « narcotization », mais en général dans les sens médicaux ci-dessus<sup>256</sup>. Or d'après les emplois que fait Eco du nom et du verbe, dans les trois langues en cause, le sens qu'il leur donne n'a guère de rapport avec ceux mentionnés ci-dessus : « Semantic disclosures have a double role : they *blow up* certain properties (making them textually relevant or pertinent) and *narcotize* some others » (R.R., p. 23), ou comme cela est énoncé dans *Lector in fabula*, « En agissant ainsi, [le lecteur] aime ou privilégie certaines propriétés alors qu'il garde les autres *sous narcose* (calque de l'italien *sotto narcosi*), et il est précisé qu'il en est ainsi quand des signaux indiquent au lecteur qu'une propriété sémantique est sans pertinence par rapport au texte.

Cette « narcotisation » est donc le fait que certaines propriétés sémantiques c'est-à-dire les acceptions d'un énoncé (par exemple, un mot) font bien partie du bagage cognitif et culturel du lecteur, mais qu'il les estime sans pertinence eu égard au texte. Dire que le lecteur les « narcotise » ou les « garde sous narcose » signifie seulement que, tout en restant conscient de leur existence, il les met de côté, les ignore pour l'instant comme étant sans intérêt perceptible. Si par exemple il lit que quelqu'un a été faire une promenade dans le centre de Montréal avec son véhicule, il va « narcotiser » la possibilité que ce véhicule soit un autobus scolaire, un tracteur ou une benne à ordures.

#### 4/ Choix d'isotopie/scelta di isotopie/isotopies

Eco mentionne une suite de types d'isotopies qu'il appelle successivement « isotopies discursives phrastiques à disjonction syntagmatique », « ...discursives transphrastiques à disjonction syntagmatique », « ...narratives liées à des disjonctions isotopiques discursives qui génèrent des histoires mutuellement exclusives », « ...narratives liées à des disjonctions isotopiques discursives qui génèrent des histoires complémentaires », et « ...narratives non liées à des disjonctions isotopiques discursives qui génèrent [...] des histoires complémentaires ». Nous ne nous lancerons pas dans un commentaire de chacun de ces éléments, notre but étant seulement d'arriver à une compréhension générale de la notion d'isotopie et de savoir en quoi

<sup>256</sup> On parle cependant parfois de la narcotisation de l'économie, ou des consommateurs, ou de négociations, ou même, de narcotisation des masses, dans des sens d'abrutissement, de stagnation ou de mise en sommeil, qui sont donc apparentés aux sens médicaux. « Narcotisation » reste cependant absent de grands dictionnaires (*Grand Robert*; *Trésor de la langue*), et même de plusieurs

elle se distingue de celles de topic et de fabula. Et cela est déjà bien assez ardu étant donné le caractère particulièrement abstrait des données disponibles - à commencer par la définition fournie par Greimas selon laquelle l'isotopie est « un ensemble redondant de catégories sémantiques qui rendent possible la lecture uniforme d'un récit », définition qu'Eco commente en ces termes : « L'isotopie aurait donc des fonctions de désambiguïsation transphrastique ou textuelle... » (p. 120).

Eco émet en outre une série de remarques plus ou moins définitives, toutes centrées sur la relation entre topic et isotopie, dont les principales sont les suivantes :

- « Il est des cas où topic et isotopie semblent coïncider, pourtant [...] le topic est un phénomène pragmatique tandis que l'isotopie est un phénomène sémantique » (L.F., p. 119).
- « La détermination du topic permet une série d'amalgames sémantiques qui déterminent un niveau donné de sens ou *isotopie* (L.F., p. 119).
- « C'est à partir du topic que le lecteur décide de privilégier ou de narcotiser les propriétés sémantiques des lexèmes en jeu, établissant ainsi un niveau de *cohérence interprétative* dite *isotopie* (L.F., p. 119).
- « L'isotopie recouvre divers phénomènes sémiotiques génériquement définissables comme *cohérence d'un parcours de lecture*, aux différents niveaux textuels » (p. 120).
- « the topic [...] is an abductive schema that helps the reader to decide which semantic properties have to be actualized, whereas isotopies are the actual textual verification of that tentative hypothesis [...] the abduction of the textual topic helps the reader [...] to establish the isotopy according to which he decides to interpret the linear text manifestation » (R.R., p. 27).

Sur les bases ci-dessus, on peut annoncer qu'une isotopie se présente dans le cadre des étapes suivantes : Un topic est le sujet d'un texte, que le lecteur doit déterminer. Puis il retient, parmi les différents sens des mots, ceux qui sont adéquats au texte. Il est indispensable de franchir d'abord ces deux étapes pour que l'isotopie puisse exister. Elle consiste, non plus en une détermination du sujet du texte ou des acceptions pertinentes des mots, mais en un établissement de la cohérence sémantique de tout le récit, lequel devient alors interprétable dans son ensemble - ce qui peut expliquer l'emploi des termes « transphrastique », « parcours de lecture » et « cohérence interprétative ». Autrement dit, « isotopie » désigne une compréhension cohérente et homogène des termes de l'ensemble du récit, et le rôle du lecteur, à cette étape, est de s'assurer qu'il possède une telle compréhension.

Il reste qu'on peut s'interroger sur l'utilité du concept, tant un tel effort de compréhension sémantique semble être immédiat dans toute lecture, et donc, aller de soi. C'est pourquoi nous nous demandons s'il y a vraiment de la substance dans la déclaration finale d'Eco, d'ailleurs fort contournée, selon laquelle le terme « isotopie » « se réfère à la constance d'un parcours de sens qu'un texte exhibe quand on le soumet à des règles de cohérence interprétative » (L.F., p. 131), car il ne nous paraît pas évident que le lecteur a besoin de se livrer à une opération d'application de règles quelconques pour pouvoir appréhender un récit, qui serait d'office à *désambiguïser* (et dont les termes seraient donc nécessairement ambigus). En outre, le concept d'isotopie nous paraît rester fluctuant et malaisé à saisir, ce qu'Eco admet indirectement en remarquant que ce terme « recouvre des phénomènes divers ». Ce concept peut en effet être difficile à distinguer de celui de topic car certains linguistes parlent de l'isotopie d'un mot ou d'une phrase. Qui plus est, Eco amplifie la difficulté de le comprendre en déclarant : « The concept of isotopy goes far beyond the level of discursive structures. It is possible to establish isotopies at every textual level. See Kerbrat-Orecchioni (1976) for a classification of semantic, phonetic, prosodic, stylistic, "énonciative, rhetorical, presuppositional, syntactic, narrative isotopies" » (R.R., p. 42). L'isotopie finit ainsi par ressembler à une auberge espagnole<sup>257</sup> dont nous voyons peu de chances que l'on puisse s'évader...

***B. Structures narratives (case n° 5). Thème unique : Macropropositions de la fabula (Macropropositions of the fabula (themes, motives, narrative functions)***

Le concept de « structures narratives » ne fait l'objet d'aucune définition, et que ces termes ne sont presque pas employés en dehors de titres ou sous-titres, la notion de narrativité n'étant évoquée que par le biais des expressions « texte narratif », « macroproposition narrative », « niveau narratif » et « isotopies narratives »<sup>258</sup>. Notons enfin que selon Eco, il y a des textes sans structure narrative (questions, ordres, conversations courtes), sans que cela les empêche de donner lieu à une macroproposition (R.R., p. 28-29)<sup>259</sup>. Comme le seul sous-thème de la case 6 d'Eco intitulé « narrative structures » (notre case 5) est « macropropositions de la fabula », cette expression paraît désigner le réel objet de la case en question. Un effort pour savoir ce qu'Eco entend par « structures narratives » (par rapport aux autres « structures ») se ramène en conséquence à la nécessité d'élucider les notions de « macroproposition » et de « fabula ».

<sup>257</sup> « [...] il en est de la lecture comme des auberges espagnoles [...] on n'y trouve que ce que l'on y apporte » (André Maurois, *Un art de vivre*, III, 5 – cit. *Grand Robert*).

<sup>258</sup> Il est toutefois à croire que l'auteur a tenu à employer « structures » comme titre de sa case 6 pour faire pendant aux titres des quatre autres cases annoncées au moyen de ce terme, nonobstant la question de savoir si le concept générativiste et essentiellement grammatical de « structure », au sens d'agencement interne d'unités d'un système linguistique, est sémantiquement justifié dans tous les cas où Eco s'en sert pour dénommer des mouvements de lecture.

<sup>259</sup> Ex. : « Venez chez moi ». La macroproposition serait « Une personne veut que je vienne chez elle ».

## 1/ La macroproposition

Eco a hérité de Teun A. van Dijk et Walter Kintsch<sup>260</sup> le terme « macroproposition » et il l'emploie extensivement. Mais comme il est coutumier pour les appellations métalinguistiques ou abstraites, il n'indique pas dans quel sens il le prend, et il faut recourir à l'examen des passages où il apparaît et de certains exemples fournis pour s'en faire une idée :

- « Après avoir actualisé le niveau discursif, le lecteur est en mesure de synthétiser des portions entières de discours à travers une série de *macropropositions* » (L.F., p. 133), ou, de façon plus précise, « He is now able to summarize it, [...] therefore reaching a series of levels of abstraction by expressing one or more *macropropositions* » (R.R., p. 27).
- « [...] après avoir actualisé les structures discursives, on en arrive à formuler les *macropropositions narratives* » (L.F., p. 134);
- « [...] il y a beaucoup de cas où les *macropropositions narratives* élargissent les propositions discursives » (L.F., loc. cit.). Version anglaise : « [...] there are a number of narrative situations where the *macropropositions* must expand the discursive structures ».
- « Through an imprecise series of mediatory abstractions, the reader comes to elaborate a more precise series of *macropropositions* that constitute a *possible fabula* » (R.R., p. 28).
- « It is a common naiveté to believe [...] that these macropropositions must constitute a synthesis of *micropropositions*. This is true in many cases, but there are a number of narrative situations where the macropropositions must *expand* the discursive structures » (R.R., loc. cit.).

Essai d'explicitation : Une macroproposition ne peut avoir de réalité qu'une fois établies dans l'esprit du lecteur les structures discursives, que van Dijk appelle des « codages de phrases sous forme de propositions » et des microstructures. Ces microstructures dégagées par le lecteur lors de l'étape discursive sont ensuite envisagées par lui dans leur ensemble, et comme le dit Eco, il les synthétise, et les réduit ainsi à un résumé qui représente globalement le texte, et qui est la macroproposition dont parle Eco. Mais il faut ajouter que deux situations sont possibles :

---

<sup>260</sup> Van Dijk a exposé depuis 1972 ses théories sur la macrostructure, la macroproposition et les macrorègles dans de nombreuses publications, dont, avec Kintsch comme coauteur, *Macrostructures : An Interdisciplinary Study of Global Structures in Discourse, Interaction and Cognition* (1980) et *Strategies of Discourse Comprehension* (1983). François Rastier (C.N.R.S., Paris) a résumé comme suit la « voie de réduction propositionnelle du texte » proposée par Van Dijk : « après un codage des phrases en propositions, on supprime les propositions jugées secondaires, pour ne garder enfin qu'une proposition, dite *macroproposition*, censée représenter le texte » (« Problèmes du signe et du texte, *Intellectica*, 1996). Autre description du modèle de van Dijk et Kintsch par le même auteur : « La première phase du traitement consiste à coder chaque phrase du texte en une ou plusieurs formules du calcul des propositions ou des prédicats. L'ensemble de ces formules constitue la *microstructure* du texte. Les propositions que l'on peut construire en généralisant par abstraction plusieurs propositions de la microstructure sont dites *macropropositions*. L'ensemble des macropropositions constitue la *macrostructure* (*Sémantique pour l'analyse*, 1994).

- On peut avoir affaire à un texte homogène ayant donné lieu à une seule macroproposition;
- Il se peut aussi qu'il s'agisse d'un récit complexe, et que, par « le texte », on doive entendre « des portions du texte », puisqu'Eco parle de « portions entières » et énonce qu'on obtiendra finalement des séries de macropropositions. Dans ce dernier cas, une macroproposition donnée servira de guide vers la macroproposition suivante, ou en d'autres termes, il y aura, d'un épisode à l'autre, formation d'une nouvelle macroproposition. Il faut aussi noter que la détermination de la macroproposition propre à un texte n'est pas toujours facile à faire. Eco cite l'échange suivant :

- Paul : Where is Peter ?
- Mary : Out.
- Paul : I see. I thought he was still sleeping.

Eco estime qu'on peut voir, au choix, quatre macropropositions dans ce texte :

a/ The world of Paul's and Mary's knowledge; b/ Paul is looking for Peter; c/ Paul is asking Mary about Peter; d/ Mary gives Paul an unexpected information (R.R., p. 29).

En définitive, une macroproposition est, **a/** soit une synthèse des éléments du texte, donc une vision globale de celui-ci ou de portions importantes qui le constituent (par opposition aux propositions dites « secondaires »); **b/** soit une telle synthèse, plus ce qu'Eco appelle une « expansion » de celle-ci. Quoi qu'il en puisse être, une macroproposition permet de se rendre compte du sens global de la totalité d'un texte ou d'une partie substantielle de celui-ci.

## 2/ La fabula

### a) La fabula et le topic/thème

À ce stade de la réflexion, il est temps de se demander comment intervient la notion de *fabula* eu égard à celle de *macroproposition*, ce qui amène à indiquer d'abord ce qui la caractérise et ce qui la distingue de celle de *thème/sujet/topic*. Les définitions ou précisions les plus utiles que donne Eco au sujet de la *fabula* sont les suivantes :

« La fabula, c'est le schéma fondamental de la narration (dans R.R. : « the basic story stuff »), la logique des actions et la syntaxe des personnages, le cours des événements ordonné temporellement. Elle peut aussi ne pas être une séquence d'actions humaines et [elle peut] porter sur une série d'événements qui concernent des objets inanimés ou même des idées » (L.F., p. 133-134);

.....  
 « At the level of narrative structures, the reader is supposed to make forecasts concerning the future course of the *fabula* » (R.R., p. 214).

Pour mieux marquer la différence entre le *topic*/ *thème*/ *sujet* d'une histoire et la *fabula*, Eco fournit deux exemples :

- Dans la première partie de l'histoire du *Petit Chaperon rouge*, le topic est « rencontre d'une petite fille avec le loup dans le bois », alors que la macroproposition (c'est-à-dire la *fabula*) est « une petite fille rencontre le loup dans le bois » (L.F., p. 115).
- Dans *Les Fiancés*, de Manzoni, différents topics s'emboîtent : rencontre d'un curé de campagne avec deux *bravi* (des malins) près du lac de Côme; difficulté de célébrer un mariage; rôle de la providence dans les affaires humaines. La *fabula* peut être : « Dans un petit village sur le lac de Côme, un soir, au soleil couchant, le curé du coin se promenait quand il rencontra sur son chemin deux types louches qu'il reconnut être des *bravi* et qui semblaient l'attendre ». Eco ajoute : « Déjà, le lecteur est poussé à se demander : que va-t-il arriver maintenant à notre curé, que vont lui dire les *bravi* » (L.F., pp. 119 et 132).

À partir des données ci-dessus, on peut confirmer, comme nous l'avons déjà noté, que le *topic* exprime une vision statique du texte, alors que la *fabula* en est une vision dynamique. Celle-ci, dans l'exemple du *Petit Chaperon rouge*, s'exprime uniquement par l'emploi d'un verbe actif au lieu d'un substantif, et dans le second exemple, par le déroulement d'une histoire (ou l'histoire vue dans son déroulement). La *fabula* est le contenu d'ensemble du texte (cf. L.F., p. 114), et elle est une notion prospective en ce sens que le lecteur, à partir d'elle peut faire des prévisions sur la suite du récit. Mais il existe des textes narratifs sans *fabula*, tels que des textes scientifiques consistant en l'historique d'une recherche (cf. R.R., p. 31).

#### **b) La *fabula* et la macroproposition**

La seconde question concernant la *fabula* est celle de son lien avec le concept de macroproposition, aspect de la notion de *fabula* qui n'est pas envisagé dans les écrits d'Eco. Il y est bien question séparément de macropropositions et de *fabula*, mais l'expression « macropropositions de la *fabula* » n'est employée qu'en sous-titre explicatif de la case « Structures narratives », et non comme concept défini. Ce problème se présente sous deux aspects :

- Il nous semble extrêmement difficile de distinguer les deux concepts, macroproposition et *fabula*, quand l'un et l'autre renvoient à l'ensemble d'un texte. D'autant qu'Eco emploie l'un ou l'autre terme, apparemment sans chercher à attacher d'importance à les distinguer, par exemple quand il écrit que, « après avoir actualisé les structures discursives, à travers une série de mouvements synthétiques, on en arrive à formuler les macropropositions narratives » (L.F., p. 134); il nous semble qu'il aurait aussi bien pu écrire « on en arrive à formuler la *fabula* », puisque l'ensemble des macropropositions narratives constituent la *fabula*.

- Il ne saurait y avoir, selon nous, de différence possible entre « macroproposition » et « fabula », et donc une légitimité de l'expression « macropropositions de *la* fabula » que dans les cas où le texte est constitué d'une suite de macropropositions, et présente une fabula unique<sup>261</sup>. Dans un tel cas, on pourrait avancer que la fabula n'est autre qu'une super-macroproposition, ou pour nous exprimer encore plus doctement, une superstructure narrative macropropositionnelle.

### C. Structures actancielles (*Strutture attanziali*) (case n° 6)

L'expression « structures actancielles » a trait aux personnages qui sont présents ou interviennent à un titre quelconque dans un récit. Mais ces personnages ne sont plus considérés en tant qu'individus (pourvu chacun d'un nom, d'une expérience vécue, d'une personnalité propre, etc.), mais seulement en fonction du rôle qu'ils jouent dans une histoire, ou si l'on peut s'exprimer ainsi, en tant que « joueurs de rôles », ces joueurs n'occupant plus que de « pure formal positions » (R.R., p. 37). C'est cette optique qui a conduit à parler d' « actants » (au lieu d' « acteurs ») et de « rôles actanciels »<sup>262</sup>, ces termes et la notion qu'ils expriment étant directement hérités de Greimas (cf. L.F., p. 232 et R.R., loc. cit.). Les *rôles actanciels* sont donc des visions réductrices des personnages : « [Le lecteur] peut dépouiller les acteurs de leur individualité et les réduire à des oppositions actanciennes [...] en décidant que, dans certains cas, plusieurs acteurs recouvrent un unique rôle actanciel », ce en quoi Eco voit des macropropositions « encore plus abstraites que les macropropositions narratives » (L.F., loc. cit.).

Cette façon de considérer les personnages correspond à des hypothèses du lecteur quant à leur rôle dans l'histoire ou à certains moments de celle-ci. Dans ce cas encore, il ne s'agit pas encore de coopération proprement dite du lecteur, mais seulement d'un effort de sa part pour délimiter la fonction desdits personnages, afin de mieux les comprendre.

Un autre aspect de la notion de rôles actanciels est qu'Eco les voit comme constituant des oppositions, comme l'indique sa formule précitée au sujet des acteurs (personnages) : « [...] les réduire à des oppositions actanciennes (sujet-objet, adjuvant-opposant, destinataire-destinataire) », ainsi que la citation qu'il fournit des notions d'agent et de contre-agent chez Burke<sup>263</sup>. Eco illustre aussi cet aspect en évoquant trois femmes qui évoluent dans *Sylvie*, de Gérard de Nerval, et dont « chacune entre avec une autre dans un jeu d'opposition toujours changeant, prenant

<sup>261</sup> Ce qui, selon Eco, n'est pas toujours le cas. Mais il faut considérer que si l'on peut voir plusieurs fabulas dans un récit, elles sont en général concomitantes et non successives, car il s'agit d'angles différents sous lesquels on aborde le déroulement d'une histoire.

<sup>262</sup> Expression qui est, en un sens, pléonastique puisqu'un actant est par définition quelqu'un dont on ne considère que le rôle qu'il joue; et qu'un rôle joué dans une histoire, sans considération de la personnalité du « joueur », est par définition « actanciel ».

divers rôles actanciels, l'une et l'autre devenant tour à tour la présence réelle en tant qu'opposée au souvenir » (L.F., p. 231-232). Mais on peut douter fortement qu'une opposition soit indispensable pour qu'un rôle soit joué, car cela reviendrait à avancer que des rôles ne peuvent exister qu'en duos. Or, nous pouvons penser à ce sujet à un narrateur, ou à un commentateur qui ne s'opposent à personne et restent en marge de l'action<sup>264</sup>. Il nous paraît s'agir là d'une théorie dont le bien fondé ne nous paraît pas démontré.

La plus grande difficulté que semble avoir rencontrée Eco pour faire état du concept de structures actanciennes est de décider à quel moment de la lecture le souci de les déterminer se présente au lecteur; autrement dit, à quel moment il s'avise de se préoccuper surtout des rôles que jouent les personnages. L'auteur commence en effet en énonçant simultanément une séquence et le contraire de celle-ci :

« *Quand* il a actualisé les structures narratives et *alors qu'*il avance des prévisions sur les états de la fabula (en déterminant des mondes possibles), le lecteur peut formuler (*avant, pendant, après*)<sup>265</sup> une série de macropropositions au sujet des rôles actanciels des personnages (L.F., p. 231). »

En fait, Eco pense que la détermination de tels rôles actanciels peut, ou même, doit intervenir bien avant l'étape des structures narratives, ce qui nous paraît vouloir dire « à peu près n'importe quand pendant le processus de la lecture », optique qui nous paraît fondée; la case « structures actanciennes » pourrait donc être placée un peu n'importe où dans la colonne *Intensions*. Ainsi en est-il quant au personnage de Sylvie précité : lorsque le lecteur considère la fonction qu'il représente, il « doit avoir déjà avancé une hypothèse sur le rôle du personnage [...] pour pouvoir formuler des macropropositions narratives ». Eco conclut de ces raisons : « [...] elles rendent improbable une représentation théorique des niveaux profonds de coopération en séquence linéaire. Le texte est traversé [...] par des renvois, des bonds en avant, des anticipations et des retours en arrière » (L.F., p. 232). Par la suite, Eco estime que, dans une œuvre telle que *Quatrevingt-Treize*, de Victor Hugo, « l'hypothèse actancielle [...] s'instaure très tôt au cours de la lecture, elle guide les choix, les prévisions et détermine les filtrages des macropropositions » (L.F., p. 233). Pour ce qui est aussi de ces rôles actanciels, nous ne pensons pas qu'à ce niveau initial de la lecture, on puisse parler de coopération du lecteur.

<sup>263</sup> Kenneth Burke, *A Grammar of Motives*, 1969.

<sup>264</sup> Cf., par exemple, la série de personnages secondaires qui, dans *Zazie dans le métro*, surgissent ici et là sans jouer un rôle plus définissable que celui d'intervenants dans des conversations, ou de comparses (Mado Ptit-pieds, Aroun Arachide, la veuve Mouaque, Fédor Balanovitch, Pédro-Surplus...).

<sup>265</sup> Les mises en italique sont de nous. La contradiction entre *quand/alors que* (indiquant une action dans le présent) et *avant/pendant/après* (indiquant aussi la même action dans le passé ou l'avenir) nous

*D. Structures idéologiques/Elementary ideological structures/ (case n° 7)*

Eco a abordé une première fois le concept d'idéologie dans ses commentaires afférents au sous-thème « hypercodage idéologique » annoncé dans sa case « Encyclopédie » (phase générative), dont nous avons rendu compte. Rappelons que cet hypercodage est le fait qu'un lecteur aborde un texte dans une perspective idéologique qui n'est que la sienne propre. Il s'agit de l'idéologie du lecteur. Deux autres sont en jeu, et nous les reprenons toutes les trois ci-après.

### *Idéologie résultant du texte*

Dans les développements concernant les « structures idéologiques »<sup>266</sup>, le type d'idéologie dont il s'agit est, en principe, celle que le texte lui-même contient. Selon Eco, cette idéologie du texte est étroitement liée aux « structures actanciennes » (c'est-à-dire aux rôles assumés par les personnages), ou même, en résultent. C'est ce que donnent à comprendre l'expression « *textual ideological structures* » employée dans *The Role of the Reader* (p. 22) et le commentaire suivant :

« C'est quand une charpente actancielle est investie de jugements de valeurs et que les rôles véhiculent des oppositions axiologiques comme Bon vs Méchant, Vrai vs Faux (ou encore Vie vs Mort, Nature vs Culture) que le texte exhibe en filigrane son idéologie » (L.F., p. 234).

### *Idéologie non apparente de l'auteur*

Mais il s'avère vite, à la lecture des textes d'Eco, que les « structures idéologiques » qu'il envisage ne sont pas seulement celles que révèlent les textes, mais aussi celles de l'auteur. Celui-ci est en effet mentionné plusieurs fois dans le chapitre « Structures actanciennes et idéologiques », sous la forme d'efforts que le lecteur a faits à son sujet en lisant son texte pour « en tirer des conclusions sur les pulsions profondes [de cet] auteur ou pour y trouver des traces de son *idéologie inavouée* » (L.F., p. 236). Eco envisage les deux hypothèses suivantes :

- Le lecteur « met en lumière quelque chose que l'auteur *ne pouvait pas* vouloir dire et que pourtant le texte semble exhiber avec une absolue clarté » (L.F., loc. cit.). Selon Eco, le lecteur doit tenir compte des « affirmations explicites de l'auteur », qui peuvent exprimer « des contenus de dissociation ou des crises d'identité », même si cet auteur a été « plus ou moins conscient de ce qu'il faisait ». Les « structures idéologiques » ainsi détectées à partir d'une inadvertance ou d'un lapsus de l'auteur sont donc bien les siennes, et non des structures intrinsèques du texte.
- Le lecteur « a la nette impression que se dessine en filigrane, par l'emploi de métaphores obsédantes ou la disposition syntaxique particulière, la représentation d'une attitude schizoïde ou d'un complexe d'Œdipe »<sup>267</sup> (L.F., p. 237). Autrement dit, le texte manifeste à travers ses propres structures la personnalité de son auteur, c'est-à-dire ses tendances inconscientes.

<sup>266</sup> Les développements en question se présentent comme suit dans *Lector in fabula* : un chapitre intitulé « Structures actanciennes et idéologiques », qui contient un sous-chapitre dénommé « Structures idéologiques ». Puis à la suite de celui-ci, se trouve un autre sous-chapitre appelé « Les limites et les possibilités de l'interprétation profonde », sujet non annoncé dans la case 9 d'Eco (notre case 7), et dont l'examen révèle qu'il porte aussi sur les structures idéologiques par le biais de considérations sur l'herméneutique, la recherche par le lecteur de ce que « l'auteur avait en tête », et la différence à faire entre interprétation critique du texte et coopération interprétative (p. 235-244).

<sup>267</sup> Eco évoque ici des cas théoriques, à titre d'exemples.

Ainsi, en plus de ce que l'auteur a voulu dire et a dit, le texte peut exprimer, soit ce qu'il n'a pas voulu dire, mais a dit quand même, soit ce qu'il n'a pas voulu dire, et qu'il n'a pas dit, mais qui donne l'impression d'avoir été dans ses pensées ou dans son bagage cognitif. Eco soutient que dans ces deux derniers cas, on ne devrait pas, malgré les apparences, penser qu'il y a coopération textuelle du lecteur (cf. L.F., p. 243), à moins qu'existe clairement une stratégie textuelle de l'auteur en vue d'amener le lecteur à coopérer. D'après Eco, ce à quoi se livre ce lecteur en réagissant au texte des deux façons indiquées ci-dessus est ce qu'il appelle une *interprétation critique*, laquelle consiste en explicitations sémantiques et en clarifications des présuppositions auxquelles le texte donne lieu quant à l'auteur. Les tendances de celui-ci sont simplement mises à nu par le lecteur. Eco évoque alors le concept d'herméneutique, mais sans faire fond sur lui pour expliquer le rôle du lecteur, et préfère avancer un concept non annoncé précédemment (et absent de son diagramme), à savoir celui d'une phase intermédiaire<sup>268</sup> dans laquelle le lecteur se trouverait, et qui se situerait entre celles de la compréhension du texte (son « actualisation sémantique ») et d'une coopération textuelle, soit « une phase successive de l'approche textuelle où [...] on poursuit en évaluant le [texte], en le critiquant » (L.F., p. 238). La raison de cette démarche particulière de l'auteur (qu'Eco appelle des « enquêtes ») est une « utilisation du texte à des fins documentaires » telles qu'évaluation esthétique, relations entre idéologie, style et économie, et recherches de structures inconscientes (L.F., loc. cit.).

Cette interprétation du rôle du lecteur quant à l'auteur – un rôle inquisiteur, mais qui n'est pas de type coopératif pour autant – appelle deux commentaires :

- Des inadvertances et tendances inconscientes de l'auteur sont à prendre en compte pour la compréhension d'un texte; mais nous doutons que tout ce qu'un auteur n'a pas énoncé par oubli ou erreur (lapsus, défaut de relecture, inattention) soit nécessairement à marquer du sceau de la notion d'idéologie, et à attribuer à l'*idéologie* de l'auteur, au sens de préventions et de bagage cognitif et culturel, conféré à cette notion par Eco.
- La distinction que fait Eco entre ces activités particulières du lecteur (débusquer ce que l'auteur aurait pu ou dû dire, etc.) et l'activité créative appelée « coopération » nous paraît valide, mais il nous semble important de souligner que les premières activités nommées ne peuvent se situer ailleurs que dans la zone intermédiaire évoquée par Eco. Il s'en est d'ailleurs avisé en reconnaissant que, lorsqu'on envisage ce que le texte a dit, et que l'auteur ne pouvait pas vouloir dire, « on frôle la limite très mince qui sépare la coopération interprétative de l'herméneutique ».

<sup>268</sup> Rappelons que nous avons nous-même avancé l'existence d'une phase intermédiaire entre intensions et extensions, que nous avons appelé « zone grise » au sujet, et qui concerne certaines représentations que le lecteur se forme de détails non inscrits dans le texte (v. supra, sous-section 3, §2, D, Essai de

### *Idéologie du lecteur*

Dans la section « hypercodage idéologique » (L.F., p. 109 – case 1 d'Eco), l'idéologie du lecteur a été présentée comme constituant des éléments existant préalablement à ses activités de lecture, et les conditionnant. Eco revient à cette idéologie du lecteur pour la présenter comme un élément actif de la détermination des « structures idéologiques » ici en cause (case 9 d'Eco), qui comportent donc, non seulement celles du texte et de l'auteur, mais aussi celles du lecteur. Eco déclare ainsi que « la *compétence idéologique* du Lecteur Modèle intervient pour *diriger* le choix de la charpente actancielle et des *grandes oppositions idéologiques* » (L.F., p. 234), et qu'il cherche à fournir « un exemple de la façon dont la *compétence idéologique*<sup>269</sup> détermine l'actualisation des structures textuelles » (L.F., p. 235). Et dans la section « Ideological overcoding » de *The Role of the Reader*, il attribue encore plus explicitement un rôle actif au lecteur :

« Since the reader is supposed to single out (in box 9) the elementary ideological structures of the *text*, this operation is *overdetermined by his ideological subcodes*. This means that not only the outline of textual ideological structures is governed by the ideological bias of the reader, but also that a given ideological background can help one to discover or to ignore ideological structures » (R.R., p. 22).

Il ressort de ces commentaires que les structures idéologiques du texte et de l'auteur résulteraient nécessairement de celles du lecteur, ou seraient déterminées (*governed by*) par ces dernières. En somme, les idéologies du texte et de l'auteur n'auraient pas d'existence propre, ou du moins, ne sauraient être reconnues par un lecteur telles qu'elles sont énoncées, parce que ce lecteur leur imposerait inmanquablement le prisme de sa propre idéologie. Eco voit même cette situation en termes de conflit entre, d'une part, l'auteur et le texte, et d'autre part, le lecteur, quand celui-ci n'adhère pas à l'idéologie des premiers : « A reader who challenges many of the author's explicit value judgements is to go further with an ideological analysis so as to "unmask" the hidden catechization performed at more profound levels » (R.R., p. 22).

Ces positions d'Eco appellent les réserves suivantes :

a/ On constate une assimilation difficile à suivre entre « l'hypercodage idéologique » du lecteur (phase générative), et d'autre part, les « structures idéologiques » (du texte et de l'auteur), les unes et les autres se trouvant amalgamées à plusieurs reprises dans le commentaire relevant des *Intensions*. Étant admis dans l'exposé du concept d'encyclopédie (phase générative) que l'idéologie du lecteur joue un rôle dans sa lecture, il nous semble y avoir une reprise inutile de

---

synthèse, au sujet du concept d'extensions).

<sup>269</sup> Ces diverses mises en italique sont de nous.

cette notion déjà explicitée, et même induite, en ce que les « structures idéologiques » que le lecteur doit prendre en compte en vue de comprendre le texte ne peuvent être autres que celles de l'auteur et du texte.

b/ Nous voyons une antinomie entre l'objectif de « capter » les structures idéologiques du texte et de l'auteur (les saisir, les comprendre), et ceux de les contester (*challenges...*) ou de redresser celles auxquelles on attribue un caractère caché<sup>270</sup>, dans les cas où des interprétations allant dans ce sens peuvent être subjectives ou arbitraires, voire simplement erronées. Le lecteur est alors loin de s'en tenir à l'objectif de compréhension, et même de la zone intermédiaire précitée, et nous sommes déjà dans le domaine de la coopération textuelle active du lecteur (colonne *Extensions*).

c/ Il est entendu qu'il appartient généralement au lecteur de détecter ce que sont les structures idéologiques contenues dans le texte (cf. supra, notre développement sur le concept d'*intentio operis*), et il peut aussi, dans bien des cas, mettre à jour l'idéologie de l'auteur, si elle ne figure dans le texte qu'en filigrane (encore que des conclusions trop hâtives puissent l'induire en erreur<sup>271</sup>). Mais il serait exagéré de soutenir que tout ce qui est de nature idéologique, dans une lecture, procède *toujours uniquement* du lecteur. Il est en effet bien des cas où le texte lui-même exprime de la façon la plus visible une idéologie (p. ex., celui de P. Jourde concernant l'islam), et d'autres où l'auteur expose la sienne sans ambage, de sorte que le rôle du lecteur se limite à en prendre acte (ex., les premières phrases des *Mémoires de guerre* du général de Gaulle<sup>272</sup>).

## § 2 – Les cases du groupement *Extensions*

Rappelons que les mouvements dits d'*extension* sont des activités de type créatif, qui consistent, pour un lecteur, à agréger à la compréhension qu'il acquiert d'un texte des interprétations et extrapolations qui lui sont inspirées par ce texte. C'est seulement avec les mouvements d'*extension* que nous sommes dans le cadre du vrai « travail coopératif » du lecteur d'Eco. Le groupe de cases qui correspondent à cette démarche sont les trois cases respectivement dénommées *Extensions parenthésisées*; *Prévisions et promenades inférentielles*; et *Structures de monde*, que nous aborderons dans cet ordre, qui est celui du sens du diagramme (du bas vers le haut).

<sup>270</sup> Eco les appelle « hidden ideological structures » (R.R., p. 16).

<sup>271</sup> Ex. : Un lecteur de *Lolita*, qui ne connaîtrait rien de Nabokov et s'imaginerait qu'il était pédophile.

<sup>272</sup> « Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France. Le sentiment me l'inspire aussi bien que la raison. Ce qu'il y a, en moi, d'affectif imagine naturellement la France, telle la princesse des contes ou la madone aux fresques des murs, comme vouée à une destinée éminente et exceptionnelle. J'ai, d'instinct, l'impression que la Providence l'a créée pour des succès achevés ou des malheurs exemplaires. » (vol. 1, « L'Appel », p. 1)

A. *Extensions parenthésisées (case n° 8)*

Thème unique : *Premières références non compromettantes à des mondes / First uncommitted references to a (possible) world*<sup>273</sup>

La courte section titrée « Extensions parenthésisées » ne contient aucune définition de cette expression, qui n'y est même pas employée telle quelle. L'essentiel du commentaire qui y figure consiste en considérations abstruses sur la nécessité de « postuler une série d'opérations interlocutoires », l'obligation pour le lecteur de « faire fonctionner des indices référentiels » et d'« assume[r] provisoirement une identité entre le monde auquel l'énoncé fait référence et le monde de sa propre expérience, tel qu'il est reflété par le dictionnaire de base », et sur l'« existence [d'] artifices textuels qui manifestent en termes de stratégie discursive » des assertions de l'auteur du texte. (L.F., p. 97-99). Nous ne nous appesantirons pas non plus sur la qualification « non compromettantes », sauf pour observer qu'on ne voit pas de quelle façon de simples spéculations pourraient être « compromettantes » pour un lecteur qui les fait *in petto*. Ce que nous avons pu tirer de cette section pour tenter d'élucider la notion avancée par Eco peut se résumer ainsi :

Il est sûr que le lecteur doit, avant tout, se mettre en devoir de comprendre le texte (l'« actualiser »), par des opérations correspondant aux quatre cases de la colonne *Intensions*. Mais au cours de ce travail, il n'est pas toujours sûr du sens de ce texte, qui « met en jeu [des] personnes, choses, concepts » – qu'Eco appelle étrangement des « individus »<sup>274</sup> (L.F., p. 97), parce que certains de ses éléments ne sont pas assez précis ou explicites. La raison en est que l'auteur du texte a décidé de ne pas en dire plus; il « ne s'engage pas à dire la vérité, mais il n'entend pas non plus mentir » (L.F., p. 98). Or, faute d'éléments de jugements immédiats, le lecteur ne peut pas prendre immédiatement une décision sur le sens de ce texte. C'est pourquoi, il se contente de former des spéculations à ce sujet (« indexical presuppositions » - R.R., p. 17), à

<sup>273</sup> Nous avons mentionné que dans *Lector in fabula*, quand Eco passe de son traitement des cases « Expression – manifestation linéaire du texte » et « Circonstances d'énonciation » (phase générative) à la phase interprétative, ce sont les « Extensions parenthésisées » qu'il aborde en premier lieu, ce en quoi il n'observe pas le principe qu'il a annoncé selon lequel les *Intensions* précèdent et conditionnent les *Extensions*.

<sup>274</sup> L'emploi par Eco du mot « individu » dans un sens aussi bizarre, à savoir pour désigner, non seulement une personne, mais aussi un inanimé (une chose, un objet), et même un agent (tel les facteurs du temps qu'il fait), et plus étrange encore, un simple concept, conduit tout droit à notre avis à provoquer des contresens sur certaines de ses affirmations, voire à les rendre incompréhensibles. Ainsi, dans la suite du texte cité, il déclare que « nous avons un *individu* qui accomplit des actions même dans l'expression « Aujourd'hui, il pleut ». Ailleurs, il parle de « mondes possibles qui ne contiennent pas d'individus » (L.F., p. 161; v. infra, notre section « Structure de mondes »), ce qui mène à une fausse interprétation pour peu que l'on ait perdu de vue l'emploi idiosyncrasique qu'il fait du terme considéré. On relève aussi la déclaration que « Paris est un individu » (L.F., p. 205). La traduction de l'italien – *alcuni individui (persone, cose, concetti)* - a été littérale.

l'aide de son propre bagage cognitif (« premier acte afin d'être en mesure d'appliquer l'information fournie par l'encyclopédie »<sup>275</sup>), et parmi ces hypothèses, il est tenté d'en retenir une ou plusieurs comme pouvant être adéquates. Mais comme il n'est toujours sûr de rien et que ses spéculations ne concernent qu'un « monde possible » (« he assigns those subjects to a possible world – R.R., loc. cit. ), il suspend son choix parmi elles (« Tant que le texte n'est pas mieux actualisé, la décision définitive quant à l'appartenance de ces individus [au sens mentionné ci-dessus] à un monde défini, "réel" ou possible, *est laissée en suspens* » (L.F., p. 97). Le choix que peut faire le lecteur quant à ce qui n'est pas dit dans le texte est appelé « opérations extensionnelles ». Et le fait de surseoir à choisir est de la « parenthésisation », ce qu'Eco exprime ainsi : « [...] les premières opérations extensionnelles doivent être mises entre parenthèses jusqu'à ce que soient déterminées, au niveau des structures discursives, des garanties suffisantes permettant de se prononcer sur le type d'acte linguistique en question » (L.F., p. 99). En outre, lorsque le lecteur finit par mieux savoir à quoi s'en tenir ([after having waited] for more semantic information » - R.R., loc. cit.), il faut supposer qu'il procède à une « déparenthésisation »...

En somme, si le lecteur a affaire à un texte imprécis, il envisage tel ou tel sens, ou bien une inférence quelconque pouvant constituer un apport, et il garde ces possibilités à l'esprit, d'ici qu'un élément d'information lui permette de savoir laquelle retenir – indication qui ne sera peut-être jamais fournie. Ainsi, dans *Zazie dans le métro*, Zazie chuchotte à l'oreille d'une dame les « choses » que le « vilain monsieur » (Turandot, qui veut la ramener chez elle) lui a demandé de lui faire, et la dame les transmet de même autour d'elle. Le lecteur ne peut que se les imaginer et les « parenthésiser », car l'auteur s'est bien gardé de les décrire, même à mots couverts.

Il est à noter que ne sont pas envisagées, dans le commentaire d'Eco sur les « extensions parenthésisées », les situations sans doute innombrables où, après avoir constaté rapidement des imprécisions dans le texte ou éprouvé des incertitudes quant à ses implications, le lecteur ne s'attarde pas à mettre quoi que ce soit entre parenthèses avant d'en savoir plus, et *décide* tout de go, sans la « prudence de rigueur » que présuppose Eco (L.F., p. 98), que l'auteur a voulu exprimer telle ou telle pensée, ou qu'une inférence à laquelle le texte semble le convier est certainement justifiée – quitte à changer d'avis par la suite s'il s'avise qu'il a fait erreur, sans penser qu'il supprime des mises en parenthèses qu'il n'a jamais faites. C'est pourquoi ces « extensions parenthésisées » semblent concerner un cas particulier, vraisemblable certes, mais qui est celui de certains textes (complexes ou ambigus), de certains lecteurs (prudents) et d'un

---

<sup>275</sup> Eco n'a pas encore présenté sa notion d' « encyclopédie » qui, comme nous l'avons indiqué précédemment, appartient à la phase générative et qu'il a laissée de côté lors de son traitement de cette phase. Il ne l'aborde qu'à la suite de son commentaire sur les « extensions parenthésisées ».

certain mode de lecture (approfondi, parce que le lecteur veut s'assurer qu'il saisit exactement le sens du texte et ses implications – ce qui est le cas s'il doit procéder à des relectures).

Dans ces différents cas - c'est-à-dire qu'il y ait des suspensions de décisions du lecteur ou non - il y a certainement de sa part un apport au texte. Toutefois, dans le cas précis d'« extensions parenthésées », il nous semble s'agir plutôt de *perspectives* d'apport, et donc, d'une étape d'ouverture sur une coopération textuelle possible, ou de préparation à une coopération future.

**B. Prévisions et promenades inférentielles (Forecasts and inferential walks) (case n° 9).**

Thème en sous-titre : *Disjonctions de probabilités et inférences*. Un second sous-titre figure dans le diagramme en anglais : *Fabula as temporal succession of world states*.

Le titre et le sous-titre ci-dessus ne désignent pas un sujet homogène, mais un ensemble de trois thèmes qui apparaissent successivement dans le chapitre indiqué ci-dessus, et qu'il y a donc lieu d'examiner en suivant l'ordre suivant : « Les disjonctions de probabilités », « Les prévisions comme préfiguration de mondes possibles » et « Les promenades inférentielles ».

**1/ Les disjonctions de probabilités**

Pour en arriver au concept de « disjonctions de probabilité », Eco part des deux affirmations suivantes : 1) C'est par « portions successives » qu'un lecteur saisit le sens du texte qu'il lit; 2) Il « attend que la séquence d'événements ait atteint une certaine consistance pour [le] résumer », ce qu'il fait sous la forme d'une macroproposition<sup>276</sup>. Cette dernière pourrait être du type suivant : « Raoul se précipite sur Marguerite pour la frapper, et elle s'enfuit ».

Mais le récit va se continuer, et lecteur imagine sa suite, au moyen de prévisions qui consistent en plusieurs scénarios possibles, ce qu'Eco exprime ainsi : « Il est [...] prévisible qu'à ce stade le lecteur percevra une *disjonction de probabilité* », car, pour ce qui est de l'exemple ci-dessus, Raoul peut rattraper Marguerite et la battre; ou ne pas la rattraper; ou bien la rattraper mais sans la frapper, etc. Eco fournit l'explication supplémentaire suivante :

« Chaque fois que le lecteur parvient à reconnaître dans l'univers de la fabula [...] la réalisation d'une action qui peut produire un changement dans l'état du monde raconté,

<sup>276</sup> L'opinion d'Eco exprimée ici est qu'il faut avoir atteint un certain stade dans la lecture du récit pour pouvoir faire des prévisions sur la suite de celui-ci. Elle diverge de celle qu'il émet dans *The Role of the Reader*, à savoir que les disjonctions « occur at every sentence of a narrative step, even within the boundaries of a single sentence », avec l'exemple « *La Marquise sortit à cinq heures...* » - *to do what, to go where ?* » (p. 31).

en y introduisant ainsi des nouveaux cours d'événements, il est amené à *prévoir* quel sera le changement d'état produit par l'action et quel sera le nouveau cours d'événements » (L.F., p. 146).

Quant à l'expression « disjonction(s) de probabilité(s) », elle ne fait l'objet d'aucune définition qui indiquerait son sens exact, ni d'aucune explication quant à la pertinence sémantique des termes qui la composent et au choix d'une formulation aussi hyperbolique. On peut cependant tirer des commentaires ci-dessus et de quelques autres la compréhension suivante : Le lecteur est en train d'imaginer une suite à la portion de l'histoire qu'il vient de lire<sup>277</sup>, en s'aidant de l'intrigue, de la fin du dernier chapitre lu, des situations d'attente, d'allusions et d'autres indices (v. L.F., p. 148 et R.R., p. 31-32). Mais en fait, il conçoit plus d'une suite possible (comme l'implique le terme « disjonction », qui suppose plusieurs éléments), et il choisit l'une de ces suites, considérée en particulier, comme devant se réaliser, ce qui signifie qu'il rejette mentalement les autres. Telle est sa coopération de lecteur, et c'est cette situation commune et permanente pour tout lecteur qui fait des prévisions qu'Eco qualifie de « disjonctions de probabilités »<sup>278</sup>.

Il faut en outre noter le caractère singulier de l'emploi terme « disjonction », pour exprimer le fait de choisir une suite parmi d'autres. Il suppose en effet une jonction préalable, donc une sorte de corpus homogène et préexistant de possibilités, et qui demande l'effort d'en « disjoindre » une partie. Nous doutons, à la fois, que le lecteur, à un point quelconque de sa lecture, se mette à élaborer une jonction de perspectives différentes, et que son esprit fonctionne nécessairement d'une façon aussi laborieuse, car s'il peut certes, imaginer à son gré bien des « nouveaux cours d'évènements », il peut aussi n'en imaginer qu'un seul.

Remarquons enfin qu'il s'agit ici d'hypothèses concernant, non pas le sens ou les implications du texte (comme c'est le cas pour les extensions parenthésisées), mais seulement le développement factuel d'un récit en cours.

## **2/ Les prévisions comme préfiguration de mondes possibles**

Les thèmes de la présente section sont très proches de ceux de la précédente, la notion de « prévision » étant abordée dans l'une et l'autre, et du chapitre suivant, « Structures de mondes »

<sup>277</sup> Cf., dans *The Role of the Reader*, « To expect means to forecast : the reader collaborates in the course of the *fabula*, making forecasts about the forthcoming state of affairs » (p. 32).

<sup>278</sup> Un exemple qu'en propose Eco est le suivant : Pour aller en train de Florence à Sienne, Paul peut passer, soit par Terontola, soit par Empoli. Le lecteur a alors « une disjonction de probabilité qui s'ouvre : laquelle des deux routes choisira-t-il ? » (L.F., p. 150). Mais ne s'agit-il pas d'une alternative plutôt que d'une probabilité, puisque deux solutions ne peuvent être « probables » toutes les deux ?

où la notion de « mondes possibles », qui apparaît dans la présente, est donnée comme indissociable de celle de prévision. Il en résulte que, pour ce même thème de la prévision, on n relève pas, dans cette section de *Lector in fabula*, d'éléments nouveaux, hormis des observations sur la coopération du lecteur. Quant à celui de « mondes possibles », il est difficile de voir des différences entre « Premières références non compromettantes à des mondes » (v. supra, A) et « Prévisions comme préfiguration de mondes possibles » (présente section). Un examen de cette section ne s'en impose pas moins<sup>279</sup>.

**Prévision** – Le thème de la prévision est repris par Eco, de même que l'expression « disjonction de probabilité », pour réitérer que le lecteur « configure un cours d'événements possible ou un état de choses possible ». Il précise que par « possibilité », il n'envisage pas « d'insaisissables états psychologiques du lecteur », mais deux bases plus concrètes :

- celle de son bagage cognitif et culturel (« possibilités objectivement consenties par l'encyclopédie... » - L.F., p. 152);
- l'existence de « conditions raisonnables de réalisation » pour chacune des possibilités envisagées, ou comme Eco le formule aussi, « des possibilités objectivement reconnaissables comme admises » (op. cit, pp. 150 & 151).

**Mondes possibles** – Eco assimile en outre l'activité de prévision du lecteur à la notion de *mondes possibles*, en déclarant que par une telle activité, ce lecteur « hasarde des hypothèses sur des structures de mondes ». Eco énonce même que si les deux conditions ci-dessus sont remplies, « nous pouvons très bien appeler “monde possible” ce qui est configuré par la prévision exprimée. Il nous semble qu'étant donné cette assimilation constante des concepts de prévision et de monde possible, Eco aurait pu faire l'économie de l'un des deux. Par exemple, si Paul dit qu'il veut aller de Montréal à Toronto et que deux routes s'offrent à lui, ou qu'il hésite entre s'établir au Québec et en Alberta, le lecteur peut à la fois « prévoir » ce que fera Paul, et penser qu'il choisira entre deux « mondes possibles », ce qui revient au même.

Quant à la coopération textuelle liée à cette étape, elle existe, mais ne semble faire qu'une avec les prévisions, que celles-ci s'avèrent fondées ou non. Eco estime que comme le lecteur modèle entre en état d'attente et fait des prévisions, il est « appelé à collaborer au développement de la fabula en anticipant les stades successifs »; que cette anticipation fait elle-même partie de la fabula; qu' « une fois qu'il aura lu, il se rendra compte si le texte a confirmé ou non sa

---

<sup>279</sup> Ce caractère répétitif des références à la notion de *mondes* avant même que le long chapitre qui porte sur elle, « Structure de mondes », ait été abordée, conduit à douter de l'utilité d'avoir ménagé cette section telle qu'elle a été conçue.

prévision »<sup>280</sup>, et qu'ainsi, il pourra évaluer ses propres capacités prévisionnelles (L.F., p. 148). En outre, si le lecteur s'est trompé ou est en désaccord avec le cours d'action imaginé par l'auteur, il pourra, soit utiliser quand même ce dernier « comme stimulus de l'imagination pour concevoir » (L.F., p. 152), soit imaginer un autre scénario qui lui semblera tout aussi « concrètement représentable » et plus intéressant de son point de vue, soit encore avoir la satisfaction de savoir qu'il s'est trompé quant à un dénouement funeste qu'il avait prévu.

### 3/ Les promenades inférentielles

Le raisonnement avancé par Eco sous le titre ci-dessus comprend cinq points :

a) Le lecteur « hasarde des prévisions », « élabore des inférences » quant à la suite que pourra avoir un récit (L.F., p. 154). Cette idée a déjà été longuement énoncée dans les sections précédentes de *Lector in fabula* et n'a qu'une valeur de rappel.

b) La notion de « promenades inférentielles », tout comme celle de « prévisions », est indissociable de celles de « mondes possibles » : « The concept of possible worlds is indispensable when we wish to speak of inferential walks. [...] Without the notion of possible worlds, inferential walks could not be distinguished from semantic disclosures, that is, the procedure of actualization of discursive structures » (R.R., p. 217). Pourtant, dans *Lector in fabula*, Eco ne mentionne pas la notion de « mondes possibles » dans sa section sur les « promenades inférentielles ».

c) Eco pose en principe que lorsqu'un lecteur fait des prévisions, il ne peut le faire qu'en puisant dans des éléments de jugement que son propre vécu lui fournit, c'est-à-dire son bagage cognitif, affectif et culturel (son « encyclopédie ») : « [...] il est essentiel à la coopération que le texte soit continuellement rapporté à l'encyclopédie » (L.F., p. 154). Cette proposition nous semble aller de soi, puisque, comme cela a été longuement exposé lors de l'examen de la case « Encyclopédie », toute lecture passe par le prisme des connaissances acquises qui permettent de la comprendre.

d) Plus précisément, Eco expose que ce que le lecteur doit puiser dans son « encyclopédie » consiste spécifiquement en cas dont il extrapole la pertinence à celui qui est l'objet de sa lecture. Ce qui revient à dire que les prévisions du lecteur sont conditionnées par ce qu'il croit qui se produit d'habitude, ou « normalement », quant une situation similaire à celle décrite dans le texte se présente. Ainsi, « si la fabula "x accomplit telle action", le lecteur hasardera "puisque chaque fois qu'un x accomplit telle action, on a d'habitude l'issue y", [il] conclura "alors l'action de x aura l'issue y" » (L.F., loc. cit.). Eco cite, comme autres « scénarios communs ou intertextuels » auxquels le lecteur doit recourir : « D'habitude..., Toutes les fois que..., Comme cela se passe

<sup>280</sup> Cf. *The Role of the Reader* : « The end of the text not only confirms or contradicts the last forecasts, but also authenticates or inauthenticates the whole system of long-distance hypotheses hazarded by the reader about the final state of the *fabula* » (p. 32).

dans d'autres récits..., D'après mon expérience..., Comme nous l'enseigne la psychologie » (L.F., loc. cit.). Ainsi, selon Eco, la prévision dérive nécessairement de la connaissance de situation du même genre et de ce que l'on peut estimer plausible dans de tels cas.

e) Mais Eco envisage aussi, à juste titre, que ce qui se passe dans ces « cas du même genre » peut ne pas correspondre à la suite réelle du récit, car il est extrêmement fréquent que de bons auteurs aient imaginé un cours d'événement inhabituel : « l'auteur peut toujours choisir le scénario le moins probable » (L.F., p. 156). Dans un tel cas, il n'y a pas de raison de croire qu'aucun lecteur ne peut être assez perspicace pour envisager une issue atypique ou insolite (surtout un lecteur « compétent » ou « idéal »), ce dont Eco semble convenir en admettant qu'un lecteur peut être plus « astucieux » qu'un autre, et aussi, que son bagage cognitif et culturel peut être plus étendu.

Il est à remarquer qu'il existe des cas innombrables, non envisagés par Eco où le lecteur (qui ne serait probablement pas un lecteur modèle à ses yeux) s'abstient de toute prévision – ne *veut pas* faire de prévisions, par exemple afin de préserver entièrement un suspense ou parce qu'il ne voit pas quel intérêt présenterait pour lui le fait de devancer l'imagination de l'auteur, au fond, de « faire le travail à sa place ». Son « encyclopédie » reste alors inactive, et il n'est certainement pas « coopératif ».

Par ailleurs, Eco distingue les *fabulae fermées* et les *fabulae ouvertes*. Les premières sont celles pour lesquelles une seule issue valable existe : « Ce type de fabula est fermé car elle ne permet à la fin aucune alternative et élimine le vertige des possibles ». Les secondes, au contraire, « ouvre[nt], à la fin, différentes possibilités prévisionnelles, chacune étant en mesure de rendre cohérente l'histoire tout entière [...]; ou bien aucune n'étant capable de restituer une histoire cohérente ». L'ouvrage *Zazie dans le métro* appartient à cette seconde catégorie, tant il laisse le lecteur libre d'imaginer diverses suites à l'histoire, et il en est de même, selon Eco, pour *Les Chats* de Baudelaire, qu'il décrit comme un « text that not only calls for the cooperation of its own reader, but also wants this reader to make a series of interpretative choices » (R.R., p. 4)

Quant à savoir pourquoi Eco appelle *promenades inférentielles* ces prévisions ou spéculations, il s'en explique dans une suite de paradoxes et de restrictions sur ce qu'il vient de déclarer, avançant 1) que de cette façon, « on veut justement mettre en relief le geste libre et désinvolte avec lequel le lecteur se soustrait à la tyrannie et au charme du texte »; 2) mais que néanmoins, la « promenade » du lecteur est « dirigée et déterminée par le texte » et qu'il doit « rentrer » dans celui-ci (ce qui suggère une suppression de la liberté et de la désinvolture); 3) mais que néanmoins, cette rentrée obligatoire dans le texte « ne réduit pas la liberté du Lecteur

Modèle »; 4) mais que néanmoins, elle « souligne la pression que le texte essaie d'exercer sur les prévisions du lecteur » (L.F., p. 154-155).

Ce qui est sûr est que, quelles que soient les intrications de la pensée d'Eco, dès que le lecteur formule des prévisions (qu'elles se révèlent exactes ou non, et conformes ou non à des situations habituelles), il « sort du texte », et que ce faisant, il « coopère par des coups d'essai à actualiser à l'avance la fabula » (L.F., loc. cit.). Mais cette coopération du lecteur, qu'Eco appelle des « échappées hors du texte » est en fait une contribution toute provisoire puisque la lecture n'est pas terminée. En outre, ces « échappées » ne sont que des pensées spéculatives sur la suite de l'histoire, et qui peuvent être aussi sommaires que fugitives, bien qu'Eco affirme qu'elles permettent au lecteur de « revenir [au texte] riche d'un butin intertextuel » (L.F., loc. cit.).

### ***C. Structures de mondes/World structures (case n° 10)***

Le concept fondamental en cause, à ce stade de la théorie de la coopération textuelle d'Eco, n'est pas celui de « structures de mondes », qui n'est qu'un titre de chapitre et ne fait pas l'objet d'une analyse construite, mais celui de *mondes possibles*. Cette expression est omniprésente dans le chapitre « Structures de mondes »; elle l'était déjà dans le précédent; elle figurait dans le titre de sa section « Les prévisions comme préfiguration de mondes possibles » (v. supra, B, 2/) et c'est justement dans cette dernière qu'Eco s'est justifié d'y recourir : « L'usage est maintenant établi dans la majeure partie des écrits courants sur la sémiotique textuelle de parler, à propos de ces états de choses prévus par le lecteur, de *mondes possibles* » (L.F., p. 149).

Si un « monde possible » n'est autre chose qu'un « état de choses prévu »<sup>281</sup>, qui n'est autre chose qu'une prévision, nous avons ici trois formulations de même sens, auxquelles s'ajoutent quatre autres (« spéculations », « hypothèses », « probabilités » et « inférences »), pour former un ensemble synonymique qui ne désigne en définitive qu'un seul concept, nonobstant des nuances. Toutefois, la notion de « mondes possibles » présente certains aspects originaux, ce que laisse espérer l'importance du chapitre « Structures de mondes » (L.F., p. 160-230)<sup>282</sup>. Il est donc à examiner plus avant, et pour ce faire, il convient de mentionner en premier lieu le sens que les théoriciens auxquels Eco se réfère ont conféré à ce concept.

<sup>281</sup> Cf. *The Role of the Reader* : « A possible world is a *possible state of affairs* expressed by a set of relevant propositions » (p. 219).

<sup>282</sup> Ce chapitre est structuré en 15 sous-chapitres, dont aucun des titres ne comporte la mention des quatre éléments annoncés dans la case 10, tels que « matrices de mondes ».

## 1/ Sens du concept

### a) *La notion de « mondes possibles » chez les théoriciens*

La façon dont la notion de « mondes possibles » est formulée et traitée par les tenants des formalismes logiques ne consiste en rien moins, il faut bien le noter, qu'en un océan de propositions couchées en un métalangage abscons, sinon ésotérique, accompagné de force diagrammes et longues formules algébriques généralement fournis sans explications. Eco a repris à son compte nombre de ces commentaires, avec des graphiques, tableaux de plusieurs colonnes et formules mathématiques tout aussi cryptiques<sup>283</sup>, sur lesquels nous passerons.

Pour ce qui est des théoriciens (principalement Hintikka, Prior et Kripke), ce que nous en avons tiré de moins abstrait est qu'ils sont partis du concept de logique modale qui, contrairement à la logique formelle classique, se donne pour objet de déterminer *de quelle façon* des propositions sont vraies ou fausses. Ils en ont introduit dans la logique classique certaines modalités pouvant rendre compte des possibilités d'adéquation des propositions avec les « faits du monde ». C'est pour développer cette sémantique de la logique modale, à laquelle la notion de possibilité est inhérente, que ses tenants ont eu recours à la théorie des « mondes possibles », conçus comme des univers logiquement possibles dans lesquels peuvent se réaliser certaines propositions et conjectures. Il est admis qu'il peut y avoir une relation d'identité entre les propositions du monde réel et celles de mondes possibles, et selon certains, les mondes possibles sont à concevoir, non pas comme des totalités fermées et indépendantes, mais comme des « régions » de la réalité, dont l'agencement est celui d'une inclusion d'un monde dans un autre.

### b) *Le « monde possible » est un « monde plein », selon Eco*

Eco a hérité des auteurs mentionnés la notion de « mondes possibles », qu'il estime « indispensable pour parler des prévisions du lecteur » (L.F., p. 160). Mais il en rejette la vision entretenue par la sémantique logique selon laquelle ce sont des univers vides qui ne donnent lieu qu'à des explicitations sémantiques (et non à des prévisions ou des hypothèses), des « types abstraits de mondes possibles qui ne contiennent pas de listes d'individus » (L.F., p. 161)<sup>284</sup>.

Si Eco emprunte quelques éléments à la logique modale, à laquelle, de son propre aveu, il ne croit guère, c'est seulement pour ce qu'elle peut fournir à la sémiotique textuelle en vue de

<sup>283</sup> Notamment pp. 170, 179-180, 183, 185-187, 190-194, 204-206, 211-226.

<sup>284</sup> Ce type abstrait de mondes est celui que conçoit Hintikka, qu'Eco cite ici, et dont il se dissocie sur ce sujet. Les références à ce théoricien sont cependant fréquentes dans le chapitre « Structures de mondes » (v. p. 161, 170, 172 174. 175 et passim).

permettre des « prévisions narratives ». Il attend de ces éléments qu'ils étayent l'idée qu'« un monde possible n'est pas un ensemble vide mais bien un ensemble plein, ou, pour employer une expression courante [...], un monde *meublé* »<sup>285</sup> (L.F. p. 161), et qu'il faut « construire une catégorie de *monde possible plein* mise au point à dessein pour servir une sémiotique du texte narratif » (L.F., p. 164). Un exemple de monde meublé est celui de la fable du *Petit Chaperon rouge*, dont Eco déclare qu'en la racontant, il « meuble [son] monde narratif avec un nombre limité d'individus<sup>286</sup> (la petite fille, la maman, la grand-mère, le loup, le chasseur, deux cabanes, un bois, un fusil, un panier) pourvus d'un nombre limité de propriétés » (L.F., p. 169). Les éléments de ce « monde meublé » sont d'une part, des « attitudes propositionnelles », expression signifiant que les personnages de la fabula peuvent former des pensées et éprouver des réactions, tout comme ceux du monde réel (L.F., p. 169 et R.R., p. 219; v. aussi, infra, la section « Attitudes propositionnelles »), et d'autre part, des « cours d'événements »<sup>287</sup> (L.F., p. 168). Les mondes possibles d'Eco ne sont donc pas des mondes théoriques ou illusoire, mais des mondes textuels susceptibles d'« actualisations sémantiques concrètes, et c'est en ce sens qu'il les qualifie de pleins ». Ainsi, on peut « [se] représenter le tissu d'interprétants qui constitue l'univers où agit le Chat botté », aussi bien qu'on pourrait, en lisant qu'un personnage va aller faire en 2004 du tourisme au Waziristan, s'en imaginer les conditions (cf. L.F., p. 166-167). On peut cependant estimer que ces mondes « pleins » sont plutôt des mondes « à remplir », des mondes potentiels, qui ne sont pas meublés tant que le lecteur ne les a pas pourvus d'éléments agissants, d'autant qu'Eco les qualifie de « gravides » (L.F., p. 161), c'est-à-dire, faut-il supposer, embryonnaires ou en gestation<sup>288</sup>. Mais Eco ne veut cependant pas dire que ces mondes possibles ont une substance, c'est-à-dire une existence matérielle et constatable, si meublés qu'il soient et nonobstant les facteurs agissants qu'ils peuvent comporter.

***c) Le « monde possible » est une « construction culturelle » et une « combinaison de propriétés »***

C'est parce que les mondes d'Eco sont meublés qu'il les voit aussi comme des « constructions culturelles » : le lecteur les *construit* rationnellement en leur assignant « une série de qualités physiques et psychiques » (des « propriétés »), qu'il combine : « Il est clair [...] que

<sup>285</sup> Dans son ouvrage *Les limites de l'interprétation*, Eco a consacré une section à la distinction ci-dessus, sous le titre « Mondes vides "vs" mondes meublés » (p. 213-217).

<sup>286</sup> Rappelons qu'Eco emploie « individus » au sens baroque de tous « facteurs actifs » ou « éléments déterminants » (personnes, choses, concepts). Ces « individus » sont en effet « pourvus de propriétés » dont certaines sont des *actions* (L.F., p. 168).

<sup>287</sup> Dans *The Role of the Reader*, Eco émet l'assimilation suivante : « A possible world is also a *possible course of events* », avec l'explication qu'il en est ainsi parce que certaines des « propriétés » des « individus » sont des actions (p. 219).

<sup>288</sup> Du moins si l'on s'en tient au sens propre de ce terme. Gravidé : adjectif de la terminologie médicale

les individus se réduisent à des *combinaisons* de propriétés » (L.F., p. 170-171). On en comprend que, pour former un monde possible, le lecteur imagine des éléments actifs (personnages, choses, concepts, événements), et qu'il attribue à chacun des traits physiques, matériels, et mentaux s'il y a lieu (des « propriétés »), tels que taille, sexe, faculté de parler, caractère, aspect. Autrement dit, le lecteur individualise ses créations. L'appellation « constructions culturelles » dérive du fait que ce processus créatif (ou constructif, ou imaginatif...) a pour base la « culture » propre de l'auteur.

**d) Le « monde possible » envisagé comme superposé au « monde réel de référence »**

L'intervention de la culture du lecteur dans le processus de construction ci-dessus paraît assez évidente (la culture étant partie du bagage cognitif, base de l'opération de lecture). Mais Eco n'en tient pas moins à réitérer qu'elle est liée à l'« encyclopédie », et que le « monde réel » (à savoir « notre » monde) est sa source directe :

« Le texte [du Petit Chaperon rouge] nous oriente [...] vers l'encyclopédie qui règle et définit le monde "réel" (L.F., p. 171).

[...] un monde narratif [...] met en jeu des individus déjà reconnaissables comme tels [...] Les individus des mondes narratifs se présentent à nous comme préconstitués [...] (L.F., p. 171- 172).

[...] un monde narratif emprunte ses individus et leurs propriétés au monde "réel" de référence [...] Un monde possible se superpose abondamment au monde "réel" de l'encyclopédie du lecteur » (L.F., p. 171).

Eco remarque en outre, s'en référant à Hintikka, que le monde possible du lecteur peut être, soit en accord, soit en désaccord avec le « monde "réel" de référence ». Ainsi, il y aura accord dans le cas d'un roman dont le cours possible d'événements est comparable aux choses « telles qu'elles sont » dans le monde actuel; et désaccord s'il s'agit d'un conte de fées ou d'une histoire à base de mythes religieux<sup>289</sup> que le lecteur estime incompatibles avec ses connaissances et croyances (cf. L.F., p. 173). En outre, du fait que les constructions du lecteur sont établies sur le monde de son vécu et sur ses schémas conceptuels (cf. L.F., p. 174), résulte une extrême diversité des « mondes possibles » d'un lecteur à l'autre. Ainsi, l'épisode où Zazie décrit en détail à une dame des « cochonnetés » qu'un vilain monsieur lui a demandé de lui faire, alors que le récit n'indique pas qu'elle ait jamais rien connu de tel, peut évoquer chez le lecteur un « monde possible » compatible avec ses croyances ou son expérience et donc, réaliste, si d'après ce qu'il estime en savoir, même des gamines n'ont plus rien à apprendre de nos jours en fait de cochonneries et qu'il ne faut plus s'étonner de rien. Par contre, le « monde possible » ainsi offert

---

signifiant « qui contient un fœtus » (ex. : femme gravide, jument gravide).

<sup>289</sup> Par exemple, le mythe d'une résurrection comme celle de Lazare, auquel on peut reprocher, selon Eco, de contrevenir au second principe de la thermodynamique (cf. L.F., p. 173).

paraîtra entièrement fantaisiste ou absurde à un austère lecteur resté isolé de ces tristes réalités, et dont le bagage cognitif est limité à un univers bien pensant de chasteté et d'innocence juvéniles. Ou encore, s'il s'agit d'un lecteur resté fleur bleue, mais qui jouit quand même de quelque curiosité d'esprit, il pourra envisager avec un certain intérêt ce monde possible, si irréel qu'il lui paraisse, ou vérifier discrètement s'il ne correspond pas, après tout, à son propre monde fantasmagorique. Un lecteur pourra aussi estimer que l'épisode est bien improbable dans le monde réel actuel, mais l'envisager quand même à titre de jeu de l'esprit. Enfin, il pourra penser qu'il est irréaliste dans le monde réel de l'époque du récit (1959), mais est concevable si l'on se transpose un demi siècle plus tard; ou à l'inverse, qu'il est valide dans le « monde réel » de l'époque de Queneau, mais non plus en 2004. Dans tous ces cas, le monde possible est une construction culturelle basée sur un monde actuel donné<sup>290</sup>.

On peut ajouter, compte tenu de la récupération par Eco de l'expression « monde possible », que si un lecteur fait une projection qu'il estime irréaliste, il s'agira paradoxalement d'un impossible « monde possible »...

## 2/ Éléments énoncés dans le diagramme

### a) *Matrices de mondes*

Eco ne consacre aucune section au concept de « matrices de mondes » annoncé dans son diagramme et n'en fournit pas non plus de définition, se contentant de s'y référer à quelques reprises, d'abord sous les formes suivantes<sup>291</sup> :

- Eco déclare « avoir établi des *matrices structurales* aptes à représenter le format des mondes textuels et à établir des règles de transformation entre eux » (L.F., p. 193);
- Les « vérités dites “logiquement nécessaires” » [sont à considérer] « comme des conditions métalinguistiques pour la construction de *matrices* de mondes » (L.F., p. 194); ces vérités « ne sont pas des éléments de l'ameublement d'un monde mais des conditions formelles pour la construction de sa *matrice* » (L.F., p. 195);
- « Nous pouvons concevoir une *matrice* de monde où [...] nous ne considérons pas comme essentiel aux célibataires le fait d'être humain », car Donald Duck est célibataire (L.F., p. 194);

<sup>290</sup> Mais si l'on envisage plusieurs mondes possibles, il faut aussi avoir à l'esprit plusieurs lecteurs. C'est pourquoi l'affirmation d'Eco selon laquelle « le lecteur peut comparer un monde textuel à *divers* mondes de référence » (L.F., p. 211) est ambiguë ou erronée si elle ne renvoie qu'à un seul lecteur, lequel serait alors censé concevoir plusieurs mondes.

<sup>291</sup> Ces mentions figurent dans les sous-chapitres de L. F. intitulés « Accessibilité » (voir ci-après, 3/, « Jugements d'accessibilité entre mondes ») et « Accessibilité et vérités nécessaires ».

- « Pour faire en sorte que je devienne mon propre père [dans un roman de science-fiction], je dois construire des *matrices* de mondes où le principe d'identité est valable » (L.F., p. 196).

On relève en outre, dans un commentaire sur l'« accessibilité entre mondes » (v., infra, 3/), que si le lecteur a créé un monde  $W_1$ , et à partir de celui-ci, un monde  $W_2$  comprenant plus d'« individus », il ne pourra créer ces « individus » dans le monde  $W_1$ , parce que celui-ci « possède une matrice (ou *structure de monde*) plus pauvre » (L.F., p. 192). Le sens de ce raisonnement n'est pas en cause ici – ce qui nous intéresse est la parenthèse, d'après laquelle, « matrice » et « structure de mondes » ont le même sens. Or il ressort de l'ensemble du chapitre intitulé « Structure de mondes » que ces mêmes mots désignent les divers constituants d'un « monde possible » imaginé par un lecteur. Or une « matrice », si l'on se fie à son sens normal, serait un cadre d'élaboration desdits éléments d'un monde possible, que le lecteur, d'après l'une des citations ci-dessus, devrait *construire*. Nonobstant cette antinomie entre « matrice » au sens de ce qui est à construire et « matrice » au sens de ce qui l'est déjà, et le manque de toute autre donnée explicative, on peut estimer que par « matrice de monde », il faut entendre un creuset mental, ou un terrain d'élaboration, d'imagination, de conceptualisation que le lecteur utilise pour se représenter des « mondes possibles ». Il reste qu'il est bien difficile, selon nous, d'envisager qu'un moule de création spécifique, et ambitieusement appelé comme « matrice de mondes » soit vraiment en jeu dans le cours d'une lecture. Étant donné la spontanéité qui préside généralement, chez un lecteur, à des hypothèses sur la suite d'un récit, il nous semble suffisant d'estimer que le monde possible qu'il conçoit dérive directement de son bagage cognitif, affectif et culturel, sans qu'il y ait à faire intervenir un « moule de création » quelconque.

## 2/ Assignation de valeurs de vérité /Assignment of truth values

Eco se réfère au concept de « propriétés » (au sens de traits attribués à des « individus ») comme étant lié à celui de « vérités » (L.F., p. 170). Ainsi, il évoque les propriétés qui sont « privilégiées par rapport aux autres » et il ajoute « disons même “nécessaires” » (celles dont le lecteur doit absolument tenir compte), puis il se demande : « Que veut dire la logique des mondes possibles quand elle définit les *vérités nécessaires* comme celles qui sont valables dans n'importe quel monde? » (L.F., p. 177). Eco consacre ensuite un développement aux « propriétés *essentielles* » (qui constituent « la structure minimale du monde en discussion » - L.F., p. 184). Puis il en vient à distinguer entre propriétés nécessaires et essentielles en annonçant qu'il accomplit une simplification utile « en réduisant les *prétendues* propriétés nécessaires [...] à des propriétés essentielles » (L.F., p. 194), ce qui semble signifier qu'aucune propriété ne devrait être considérée comme nécessaire.

C'est à partir de ces observations qu'Eco passe au concept de « vérités dites "logiquement nécessaires" » (c'est-à-dire prétendument telles selon lui), pour énoncer qu'elles ne sont pas des propriétés d'individus d'un monde, mais des « conditions métalinguistiques pour la construction de matrices de mondes », ou de structures de mondes. Ces vérités doivent absolument être logiques par rapport au thème du récit dont part le lecteur pour qu'il puisse créer un monde possible pouvant dériver de ce récit. En somme, il s'agit pour le lecteur qui émet des prévisions ou des probabilités sur la suite d'une histoire, d'éviter des invraisemblances ou des impossibilités « logiques », ce qui serait le cas s'il était envisagé, par exemple, que certains célibataires puissent être mariés (cf. L.F., p. 194).

### 3/ Jugements d'accessibilité entre mondes

Eco avance la notion d'« accessibilité entre mondes » sans la définir ou exposer la problématique qu'elle met en jeu, dans un long commentaire consistant essentiellement en diagrammes et formules codées<sup>292</sup>. En dehors de cette mathématisation abstruse, la difficulté pour savoir de quoi il s'agit est qu'Eco n'explique, ni en quoi consisterait l'existence conjointe de plus d'un monde possible (pour un lecteur donné? pour plusieurs lecteurs?); ni comment il pourrait y avoir en jeu plusieurs mondes possibles s'il ne s'agit que d'un lecteur unique et d'un seul récit; ni en quoi consisterait, pour ce lecteur, le fait d'*accéder* à l'un à partir de l'autre; ni l'intérêt que cette opération présenterait. Essayons pourtant.

Eco écrit que « le nombre des individus et des propriétés *est le même* dans tous les mondes considérés » (L.F., p. 190); qu'un « individu » ne figurant pas dans un premier monde possible peut apparaître dans un autre; et que la relation entre les deux mondes n'est donc pas symétrique qu'un premier monde possible peut engendrer un deuxième monde possible, lequel peut même en engendrer un troisième, mais qu'un parcours inverse est impossible. Risquons-nous à en tirer le sens suivant : Un lecteur imagine un monde possible; celui-ci lui fait penser à un second également possible; et sous l'inspiration du second, il en imagine peut-être un troisième. Il s'agirait donc d'une sorte d'exercice d'imagination en chaîne, ce qui s'exprime parfois en énonçant que la folle du logis se donne libre cours. Il resterait à savoir si un lecteur se met

<sup>292</sup> Ex. : « Essayons maintenant d'établir de quelle façon on peut parler d'accessibilité entre mondes. Selon la littérature courante, l'accessibilité est une relation dyadique  $W_i R W_j$  ou  $W_j$  est accessible à  $W_i$ . Si nous voulons négliger les interprétations psychologiques (du type : un individu en  $W_i$  peut "concevoir" le monde  $W_j$ ), nous devons nous limiter à dire que  $W_j$  est accessible à  $W_i$  si, à partir de la structure de  $W_i$ , il est possible de générer, par la manipulation des rapports entre individus et propriétés la structure de  $W_j$ . Nous avons ainsi diverses possibilités de relation : (1)  $W_i R W_j$  mais pas  $W_j R W_i$ ; la relation est *dyadique* mais pas *symétrique*; (2)  $W_i R W_j$  et  $W_j R W_i$ ; la relation est *dyadique* et *symétrique*; (3)  $W_i R W_j$ ,  $W_j R W_k$ ;  $W_i R W_k$ ; la relation est *dyadique* et *transitive*; etc. » (L.F., p. 190).

vraiment à broder en autant d'étapes sur les suites possibles du texte ou sur les perspectives auxquelles il peut faire penser, alors même qu'il est encore engagé dans son activité de lecteur qui cherche surtout à comprendre le texte, et dont les prévisions ne devraient pas, normalement, être un exercice complexe à plusieurs volets qui s'emboîteraient comme des poupées gigognes.

#### 4/ Reconnaissance d'attitudes propositionnelles

L'expression « attitude propositionnelle » annoncée dans le diagramme ne fait l'objet d'aucune section, développement particulier, explication ou définition. Nous ne voyons pas qu'elle constitue un thème distinct de celui d'initiative du lecteur déjà souvent exprimé au moyen des expressions et termes « prévisions faites par le lecteur », probabilités, etc. Les emplois qu'en fait Eco sont les suivants :

- « Quand Raoul lève la main, le lecteur est amené à avancer une prévision sur le fait que Raoul frappera ou non. Le lecteur assume une *attitude propositionnelle* : il prévoit ou croit [que] Raoul frappera Marguerite » (L.F., p. 160).
- Ayant noté qu'un monde possible peut être un cours d'événements qui « n'est pas actuel mais possible », Eco ajoute que ce cours doit par conséquent « dépendre des *attitudes propositionnelles* de quelqu'un qui l'affirme, le croit, le rêve, le désire, le prévoit, etc. » (L.F., p. 168).
- « A l'intérieur [du] monde narratif [du Petit Chaperon rouge], les personnages prennent des *attitudes propositionnelles*. Par exemple, le Petit Chaperon rouge pense que l'individu dans le lit est sa grand-mère » (L.F., p. 169).

On ne voit pas que le lecteur, en « se proposant » une suite aux événements décrits, fasse autre chose que prévoir, croire probable que, envisager que, avancer une hypothèse sur ce qui est possible, prévisible ou probable (p. 161-162), chacun de ces termes pouvant être plus adapté que l'autre selon la perception d'un lecteur donné ou d'un autre. Il est possible qu'Eco ait voulu les chapeauter au moyen de l'expression « assumer une attitude propositionnelle », mais les termes « assumer » et « attitude » ne devraient pas créer l'impression qu'une notion originale est ainsi avancée. Et c'est là l'important en ce qui nous concerne : Nonobstant l'utilité contestable de cette expression et son aspect d'enflure verbale, la notion qu'elle vise (prévision, probabilité, etc.) est indissociable de celle de « mondes possibles », et comme nous avons été amenée à exposer celle-ci dès le début du présent chapitre, nous pensons inutile d'y revenir ici<sup>293</sup>.

<sup>293</sup> Nous nous en tenons ci-dessus à l'emploi principal que fait Eco de l'expression « attitudes propositionnelles », mais il se rencontre aussi dans d'autres sens dans *Lector in fabula*, ce qui en brouille la compréhension. Ainsi, lorsqu'il est dit que des personnages du monde narratif, comme le Petit Chaperon rouge, « prennent des attitudes propositionnelles » (p. 169), il ne s'agit plus de

## CONCLUSIONS SUR LE CHAPITRE IV

La place importante qu'a occupée U. Eco dans le présent mémoire est due à l'effort de grande valeur qu'il a fournie pour reconnaître et élucider le rôle du lecteur, et ce, de façon beaucoup plus ciblée et élaborée que d'autres théoriciens ne l'avaient fait, la question ayant été peu étudiée jusqu'alors. Mais comme cela ressort de notre analyse de la théorie d'Eco, nous avons émis certaines réserves quant à sa fonctionnalité, et nos conclusions au sujet d'Eco débiteront justement par une synthèse desdites réserves.

### SECTION I – RÉSERVES QUANT À LA THÉORIE D'ECO

#### A. Caractère lacunaire et fonctionnalité limitée des flèches du diagramme, par défaut de cohérence

Eco indique que les thèmes des cases de son diagramme peuvent être opérants à n'importe quelle étape de la lecture. Ainsi, le lecteur peut passer directement des « Extensions parenthésées » aux « Structures actanciennes », ou des « Circonstances d'énonciation » aux « Structures idéologiques ». Les explications d'Eco à ce sujet sont convaincantes, mais ce ne sont pas de telles relations « toutes directions » qu'indiquent les flèches, qui relient seulement une case à trois autres au maximum sur les dix du diagramme, ce qui donne à croire que le passage d'une case à une autre n'a pas lieu aussi librement que l'affirme Eco. Pour que le diagramme soit conforme à son affirmation, il devrait se présenter sous la forme d'un cercle autour duquel les cases seraient disposées, avec flèches les reliant toutes les unes aux autres.

#### B. Présence de numéros d'ordre dans une seule version du diagramme. Incertitudes quant à leur validité et conséquemment, quant à l'ordre des mouvements de lecture

- Seul le diagramme en anglais, qui est le dernier en date (1979), compte des numéros d'ordre. On se demande pourquoi ils ne figuraient pas dans la version précédente (*Lector in fabula* en italien), et si Eco a finalement retenu, contrairement à ce qu'il énonce, un ordre à suivre pour saisir les mouvements du lecteur. Cette divergence reste inexpiquée.
- La numérotation du diagramme suppose qu'on le suive du bas vers le haut. Cela est contredit par le fait que nombre de flèches sont orientées du haut vers le bas.
- L'ordre dans lequel les thèmes sont traités dans les deux ouvrages où figure le diagramme ne correspond ni à la numérotation des cases, ni au sens de remontée qu'implique celle-ci.

---

spéculations du lecteur, mais d'éléments factuels du récit (comment raisonne tel ou tel personnage).

Eco ne semble donc pas être parvenu à une position ferme quant à savoir si les mouvements de lecture suivaient un certain ordre, ou au contraire, pouvaient se produire plus ou moins au hasard ou selon les impulsions du lecteur. À moins qu'en suggérant à la fois une chose et son contraire, il ait jugé préférable de garder cette question dans le flou.

### **C. Réserves quant à la conception même des trois cases de la base du diagramme, rassemblées dans les commentaires d'Eco sous couvert du concept de « phase générative »**

Eco se réfère aux trois cases indiquées ci-dessus en parlant de « processus génératif » et de « phase générative », mais la pertinence de ces dénominations pour qualifier la phase en cause n'apparaît pas, car rien n'est « généré » par le lecteur à ce stade.

1/ Case « expression – manifestation linéaire » – Nous avons qualifiée cette notion de virtuelle, car telle qu'on la trouve définie, elle consisterait dans le fait étrange de lire un texte sans essayer de le comprendre. Le premier mouvement d'un lecteur est en effet de prendre connaissance du contenu d'un texte et d'en acquérir au moins une compréhension de base. Or, une telle prise de connaissance relève des « intensions », et plus précisément, de l'étape des « structures discursives ». La notion d'« expression – manifestation linéaire » apparaît ainsi artificielle. Ou bien elle devrait désigner seulement le fait qu'un texte existe, ou bien elle ne devrait faire qu'un avec les « structures discursives », première étape de l'effort du lecteur pour comprendre le texte.

2/ Les deux autres cases de cette phase ont trait à des conditions préexistantes à la lecture ou susceptibles d'intervenir lors de celle-ci, donc à des substrats, dont on ne voit pas ce qu'ils peuvent avoir de « génératifs », étant déjà « générés ».

- L'« encyclopédie » concerne le bagage cognitif, culturel et affectif du lecteur.
- Les « conditions d'énonciation » sont des données préalables à la lecture si le lecteur les connaît avant d'entreprendre celle-ci (p. ex., la personnalité de l'auteur, le sujet dont il est question, l'époque de rédaction). Par contre, si le lecteur s'avise en cours de lecture qu'il lui manque des données et se renseigne alors, ses initiatives dans ce but feront partie de son effort de compréhension et seront à rattacher à l'une des cases de la colonne « Intensions ».

### **D. Le titre général du diagramme, « coopération textuelle »**

Une coopération textuelle, au sens propre de l'expression, etc., ne se conçoit qu'au delà de la phase de lecture-compréhension, soit dans les cases de la colonne « Extension ». C'est seulement en fonction de celles-ci, en effet, que le lecteur peut « coopérer au texte » (par production de sens, inférences, etc.). Il en résulte que le titre de « coopération textuelle » est inadéquat en ce qu'Eco lui a fait englober, non seulement les cases de la colonne « Intensions », mais aussi celles de la phase dite générative.

## E. Le fractionnement des éléments du rôle du lecteur

La représentation très compartimentée du rôle du lecteur qui est fourni par Eco nous paraît présenter un certain aspect artificiel. Il est en effet décrit comme étant une suite de *phases successives* d'intervention, se produisant donc à différents moments de la lecture. Ainsi, le lecteur peut se livrer à des prévisions, ou bien à des inférences (nos cases 8 et 9), ou encore élaborer des macropropositions (notre case 5), mais *pas simultanément*. Or il y a tout lieu de croire que le lecteur ne procède pas ordinairement d'une façon aussi segmentée. On peut, certes, admettre avec Eco que le lecteur peut prendre à tout moment l'une des initiatives d'*intensions* et d'*extensions* prévues au diagramme, mais comme le montre l'observation des rythmes de la lecture littéraire, un lecteur procède en général *en même temps* (et non pas successivement) aux divers mouvements en question, à mesure qu'il avance dans un récit. Ainsi, un lecteur peut fort bien englober en une seule saisie de l'esprit ce qui est discursif, narratif, actanciel et idéologique, caractères du récit d'ailleurs susceptibles de se chevaucher dans un même texte ou d'y être tous présents simultanément. Qui plus est, on ne voit pas ce qui peut empêcher un lecteur occupé à comprendre un texte de se livrer *simultanément* à toutes opérations relevant de la colonne *Extensions* (prévisions sur la suite du récit, hypothèses, perspectives et évocations de situations analogues), si bon lui semble et si son agilité d'esprit l'y incite<sup>294</sup>.

La distinction d'Eco entre *intensions* et *extensions* n'en reste pas moins valide, car elle permet d'isoler pour les besoins de l'analyse les différents aspects de l'action du lecteur, dont les conditions dans lesquelles elle peut produire du sens. Mais une compartimentation de celle-ci ne peut être systématisée, et à notre avis, n'est même pas de l'ordre de la pratique de la lecture.

## SECTION II – LA CONTRIBUTION POSITIVE D'UMBERTO ECO

Eco s'est attaqué de façon méritoire à la tâche très difficile d'exposer comment le lecteur pratique des apports au texte narratif, en essayant d'analyser séparément les différents aspects de

<sup>294</sup> C'est pourquoi nous n'endossons pas entièrement l'affirmation d'Eco selon laquelle « le lecteur peut avancer des prévisions *mineures et partielles* lors de l'actualisation des structures discursives ». C'est là sans doute reconnaître qu'il n'existe pas une barrière infranchissable entre *intensions* et *extensions*, et il est évident que si le lecteur n'en est qu'à un stade intermédiaire de sa lecture, ses prévisions seront surtout partielles. Mais rien ne l'empêche de s'avancer à des prévisions plus éloignées s'il s'estime assez perspicace pour en faire; et dans un cas comme dans l'autre, il paraît arbitraire de penser qu'elles sont nécessairement mineures.

son intervention – tous efforts qu'aucun linguiste n'avait tenté de faire systématiquement avant la publication de *Lector in fabula* et de *The Role of the Reader*.

L'œuvre analytique d'Eco permet aussi de prendre conscience, au-delà des autres apports du RRC, de la complexité du processus de lecture, de l'existence des différents aspects de l'action du lecteur, et de plusieurs objectifs possibles de sa réflexion. Tout particulièrement, les travaux d'Eco permettent de se rendre compte que cette action du lecteur peut être des deux types précités (compréhension des éléments du texte, et inférences de plusieurs sortes, telles des prévisions, hypothèses et extrapolations). Un autre aspect original de la contribution d'Eco est que sa *fabula* aboutit à un exposé des différents angles sous lesquels il conçoit la notion de « mondes possibles ». Nous ne nous sommes pourtant pas dissimulée qu'il fallait, pour suivre sa pensée, traverser de multiples distinctions et commentaires souvent laborieux ou cryptiques, et rarement définitoires, et que l'expression « mondes possibles » ne renvoie en définitive qu'à l'ensemble des représentations que peut se faire le lecteur à partir d'un texte. Notons aussi que l'initiative d'Eco d'avoir fourni une présentation schématique de sa démarche sous la forme d'un diagramme, permet de la suivre selon un certain cheminement, surtout dans sa version numérotée anglaise, et ceci malgré les inadéquations constatées entre ledit diagramme et les analyses.

En définitive, Eco a fait un apport réel au concept de lecture et à ses agents (y compris l'auteur et le texte). Mais on peut regretter les apories qui affectent les exposés qu'il offre de ses idées, tant par son diagramme que dans ses commentaires, qui leur donnent l'aspect d'avoir été trop rapidement élaborés, comme si l'auteur ne s'était pas rendu compte des manques de cohérence qui les affectaient, ou qu'il ne s'était pas intéressé à y remédier. *Lector in fabula*, dont la matière est riche et valide dans son essence, mériterait de bénéficier d'une réfection propre à le rendre plus lisible, explicatif, et ordonné.

\*\*\*

## CONCLUSION GÉNÉRALE

Rappelons que nos objectifs dans ce mémoire ont été doubles :

- d'une part, l'étude de l'acte de lecture et du lecteur, centrée sur la nécessaire distinction à faire entre extraction et production de sens, en vue de montrer qu'en matière de lecture d'une œuvre narrative, il existe bel et bien un apport du lecteur qui dépasse nettement l'opération de l'extraction, et comporte celle de production de sens précitée.
- d'autre part, un examen des possibilités d'application à la traduction des théories émises au sujet d'une lecture faite par un lecteur non traducteur.

Les deux éléments de ce rappel correspondent aux deux volets suivants de nos conclusions, respectivement les formes essentielles de la coopération du lecteur ordinaire, et le rôle du lecteur-traducteur.

### SECTION I – LES FORMES ESSENTIELLES DU RÔLE DU LECTEUR ORDINAIRE

Il s'agit, dans la présente section, du lecteur « ordinaire » c'est-à-dire considéré indépendamment de tout objectif traductionnel possible. Nous avons vu que le lecteur assume la double fonction d'extracteur de sens et de producteur de sens.

#### A. L'extraction de sens par le lecteur ordinaire

L'extraction du sens, c'est-à-dire les opérations visant à la compréhension d'un texte, ou comme le dit Jakobson, le processus de décodage, paraissent tellement incontournables que l'obligation d'y procéder va selon nous comme allant sans dire. La lecture d'un texte ne saurait en effet être qu'un mouvement futile et vide de signification si on ne comprend pas au moins son contenu de base, de sorte que le concept d'extraction de sens, énoncé sous bien des formes par des linguistes de tous horizons est irréfragable, bien que cette extraction ne constitue pas toute la lecture, la production de sens ne pouvant être ignorée non plus. C'est dire que les diverses études où il est traité des modalités de cette extraction sont à tenir pour valables *dans leur principe*, y compris celles d'Eco où il a exposé ses idées à ce sujet par le biais du concept d'*intensions*.

Toutefois, nous devons réitérer notre appréciation que la fragmentation opérée par la plupart des théoriciens dans le processus de la lecture ne peut se justifier qu'à des fins d'analyse, car le lecteur ordinaire ne s'avise pas de décomposer sa lecture et lit le plus souvent un texte narratif unilinéairement, sans s'arrêter à s'interroger sur tel ou tel aspect du récit.

## B. Les formes de la production de sens par le lecteur ordinaire

À notre connaissance, la production de sens par le lecteur n'a pas été abordée par les linguistes avant l'émergence du RRC (années 1960), et en ce qui concerne les traductologues, elle n'a été qu'effleurée par certains d'entre eux.

En fonction de nos analyses du RRC et surtout, du modèle d'Eco, nous pouvons synthétiser comme suit les formes essentielles que peut prendre la coopération du lecteur, lesquelles ne se cumulent pas nécessairement lors d'une lecture :

- Cette coopération est prévisionnelle et inférentielle en ce sens que le texte incite le lecteur à envisager des suites à l'histoire (qui s'avéreront exactes ou non), soit au cours de sa lecture, soit après celle-ci. Le lecteur peut avancer, ou bien des prévisions (après avoir lu certaines portions du récit), ou bien, selon des démarches plus prudentes, de simples probabilités, ou possibilités, ou hypothèses plus évasives.
- Elle est créative et prospective en ce qu'elle peut amener le lecteur à des réflexions et perspectives externes à la matière même du récit, telles que des extrapolations sur le sens de certains termes ou énoncés, dans lesquels le lecteur *perçoit* des situations dont la réalité n'est qu'implicite, ou qui lui font évoquer des situations comparables ou opposées à celles qui ressortent du texte, ou qui lui font faire des projections vers d'autres thèmes.
- Elle est essentiellement subjective par nature, ayant en effet pour assise le bagage cognitif, affectif et culturel du lecteur.

Deux tempéraments sont cependant à apporter au concept de participation du lecteur au sens, soit les cas d'existence de « zones grises » et ceux d'absence de participation du lecteur.

(1) Deux « zones grises » se constatent entre l'effort de compréhension du texte (l'extraction de sens, correspondant aux *intensions* chez Eco), et la phase de production de sens (correspondant aux *extensions* chez Eco) :

- La principale tient au fait qu'un lecteur ne peut pas éviter de se représenter mentalement les éléments factuels du récit (aspect des personnages, cadres d'action, etc.), afin de couler ce qu'il lit dans un cadre minimum de visualisation. En un sens, il ne le complète en rien, car ses éléments de base restent les mêmes et il ne fait que les situer. Mais on pourrait soutenir qu'il ajoute au texte des éléments de contexte, qui peuvent, soit correspondre au « monde réel » du texte, soit être erronément imaginatifs. C'est seulement dans ce second cas, nous semble-t-il, qu'on peut considérer qu'il y a coopération, et on se trouve alors dans le domaine des *extensions*.

- Un autre cas est celui où le texte contient plusieurs topiques et où le lecteur ne retient comme important que l'un d'entre eux, par choix personnel. Il est sûr qu'il n'ajoute rien au texte, mais il l'interprète sous la forme de la valeur qu'il confère à l'un de ses thèmes.

(2) Situations où aucune participation de sa part ne se constate - On ne peut ignorer que dans d'autres cas, le lecteur n'est ni porté à faire des prévisions, ni à tirer des inférences ou associations d'idées de ce qu'il lit, même s'il s'agit de ce qu'Eco appelle un « texte ouvert » qui « postule la coopération du lecteur » (R.R., p. 4). Il en est ainsi quand le monde du texte et de l'auteur est analogue au monde de référence (le monde « réel » du lecteur), où quand la forme d'esprit du lecteur l'induit à « absorber » le contenu du texte en s'abstenant d'aller moindrement au-delà, où simplement quand le lecteur n'est pas inspiré par sa lecture.

En définitive, compte tenu des réserves précédemment exprimées à l'endroit des différentes théories sur le rôle d'un lecteur, nous croyons pouvoir conclure qu'il collabore au texte sous la forme d'une production de sens, au moins dans un très grand nombre de cas, ce qui vérifie à la fois la citation de Valéry (v. Introduction, p. 1), celle d'André Maurois sur l'assimilation de la lecture aux auberges espagnoles, et valide dans son principe la théorie d'Eco.

## **SECTION II – LE RÔLE DU LECTEUR-TRADUCTEUR**

Nous avons indiqué au début du présent mémoire combien nous avons apporté d'attention à plusieurs ouvrages marquants en traductologie, dont certains ont été nos sources originelles d'inspiration (cf. Venuti, Robinson). Nous avons ensuite consacré un développement à la traduction littéraire en tant qu'objet de la lecture dont nous nous sommes proposée l'étude. Nous avons poursuivi notre examen de l'acte de lecture en exposant l'importance de la compréhension dans le processus de traduction, puis en rendant compte des théories des principaux traductologues qui ont traité de la compréhension du sens. Nous nous sommes enfin mise en devoir de procéder à nos longues analyses du RRC et du modèle « coopératif » d'Eco, mais sans perdre de vue pour autant notre préoccupation d'envisager l'applicabilité à la traduction des théories émises en matière de rôle du lecteur. Nous avons en effet eu conscience que même ces dernières présentaient une pertinence pour le traducteur, car la majorité de nos exposés sur le RRC et le modèle d'Eco s'appliquent aussi bien quand le concept de traduction est en jeu. Car rien n'empêche le traducteur de s'intéresser tout autant qu'un autre lecteur, s'il en éprouve le désir, à la substance même d'un texte narratif (son sujet, la présentation des événements, etc.) et même à se livrer à des inférences sur la base de celui-ci. Mais les situations respectives du lecteur ordinaire et du lecteur-traducteur n'en présentent pas moins des différences marquées, qui nécessitent des remarques quant au rôle du second.

Nous émettrons d'abord ci-après des observations sur les préalables de la lecture que sont les compléments cognitifs et les circonstances d'énonciation. Nous reprendrons ensuite les deux grandes phases d'examen annoncées au début de notre étude, que nous avons commentées dans une autre optique dans la section précédente, soit la compréhension-extraction et la production de sens, en prenant soin autant de marquer les différences entre le lecteur-traducteur et le lecteur ordinaire. Nous terminerons par des remarques sur l'invisibilité du traducteur.

### **A. Le préalable cognitif et les circonstances d'énonciation**

La notion de préalable cognitif à la lecture a été énoncée d'un auteur à l'autre sous les formes « encyclopédie », « processus cognitif », « compléments cognitifs » et « bagage cognitif ». Nous employons nous-même ces expressions, mais nous réitérons notre préférence pour la triple qualification « cognitif, affectif et culturel », car l'adjectif « cognitif » ne nous semble pas toujours suffire à désigner ce qui est culturel au sens anthropologique du terme (coutumes, idéologies, besoins). Similairement, ce qui est affectif peut consister en états de plaisir, de douleurs, d'émotions, etc., qui nous paraissent difficilement rattachables à la notion de cognition. En tout cas, le bagage en question ne consiste pas seulement en un « ensemble de connaissances acquises ».

Le bagage cognitif nous semble considérablement plus important pour un lecteur-traducteur que pour un lecteur ordinaire. Le premier doit en effet connaître une multiplicité de concepts s'il veut disposer ainsi d'un éventail cognitif suffisant pour pouvoir traduire sur des sujets variés. Alors que des lacunes cognitives pouvant engendrer des incompréhensions prêtent à bien moins de conséquences pour le lecteur ordinaire, qui peut en général se permettre de passer sur la difficulté. C'est sans doute pourquoi il est si souvent insisté, dans l'enseignement de la traduction, sur l'importance de la culture générale.

Il en est de même pour ce qu'Eco appelle « circonstances d'énonciation » (relatives au contexte social ou historique du texte, à la personnalité du rédacteur, etc.), dont la connaissance, préalable à la lecture ou acquise au cours de celle-ci, peut être extrêmement utile à un traducteur de textes narratifs, en ce qu'elle peut lui permettre de ne négliger aucun élément de sens et d'éviter des erreurs d'interprétation d'un TD.

L'importance des deux domaines évoqués ci-dessus ressort fort bien d'inexactitudes constatées dans la traduction de textes qui contiennent des allusions non évidentes à des concepts propres à la langue ou à la civilisation de départ.

- Ainsi, dans la comptine anglaise où figure la formule « Rain, rain, go to Spain, never come again! », il est facile pour un francophone d'en manquer l'origine conceptuelle, qui est que « Spain » est un euphémisme protestant pour « Hell ».
- Il peut aussi y avoir des contresens plus visibles quand le traducteur n'a pas cru nécessaire de vérifier le sens d'une formulation ayant trait à une réalité purement locale. On a cité ainsi le cas de « Bêtises de Cambrai », qui s'est trouvé traduit en allemand par « Torheiten von Cambrai » (= stupidités de Cambrai), alors qu'il s'agit de bonbons plats à la menthe.
- Similairement, dans le cas des traductions en anglais et en allemand de *Zazie dans le métro*, les allusions à l'occupation allemande de la France peuvent être inintelligibles à quiconque n'en sait pas assez sur les événements de la guerre 1939-1945. Dans de tels cas, les lacunes relèvent en même temps du bagage cognitif (connaissances historiques) et des circonstances d'énonciation (roman écrit juste après l'occupation allemande, dont le souvenir était encore très frais)<sup>295</sup>.

On peut enfin noter qu'une bonne culture peut être particulièrement utile à un traducteur. Dans le cas de *Zazie dans le métro*, ni la traductrice anglaise, ni le traducteur allemand n'ont saisi que la déclaration de Gabriel « « L'être ou le néant, voilà le problème », était un mélange d'un monologue shakespearien et d'un titre sartrien, ni que la mention de « la grande Sartreuse » était une allusion à Simone de Beauvoir.

## B. La compréhension-extraction de sens en traduction

La nécessité de bien comprendre un TD est fondamentale pour le traducteur, qui doit procéder à une lecture infiniment plus attentive que le lecteur ordinaire, c'est-à-dire avec un souci

---

<sup>295</sup> Ainsi, aucun des deux traducteurs n'a compris la référence à la collecte des métaux non-ferreux imposée par les Allemands; pas plus d'ailleurs que la mention des bords de la Marne au sujet d'un taxi, ce qui était une allusion à l'un des épisodes de la guerre de 1914-1918.

En outre, de nombreuses allusions ont été faites dans ce roman à des traits du folklore local (chansonnettes, refrains obscènes, calembours, etc.), que les traducteurs n'ont pas saisies. Il en est ainsi de la déclaration de Zazie au sujet de feu son père, par lequel elle avait failli se faire violer : « ...il fallait se garer de lui parce que même le chat y aurait passé », ce qui renvoie à la chanson de corps de garde intitulée « Les Trois Orfèvres », dont les personnages étaient montés sur le toit pour « baiser minette »... De même pour la double mention que fait Zazie des Mémoires du général Vermot : La traductrice anglaise a su se renseigner assez pour savoir qu'il s'agissait du fameux Almanach Vermot, mais sa « Translator's note » où elle définit cet almanach comme « To be found in most French bourgeois households » indique qu'elle n'est pas très au courant de l'évolution des pratiques bourgeoises en France, car l'almanach en question est devenu rarissime dans les ménages après les années 1950. De même pour ce commentaire de Gabriel : « Un taxi l'emmène, un métro l'emporte, *la tour n'y prend garde*, ni le Panthéon », qui est une évocation de la chanson enfantine « La tour prend garde de te laisser abattre ».

On peut encore citer au sujet des « circonstances d'énonciation » relatives à l'auteur, des références de Queneau aux zouaves et à la caserne de Reuilly où il a fait une partie de son service militaire, justement dans les zouaves. Et sa mention du cidrolin – normandisme signifiant cidre de médiocre qualité - se comprend mieux si l'on sait qu'il était né au Havre.

d'exactitude et d'approfondissement supérieur. En premier lieu, les textes qu'il lit ne sont généralement pas écrits dans une langue qu'il possède à l'égal de sa langue maternelle, ce qui lui demande une beaucoup plus grande concentration, d'autant que les textes littéraires visés dans le présent travail sont souvent truffés de nuances et peuvent être riches de formulations inhabituelles. En second lieu, le lecteur-traducteur s'estime en général tenu de produire un texte où devront se retrouver tous les aspects de celui d'origine – sens, style, tonalité, allusions, certains compléments cognitifs, etc. Il s'en suit qu'il ne peut négliger aucun segment ou aspect; qu'il doit souvent scruter littéralement le texte, unité par unité en restant quasiment sur le qui-vive; et que sa lecture est considérablement moins rapide qu'une lecture d'agrément. Antoine Berman a fort bien décrit cette situation :

« De simple lecture cursive, [la lecture du traducteur] devient très vite pré-analyse textuelle, c'est-à-dire repérage de tous les traits stylistiques, quels qu'ils soient, qui *individuent* l'écriture et la langue de l'original et en font un réseau de corrélations systématiques. Car la lecture du traducteur est déjà une pré-translation, une lecture effectuée dans l'horizon de la traduction<sup>296</sup>. »

On peut aussi noter, en anticipant sur ce qui va suivre, que si le traducteur est beaucoup plus sollicité que le lecteur ordinaire par les mouvements visant la compréhension, il l'est en revanche beaucoup moins par les activités tendant à une production de sens.

La seule réserve qui nous paraît devoir être émise quant aux opérations concernant la compréhension d'un texte narratif par un traducteur est du même ordre que celle que nous avons émise au sujet de l'extraction de sens par le lecteur ordinaire : La fragmentation des opérations de lecture proposée par certains traductologues est largement artificielle, en ce que la complexité et les séquences que cette fragmentation implique ne correspondent pas à la façon courante de lire. On peut certes admettre que pour un traducteur, la lecture complète d'un texte homogène comportant un enchaînement d'évènements, tel un roman, est fortement recommandée pour diverses raisons; mais hormis de tels cas, une lecture complète n'est pas nécessaire ou serait sans profit pour lui, par exemple si une œuvre est fractionnée en entités thématiques. Il en serait pour une traduction en anglais ainsi des *Histoires d'amour de l'histoire de France*, de Guy Breton, publiés en deux gros volumes représentant 2300 pages (textes précédemment publiés en 10 volumes). De façon plus générale, il ne se conçoit pas qu'un traducteur professionnel doive décortiquer chacun de ses textes par une série d'opérations de lecture.

---

<sup>296</sup> Antoine Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, p. 67.

### C. La production de sens en traduction

Comme nous l'avons laissé prévoir, les réalisations des traducteurs comportant une production de sens sont beaucoup plus limitées que celles relatives à la compréhension-extraction, et c'est pourquoi nous ne connaissons pas de traductologues qui aient envisagé cette production comme domaine d'étude. La raison générale en est la nature même de la traduction, laquelle est, par définition, très dépendante d'un TD, dont elle doit respecter le sens. En d'autres termes, plus le sens d'un TA s'éloigne de celui d'un TD, et plus la traduction perd titre à sa dénomination, au point qu'à la limite, elle ne consiste plus qu'à prendre un TD pour une simple source d'inspiration en vue d'élaborer un autre texte. Ce dernier peut être un exercice légitime, mais n'est pas une traduction. Toutefois, plusieurs types de divergences justifiables peuvent exister entre une traduction et le sens littéral d'un TD; dans ces cas, le TA ne perd nullement sa nature de traduction. Nous distinguerons ci-après les cas de ces divergences recevables et ceux où une dissemblance aiguë entre TA et TD enlève une légitimité traductionnelle au second.

#### (1) La production de sens recevable et légitime

Il faut remarquer à titre préalable que dans le passage d'une langue à l'autre, le traducteur (surtout celui d'un texte narratif) dispose d'une latitude très personnelle, d'une initiative qui implique inévitablement une certaine subjectivité. Celle-ci est déjà effective dans sa façon d'appréhender le sujet d'un texte et son sens, avant même d'avoir entrepris sa traduction. Comme l'a exposé D. Robinson dans sa « feeling theory », « meaning and its interpretation are motivated and guided by feeling, or more broadly, by body or somatic response; but that guidance is both contextually and personally variable (op. cit., p. 10) ». Cela ne signifie pas que le traducteur, par la seule vertu de la subjectivité qui le conditionne, produise un sens différent de celui du TD. Mais cette subjectivité est sous-jacente au fait qu'il entretient, comme tout autre rédacteur, des préférences linguistiques, et qu'elles peuvent le porter à privilégier certains termes qui sollicitent ses propres sentiments. Une certaine subjectivité peut ainsi percer dans une traduction respectueuse de l'original, mais n'en constitue pas pour autant un apport de sens.

Nous voyons trois types de situation dans lesquels un apport de sens de la part du traducteur apparaît légitime et même tout à fait normal.

a) *Zones grises* - Tout comme nous l'avons noté au sujet du lecteur ordinaire, il existe aussi des « zones grises » (entre l'extraction et la production de sens) dans l'activité du traducteur, dont certaines initiatives sont difficilement rattachables à l'une de ces deux notions. Il est en effet des cas où il serait extrêmement maladroit, voire impossible, de se cantonner dans une traduction

assez littérale d'un TD sous prétexte de coller au sens, parce que les termes dudit TD relèvent d'une culture étrangère au lecteur présumé du TA, et resterait donc incompris de lui. Ainsi, J. C. Catford cite le cas du mot japonais *yakuta*, qui désigne un groupe de gens étendus sur des bancs chauffés dans une grande salle parfumée à l'écorce de bouleau, qui n'est ni un sauna, ni une salle de bain. Dans ce cas, le traducteur ne pourra pas se contenter d'utiliser l'un de ces deux mots et devra « naturaliser » *yakuta* de quelque façon. Ce faisant, il devra sans doute risquer une périphrase qui sera proche de l'interprétation et se situera dans la zone grise en question<sup>297</sup>.

b) *Apport de clarifications* - Un traducteur peut estimer devoir ou pouvoir utilement suppléer à ce qu'il voit comme des imprécisions ou des énoncés implicites du T.D., pensant qu'il ne fera qu'en respecter et élucider le sens – ceci à tort ou à raison. C'est un exemple de ce type qu'offre Eco, soit la traduction en italien du texte anglais « when suddenly there was a scream at the door followed by a thump on the stairs », rendue par « quando fummo risvegliati di soprassalto da strilli giu in basso »<sup>298</sup> (quand nous fumes réveillés en sursaut par des cris dans le bas). Le traducteur a fait les inférences que le narrateur s'exprimait à la première personne dans le texte en anglais; qu'il dormait; qu'une personne qui était avec lui dormait aussi; qu'ils ont été réveillés en sursaut; et que c'était une femme qui criait en bas (en raison du mot « strillo » qu'on emploie généralement pour parler de femmes). Le traducteur peut légitimement soutenir qu'il a fidèlement suivi le sens du TD et que ce qu'il y a ajouté ne constitue pas un apport de sens, mais un éclaircissement; on pourrait cependant avancer aussi qu'il a pris une liberté par rapport au TA, en éliminant le flou de sa formulation, et qu'il a ainsi produit un sens.

c) *Talent particulier du traducteur* – Des cas se présentent où l'expertise du traducteur et sa culture linguistique sont telles qu'il peut, sans aucunement trahir le texte d'origine, imprimer à sa traduction une marque particulière de finesse et de subtilité stylistique. La traduction n'est alors rien de moins qu'une œuvre par elle-même, et l'on peut avancer qu'elle constitue, sinon un apport de sens proprement dit, du moins un apport de création en raison de ses qualités littéraires. Il en est spécialement ainsi quand le traducteur est lui-même un littérateur de renom, tel André Maurois, qui a fourni du poème *If*, de Rudyard Kipling (qui n'est pas un texte narratif à proprement parler, mais est certainement une œuvre littéraire) une traduction célèbre, à la fois par son art d'en rendre les sentiments et par les rimes dont il a réussi à l'agrémenter (*Tu seras un homme, mon fils*). Appartiennent aussi à cette catégorie, selon nous, la traduction en français des *Mille et une nuits*, par Galland; celle, en anglais, du *Rubáiyát* d'Omar Khayyam, ainsi que celle de l'ouvrage déjà cité de Nabokov, *Lolita*, par E. H. Kahane, qui a même réussi à traduire une série de jeux de mots tout en restant très près de l'intention de l'auteur.

<sup>297</sup> J. C. Catford, *A Linguistic Theory of Translation*, p. 103.

<sup>298</sup> *The Role of the Reader*, p. 37.

Dans de tels cas, le styliste qu'est le traducteur a réussi la gageure d'être à la fois respectueux de l'original et créatif, de sorte que sa visibilité est particulière. Il nous semble que nous atteignons ici les limites de ce qu'un traducteur peut accomplir en matière d'apport au TD.

## (2) La fausse traduction

Il s'agit de cas où, selon nous, la traduction est trop éloignée du TD pour mériter sa qualification. À ce sujet, nous avons déjà indiqué, dans notre exposé sur S. Fish, que la théorie de cet auteur selon laquelle « the reader supplies everything » pourrait conduire à des traductions qui sont en fait des substitutions d'idées à celles que contient le TD. En voici deux illustrations :

- Le premier est la « traduction » de *Macbeth* due à Michel Garneau, qui est une adaptation très lointaine procédant d'une optique socio-politique déclarée, à savoir le nationalisme linguistique. Le traducteur annonce en effet qu'il s'agit d'un *Macbeth* « traduit en québécois » (c'est-à-dire en fait en un dialecte agrammatical), et d'une « transposition québécoise » pour « lecteurs québécois ». En outre, Garneau s'approprie littéralement l'œuvre de Shakespeare pour lui en substituer une autre de son cru, et ce, sous son propre nom. Comme l'a noté Annie Brisset (*Spirale*, juin 1986), « le nom du traducteur surpasse en importance typographique celui de Shakespeare, réduit aux petits caractères qui ont également servi à reproduire celui de l'illustratrice. Sur le flanc du livre, nul trace de Shakespeare. L'auteur de *Macbeth* s'est réincarné en Michel Garneau ». Et pour ce qui est du récit lui-même, on remarque « que la désignation des personnages, des lieux et des objets est occasionnellement supprimée, remplacée par une périphrase ou québécoisée ».

- Des exemples tout aussi éloquents de traductions truffées de libertés prises par le traducteur sont fournis par les traductions bibliques, lesquelles se comptent par centaines, tellement les textes d'origine, en hébreu, en araméen et en grec, ont subi de manipulations – le but de celles-ci étant de les rendre plus conformes à certaines orthodoxies, ou prétendument plus compréhensibles, ou plus littéraires, ou plus apostoliquement convaincantes. C'est ce qui a fait déclarer à des exégètes du *Nouveau Testament* : « Les Évangiles sont une incroyable machine à produire du sens, du savoir, de l'histoire, de la foi, du doute, mais surtout une incroyable machine à produire sans cesse du langage »<sup>299</sup>. Production de sens, il y a, certes, mais elle est obtenue au moyen d'une multitude de transpositions, recompositions, interpolations, substitutions d'idées à celles d'origine, etc. Nous n'en citerons qu'un seul exemple, celui du passage d'Isaïe (7, 14) où figure le mot hébreu *almah*, qui signifie « jeune fille », passage dont la traduction exacte est « Voici, la nubile sera grosse, elle enfantera un fils » (v. Bible Chouraqui). Les auteurs de la Septante ont recouru à un stratagème traductionnel consistant à traduire *almah* par le mot grec

*parthenos*, la vierge (Voici que la vierge concevra et enfantera un fils), de façon à faire croire que le texte contenait la prophétie que Marie enfanterait Jésus dans un état de virginité<sup>300</sup>.

#### D. Visibilité et invisibilité du traducteur

Malgré les travaux de Venuti, le concept d'invisibilité du traducteur reste sujet à interprétation. Celle que regrette Venuti est essentiellement l'infériorité de son statut social (valorisation insuffisante de son travail sur le plan professionnel, rémunération médiocre, absence de droits d'auteur, etc.). Mais cette invisibilité prend aussi d'autres formes :

- Le lecteur ignore généralement le traducteur, en ceci qu'il s'intéresse rarement à savoir qui a traduit l'ouvrage qu'il lit. Ou bien, s'il s'avise de son existence, il le voit comme un technicien qui ne fait que transmettre une matière préexistante et qui reste donc modestement dans l'ombre de l'auteur. Et au mieux, le lecteur estime suffisant, pour que le traducteur sorte de son anonymat, qu'une mention de son nom figure sur la page titre de l'ouvrage.
- Corollairement, le travail du traducteur (ses connaissances, son talent, sa créativité linguistique, les peines qu'il se donne) n'est pas reconnu non plus. En somme, le lecteur ne voit en général que l'auteur, et le traducteur, à ses yeux, reste à peu près absent de l'ouvrage.

On peut convenir de cette situation dans ses divers aspects, et même s'en désoler, mais on ne voit pas comment le traducteur peut obtenir plus de visibilité en dehors d'une possible valorisation de sa profession. En effet, son destin peut-être malheureux est que, pour être plus présent aux yeux du lecteur, il doit, hormis dans quelques situations mentionnées, faire des apports au TD consistant en adaptations, transpositions, etc., et par là même, faire bon marché de son sens. Et même si le traducteur « sort du TD », il n'est pas nécessairement plus visible si le lecteur n'a pas les moyens de s'aviser, par exemple au moyen de comparaisons, qu'il y a eu exploitation manipulatrice ou trahison de l'original. Pour qu'il sache qu'il ne s'agit plus d'une traduction, il faut une appropriation du TA dûment annoncée, telle que celle que Garneau a faite de *Macbeth*.

<sup>299</sup> Gérard Mordillart et Jérôme Prieur, *Jésus contre Jésus*, Éditions du Seuil, Paris, 1999, p. 15.

<sup>300</sup> Ce faisant, les auteurs de la Septante se sont créés un problème de vraisemblance, en dehors de l'énormité de la légende de la naissance virginale : *parthenos* signifie en fait « jeune fille qui n'a pas encore eu ses règles », ce dont il résulte que Marie se serait trouvée enceinte de Jésus avant même d'avoir été menstruée...

Il est cependant des situations où, un peu paradoxalement, le traducteur est bien visible, c'est-à-dire connu, à savoir celles où une ou plusieurs traductions précédentes ont été jugées inadéquates, et où une retraduction a pris leur place. En voici deux exemples :

- Le premier est fourni par la traduction en français des œuvres de Dostoïevski par André Marcowicz et Nicole Zand. La langue de Dostoïevski est considérée comme lourde et particulièrement difficile à comprendre, au point qu'on estimait généralement que ses idées étaient admirables, mais qu'il écrivait mal. Il avait été traduit précédemment par Ergas (1950) et Mongault (1952), qui avaient pratiqué beaucoup d'adaptations aux textes de cet auteur en vue de les rendre plus abordables à des lecteurs français. Marcowicz et Zand se sont présentés comme « fils de la littéralité » pour retraduire l'ensemble de l'œuvre de façon à en rendre mieux les émotions et l'étrangeté, au risque « faire violence au français ». De sorte que l'on parle maintenant du « Dostoïevski *de* Marcowicz et Zand ».
- Le second est celui de retraductions de la Bible, dont les textes sont de sens si souvent problématique qu'on n'a jamais fini de les retraduire. Dans ce cas encore, on s'est abondamment plaint des libertés prises avec les textes anciens par des traducteurs. C'est pour cette raison qu'un exégète, André Chouraqui, a accompli en 1989 une retraduction intégrale de la Bible, et ce, dans un esprit de littéralisme et d'authenticité, donc en collant au maximum aux textes sources, même au prix de reproduire des obscurités et incohérences : les textes d'origine faisaient loi. On se réfère maintenant à « La Bible *Chouraqui* », expression par laquelle le traducteur ne manque pas de visibilité.

\*\*\*

Les résultats de l'examen des nombreuses théories et textes cités dans le présent mémoire peuvent apparaître décevants car, s'ils apportent des éléments solides et suffisants quant au rôle du lecteur ordinaire en matière de lecture de sa part visant à la compréhension des textes narratifs et à une production de sens, ainsi qu'au rôle du traducteur en ce qui concerne ladite compréhension, ils offrent par contre un bilan assez limité, mais cependant non négligeable, quant à l'applicabilité à la traduction des théories relatives à la production de sens.

Fig. 3

Le modèle de coopération textuelle d'U. Eco – 1<sup>re</sup> version (italienne) (1977-1979)

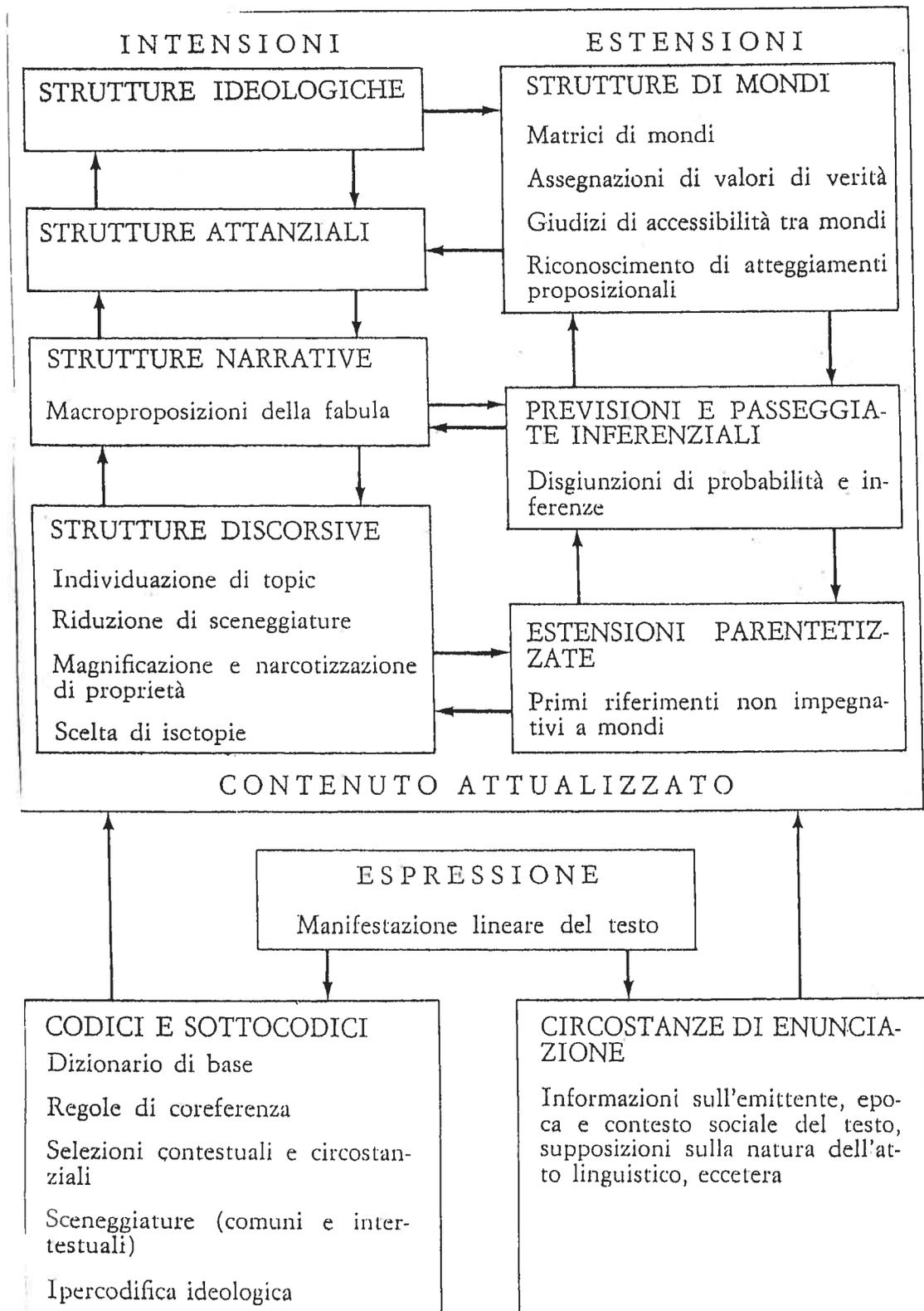


Fig. 4  
 Le modèle de coopération textuelle d'U. Eco – 2<sup>e</sup> version (anglaise) (1979)

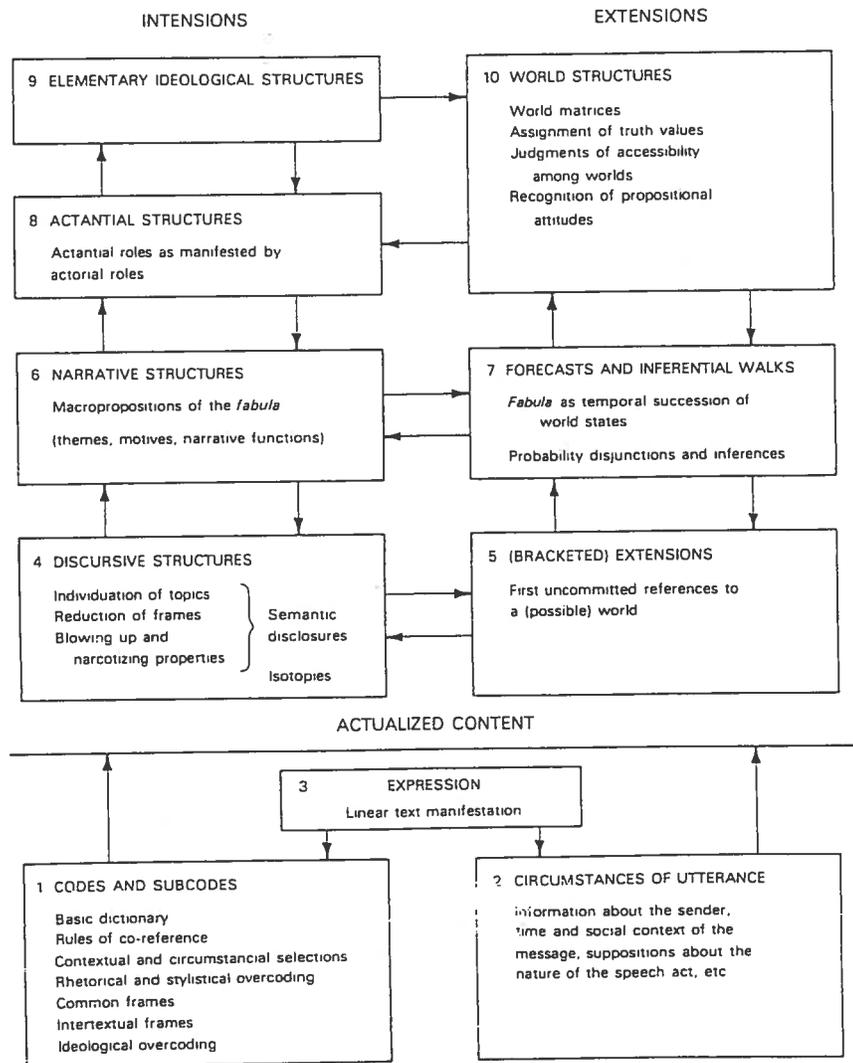


Fig. 5  
**Le modèle de coopération textuelle d'U. Eco – 3<sup>e</sup> version (française) (1985)**  
 (Texte original)

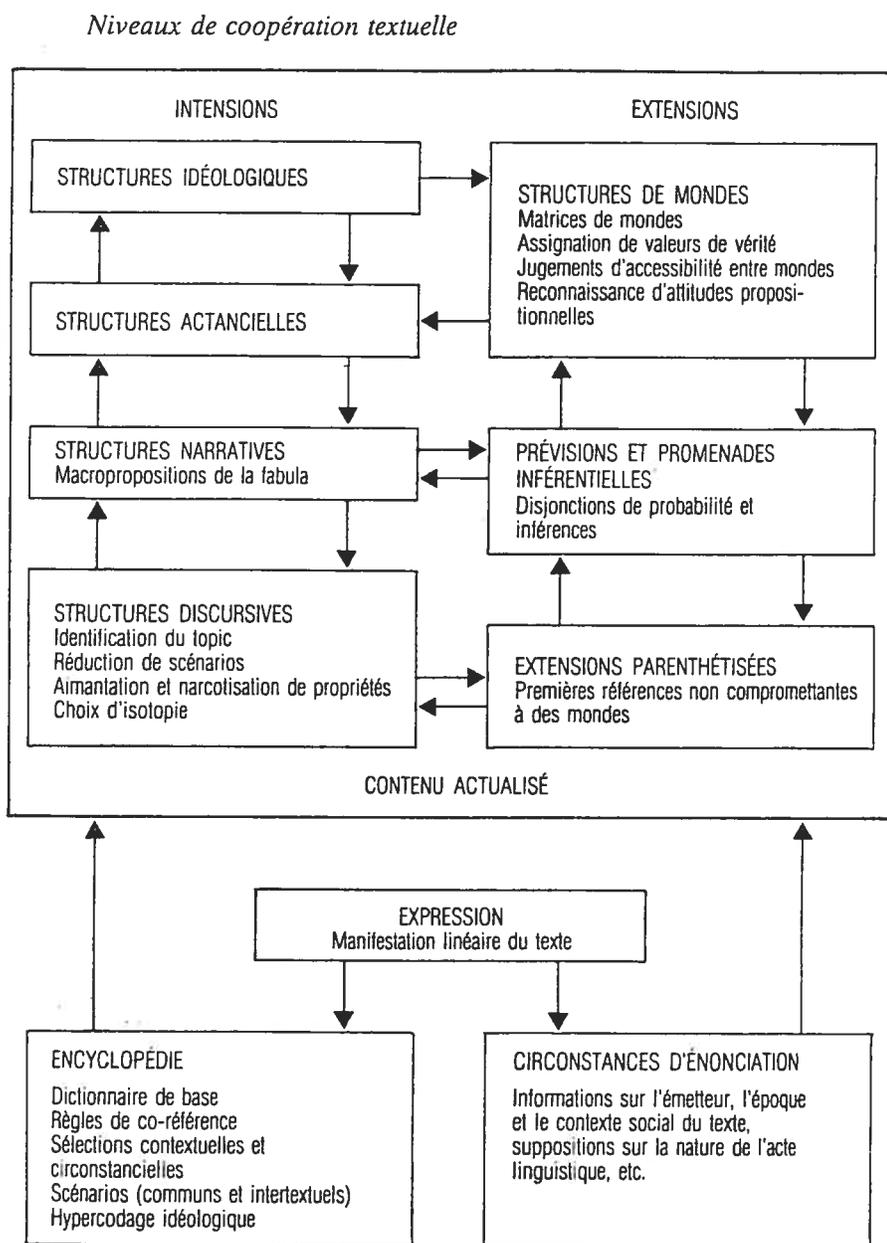


Figure 2: Niveaux de coopération textuelle

Fig. 6  
**Le modèle de coopération textuelle d'U. Eco – 3<sup>e</sup> version (française) (1985)**  
 - (Ordre de traitement des cases dans les commentaires d'Eco)

*Niveaux de coopération textuelle*

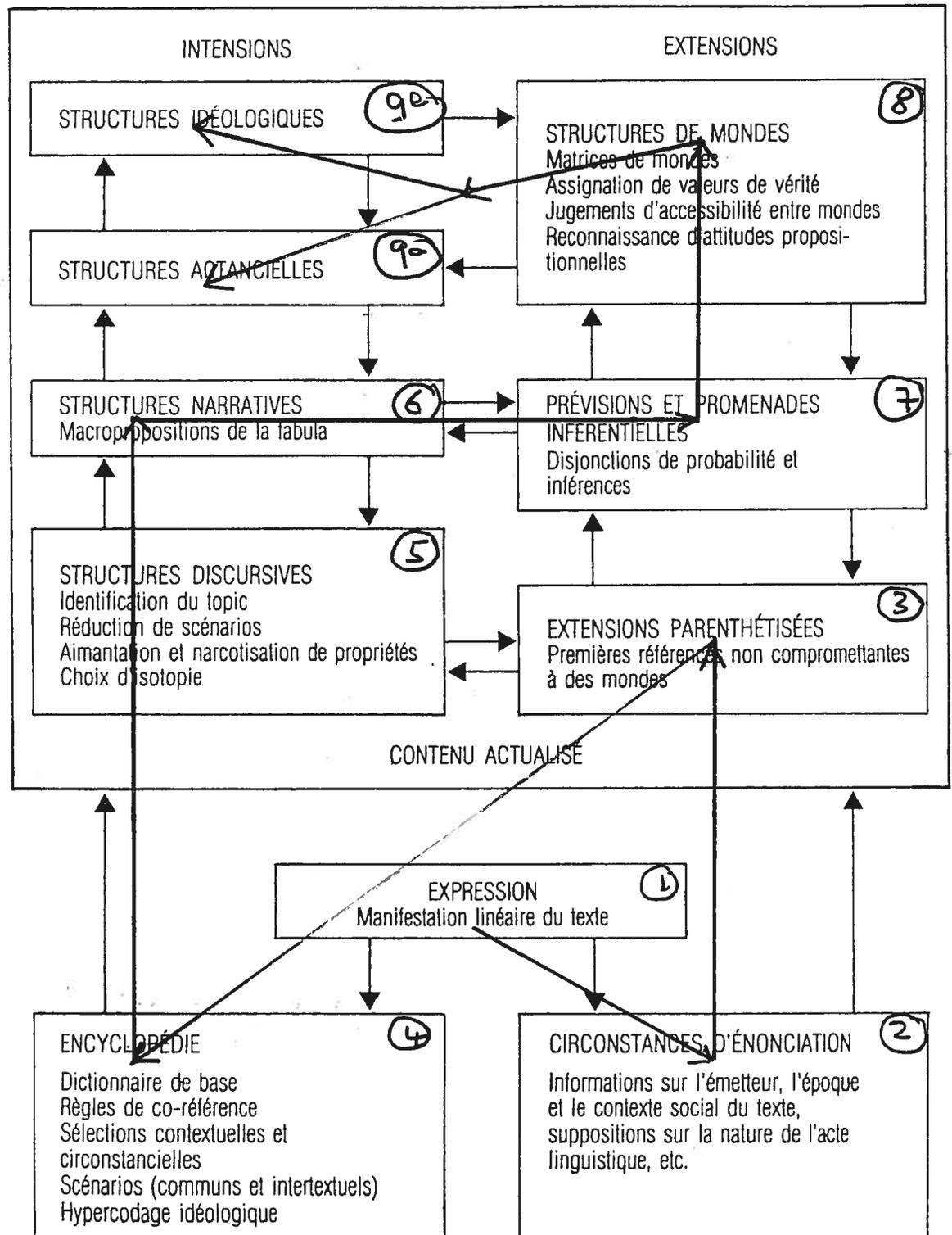
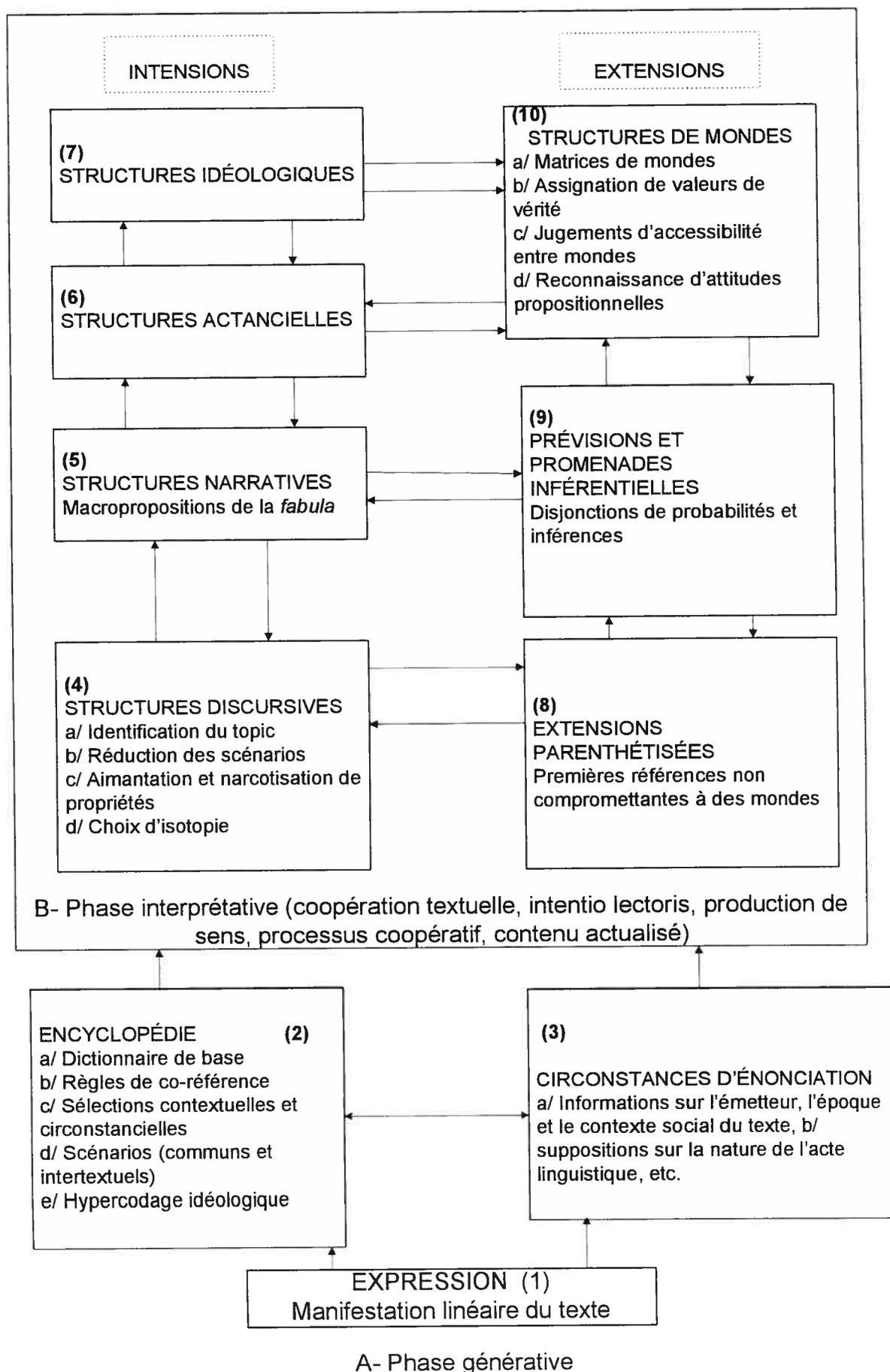


Figure 2 : Niveaux de coopération textuelle

Fig. 7  
**Le modèle de coopération textuelle d'U. Eco – 3<sup>e</sup> version (française) (1985)**  
 (Texte avec nos propositions de modification)



## BIBLIOGRAPHIE

- ABRAMS, M. H.(éd.), *Reader-Response Criticism : A Glossary of Literary Terms*, Fort Worth, Harcourt Brace, 1999, 366 p.
- BARTHES, Roland, *Sur Racine*, Paris, Seuil, 1963, 166 p.
- BASTIN, Georges, L., « La traduction, activité onomasiologique : quelques considérations pédagogiques », dans *La formation à la traduction professionnelle*, 2003, p. 86-87.
- BÉNARD, Jean-Paul et Paul A. HORGUELIN, *Pratique de la traduction – version générale*, Montréal, Linguatéc, 1979, 151 p.
- BERMAN, Antoine, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Éditions Gallimard, 278 p.
- BRETON, Guy, *Histoires d'amour de l'histoire de France*, Paris, Presses de la Cité, 1991, 2 t., 1117 et 1150 p.
- BRISSET, Annie, « Ceci n'est pas une trahison », *Spirale*, juin 1986, p. 12-13.
- BUISSERET, Irène de, *Deux langues, six idiomes*, Ottawa, Carlton-Green Pub. Co., 1975, 480 p.
- CATFORD, J. C. *A Linguistic Theory of Translation : An Essay in Applied Linguistics*, Londres, Oxford University Press, 1967, 103 p.
- CHOURAQUI, André, *La Bible Chouraqui*, Paris, Desclée de Brouwer, 1989, 2430 p.
- CLAS, André et Étienne TIFFOU, *Introduction aux études linguistiques*, Montréal, Librairie de l'Université de Montréal, 1981, 203 p.
- COSCULLUELA, Cécile, *Traductologie et sémiotique peircienne. Émergence d'une interdisciplinarité*, thèse de doctorat, Université de Bordeaux III, 1996, 649 p.
- COSERIU, Eugenio, « L'étude fonctionnelle du vocabulaire : précis de lexématique », *Cahiers de lexicologie*, n° 29, 2, 1976.
- CROSMAN, Inge, *Annotated Bibliography, The Reader in the Text – Essays on Audience and Interpretation*, Princeton, Princeton University Press, 1980, p. 401-424.
- CULLER, Jonathan
- Prolegomena to a Theory of Reading, *The Reader in the Text – Essays on Audience and Interpretation*, Princeton, Princeton University Press, 1980, p. 44-66.
  - *On Deconstruction : theory and criticism after structuralism*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1982, 307 p.
- DANCETTE, Jeanne
- *Parcours de traduction – Étude expérimentale du processus de compréhension*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1995, 254 p.
  - *Étude réflexive et expérimentale du processus de compréhension dans l'activité de traduction*, Montréal, Université de Montréal, 1990, 401 p.

DELISLE, Jean

- *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1980, 282 p.
- *La traduction raisonnée*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1993, 484 p.

DÍAZ, Olga, *Les degrés de la représentation*, Paris, 1997, p. 37.

DUBOIS, Jean *et al*, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1973, 516 p.

ECO, Umberto

- *A Theory of Semiotics*, Bloomington et Londres, Indiana University Press, 1976, 354 p.
- *Lector in fabula - La cooperatizone interpretativa nei testi narrativi*, Milano, Bompiani, 1979, 239 p.
- *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino, Einaudi Paperbacks Filosofia, 1984, 318 p.
- *Semiotics and Philosophy of Language*, Bloomington, Indiana University Press, 1984, 242 p.
- *Les limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1990, 406 p.
- *Lector in Fabula ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985, 315 p.
- *The Role of the Reader*, Bloomington : Indiana University Press, 1979, 273 p.

ECO, Umberto, Richard RORTY, Jonathan CULLER, Christine BROOKE-ROSE, *Interprétation et surinterprétation*, Paris, P.U.F., 1992, 140 p.

FEGHALI, Lina S. « Compte rendu de l'ouvrage *Traduction : approches et théories* », *Méta*, vol. XLIV, n° 4, 1999.

FISH, Stanley, *Is There a Text in This Class? The Authority of Interpretive Communities*, Cambridge et Londres, Harvard University Press, 1980, 394 p.

FOLKART, Barbara, *Le conflit des énonciations – Traduction et discours rapporté*, Candiac, éd. Balzac, 1991, 481 p.

FREUND, Elizabeth, *The Return of the Reader – Reader-Response Criticism*, Londres et New York, Methuen, 1987, 185 p.

GAULLE, Charles de, *Mémoires de guerre*, vol.1, L'Appel, Paris, Plon, 1954, 680 p.

GERFAUD, Jean-Pierre, *Pour une lecture anthropologique de l'œuvre littéraire*, thèse de doctorat de science de l'éducation, soutenue en 2000 à l'Université Lumière Lyon II, 952 p.

GREIMAS, A.J. et J. COURTÉS, *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979, 432 p.

HANNA, Blake T., « Samuel Beckett, traducteur de lui-même », *Méta*, vol. XVII, n° 4, 1972.

HATIM Basil et Ian MASON, *Discourse and the Translator*, Londres et New York, Longman, 1990, 253 p.

HJELMSLEV, Louis, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1971, 231 p.

HOUELLEBECQ, Michel, *Les particules élémentaires*, Paris, J'ai lu, 2000, 316 p.

- ISER, Wolfgang, *The Act of Reading: a Theory of Aesthetic Response*, Baltimore : Johns Hopkins University Press, 239 p, 1980.
- JOURDE, Pierre, *La littérature sans estomac*, Paris, L'Esprit des Péninsules, 2002, 334 p.
- KUSSMAUL, Paul, *Training the Translator*, Amsterdam, Johns Benjamins, 1995, 176 p.
- LALANDE, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, P.U.F., 1983, 1323 p.
- LAROSE, Robert
- *Théories contemporaines de la traduction*, 2<sup>e</sup> édit., Québec, Presses de l'Université du Québec, 1989, 336 p.
  - « L'analyse structurale en traduction poétique », *Méta*, vol. XXIII, n° 1, 1978.
- LEDERER, Marianne, *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*, Vanves, Hachette F.L.E., 1994, 223 p.
- LEENHARDT, Jacques et Pierre JÓZSA, *Lire la lecture : essai de sociologie de la lecture*, Paris, Le Sycomore, 1982, 422 p.
- LEGRAND, Gérard, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Bordas, 1972, 271 p.
- LYE, John, Reader-Response: Various Positions, [www.brocku.ca/english/courses/4F70/rr.html](http://www.brocku.ca/english/courses/4F70/rr.html)
- MAUROIS, André, *Un art de vivre*, Paris, Press Pocket, c.1967, 253 p.
- MORDILLAT, Gérard et Jérôme PRIEUR, *Jésus contre Jésus*, Paris, Seuil, 1999, 365 p.
- MOSSOP, Brian, « Understanding Poorly Written Source Texts » in *Terminology Update*, vol 28, n° 2, Ottawa, Department of Public Works and Government Services Canada, juin 1995, p. 4-21.
- MOUNIN, Georges
- *Les problèmes théoriques de la traduction*, coll. « Tel », Paris, Gallimard, 1962, 296 p.
  - *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1974, 340 p.
- NABOKOV, Vladimir, *Lolita*, traduit de l'anglais par E. H. Kahane, Paris, Gallimard, 1959, 359 p.
- NIDA, Eugene A. et Charles TABER, *The Theory and Practice of Translation*, Leiden, E.J. Brill, 1974, 218 p.
- NIDA, Eugene A., *Toward a Science of Translating*, Leiden, E.J. Brill, 1964, 331 p.
- NOUSS, Alexis, « L'essai sur la traduction de Walter Benjamin. Traductions critiques/Walter Benjamin's Essay on Translation. Critical Translations », *TTR*, vol. 10, n° 2, 1997.
- OUELLET, Pierre, « Lecture à vue ; perception et réception » dans *L'Acte de lecture* (éd. Denis Saint-Jacques), Québec, CRELIQ, Presses de l'Université Laval, éd. Nuit blanche, 1994, p. 275-290.

PEIRCE, Charles S., *Collected papers of Charles Sanders Peirce*, Cambridge, Harvard University Press, 1960.

PETÖFI, János et A. GARCIA BERRIO, *Lingüística del texto y crítica literaria*, Introduction de H. Rieser; Madrid, Comunicación, 1978, 461 p.

PLARD, Henri, « Sur les limites du traduisible : Zazie dans le métro », *Communiquer et traduire*, p. 65-74, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1985.

PLASSARD, Frédéric, *La place de la lecture dans le processus de traduction*, thèse de doctorat soutenue à l'ÉSIT en 2000, 471 p.

PUGLIATTI, Paola, Readers' Stories Revisited. An Introduction in *Il lettore: modelli, processi ed effetti dell'interpretazione*. Édition spéciale de *Versus*, 52/53 (1989), p. 3-20.

QUENEAU, Raymond

- *Zazie dans le métro*, Paris, Gallimard, 1959, 189 p.
- *Zazie dans le métro*, traduction en anglais par Barbara Wright, Paris, The Olympia Press, 1959, 222 p.
- *Zazie in der Metro*, traduction en allemand par Eugen Hemlé, Frankfurt, Suhrkamp Verlag, 1975, 191 p.

RABINOWITZ, Peter J., *Reader-Response Theory and Criticism*, Johns Hopkins University Press, 1997, [http://www.press.jhu.edu/books/hopkins\\_guide\\_to\\_literary\\_theory/reader-response\\_theory\\_and\\_criticism.html](http://www.press.jhu.edu/books/hopkins_guide_to_literary_theory/reader-response_theory_and_criticism.html).

REY-DEBOVE, Josette, *Sémiotique*, Paris, P.U.F., 1979, 156 p.

RIESER, H. : Voir PETÖFI, János et A. GARCIA BERRIO.

RIFFATERRE, Michael

- « Describing Poetic Structures : Two Approaches to Baudelaire's 'Les Chats' », in Tompkins J. (éd.), *Reader-Response Criticism: From Formalism to Post-Structuralism*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1980, p. 26-40.
- *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971, 364 p.
- *La production du texte*, Paris, Seuil, 1979, 284 p.

ROBINSON, Douglas

- *The Translator's Turn*, Baltimore et Londres, Johns Hopkins University Press, 1991, 318 p.
- *Becoming a Translator – An Accelerated Course*, New York et Londres, Routledge, 1997, 330 p.

SAUSSURE, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1969, 331 p.

SULEIMAN, Susan R. et Inge CROSMAN (éd.), *The Reader in the Text – Essays on Audience and Interpretation*, Princeton, Princeton University Press, 1980, 441 p.

SULEIMAN, Susan R., Introduction: Varieties of Audience-Oriented Criticism, *The Reader in the Text – Essays on Audience and Interpretation*, Princeton University Press, 1980, p. 3-45.

TYSON, Lois, *Critical Theory Today*, New York et Londres, Garland Publishing inc., 1999, 437 p.

VALÉRY, Paul, « Commentaires de Charmes », *Variété, Œuvres*, t. I, p. 1059.

VAN DIJK, Teun A., « Action, action description and narrative », *New Literary History*, vol. VI, n° 2, 1975.

VENUTI, Lawrence

- *The Translator's Invisibility – A history of translation*, Londres et New York, 1995, 353 p.
- *Rethinking Translation : discourse, subjectivity, ideology*, Londres et New York, Routledge, 1992, 235 p.

VIENNE, Jean, « Vous avez dit compétence traductionnelle ? », *Méta*, vol. LXII, n° 2, 1998.

WITTGENSTEIN, Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, trad. de l'allemand par P. Klossowski, Paris, Gallimard, 1961, p. 39.